

VÉGANE

POUR LAIT NUL

Boris TZAPRENKO

VÉGANE POUR LAIT NUL

JOURNAL D'UN APPRENTI VÉGANE

Copyright © 2016 Boris TZAPRENKO
Tous droits réservés.
Enregistré au S. N. A. C. le 2 février 2017
Texte protégé par les lois et traités
internationaux relatifs aux droits d'auteur.

(Édition n°6 du 05/07/2017)

Le 27 novembre 2015, je suis devenu végétarien du jour au lendemain.

Dans ce livre, j'essaie d'expliquer de mon mieux pourquoi et
comment.

J'expose mes réflexions, mes recherches et je narre quelques mini-
enquêtes menées durant ma nouvelle vie d'humble apprenti végétarien
encore secoué par sa soudaine prise de conscience.

Table et index en fin d'ouvrage.

Versions numériques de ce livre gratuites ici :

ilsera.com/veg

Un jour, les humains aboliront l'esclavage des non-humains, comme ils ont officiellement abandonné celui des leurs.

Quelque chose de merveilleux se produira alors : pour la première fois, une espèce abandonnera volontairement son pouvoir de prédation pour être meilleure sur le plan éthique. Pour la première fois, une espèce dominante fera ce qui est juste, plutôt que ce que permet la loi du plus fort.

Ceux qui combattent pour cet avènement auront participé à l'anoblissement moral de cette espèce.



OceanofPDF.com

INTRODUCTION

Eeeeuh... Comment dire ? ... Ce livre est écrit sans la moindre prétention et avec la plus grande humilité. Comme je le précise plus loin, je suis moi-même végane depuis très peu de temps, depuis moins d'un an en fait au moment où je suis en train d'écrire cela. Ce serait donc très déplacé de ma part de faire la morale à qui que ce soit en m'estimant à présent dans le « bon camp ». Je veux seulement exposer les raisons qui m'ont conduit à épouser cette conviction éthique, dire ce que j'ai ressenti au moment où j'ai pris cette décision et narrer ce qu'il s'est passé ensuite.

Préambule

À aucun moment, je ne prétendrai que toutes les créatures se valent. Il ne sera même pas question dans cet ouvrage de mesurer ou de discuter de la valeur de quelque vie que ce soit. Non, je ne pense pas que toutes les vies se valent. Non, je ne pense pas que la vie d'un moustique vaille la vie d'un être humain. Cette question a été posée suffisamment souvent dans différents débats pour que je m'en prémunisse dès le début.

OceanofPDF.com

TERMINOLOGIE

Il n'est heureusement pas nécessaire d'être familiarisé avec tous ces termes pour décider de devenir végane. J'ai écrit un « +) » devant l'explication de ceux qui sont, selon moi, toujours apprenti végane que je suis, les plus importants.

Flexitarien ou flexivore

(Ceux-là sont certainement récupérables.)

Sont flexitariens ou flexivores ceux qui sont végétariens plusieurs fois par semaine, mais qui consomment tout de même de la viande le reste du temps.

Végétarien

(Ceux-là sont plus gravement atteints.)

+) Les végétariens ou les végétariennes ne mangent pas de chair : ni viande ni poisson. Leur régime, le végétarisme, autorise en revanche les autres produits d'origine animale : produits laitiers, œufs, miel...

Végétalien

(Ceux-là sont sur une pente très dangereuse. Il sera très difficile de les déradicaliser.)

+) Les végétaliens ou les végétaliennes ne se nourrissent d'aucun produit d'origine animale : ni viande, ni poisson, ni produits laitiers, ni œufs, ni miel... Aucun !

Végane ou végan

(Dangereux extrémistes que personne ne peut déradicaliser.)

+) En anglais « vegan ». En français, on peut dire « végan » au masculin et « végane » au féminin. Toutefois « végane » est un mot épïcène, c'est-à-dire qu'il peut être indifféremment utilisé pour les deux genres. Ainsi une femme dira toujours qu'elle est végane, mais un homme peut dire qu'il est végan ou végane.

Le véganisme est la façon de vivre des véganes. Celle-ci consiste à ne consommer aucun produit, pour quelque raison que ce soit,

résultant de l'exploitation animale, et à ne rien faire qui puisse leur causer du tort. Le véganisme est résolument non violent.

Les véganes ont donc un régime alimentaire végétalien, mais, en plus de cela, ils n'utilisent ni cuir, ni fourrure, ni duvet, aucune ressource animale pour se vêtir ou toute autre raison. Ils ne consomment aucun produit testé sur les animaux, ne montent pas à cheval, ne vont pas voir les spectacles de dressage dans les cirques, les delphinariums ou toute autre attraction mettant en scène des animaux tels que corridas et autres rodéos.

Les véganes ne participent à aucune forme d'exploitation animale.

Les véganes ne demandent pas qu'on fasse forcément quelque chose pour les non-humains. Ils demandent seulement qu'on ne fasse plus rien contre les non-humains. Autrement dit : il ne s'agit pas de faire le bien, il s'agit de ne plus faire le mal.

Ensuite, aimer ou ne pas aimer les non-humains... cela n'a plus rien à voir avec le véganisme. C'est plus une idée de justice que d'amour.

Sentience

+) Se prononce « sen-t-i-ence » et non « senssience ». À ce substantif est associé l'adjectif « sentient ». La sentience, du mot latin sentiens, est la capacité d'interpréter le monde subjectivement, de ressentir la peur, la tristesse, le plaisir, la douleur. Posséder un système nerveux est indispensable pour être sentient ; les végétaux ne le sont donc pas. Elle distingue la capacité de raisonner de celle de ressentir. Un logiciel peut raisonner, grâce à une suite d'algorithmes simulant la raison, mais il ne ressent rien ; il n'est donc pas sentient. Un être sentient éprouve des sensations et des émotions. On emploie parfois « sensible » comme synonyme de « sentient ». On dit d'un être sentient que ce qui lui arrive lui importe, qu'il a des aspirations, au minimum celle de vivre le mieux possible, ce qui lui fait éviter ce qui est hostile à son intégrité et même à son confort, et rechercher ce qui lui est favorable.

Dépourvus de système nerveux, les végétaux ne peuvent être sentients.

Cette notion de sentience est de la plus grande importance en éthique animale.¹

Spécisme

+) Dans tout ce qui va suivre, il sera souvent question de « spécisme ». Il est donc important de préciser ce terme. C'est en 1970, dans une brochure peu diffusée, que Richard Ryder a créé ce mot (en anglais « speciesism ») par analogie avec les mots « racisme » et « sexisme ».

Le terme a été popularisé par le philosophe utilitariste australien Peter Singer. Dans son ouvrage fondateur *La Libération animale*, celui-ci confirme qu'il doit ce mot à Richard Ryder². Le spécisme est consubstantiel au racisme et au sexisme. Tous trois sont en effet de la même essence ; tout comme le racisme est une discrimination selon la « race » et comme le sexisme est une discrimination selon le sexe, le spécisme est une discrimination selon l'espèce. Au substantif « spécisme » correspond l'adjectif « spéciste ». Ces deux mots entraînant « antispécisme » et « antispéciste ». En France, *Cahiers antispécistes*³ est une revue fondée en 1991 dont le but est de remettre en cause le spécisme et d'explorer les implications scientifiques, culturelles et politiques d'un tel projet.

On peut distinguer deux faces de l'idéologie spéciste. Je les appellerai : « le spécisme recto » et « le spécisme verso ».

Spécisme recto, l'espèce élue

+) L'une des manifestations du spécisme crée arbitrairement une frontière distincte entre les humains et les non-humains pour placer les humains bien au-dessus de toutes les autres formes de vie. Cette conviction va parfois très loin : j'ai entendu une personne me maintenir que Dieu avait créé l'Univers tout entier pour l'homme. Selon cette croyance, nous serions donc l'espèce élue.

Cette face du spécisme place donc l'humain d'un côté d'une frontière imaginaire et toutes les autres créatures de l'autre. Cette séparation arbitraire range dans le même sac tous les non-humains, des grands singes aux acariens en passant par les limaces, sous le

substantif : « animaux ». D'un côté l'humain donc, de l'autre les animaux. C'est aussi simple que cela. D'après l'humain, l'humain est tellement supérieur que comparativement à lui, il n'y a aucune différence notable entre un gorille et un pou. Un peu comme par rapport à la hauteur de la tour Eiffel, il n'y a pas de différence notable entre la taille d'une souris et d'une fourmi. Il se trouve pourtant que, au moins depuis Charles Darwin, on sait que l'homme est un animal comme les autres. Dans la complexité des êtres, des simples virus aux plus évolués, il y a en effet une progression continue, et non une séparation franche laissant supposer que nous sommes d'une essence spéciale et suprême. Nous verrons plus loin qu'en plus rien ne permet vraiment de dire que nous sommes tout en haut de ce continuum d'évolution. Quoi qu'il en soit, entre les humains et les autres espèces, il n'y a aucune différence de nature, il peut seulement y avoir une différence de degré.

La surestimation de l'homme par l'homme, cette estime hypertrophiée qu'il a de lui-même, a reçu plusieurs leçons à travers l'histoire. L'humain pensait qu'il était au centre de l'Univers et que ce dernier tournait autour de lui. Un jour, Copernic, appuyé plus tard par Galilée, a démontré que notre monde tournait autour du Soleil. Nous avons plus tard pris acte que notre étoile, le Soleil, n'est qu'une étoile de taille assez réduite parmi deux cents milliards d'autres étoiles dans notre seule galaxie, la Voie lactée. Et, que non ! Non, encore une fois, le Soleil ne se trouve pas au centre de cette dernière, mais à un endroit tout à fait quelconque de celle-ci, situé approximativement à égale distance du bord et du centre.

Mais ces leçons n'ont guère entamé la solide inclination des hommes à se tenir exagérément en haute estime et ce manque manifeste d'humilité n'est évidemment pas sans conséquence pour les non-humains.

Le spécisme recto est un enfant de l'humanisme, ou du moins d'une des deux faces de l'humanisme. L'humanisme en effet comprend deux faces, lui aussi. L'une d'elles ne peut que remporter notre totale adhésion ; celle qui défend les droits de l'homme et qui prêche l'égalité entre eux tous. L'autre donne des fondations au

spécisme, car elle place l'humain au centre de tout, lui accordant tous les droits sur tout ce qui l'entoure. Ne rentre en considération que ce qui sert ou dessert les intérêts humains. Même quand nous sommes responsables des pires désastres écologiques, ce sont encore les conséquences pour l'homme qui nous préoccupent. Ce que nous faisons subir aux habitants non-humains de ce monde nous importe seulement si cela a des répercussions pour nous. Si nous exterminons tous les poissons, nous ne pouvons plus en pêcher, voilà la seule chose qui nous alarme. Voilà l'homme qui se met au centre de tout, qui en est très fier et qui appelle ça l'humanisme !

Afin de contourner l'usage courant des termes « les humains » et « les animaux », j'écrirai souvent « les humains » et les « non-humains », étant entendu que tous sont des animaux. Quand je mettrai le terme « animal » en italique, ce sera pour faire comprendre que je l'emploie dans son sens archaïque, malheureusement encore le plus connu actuellement, c'est-à-dire « non-humain ».

Spécisme verso, nos chouchous

+) La deuxième face du spécisme fait que les égards que nous avons pour certaines créatures sont différents de ceux que nous avons pour d'autres, du seul fait qu'elles n'appartiennent pas à la même espèce. Nous avons des chouchous ! Par exemple, en France, notre société a arbitrairement admis que les chiens et les chats sont des non-humains de compagnie et, qu'à ce titre, ils méritent toutes les considérations.

Prenons l'exemple de Mme et M. Untel qui sont des Français ordinaires. Nous imaginons aisément combien ils seraient scandalisés d'apprendre que leur voisin a égorgé son chien pour en faire du boudin, du saucisson et autres préparations destinées à être mangées. En seraient-ils aussi émus s'il s'agissait d'un cochon ?

Mme et M. Untel ont des têtes empaillées de chamois, de bouquetins, de cerfs ou autres créatures accrochées à des murs. Ils n'en sont pas peu fiers. Ces braves personnes seraient pourtant les premières à hurler à l'horreur si vous les invitiez chez vous pour leur

montrer une collection de têtes de chiens et de chats sur vos propres murs. Ils vous considéreraient comme un sinistre fou qu'il faut enfermer de toute urgence.

Pour Mme et M. Untel, les chats et les chiens sont des chouchous qui méritent bons soins et caresses tandis que d'autres espèces n'ont droit qu'à des coups de fourchette ou de fusil. Si vous leur demandez comment cela se fait, ils seront bien embêtés pour vous répondre, car ils ne le savent pas. Ils ne se sont jamais posé cette question. Pour eux, c'est comme ça, c'est tout.

Mme et M. Untel Untelchang sont Chinois. Il n'y a pour eux rien de plus normal que de manger des chiens.

Cette face du spécisme varie selon les cultures.

Dans les images révélées par l'association L214 en mai 2016, l'employé de l'abattoir de Pézenas qui « pour s'amuser » a crevé l'œil d'un mouton avec un couteau a simplement été écarté de la chaîne d'abattage. C'est tout.

Le 3 février 2014, « Farid de la Morlette » a brutalisé un chat en le lançant plusieurs fois en l'air. Il a été condamné à un an de prison ferme par le tribunal correctionnel de Marseille pour « actes de cruauté envers un animal domestique ou apprivoisé ».

Dans le premier cas : un mouton, dans le deuxième : un chat. Rien d'autre n'explique la différence entre les deux sanctions.

Le spécisme dans notre langue

- Cette personne est bête = elle est stupide comme tous ces êtres qui n'appartiennent pas à l'espèce élue. Entraîne l'adverbe « bêtement ». Agir bêtement = Agir comme un crétin, pas avec l'intelligence d'un humain. Dire ou faire des bêtises...

- Se comporter avec bestialité = Se comporter avec brutalité et férocité comme tous ces êtres qui ne sont pas de notre espèce.

- Adjectif : « Inhumain » = avoir les caractéristiques morales horribles de ceux qui ne sont pas des humains.

- Adjectif : « Humain » = Whaaaa ! Le top ! La cime ! Ce qui se fait de mieux...

Pour les humains, « être humain » veut dire : être quelqu'un de bien, tout simplement (et sans fausse modestie, on l'aura remarqué). Exemple : « Faire le bien avec une touchante humanité. » Pour les mêmes humains, « Bestialité » veut dire : « Se comporter comme une bête. » C'est-à-dire avec beaucoup de cruauté. Exemple : « Un meurtre commis avec bestialité. »

Sois mignon ou crève !

Je classe ce que je vais appeler « l'effet mignon » dans le spécisme parce qu'il a une influence sur nos préférences. Si un non-humain a la chance d'avoir un aspect physique que nous jugeons mignon ou beau, il a plus de chances de faire partie de nos chouchous. Pas toujours, mais ça aide. Ainsi, si les lapins sont la plupart du temps ingérés par nous ou torturés, entre autres, dans les laboratoires de vivisection, il peut advenir que certains soient câlinés. C'est mignon un petit lapinou ! Une dinde en revanche, ça ne mérite que de grossir le plus vite possible, dans le moins de place possible, pour se faire bouffer le plus vite possible. Il faut dire qu'elles ne font guère d'effort pour être mignonnes, avec leur espèce de bazar rouge qui pendouille.

Antispécisme

+) L'antispécisme considère-t-il que toutes les espèces se valent ? Bien sûr que non ! Il suffit de pousser l'idée à l'excès pour se rendre immédiatement compte qu'elle est insane : la vie d'un pou ne peut pas avoir la même valeur que celle d'un humain. L'antispécisme ne le prétend pas. L'antispécisme ne nie pas les différences entre les espèces, pas plus que l'antisexisme ne nie qu'il y a des différences entre une femme et un homme. Il nie seulement que ces différences puissent être discriminatoires.

Prétend-il alors que toutes les espèces ont les mêmes droits ? Non. NON ! Toujours pas ! Là encore, il suffit de considérer quelques exemples pour se rendre compte que cette idée est complètement absurde. Qu'est-ce qu'un escargot ou une girafe ferait du droit de conduire ? Une taupe du droit de voler ? Et tous les trois du droit de vote ou d'avoir un compte en banque ? Déjà entre êtres humains,

nous n'avons pas tous les mêmes droits pour la simple raison que nous n'avons pas les mêmes besoins. Personne n'a jugé utile de donner aux hommes le droit d'avorter.

L'antispécisme est un antiracisme agrandi⁴. Il ne réclame qu'une seule chose : l'égalité de considération des intérêts propres à chaque individu de chaque espèce. Tous les êtres de toutes les espèces ont un certain nombre d'intérêts en commun : celui de vivre libre, celui de ne pas souffrir, celui de disposer à leur guise de leur propre corps et de toute leur existence. Pour tout dire, celui de ne pas être tué, torturé, emprisonné ou exploité. Ensuite, chaque espèce a ses propres aspirations, celui de gratter le sol à la recherche de nourriture pour une poule, celui de lézarder au soleil pour un lézard...

Oui, mais alors, comment gérer le droit du limaçon à disposer de sa vie et celui de la poule à le manger pour faire ce qu'elle veut de la sienne ? Ça craint !

Mais non, ça ne craint pas ! L'antispécisme n'a pas la prétention de gérer ce qui se passe entre les autres espèces. C'est une question d'éthique humaine. Une poule n'a pas le choix. Nous, si. Sauf pour ceux qui ne pensent pas être éthiquement plus évolués qu'une poule. Dans ce cas, qu'ils mangent des limaçons eux aussi ! Nous ne leur en voudrons pas.

Petite histoire spéciste pour donner le ton

Les Untel sont de braves gens qui aiment sincèrement les animaux ; leur chien Médor ne manque pas d'affection ! Pour faire un cadeau à leur fille, ils ont acheté un joli lapin de compagnie dans une animalerie. La fillette est ravie ! Mme et M. Untel sont très attendris eux aussi devant cette jolie boule de poils très douce que l'enfant a baptisée Lapinou.

Au repas du soir, la famille a mangé du lapin à la moutarde. Le mort, dans la barquette pelliculée achetée au supermarché, et l'adorable compagnon qui dresse ses grandes oreilles en fronçant son petit nez se ressemblent si peu qu'il est très difficile de faire un lien entre eux. À la télévision, c'est l'heure des informations. Un

reportage parle d'une certaine Mary Bale⁵ qui est devenue l'ennemie publique numéro un parce qu'elle a enfermé un chat dans une poubelle. Les Untel sont scandalisés ! Comment peut-on être aussi cruel ? s'exclament-ils à l'unisson. Un groupe Facebook a été ouvert pour la retrouver. Il compte des dizaines de milliers de membres dont certains disent qu'il faut la jeter elle aussi dans une poubelle, d'autres veulent même sa mort. Les Untel pensent que cette haine publique n'est que ce que mérite une personne qui traite les animaux ainsi. Quand la télévision change de sujet, M. Untel demande à sa femme si elle a pensé à réserver des billets pour la corrida. Elle le rassure : « Oui, c'est fait. » Ils sont contents. Ils aiment beaucoup la corrida, tous les deux.

Après le repas, c'est avec de la chair de lapin dans l'estomac que la petite fille caresse Lapinou avec une touchante tendresse. Elle aimerait rester un peu plus longtemps en compagnie de son animal-jouet, mais il est l'heure d'aller se coucher. Papa Untel la porte dans ses bras jusqu'au lit et lui donne son doudou, qui s'appelle tout simplement Doudou. C'est un petit lapin en poils de véritable lapin. La petite fille ne sait pas que cette jolie peluche, si douce, est recouverte d'une partie du cadavre d'un lapin qui fut aussi vrai que Lapinou. Avant de servir à recouvrir une peluche, le défunt animal « travaillait » dans un centre d'expérimentation animale. Il avait servi la connaissance humaine en permettant de savoir en combien de temps le white spirit détruisait ses yeux⁶. Les gentils câlins de la petite fille l'eussent peut-être un peu réconforté de sa cécité et des affreuses démangeaisons qu'il avait dû supporter dans son carcan, mais la seule peau qui restait de lui n'était pas en mesure de les apprécier. De partie d'un être qu'elle fut, elle n'était plus que partie d'un objet. Le reste du corps de ce martyr de la « science » avait servi à faire de la pâtée pour chien ou chat. Qui sait ? Peut-être que Médor en avait mangé. Je ne saurais vous dire si ce lapin eut trouvé son infortune dulcifiée en apprenant combien il avait été utile à l'espèce humaine. Peut-être se serait-il senti un peu de la famille en étant tout à la fois sur la peluche de l'enfant et dans le ventre de Médor.

Pour que l'enfant s'endorme, M. Untel raconte à la fillette l'histoire des trois petits cochons et du méchant loup qui veut les manger.

— Méchant loup ! s'exclame l'enfant.

— Oui ! Il est méchant le loup. Il veut manger les petits cochons, confirme le papa en caressant affectueusement l'enfant qui s'endort.

Puis il ferme doucement la porte de la chambre de sa fille et va se préparer un sandwich au jambon pour manger au travail le lendemain. Il aime le jambon, M. Untel.

Lapinou, qui le regarde depuis l'intérieur de sa cage, ne sait ni ce qu'est un petit cochon, ni un méchant loup, ni le jambon. Pour lui, le monde se limite à la surface de sa cage et à ce qu'il voit derrière les barreaux.

Dissonance cognitive

Pourtant, les Untel sont de braves gens et ils pensent sincèrement aimer leurs animaux de compagnie, et même les animaux en général. Ils le pensent avec une réelle authenticité. Le fait qu'ils en mangent et qu'ils en chassent crée une contradiction que les psychologues appellent : « dissonance cognitive ». Il s'agit d'une simultanéité de pensées qui sont inconciliables, ce qui provoque un inconfort mental quand on cherche consciemment à les faire cohabiter de force. C'est pour cette raison qu'en général on évite d'y penser.

Abolitionniste / Abolitionnisme

+) Les abolitionnistes sont partisans de l'abolitionnisme : l'abolition de l'exploitation animale. À l'opposé des welfaristes (voir plus bas), ils ne souhaitent pas qu'on améliore les conditions de l'exploitation, mais militent pour obtenir une totale cessation de toutes les formes d'exploitation de toutes les espèces. Les véganes sont majoritairement abolitionnistes, mais... nous en reparlerons. Certains précisent « strictement abolitionnistes » pour bien se distinguer des néo-welfaristes (voir plus bas).

Welfariste / Welfarisme

+) Les welfaristes militent pour le welfarisme : obtenir des réformes en faveur d'une exploitation animale moins cruelle. Plus de

place dans les cages, transport moins éprouvant, procédés d'abattage précédés d'un étourdissement efficace... tout ce qui pourrait rendre l'exploitation des non-humains moins horrible. Comme ils sont pour la mise en place de réformes, on les dit réformistes.

Les welfaristes veulent continuer à manger et exploiter les non-humains, mais ils désirent améliorer leurs conditions d'exploitation.

Néo-welfariste / Néo-welfarisme

La frontière séparant les pays de l'abolitionnisme et celui du welfarisme est habitée des deux côtés par les néo-welfaristes. C'est en tout cas comme ça que certains abolitionnistes les plus radicaux appellent ceux qui sont pour l'abolition, mais qui espèrent l'obtenir petit à petit, par une succession de réformes donnant de plus en plus de droits aux non-humains.

Les abolitionnistes reprochent aux néo-welfaristes de retarder l'abolition en rendant, par des réformes, l'exploitation plus acceptable aux yeux du public. On ne supprime pas un mal en réduisant ses effets, expliquent-ils.

Les néo-welfaristes reprochent aux stricts abolitionnistes d'essayer d'obtenir d'un seul coup quelque chose qui, selon eux, ne peut être obtenu que par étapes, un peu comme s'ils voulaient monter un escalier très haut sans toucher une seule marche.

Mentaphobie

La « mentaphobie » est un terme inventé par Donald Griffin, éthologue biologiste qui a fondé l'éthologie cognitive. Il a proposé ce mot pour mettre en exergue l'embarras de ses pairs à accepter de parler de conscience pour décrire le comportement des non-humains.

Oui, les humains pensent beaucoup que les non-humains pensent peu !

Utilitarisme

Fondé par le philosophe et juriste britannique Jeremy Bentham, l'utilitarisme est une doctrine, en politique et en philosophie éthique, recommandant d'agir ou de ne pas agir de sorte à optimiser le bien-

être collectif, ce dernier étant conçu comme la somme du bien-être de l'ensemble des êtres concernés. Chaque décision doit donc être prise pour obtenir la plus grande somme possible de bien-être ou la plus petite somme possible de désagréments. L'utilitarisme est une branche du conséquentialisme qui mesure la pertinence des actions en fonction de la prévision de leurs conséquences.

L'utilitarisme fait souvent appel à des choix cornéliens, même si, mathématiquement, ils semblent s'imposer. Choisir de sacrifier une personne pour en sauver plusieurs... ce genre de situations.

Déontologisme

Le déontologisme est une doctrine qui s'oppose à l'utilitarisme en affirmant que les actions humaines sont à juger uniquement sur des principes moraux, et non selon leurs conséquences. Par exemple : il n'est pas bien de sacrifier une personne, même si c'est pour en sauver plusieurs, ou : il ne faut mentir en aucune circonstance, même avec la meilleure intention.

Agent moral et patient moral

La philosophie éthique distingue les « agents moraux » et les « patients moraux ».

Un agent moral est considéré comme responsable de ses actes, car on lui attribue la capacité de distinguer le bien du mal. Il a des devoirs moraux envers les autres agents moraux, mais aussi envers les patients moraux. Il a également des droits moraux que doivent respecter les autres agents moraux.

Un patient moral n'est pas considéré comme responsable de ses actes, car on ne lui attribue pas la capacité de distinguer le bien du mal. Les patients moraux sont, par exemple : les enfants humains en bas âge, certaines personnes atteintes d'un handicap mental. Les patients moraux n'ont pas de devoirs moraux envers qui que ce soit, mais ils ont tout de même des droits que doivent respecter les agents moraux.

Les penseurs du mouvement de libération animale souhaitent que l'on considère les animaux non-humains comme des patients moraux. C'est parfois déjà le cas, mais pas toujours, loin de là.

Mme et M. Untel seront sans doute agacés si Médor mordille un livre, mais, sachant que leur compagnon à quatre pattes ne l'a pas fait avec la conscience de nuire, ils ne lui en voudront pas plus que ça. Comme ils continueront à s'occuper de leur chien pour qu'il ne manque de rien, ils se comporteront comme de bons agents moraux. M. Untel rêve de participer un jour à un safari africain pour tuer un grand tigre près duquel il pourra se faire photographier. Un jour, il a entendu dire qu'un tigre avait tué un homme. Il ne fait aucun rapprochement entre son désir de trophée et cette information. Pour lui, un homme qui tue un tigre est un sacré chasseur ! Un tigre qui tue un homme est une bête féroce. Pour M. Untel, les rôles se sont apparemment inversés, l'humain est devenu un patient moral pour le fauve, puisque le chasseur n'a pas conscience de faire quelque chose de mal en tuant le tigre ; à moins qu'il en ait conscience, mais qu'il s'en tamponne, auquel cas, il est simplement amoral. Pour M. Untel, le tigre est devenu un agent moral, car il devrait avoir conscience du mal qu'il fait en tuant un humain.

Que sont la douleur et la souffrance ?

Chacun sait ce qu'est la douleur pour l'avoir expérimentée au moins quelques fois. Je veux parler de la douleur purement physique, celle qui est généralement associée à une atteinte ou à un risque d'atteinte à l'intégrité d'une plus ou moins grande partie de notre corps. La douleur peut être très aiguë et de courte durée, ou moins violente, mais persistante. Enfin, bon... je ne vais pas m'éterniser sur le sujet, car nous avons tous, malheureusement, une bonne idée de ce qu'est la douleur. Je veux rappeler que sa fonction d'alarme est essentielle, car elle nous prévient que quelque chose met notre corps en danger.

Nous n'avons pas tous la même sensibilité à la douleur. En prenant les extrêmes, certains frisent l'arrêt cardiaque en se pliant un ongle, d'autres se feraient presque arracher une dent sans anesthésie en gardant le sourire. Nous n'avons aucun moyen de mesurer la douleur objectivement. Les douleuromètres n'existent pas.

La douleur et la souffrance sont plus ou moins des synonymes, mais au substantif « souffrance » est relié le verbe « souffrir », alors qu'aucun verbe n'est relié au substantif « douleur ». On peut dire qu'on souffre, mais on ne peut pas dire qu'on douleure.

Le mot « souffrance » exprime aussi, me semble-t-il, un peu plus les dimensions psychologiques que sont la peur, l'anxiété, la tristesse, la lassitude, l'ennui, les frustrations... tous ces genres de trucs sympas... Je ne veux pas gâcher l'ambiance, mais, pour que certaines choses qui vont suivre soient mieux comprises je souligne que pour soulager, un peu, les grandes douleurs physiques persistantes, le corps produit de l'endorphine (morphine endogène). En ce qui concerne les grandes souffrances morales, l'esprit n'a d'autre recours que de se réfugier dans l'amnésie, la catatonie et autres « folies ». Voilà, c'est dit, et cela permettra de comprendre le comportement des animaux placés dans certaines conditions.

Les souffranciomètres n'existent pas non plus. Nous ne pouvons que nous fier à ce qu'exprime celui qui souffre par la parole ou par

son attitude. Quand la langue de celui-ci nous est inconnue, il ne nous reste plus que ses cris et ses mimiques pour comprendre et évaluer sa souffrance. Mais si ce qui nous sépare de celui qui souffre est plus grand que la barrière de la langue, s'il ne peut grimacer parce qu'il n'a ni un visage sur lequel nous savons lire les émotions, ni des inflexions de voix que nous avons l'habitude de déchiffrer, ça devient plus difficile d'appréhender son épreuve. Il arrive même qu'il soit totalement muet pour nos oreilles, et que ce qui lui tient lieu de visage soit dénué de toute expression lisible pour nous. Notre souffranciomètre subjectif affiche alors la valeur « 0 ».

Avec un minimum de réflexion, nous pouvons cependant savoir avec une quasi-certitude que toutes les créatures (disposant d'un système nerveux) souffrent dans certaines circonstances.

La nociception est la détection des stimuli nocifs. Alarmé par des capteurs, des cellules réceptrices appelées nociceptives, le système nerveux envoie un signal, appelé douleur, au cerveau pour lui signifier qu'il y a un danger quelque part, une source de chaleur par exemple. Il suffit de comprendre que la douleur n'est pas quelque chose qui nous a été donné pour nous pourrir la vie, mais que c'est un signal qui nous incite à éviter ce qui est hostile à l'intégrité de notre corps. Se couper un ongle ou les cheveux ne fait pas mal, parce que c'est sans conséquence pour l'intégrité de notre corps ; en revanche, se couper un bras ou se percer le crâne fait mal parce que ça porte atteinte à son bon fonctionnement. Comme l'eût dit Bourvil : « Forcément il marchera beaucoup moins bien ! »

Comment une espèce aurait-elle pu perdurer sans un signal l'incitant à fuir tout ce qui met son existence en danger ?

Avec un minimum de bonne foi, nous pouvons conclure que tous les animaux, humains ou non-humains, souffrent lorsqu'on les brutalise ou qu'on les blesse.

Mais, il n'y a pas que la souffrance physique, la douleur. Il y a aussi la souffrance morale. Ce serait bien trop long de dissenter sur ce sujet bien sûr, mais en considérant les conditions extrêmes que je décrirai plus loin, je prends sans hésiter le risque de prétendre qu'il faudra

une dose massive de mauvaise foi pour douter qu'elles sont des sources de souffrances autant physiques que morales.

OceanofPDF.com

Déclaration de Cambridge sur la conscience

Le 7 juillet 2012, treize neuroscientifiques renommés ont signé, en présence de Stephen Hawking, un manifeste concluant que les animaux non-humains disposent d'une conscience analogue à celle des animaux humains.⁷

Cahiers antispécistes n°35 > Déclaration de Cambridge sur la conscience⁸ :

Aujourd'hui, le 7 juillet 2012, un groupe d'éminents chercheurs en neurosciences cognitives, neuropharmacologie, neurophysiologie, neuroanatomie et neurosciences computationnelles se sont réunis à l'Université de Cambridge pour réévaluer les substrats neurobiologiques de l'expérience consciente et des comportements afférents chez les animaux humains et non-humains. Bien que la recherche comparative sur ce sujet soit naturellement entravée par l'incapacité des animaux non-humains, et souvent humains, à communiquer facilement et clairement leurs états internes, les faits suivants peuvent être affirmés sans équivoque :

Le champ des recherches sur la conscience évolue rapidement. Un grand nombre de nouvelles techniques et stratégies de recherche sur les sujets humains et non-humains a été développé. Par conséquent, de plus en plus de données sont disponibles, ce qui nécessite une réévaluation régulière des conceptions régnantes dans ce domaine. Les études sur les animaux non-humains ont montré que des circuits cérébraux homologues corrélés avec l'expérience et la perception conscientes peuvent être facilités et perturbés de manière sélective pour déterminer s'ils sont réellement indispensables à ces expériences. De plus, chez les humains, de nouvelles

techniques non-invasives sont disponibles pour examiner les corrélats de la conscience.

Les substrats cérébraux des émotions ne semblent pas restreints aux structures corticales. En réalité, les réseaux de neurones sous-corticaux excités lors d'états affectifs chez les humains sont également d'une importance critique pour l'apparition de comportements émotifs chez les animaux. L'excitation artificielle des mêmes régions cérébrales engendre les comportements et les ressentis correspondants chez les animaux humains et non-humains. Partout où, dans le cerveau, on suscite des comportements émotifs instinctifs chez les animaux non-humains, bon nombre des comportements qui s'ensuivent sont cohérents avec l'expérience de sentiments, y compris les états internes qui constituent des récompenses et des punitions. La stimulation profonde de ces systèmes chez les humains peut aussi engendrer des états affectifs similaires. Les systèmes associés à l'affect sont concentrés dans des régions sous-corticales dans lesquelles les homologues cérébraux sont nombreuses. Les jeunes animaux humains et non-humains sans néocortex possèdent néanmoins ces fonctions mentales/cérébrales. De plus, les circuits neuronaux nécessaires aux états comportementaux/électro-physiologiques de vigilance, de sommeil et de prise de décision semblent être apparus dans l'évolution dès la multiplication des espèces d'invertébrés ; en effet, on les observe chez les insectes et les mollusques céphalopodes (par exemple les pieuvres).

Les oiseaux semblent représenter, par leur comportement, leur neurophysiologie et leur neuroanatomie, un cas frappant d'évolution parallèle de la conscience. On a pu observer, de manière particulièrement spectaculaire, des preuves de niveaux de conscience quasi-humains chez les perroquets gris du

Gabon. Les réseaux cérébraux émotionnels et les microcircuits cognitifs des mammifères et des oiseaux semblent présenter beaucoup plus d'homologies qu'on ne le pensait jusqu'à présent. De plus, on a découvert que certaines espèces d'oiseaux présentaient des cycles de sommeil semblables à ceux des mammifères, y compris le sommeil paradoxal, et, comme cela a été démontré dans le cas des diamants mandarins, des schémas neurophysiologiques qu'on croyait impossibles sans un néocortex mammalien. Il a été démontré que les pies, en particulier, présentaient des similitudes frappantes avec les humains, les grands singes, les dauphins et les éléphants, lors d'études de reconnaissance de soi dans un miroir.

Chez les humains, l'effet de certains hallucinogènes semble associé à la perturbation du feedforward et du feedback dans le cortex. Des interventions pharmacologiques chez des animaux non-humains à l'aide de composés connus pour affecter le comportement conscient chez les humains peuvent entraîner des perturbations similaires chez les animaux non-humains. Chez les humains, il existe des données qui suggèrent que la conscience est corrélée à l'activité corticale, ce qui n'exclut pas d'éventuelles contributions issues du traitement sous-cortical ou cortical précoce, comme dans le cas de la conscience visuelle. Les preuves d'émotions provenant de réseaux sous-corticaux homologues chez les animaux humains et non-humains nous amènent à conclure à l'existence de qualia affectifs primitifs partagés au cours de l'évolution.

Nous faisons la déclaration suivante : « L'absence de néocortex ne semble pas empêcher un organisme d'éprouver des états affectifs. Des données convergentes indiquent que les animaux non-humains possèdent les substrats

neuroanatomiques, neurochimiques et neurophysiologiques des états conscients, ainsi que la capacité de se livrer à des comportements intentionnels. Par conséquent, la force des preuves nous amène à conclure que les humains ne sont pas seuls à posséder les substrats neurologiques de la conscience. Des animaux non-humains, notamment l'ensemble des mammifères et des oiseaux ainsi que de nombreuses autres espèces telles que les pieuvres, possèdent également ces substrats neurologiques.

Traduit de l'anglais par François Tharaud.

La Déclaration de Cambridge sur la conscience a été rédigée par Philip Low et révisée par Jaak Panksepp, Diana Reiss, David Edelman, Bruno Van Swinderen, Philip Low et Christof Koch. La Déclaration a été proclamée à Cambridge le 7 juillet 2012 lors de la Francis Crick Memorial Conference on Consciousness in Human and non-Human Animals, au Churchill College de l'université de Cambridge, par Low, Edelman, et Koch. Elle a été signée par les participants à ce colloque le soir même, en présence de Stephen Hawking, dans la salle Balfour de l'Hôtel du Vin de Cambridge. La cérémonie de signature a été filmée par CBS 60 Minutes.

OceanofPDF.com

POURQUOI ÊTRE VÉGANE ?

Je suis moi-même végétarien depuis fort peu de temps, moins d'un an au moment où je suis en train d'écrire cela. Je le suis depuis le 27 novembre 2015 exactement.

Me sens-je supérieur parce que je suis végétarien ?

À cette question, parfois posée avec une pointe de défi ou d'agacement, je réponds que non. C'est justement, à l'inverse, parce que je ne me sens pas supérieur (aux autres créatures de mon monde) que je suis devenu végétarien, et ceci grâce à un auteur qui, selon moi, m'a ouvert les yeux.

Je suis même très loin de revendiquer la paternité de mon propre végétarisme. Je me sens très humblement l'élève des grands initiateurs de la libération animale, tels que Peter Singer. Je prends cet exemple, parmi d'autres, parce que le titre de son ouvrage fondateur est justement La Libération animale. Et aussi parce que c'est celui que je me suis empressé de lire tout de suite après avoir terminé le premier livre qui m'a montré cette voie. Puisque c'est par pur hasard que j'ai lu ce dernier, je ne peux même pas m'attribuer le mérite d'avoir enfin réalisé que j'étais spéciste et qu'il fallait que je devienne végétarien. Rien ne vient de moi, donc. Rien.

Qu'est-ce que je pense de ceux qui ne sont pas végétariens ?

Comment pourrais-je en penser du mal ? Je ne le suis que depuis si peu de temps, comme je viens de le dire ! Vu que je fréquente les mêmes personnes qu'avant, il m'est donné tous les jours d'avoir des échanges très cordiaux avec des carnistes qui sont des gens très bien, très gentils et d'une absolue authenticité. Je suis certain, au fond de moi, de n'avoir jamais été consciemment cruel à l'époque où je profitais de l'exploitation animale. Ainsi j'avais été éduqué. Ainsi j'étais.

*

Nous allons voir quatre raisons d'être végétarien.

- COMPASSION ENVERS LES NON-HUMAINS.
- COMPASSION ENVERS LES HUMAINS.
- BIENFAITS POUR LA SANTÉ.
- BIENFAITS POUR LA PLANÈTE.

De ces quatre raisons, seule la compassion envers les non-humains a motivé mon véganisme.

Je regarde les trois autres raisons comme des cerises sur le gâteau qui sont, ma foi, fort bienvenues, mais je veux souligner et mettre en gras que **ma motivation est uniquement : la compassion envers les non-humains.**

Pourquoi me voyez-vous insister sur ce point ?

Au moment où j'écris cette phrase, je m'intéresse au véganisme depuis moins d'un an, comme je l'ai dit plus haut. J'ai pourtant pu constater que la compassion envers les animaux est souvent taxée de sensiblerie ; elle appelle les sourires condescendants, parfois bienveillants, parfois moins. J'ai même rencontré quelques personnes qui, très sensibles au sort des animaux, se sentent obligées de justifier leur végétalisme sous couvert des autres raisons. Gardant le silence sur leur « sensiblerie », elles évoquent la faim dans le monde, leur santé ou l'écologie.

Comment le sais-je ? Ben... Je le sais parce qu'elles me l'ont dit. Elles m'ont confié qu'elles étaient mal à l'aise, qu'elles avaient du mal à supporter les regards entendus et les railleries des gens « normaux ».

Je suis de ceux qui pensent sans ambiguïté que notre manière d'agir envers les autres espèces doit rester la préoccupation éthique principale, voire unique, du véganisme ; elle doit rester boulonnée à la place centrale qui lui revient légitimement.

Les nouveaux véganes, heureusement de plus en plus nombreux, ne doivent pas avoir honte de leur « sensiblerie ». Ils peuvent, bien au contraire, être fiers de participer à cette marche, que rien n'a jamais définitivement arrêté, qu'on appelle l'Évolution.

La libération animale sera un progrès éthique considérable, bien plus grand que ne l'a été l'abolition (officielle) de l'esclavage. Un progrès dont l'humanité pourra être encore beaucoup plus fière. Pourquoi ça ? en vois-je s'étonner. Non pas parce que les animaux non-humains comptent plus que les humains, bien sûr ! Ce n'est pas du tout pour cette raison.

C'est parce que, pour la première fois, les victimes de l'oppression et de l'exploitation ne pourront pas participer à la lutte ; elles ne pourront même pas demander leur libération. Il faudra que les libérateurs le fassent pour elles, qu'ils se passent de leur aide et qu'ils ne comptent même pas sur la reconnaissance explicite des opprimés quand ils seront libérés par leurs efforts. Les affranchisseurs n'auront comme seule récompense que le bien-être en leur for intérieur de savoir qu'ils ont fait ce qui était juste. Or, des gens qui se contentent de cette récompense sont des gens grands. Très grands ! C'est pour cette raison-là que cette étape sur la voie du progrès moral sera considérable.

Ce n'est que grâce à l'influence de ceux qui en ont pris conscience avant moi que je l'ai réalisé à mon tour. La clairvoyance avant-gardiste de leur esprit force mon admiration et je les remercie de m'avoir éclairé.

OceanofPDF.com

COMPASSION ENVERS LES NON-HUMAINS

Ceux qui ont lu mes romans de science-fiction sauront quel intérêt je porte au progrès scientifique et technologique. Mais, comment être fier de notre espèce sans considérer également notre évolution éthique ? En éthique, comme en science, on peut partir d'axiomes. Je vais poser celui-là :

1) Produire de la souffrance sans nécessité absolue est mal.

Celui qui pense le contraire peut arrêter de lire. Je n'ai plus rien à lui dire, car ce qui suivra sera pour lui sans fondement.

À ceux qui approuvent et qui veulent bien prendre cette déclaration comme un fondement moral pour la suite de mes propos, je vais à présent affirmer deux choses qui seront démontrées ou argumentées plus loin :

2) Il est absolument certain qu'il n'y a aucune nécessité à consommer des ressources d'origine animale pour vivre en bonne santé.

3) Consommer des ressources d'origine animale produit de la souffrance.

Nul besoin de développer un syllogisme, il nous saute directement à l'esprit que :

Consommer des ressources d'origine animale est moralement condamnable.

Voyons pour commencer ce qu'il en est de la nécessité de consommer des ressources d'origine animale pour vivre en bonne santé. Puis, nous verrons dans quelle mesure l'exploitation animale produit de la souffrance.

Nécessité des ressources animales

Les nutriments d'origine animale sont-ils nécessaires ? Tout ce qui va suivre repose sur le fait que : non.

NON, les nutriments d'origine animale ne sont pas nécessaires pour la santé. Contrairement à ce que j'ai moi-même toujours cru durant la plus grande partie de ma vie, on peut très bien vivre sans aucune ressource animale. C'est-à-dire avec un régime végétalien. D'où sors-je⁹ donc cela ? Ben... de là par exemple :

- APSARES (Association de Professionnels de Santé pour une Alimentation RESponsable) :

Une multitude d'études médicales mettent en cause la consommation régulière d'aliments d'origine animale dans l'apparition de nombreuses pathologies. L'apport excessif d'acides gras saturés et de cholestérol, ou encore de protéines animales sont les principaux facteurs néfastes d'une alimentation centrée sur des produits animaux, comme l'est l'alimentation « moyenne » des Français.

Parallèlement, un nombre croissant d'études médicales montrent que les alimentations végétariennes (sans viande ni poisson), y compris végétaliennes (aucun aliment d'origine animale), menées de façon appropriée, sont non seulement adaptées à toutes les périodes de la vie, mais en outre bénéfiques pour la santé humaine en général, et la prévention et le traitement de nombreuses maladies en particulier.¹⁰

- American Dietetic Association (Association américaine de diététique) :

La position de l'Association américaine de diététique est que les alimentations végétariennes bien conçues (y compris végétaliennes) sont bonnes pour la santé, adéquates sur le plan nutritionnel et peuvent être bénéfiques pour la prévention et le traitement de certaines maladies. Les alimentations végétariennes bien conçues sont appropriées à tous les âges de la vie, y compris pendant la grossesse, l'allaitement, la petite

enfance, l'enfance et l'adolescence, ainsi que pour les sportifs.¹¹

- British National Health Service (Service national de santé britannique) :

Avec une bonne préparation et une bonne compréhension de ce qui compose une alimentation végétalienne saine et équilibrée, vous pouvez trouver tous les nutriments dont votre corps a besoin.¹²

- **Les diététistes du Canada :**

Un régime végétalien sain comporte de nombreux avantages pour la santé, y compris des taux moindres d'obésité, de maladie cardiaque, d'hypertension, d'hypercholestérolémie, de diabète de type 2 et de certains types de cancer (Affiché le 27 nov. 2014).¹³

- **Ministère de la Santé d'Israël :**

L'usage de suppléments nutritifs pour le bébé végétarien ou végétalien sera comme pour les bébés nourris avec des aliments d'origine animale.¹⁴

Autres sources :

<https://vegan-pratique.fr/nutrition/positions-medicales-et-scientifiques/>

Les souffrances de l'élevage

Ce dont je vais vous parler à présent risque de plomber l'ambiance, comme on dit. Mais, comme bien d'autres maux dont l'espèce élue est responsable, en tant qu'humains, nous avons la responsabilité morale de nous regarder dans la glace et d'avoir le courage de prendre connaissance de nos actes. Surtout quand nous finançons ces actes individuellement, volontairement et spontanément. Lorsque, loin de chez nous, des humains perpètrent des atrocités contre d'autres humains, nous sommes désemparés par l'horreur et

nous nous sentons impuissants. Comment pourrions-nous en effet nous interposer au milieu des conflits pour arrêter toutes les barbaries ? Nous ne sommes pas doués de superpouvoirs. Bien sûr, il y en aura pour expliquer que nous avons toujours, plus ou moins, une part de responsabilité sur tout ce qui se passe dans le monde. Je dirais qu'il s'agit là de responsabilité commune. Si nous nous sentons concernés en tant qu'humains, nous pouvons dire que ce sont des vices de l'humanité.

Mais, là, je veux vous parler de nos actes en tant qu'individus. Il s'agit de crimes que nous déléguons à une minorité de nos congénères que nous rémunérons, de plein gré, pour ça avec notre argent. J'insiste sur cette notion de « plein gré », car il ne s'agit pas d'une partie de nos impôts qui sert à financer quelque chose que nous condamnons, mais bel et bien d'une démarche spontanée et délibérée que nous avons la liberté d'arrêter du jour au lendemain.

Cette prise de connaissance ne peut déboucher que sur deux conclusions :

- Bof ! Ce n'est pas si grave que ça. Il n'y a vraiment pas lieu de changer.
- J'ignorais tout ça. Je suis bien content de l'avoir appris, car je ne veux plus y participer.

Voici donc les faits

Produire toujours plus à des prix toujours plus bas. Les producteurs sont sous le joug d'une âpre compétition qui ne leur laisse pas d'autre choix que de pratiquer un élevage intensif d'une abominable cruauté envers les non-humains. Les conditions dans lesquelles ces derniers vivent (si on peut encore appeler ça vivre) sont absolument concentrationnaires.

Déjà en 1964, Ruth Harrison disait dans son livre *Animal Machines* que la cruauté n'est reconnue que lorsqu'elle n'est plus rentable. Depuis la publication de cet ouvrage de référence, l'élevage intensif a encore empiré. Il s'est aggravé, et dans l'intensité des souffrances infligées, et en nombre d'êtres torturés. Nous avons inventé des usines à souffrance d'une effrayante productivité. Si nous

pouvions nous nourrir de souffrance, nous aurions de quoi gaver mille planètes !

Les éleveurs sont des chefs d'entreprise comme les autres. Ils exercent leur activité dans une compétition économique les conduisant à produire au moindre coût la plus grande quantité possible de produits dans les meilleurs temps. Tout cela est très facile à comprendre : le mécanisme en question n'est fait que d'additions et de soustractions. Investissements, entretien, achat de nourriture, salaires... pour les « - ». Vente de la production pour le « + »... Pour garder des clients, l'éleveur ne peut vendre ses produits plus chers que ceux de ses concurrents.

Pour une somme de dépenses donnée, il doit donc produire la plus grande quantité de chair possible. Nous allons voir que cette préoccupation a donné lieu à un langage spécialisé.

Terminologie de l'élevage

GMQ (Gain Moyen Quotidien). C'est la moyenne de la prise de poids par jour exprimée en grammes. Un GMQ de 850 exprime une prise de poids de 850 g par jour. Rapporté à 100 kg, il permet de comparer les performances entre races ou espèces.

IC (Indice de Consommation). Cet indice mesure la quantité de nourriture à fournir pour obtenir un gain de poids de 1 kg. C'est très important pour l'éleveur de maîtriser l'IC. Il faut l'abaisser le plus possible afin de réduire les coûts de nourriture.

Un des moyens de limiter l'IC est de confiner les animaux dans des espaces suffisamment étroits pour les empêcher de se mouvoir. En effet, les mouvements dépensent de l'énergie qui consomme une quantité de nourriture non convertie en prise de poids. Réduire l'espace de vie des machines à chair réduit également les dépenses d'investissement des installations de détention. Donc, tout converge : moins les animaux ont de place, plus c'est rentable. Il faut réduire leur espace autant que possible, c'est-à-dire à l'extrême limite au-delà de laquelle il en décède trop. En procédant par essais, on a trouvé cette limite pour chaque espèce.

Par exemple, on verra plus loin que, pour une poule pondeuse, la surface d'une feuille A4 (parfois moins) est suffisante pour que l'exploitation reste rentable malgré celles qui meurent de ces conditions de vie. Un veau « vivra » dans 1,5 m²...

TVM (Taux de Viande Maigre) ou (Teneur en Viande Maigre). C'est le ratio du poids de viande par rapport au poids total de la carcasse.

Pour l'optimiser, on immobilise l'animal pour qu'il ne fasse rien d'autre que de transformer de la nourriture en chair, mais il faut faire attention de ne pas trop le nourrir pour éviter qu'il ne fabrique aussi de la graisse. La machine à convertir des protéines végétales en protéines animales doit être nourrie juste ce qu'il faut, tant pis si elle est frustrée, car combler sa faim n'est pas la fin.

Production de chair de veau

Toutes les productions de ressources animales ont en commun l'extrême concentration des créatures exploitées ; nous venons de voir quelle en est la raison. Qu'il s'agisse de porcs, de bovins, d'ovins, de volailles... chaque être ne dispose que de la plus petite place possible.

Les veaux sont prisonniers dans des compartiments si étroits qu'ils n'arrivent même pas à se retourner. Voici ce que la loi impose, au minimum, pour leur « confort » :

La directive européenne du 20 janvier 1997, traduite en droit français par l'arrêté du 8 décembre 1997, régit depuis le 1^{er} janvier 1998 les conditions d'élevage des veaux de boucherie.

Surface minimale par veau selon son poids¹⁵

Égal ou inférieur à 150 kg : 1,5 m²

Entre 150 et 220 kg : 1,7 m²

Supérieur à 220 kg : 1,8 m²

Voilà ! C'est sympa, n'est-ce pas ? Moins de 2 m² pour une créature de plus de 220 kg. Sans commentaires. Où sont les verts pâturages où le veau folâtre gaiement près de sa maman ?

Les enfants bovins sont cruellement séparés de leur mère afin que nous puissions disposer du lait qui leur était légitimement destiné. Si

dans les publicités bucoliques, ils broutent l'herbe, dans les faits on les isole dans des box individuels, dont nous venons de voir la taille. Afin que leur chair soit rosée, on les anémie volontairement (sang avec peu de globules rouges) en leur fournissant des produits d'engraissement très pauvres en fer. Ces bébés souffrent tellement de ce manque qu'ils tentent de lécher tout ce qui est fait de ce métal. C'est pour cette raison que les éleveurs veillent à ce que les dispositifs en fer (serrures, loquets ou autres...) ne soient pas à la portée de leur langue ; à cette fin, certains éléments ferreux sont enrobés de plastique. Pour réduire le supplice de cette privation, les veaux tentent même de boire leur propre urine parce qu'elle contient un peu de fer, mais ils y parviennent très difficilement, car l'exiguïté de leur prison ne leur permet pas de se retourner. Privés de fer, de leur lait et d'affection maternelle, mais gavés d'antibiotiques, c'est dans ces conditions que les orphelins bovins « vivent » les débuts de leur enfance. Ils subiront cela huit semaines avant d'être regroupés jusqu'à l'abattage, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 5 à 6 mois maximum.

Production de chair de porc

Poids du porc / Surface allouée

Jusqu'à 10 kg : 0,15 m²

Entre 10 et 20 kg : 0,20 m²

Entre 20 et 30 kg : 0,30 m²

Entre 30 et 50 kg : 0,40 m²

Entre 50 et 85 kg : 0,55 m²

Entre 85 et 110 kg : 0,65 m²

Supérieur à 110 kg : 1,00 m²

Ce tableau est extrait d'un document publié par l'IFIP-Institut du porc et qui est intitulé (sans rire) : « Point réglementaire sur le bien-être des porcs ». Il est disponible à partir du lien suivant (leurs photos semblent idylliques par rapport aux restrictions de ce tableau et par rapport à la réalité) :

<http://www.ifip.asso.fr/sites/default/files/pdf-documentations/tp2006n6courboulay.pdf>

Arrêté du 16/1/2003 des normes minimales relatives à la protection des porcs :



Cages individuelles. (Photo de L214.)

95% des porcs sont emprisonnés dans des cages minuscules sur d'inconfortables caillebotis. Les porcelets sont séparés de leur mère aux environs de trois ou quatre semaines, alors que le sevrage naturel se situe entre trois et quatre mois. Les porcelets prématurément sevrés sont soudainement entassés avec d'autres porcelets qu'ils ne connaissent pas. Ceci est déjà pour eux une violente source de stress, mais c'est loin d'être la seule :

- On leur coupe la queue à vif. Cette amputation a pour but de réduire les troubles du comportement dus aux conditions d'élevage concentrationnaires qui finissent par les rendre fous. La promiscuité, l'ennui et les frustrations engendrées par leur environnement si pauvre les conduisent à se mordre la queue les uns les autres.

- On leur meule les dents, pour les mêmes raisons.

- On castré les mâles. Il est dit que la chair des porcs non castrés dégage une odeur désagréable à la cuisson. Ceci n'a été constaté que sur un faible pourcentage de ces porcs, mais, par précaution, on les castré tous systématiquement.

Ces interventions douloureuses se font sans anesthésie, car on ne dépense pas d'argent pour ce qui n'en rapporte pas.

Si les porcelets sont sevrés le plus tôt possible, c'est parce que plus vite ils consommeront des aliments solides, plus vite ils prendront du poids. Leur nouvelle alimentation contiendra souvent du plasma en poudre, ce qui les fera grossir très vite, mais mettra les muqueuses de leur système gastro-intestinal à rude épreuve. De toute façon, comme ils sont trop jeunes pour digérer les aliments solides, en plus des inévitables antibiotiques, on leur donne aussi des médicaments contre des diarrhées qui les déshydrateraient. Qualifiés de non viables, ceux qui sont trop chétifs sont tués à coups de masse ou assommés contre un mur ; des vidéos et des témoignages confirment que ces pratiques brutales sont couramment pratiquées en présence de tous les autres porcelets et de leur mère. Durant l'engraissement qui durera 4 à 5 mois, ils resteront toujours sur caillebotis, dans l'obscurité et la chaleur, dans un environnement si pauvre qu'il déprimerait même un troupeau d'imbéciles heureux.

Comme tous les non-humains de l'élevage intensif, les cochons sont génétiquement « optimisés » pour la fonction qu'on leur assigne. Dans la série « Monstres issus des sélections génétiques de l'élevage industriel », voici les porcs « étudiés » pour fournir le plus de chair possible, le plus rapidement possible, en consommant le minimum de nourriture. Les anomalies communément répertoriées chez ces champions de la chair sont les hernies ombilicales, la rétention urinaire, les hernies inguinales et scrotales, la cryptorchidie, les atrophies vulvaires, l'hermaphrodisme, les atrophies, ou hypertrophies, ou dissymétries des testicules, absence de queue, absence d'anus (atrésie anale), le prognathisme facial, les pattes écartées (splay-leg), le phimosis, les tétons inversés, les becs-de-lièvre, les fentes palatines, les tremblements, l'arthrogrypose, le nanisme, les problèmes cardiaques et articulaires...¹⁶ liste non exhaustive. Ces pathologies congénitales sont bien sûr source de très grandes souffrances, qui s'ajoutent à celles des conditions de vie.

Mais ces créations zootechniques n'ont pas que des problèmes physiques. Nombre de cochons souffrent aussi de maladies psychiques amplifiées par les conditions de vie : crises de démence, cannibalisme, automutilations, hyperanxiété, peur et extrême

vulnérabilité au stress. Certains sont subitement morts d'une crise cardiaque au simple bruit du moteur d'un tracteur ou d'un bruit inconnu. C'est un problème pour l'élevage industriel, non pas à cause de la souffrance des porcs, bien sûr, mais parce que le stress excessif donne une mauvaise viande, pâle, humide et exsudative. Ce phénomène est appelé : syndrome des viandes PSE (pale soft exsudative). Ce problème financier est contrecarré par modification de gènes. Les nouveaux cochons, version je ne sais pas combien, meurent moins facilement de crise cardiaque. Cela ne les empêchant pas de souffrir tout autant, c'est probablement plus une mauvaise qu'une bonne chose pour eux, car c'est sans doute une heureuse libération qui leur échappe.



Allaitement à travers les barreaux. (Photo de L214.)

Les truies inséminées artificiellement pour produire des porcelets sont appelées des « coches ». Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elles sont immobilisées dans des cages appelées « stalles ». La souffrance induite par ce traitement les conduisant vers la folie, elles sont agitées de tremblements, elles mâchonnent les barreaux de leur prison et sont sous l'emprise de gestes nerveux répétitifs. Au bout de trois années de mises bas et d'allaitement, elles sont si épuisées et affaiblies par leur incarcération qu'elles sont incapables de se tenir

debout. C'est avec un treuil qu'on les chargera dans un camion pour les conduire à l'abattoir afin de les transformer en charcuterie.

Dans son livre *Faut-il manger les animaux ?*¹⁷, Jonathan Safran Foer rapporte le témoignage d'un employé d'élevage :

Les porcelets qui ne grandissent pas assez vite – les plus faibles – coûtent cher en ressources et n'ont pas leur place dans l'élevage. On les attrape par les pattes arrière, puis on leur éclate la tête sur le sol en béton. Une pratique courante. « Il nous est arrivé d'en exploser jusqu'à cent vingt en un seul jour... [...] Et si, en arrivant au toboggan, on voit que certains sont encore vivants, il faut recommencer à les cogner. [...] il y en avait qui couraient partout, avec un œil sorti de l'orbite, qui saignaient comme des dingues, ou avec une mâchoire cassée.

Le toboggan est le lieu où les employés de cet éleveur stockaient les cadavres en attendant qu'un camion vienne les chercher.



Porcelet et son frère mort. (Photo de L214.)

Ces non-humains sont élevés dans l'obscurité et à une température élevée (entre 24 à 27 °C) afin de les maintenir dans un état

léthargique limitant ce qu'on appelle les « comportements déviants » ou « vices sociaux », c'est-à-dire les morsures et les crises de désespoir hystérique. Dans la nature, les cochons sauvages font leurs excréments loin du lieu où ils se reposent, mais en élevage intensif, dans le faible espace dont ils disposent, ils sont obligés de s'allonger dans leurs déjections, car elles ne passent pas facilement à travers le caillebotis de leur cage.



Rien à dire, tout est dans le regard. (Photo L214.)



Résignation. (Photo L214.)

Un dirigeant de la firme américaine Wall's Meat a récemment déclaré :

La truie reproductrice devrait être conçue comme un élément précieux d'équipement mécanique dont la fonction est de recracher des porcelets comme une machine à saucisses, et elle devrait être traitée comme telle.¹⁸



En cage dans les ténèbres jusqu'à la mort, né en prison sans motif d'accusation. (Photo Tras los muros.)

Production de chair de volaille

Je me réfère au CIWF France (Compassion in World Farming). Là aussi les densités d'élevage sont excessivement cruelles : 17 à 22 poulets par m², soit moins d'une feuille A4 par poulet.

Je cite quelques passages représentatifs d'une des pages de leur site :

...d'énormes poulaillers sans fenêtre qui peuvent renfermer jusqu'à 40 000 individus...

...Cette surpopulation provoque de sérieux problèmes de bien-être et les poulets souffrent de nombreuses pathologies. Privés d'exercice essentiel pour le développement osseux, ils souffrent souvent de problèmes de locomotion. La litière n'est généralement pas changée durant la durée de vie des animaux et devient progressivement humide et chargée en ammoniac provenant des excréments. Le contact prolongé avec cette litière provoque souvent des inflammations cutanées chez les poulets...

... Sélectionnés pour un rythme de croissance très élevé, ils atteignent leur poids d'abattage entre 38 et 40 jours (soit âgés de moins de 6 semaines)...

Ce rythme rapide est souvent associé à des problèmes de locomotion et des problèmes cardiovasculaires et respiratoires : le muscle grandit rapidement mais pas la structure des pattes, du cœur et des poumons. Des millions de poulets de chair souffrent de douloureuses déformations des pattes voire de paralysie ; ne pouvant se déplacer jusqu'aux mangeoires, certains meurent de faim ou de soif. D'autres meurent de problèmes cardiaques avant même d'atteindre leur âge d'abattage...

Rappelons les paroles de Ruth Harrison dans son livre *Animal Machines* : « La cruauté n'est reconnue que lorsqu'elle n'est plus rentable. » Des poulets meurent de leurs souffrances, mais il en reste suffisamment de vivants pour que l'exploitation reste rentable.

N'étant pas du milieu de l'élevage, on peut croire que les poulets que l'on mange et les poules dont nous mangeons les œufs se ressemblent. En fait, pas du tout. Ils ont des métabolismes et des corps complètement différents, génétiquement sélectionnés en vue des « métiers » qui leur sont destinés.

Toutes les volailles engendrées par la zootechnie souffrent des déformations et des modifications qu'elles ont subies afin de rendre la production de chair et d'œufs plus rentable. Leurs aptitudes physiques, que furent celles de leurs ancêtres qui vivaient dans leur milieu naturel, ont été altérées. Les poulets à croissance accélérée ont une masse musculaire tellement hypertrophiée que leurs os sont trop faibles pour la supporter. Le mauvais développement d'autres organes, comme les poumons ou le cœur sont source de souffrances et de morts prématurées. Les dindes sont tellement difformes qu'elles sont incapables de s'accoupler naturellement. Les oiseaux de chair sont les plus déformés.



(Photo CIWF.)

Pour plus de détails sur ces camps de concentration pour poulets, voir :

<http://www.ciwf.fr/animaux-de-ferme/poulets-de-chair/elevage-intensif/>

Dans son livre Faut-il manger les animaux ?, Jonathan Safran Foer rapporte les propos d'une femme qui l'aide à enquêter, notamment en l'introduisant clandestinement dans un élevage de volailles. Celle-ci lui dit que les éleveurs industriels maintiennent les animaux le plus près possible de la mort sans les tuer. En mettre le maximum possible dans une cage, les engraisser le plus vite possible avec le minimum de nourriture, et trouver quel seuil de maladie ils peuvent supporter sans mourir, sont leurs seules préoccupations.

Dans le même livre, l'auteur déclare :

L'élevage industriel, qui permet aux producteurs de tirer profit des animaux malades grâce aux antibiotiques, à d'autres produits pharmaceutiques et à leur confinement sous un contrôle strict, a engendré de nouvelles créatures, parfois monstrueuses.

Production de foie gras



(Photo L214.)

Broyages des canettes et mutilation des canetons

Seuls les canards mâles sont gardés pour produire du foie gras. À la sortie du couvoir, les bébés palmipèdes sont triés par des opérateurs qui jettent les femelles au centre d'un grand entonnoir qui conduit à la broyeuse. Les petites canes sont ainsi broyées vivantes. Quelques-unes sortent estropiées, gravement mutilées, mais encore vivantes de la broyeuse¹⁹.



Gros plan. / Tri. / Canette glissant vers la broyeuse. (Photos L214.)

L'incommensurable douleur que doivent entraîner de telles blessures est évidemment beaucoup plus grande que sa manifestation : une canette de quelques grammes ne crie pas très fort, personne ne redoute sa colère bien légitime. C'est donc dans l'indifférence humaine et dans le fracas de la broyeuse qu'elles agonisent lentement, souffrant le martyre dans l'attente d'une mort salvatrice. Les mâles échapperont à la broyeuse, mais leur bec sera coupé par une pièce métallique chauffée à blanc afin de limiter les conséquences des comportements agressifs que provoqueront les épreuves qui les attendent.

Madame et M. Untel seraient sans aucun doute très émus de voir des petites canes, juste avant qu'elles ne passent dans les rouages de la broyeuse. Mais ceux qui produisent du foie gras se gardent bien de montrer des images qui compromettraient leur chiffre d'affaires.

Le gavage

Comme vous le savez sans doute déjà, pour obtenir du foie gras, il suffit de gaver un canard ou une oie. Les producteurs nous expliquent parfois que le gavage est un comportement naturel des oiseaux. Selon eux, ces derniers se gaveraient pour stocker de l'énergie dans leur foie en préparation de leur migration. C'est simultanément faux et idiot ! Depuis quand le foie sert-il à stocker de

l'énergie ? Personne ne le sait. Tout le monde a été surpris par la soudaine reconversion fonctionnelle de cet organe ! Nous ne sommes pas au bout de nos surprises, la nature ne cessera de nous étonner. Attendons-nous à ce que demain les oreilles servent à marcher ou d'autres choses du genre !

Non, naturellement, ces oiseaux ne stockent pas de l'énergie dans leur foie. Il s'agit d'une contre-vérité dénoncée par les ornithologues spécialistes des oiseaux migrants. Selon eux, l'accumulation d'énergie sous forme de graisses ne se fait pas dans le foie, mais essentiellement sous la peau, surtout au niveau de la poitrine. Ce qui apporte une protection contre le froid, une distribution équilibrée de la surcharge pondérale, et une disponibilité rapide des réserves énergétiques pour les muscles lors du vol.

Mais les promoteurs du foie gras prétendent qu'ils ne font que favoriser un phénomène naturel. La mauvaise foi (sans jeu de mots) de cet argument est d'autant plus flagrante que les oiseaux gavés sont issus d'espèces qui ne migrent pas : la cane de Pékin et le canard de Barbarie. « Barbarie » ne signifie pas « torturé par des barbares », bien que ce soit le cas.



(Photo L214.)

En réalité, le foie gras est un foie malade atteint d'une pathologie appelée stéatose hépatique. Contrairement à ce que tentent de nous faire croire ceux qui tirent profit de sa production, ce produit ne fait pas honneur à la France par sa gastronomie. Bien au contraire, il fait passer les Français pour des barbares. La preuve : sa production et son importation sont interdites dans de nombreux pays.

En 2004, la Californie a proscrit la production, et même la consommation de foie gras. Liste non exhaustive des autres pays où il est interdit à l'heure où j'écris ces lignes : Allemagne, Danemark, Autriche, Pays-Bas, Finlande, Israël, Luxembourg, Argentine, Suisse, Norvège, République tchèque, Suède, Irlande, Italie, Royaume-Uni, etc. Cette liste, qui ne cesse de s'allonger, est la preuve criante que ce produit est la grande honte, et non l'honneur de la France. Pourtant, pour nous faire encore plus honte, en 2012 François Hollande a défendu le foie gras français face aux lobbys anglo-saxons

antigavage : « Le foie gras, c'est une grande production française qui honore les éleveurs qui s'y consacrent.²⁰ ».

Le foie gras est obtenu au prix d'extrêmes souffrances. Les canards sont enfermés dans des cages si petites qu'ils ne peuvent ni se retourner, ni étendre leurs ailes, ni même se lever. Ces foies malades sont très majoritairement obtenus par des méthodes industrielles d'une abominable cruauté. Deux ou trois fois par jour, on enfonce profondément, jusqu'au jabot, un tuyau appelé embuc dans le bec du palmipède. Une pompe pneumatique ou hydraulique lui injecte alors une énorme quantité d'aliments en trois secondes, jusqu'à 1,5 kg de maïs. La maladie la plus connue provoquée par le gavage est la maladie dite « du gros cou » : des microbes et des champignons se fixent sur les lésions de l'œsophage causées par l'embuc. L'entérotoxémie est une autre affection survenant dès la fin de la première semaine ; elle cause jusqu'à 20 % de mortalité et se manifeste par une soif intense et de la diarrhée verdâtre très nauséabonde. Pour tenter de prévenir ces maladies, on administre un antibiotique : généralement de la lutricyline. Nombre d'oiseaux meurent dans des souffrances difficiles à imaginer, mais l'éleveur se tient prêt à les abattre avant qu'ils ne succombent tous de l'abominable traitement qu'est le gavage en lui-même, car, outre la maladie du gros cou et l'entérotoxémie, ils perdent leurs plumes et s'étouffent.



(Photo L214.)

Voici un extrait de la pétition de l'OABA (Œuvre d'Assistance aux Bêtes d'Abattoirs) à l'attention du jury de Top Chef, sur M6²¹.

Je cite :

Pour avoir une idée de la quantité de nourriture que l'on force les canards à ingérer : en 2 ou 3 secondes, l'animal ingurgite, deux fois par jour, plus de 450 g d'aliments, soit, pour un homme de 70 kg, deux fois 7 kg de pâtes en quelques secondes.

Les canards gavés perdent le contrôle sur un aspect de leur vie qui est crucial à leur survie : l'ingestion de la quantité appropriée d'un régime alimentaire approprié. Cette perte de contrôle conduit à elle seule à de très mauvaises conditions de vie, en plus du fait de conduire à de la peur et du stress.

Selon des experts de la Commission européenne, les volatiles soumis au gavage peuvent souffrir de divers maux dus à la compression des organes jouxtant le foie obèse, ainsi que des problèmes de régulation thermique, de halètement (insuffisance

respiratoire), de faiblesse générale, ou de maladie intestinale (diarrhée). D'autres pathologies pourraient se développer, comme des maladies dues à l'engorgement du foie, la déminéralisation des os, auxquelles peuvent s'ajouter des blessures dues au passage du tuyau ainsi qu'une mortalité décuplée (jusqu'à 20 fois supérieure à celle de la période d'élevage sans gavage) avant même d'atteindre l'abattoir.

Il faut également savoir que les canetons femelles sont généralement tués dès la naissance, par exemple par broyage. Seuls les mâles ont en effet un foie apte à la production de foie gras.

N'oublions pas que, là encore, les non-humains absorbent des doses massives d'antibiotiques pour prévenir les épidémies que favorisent les ahurissantes densités de leur population concentrationnaire.

Résumé : beaucoup de terribles souffrances pour manger l'organe malade, bourré de médicaments, d'une créature qui n'a vécu que l'enfer.

Les Untel, qui ont des canaris et des perruches qu'ils aiment beaucoup, seraient si choqués qu'on puisse infliger de tels traitements à de pauvres oiseaux. S'ils venaient à l'apprendre, ils auraient bien du mal à avaler leur foie gras. C'est bien pour cela que ces abominables tortures sont cachées aux yeux du public.

Autre point, le foie gras et le contribuable : même si vous n'aimez pas le foie gras, ou même si vous n'en achetez pas parce que la cruauté de sa production vous révolte, les producteurs de cet organe malade vous prennent votre argent grâce aux aides dont ils bénéficient et qui sont financées par les impôts que vous payez. Voir par exemple cette « Mise en place d'un plan de modernisation sanitaire dans la filière du foie gras à 1,5 million d'euros ».²²

Autre source à consulter au sujet du foie gras :

<http://www.l214.com/canards-foie-gras-gavage>

Production d'œufs

Sur les œufs vendus dans le commerce, figure une inscription qui nous renseigne sur la provenance et sur le mode de production. Un chiffre de 0 à 3 nous dit : [3 = poules élevées en cage (en batterie)] [2 = poules élevées au sol en bâtiment fermé] [1 = accès au plein air] [0 = bio]. Des lettres nous indiquent le pays, « FR » pour France. Exemple 3 FR : poules en batterie française.

3 FR : La misérable existence d'une poule pondeuse de batterie se déroule dans un espace qui est celui d'une feuille A4 ; elles sont 16 par m². Ces pauvres oiseaux n'ont même pas la place d'étendre leurs ailes. Les terribles images rapportées par l'association L214 témoignent de l'un de ces abominables enfers²³.

Enfermées par dizaines de milliers, entassées les unes contre les autres, elles ne voient jamais ni lumière du jour, ni herbe, ni soleil... rien de la nature. Elles reposent sur le grillage de leur cage qui leur blesse les pattes. L'employé d'un éleveur m'a même personnellement confié que parfois les pattes se soudent au grillage ; les griffes qui, faute d'usure, se développent trop en font le tour et la chair sous les pattes pousse autour des fils de la grille. L'oiseau est ainsi collé sur le fond de sa cage. « Quand on s'en débarrasse, on est obligés de les arracher », m'a expliqué l'homme.

Je cite le célèbre éthologue Konrad Lorenz :

La pire torture infligée à une poule de batterie est l'impossibilité de se retirer quelque part pour pondre. Pour la personne qui connaît un peu les animaux, il est réellement déchirant de voir comment une poule essaie et essaie encore de ramper sous ses voisines de cage pour y chercher en vain un endroit abrité

L'époinçage

Les pénibles conditions de vie des poules pondeuses les amènent à se bécoter les unes les autres et à s'arracher les plumes. On appelle ce comportement le picage. L'époinçage est l'ablation de la pointe du

bec dans le but de limiter les conséquences du picage ; ces dernières peuvent être dramatiques. Les oiseaux, rendus fous par le manque de place, la promiscuité et toutes les frustrations accumulées à cause de la pauvreté de leur environnement, en arrivent à se faire saigner, parfois jusqu'à la mort. L'épointage limite les terribles blessures que s'infligent les créatures, mais il ne réduit en rien les causes qui les conduisent à agir ainsi. Leur enfer demeure. Leurs souffrances s'éternisent.

Les poussins ont été épointés, la plupart du temps alors qu'ils n'avaient qu'un seul jour. Cette opération douloureuse est réalisée sans anesthésie. Pourquoi perdre du temps et de l'agent, n'est-ce pas ? Et puis, qui a peur d'affronter la colère d'un poussin ?

Je cite Welfarm à ce sujet ²⁴ :

Le bec est un organe innervé, donc sensible, impliqué dans une grande variété de comportements. Il est pour la poule ce que la main est pour l'homme, et elle l'utilise dans toutes ses activités avec une très grande précision : explorer son environnement, sélectionner ses aliments, lisser ses plumes ou encore extirper un minuscule pou de son plumage... L'ablation de l'extrémité du bec a pour conséquence directe la perte de certaines capacités sensorielles, et lorsque la partie supérieure du bec est plus courte que la partie inférieure, ce qui est fréquent, la poule ne peut l'utiliser telle une pince comme elle le fait normalement.

Ces pauvres oiseaux n'ont jamais connu l'aile protectrice et affectueuse de leur mère, puisqu'ils sont nés dans une couveuse.

Bienvenue dans la vie, petite orpheline toute jaune ! Voilà le monde : du grillage. Oui, seulement du grillage tout autour de toi. Rien d'autre à part de la souffrance, la tienne et celle de tes congénères, tes petites compagnes d'infortune qui deviendront toutes aussi folles que toi. Prends plaisir à bouger tes petits bouts d'ailes, quand tu seras une grande poule pondeuse, dans quelques

semaines, tu n'auras plus la place de le faire. Bon !... il faut que je t'ampute le bec, à présent. Bonne chance...

Imaginez-vous vous-même enfermé depuis la naissance avec plusieurs milliers d'autres humains, debout sur du grillage, disposant de si peu de place que vous ne pouvez étendre les bras. C'est exactement ce que vivent les machines à pondre dans leur camp de concentration.



(Photos Welfarm.)



Poule de l'exploitation du GAEC du Perrat.

L'oiseau regarde son œuf près du cadavre en décomposition d'une autre poule. On peut voir que la partie supérieure de son bec est plus courte. Cette amputation est le résultat de l'épointage.

Les conditions de vie de ces poules ont été dévoilées le 25/05/2016 par une vidéo de L214²⁵ montrant 200 000 oiseaux entassés, déplumés, pleins de poux, piétinant les cadavres momifiés de leurs congénères. (Photo L214.)



Poules de l'exploitation du GAEC²⁶ du Perrat, dans l'Ain.

Photos prises par le refuge²⁷ qui en a recueilli quelques-unes.

Enfer normal en Vendée

Le 30/05/2017, l'association L214 révèle un énième cas de maltraitance dans un élevage. Celui-ci est situé en Vendée. Les images montrent un enfer pour poules pondeuses²⁸.



Mais la presse nous apprend que ²⁹ :

Les autorités n'ont trouvé "aucune non conformité" dans l'élevage mis en cause par L214
[...]

Rien à signaler, ou presque. L'inspection effectuée mardi après-midi, suite à une vidéo mise en ligne le même jour par l'association L214, d'un élevage de poules en batterie à Chauché (Vendée) "n'a révélé aucune non-conformité". La préfecture du département l'a indiqué vendredi 2 juin au soir dans un communiqué.

[...]

Présent lors de l'inspection, "le vétérinaire qui suit l'exploitation (...) a confirmé la présence d'une pathologie, la colibacillose, maladie qui a pour conséquence un affaiblissement des volailles et une mortalité plus importante que la normale, mais sans danger pour la santé humaine", poursuit le texte.

Voilà ! Comme c'est « sans danger pour la santé humaine », tout cela n'a aucune importance !

Meurtre des poussins mâles

Un nombre sensiblement égal de femelles et de mâles naissent dans les couvoirs. Malheureusement pour eux (ou heureusement, vu ce qui attend les femelles), les mâles des espèces sélectionnées pour la ponte n'ont pas de valeur commerciale. Ils ne font bien sûr pas d'œufs, mais en plus ils ne sont pas rentables pour produire de la chair. Ils sont donc simplement broyés vivants, gazés ou étouffés dans des sacs-poubelle. En France, chaque année, des millions de poussins mâles périssent ainsi.

Pour résumer :

3 FR : Elles vivent à 16 par m², sur du grillage, entourées de grillage, ne voient jamais l'extérieur ni la lumière du jour. On leur impose un éclairage artificiel anormalement long pour stimuler la ponte.

2 FR : Pas en cage, mais dans des bâtiments fermés sans lumière du jour. À 9 par m². Éclairage artificiel anormalement long pour stimuler la ponte.

0 FR et 1 FR : De 6 à 9 poules par m² en intérieur avec un accès à l'extérieur de 4 à 5 poules par m². Lumière du jour.

Pour toutes les poules (3, 2, 1, 0)FR :

Les poussins mâles sont broyés vifs, gazés ou étouffés dans des sacs-poubelle. Elles subissent l'épointage et sont abattues après un an de ponte, soit à l'âge d'un an et demi environ. Notons qu'une poule peut vivre jusqu'à 12 ans.

Production de chair de lapins

L'écrasante majorité des lapins est, elle aussi, élevée dans les conditions abominables de l'élevage industriel. Quelles que soient les espèces, les conditions d'élevage méprisent les besoins physiologiques et comportementaux de milliards d'êtres sentients.



(Photo Welfarm.)

Eux aussi « vivent » entassés, jusqu'à 20 par m², dans des cages appelées « en batterie », dont le sol grillagé est responsable de fréquentes blessures aux pattes. Ces souffrances physiques, l'extrême densité de leur population, la pauvreté de leur environnement, du grillage et seulement du grillage, l'absence de stimuli, sont causes de nombreux troubles comportementaux, de déformations morphologiques et de nombreuses maladies. Pour essayer de limiter ces dernières, ils sont (vous l'aurez deviné) gavés de sulfamides et d'antibiotiques. Malgré ces médicaments, c'est une véritable hécatombe : un lapin sur cinq meurt avant d'atteindre l'âge de l'abattage d'environ 70 jours. Cette morbidité record est d'origine bactérienne (pasteurellose, colibacillose, entérotoxémie, staphylococcie, klebsiellose, salmonellose...), virale (maladie hémorragique virale) ou parasitaire (coccidiose).

Là encore, de la souffrance, beaucoup de souffrance. Du grillage, du grillage de tous les côtés et de la souffrance.



(Photo Tras los muros.)

Production de lait

La vache qui rit. Laissez-moi rire !

Pensez-vous vraiment que les vaches aient envie de se marrer ? Nous allons voir si cette prétendue hilarité a quelque raison d'être entendue, d'aussi loin que quelqu'un le dit.

Pour produire du lait, les vaches doivent avoir mis un veau au monde. Ben, oui ! c'est le cas de toutes les femelles mammifères. Nous, les humains, nous avons un exemple tout proche, puisque nous en sommes, des mammifères. A-t-on déjà vu une femme avoir des montées de lait spontanées sans avoir de bébé ? Donc, pour obtenir du lait, on insémine artificiellement les vaches. Comme on le fait sans leur demander leur accord, il s'agit de viols mécaniques en quelque sorte. Quand leur veau vient au monde, on le leur enlève pour voler le lait qui lui était destiné. De nombreux témoignages convergent pour dire que les vaches appellent leur veau parfois plusieurs semaines.

À ce stade, pensez-vous qu'elles aient des raisons de rire ? Pas vraiment, nous en conviendrons. Auront-elles quelques motifs de gaieté ensuite ? Voyons ce qu'en dit l'association L214. Extrait :

Pendant leur grossesse, les vaches laitières continuent à être traites ; elles sont donc simultanément exploitées pour le lait et leur veau. Le scientifique John Webster estime que cet effort épuisant fourni quotidiennement par leur organisme reviendrait, pour un être humain, à l'énergie dépensée par une course folle de six à huit heures par jour.

Poussées à l'hyperproductivité, beaucoup de vaches souffrent de maux douloureux : mammites (infections des pis) et boiteries sont très courantes dans les élevages laitiers, tout comme les troubles métaboliques et de la fertilité. Les vaches ont souvent un accès limité à l'extérieur, et les élevages en bâtiments clos (« zéro pâturage ») se développent favorisant les boiteries sévères.³⁰

Ce produit blanc qui est dans les petits bidons en carton vendus dans le commerce sort du pis de vaches génétiquement optimisées

pour produire beaucoup de lait. Comme la plupart des non-humains esclaves des hommes, ce sont des sortes de monstres engendrés par notre zootechnique. Cette dernière ne recule devant rien pour augmenter le rendement. Savez-vous qu'on n'a pas hésité à placer des hublots sur les flancs de vaches et de moutons ? Cela permet d'observer ce qu'il se passe dans leur corps afin d'étudier les mécanismes de la rumination. Et, tant qu'à faire, ces hublots s'ouvrent pour autoriser les prélèvements et les interventions diverses.³¹

Alors ? Qu'en pensez-vous ? Moi, je pense que dans ces conditions, si une vache rit, c'est qu'elle est folle à lier. On nous vendrait donc du lait de vache folle ! C'est vrai que nous en avons déjà entendu parler des vaches folles. Mais, ça, c'est encore autre chose... Non. Décidément, je pense que ceux qui se bidonnent le plus, ce sont ceux qui se remplissent les poches en nous fournissant des produits laitiers. Vous savez ? Ceux qui sont nos amis pour la vie ♪ ! En fait, ils ne sont les amis que de ceux qui les vendent. Quand j'entendais la pub, je n'avais pas compris que dans « ... sont nos amis pour la vie » le « nos » c'était « les leurs d'amis ». Je croyais naïvement que ça voulait dire « les nôtres à tous ».

Ma mini-enquête

J'ai mené ma propre mini enquête sur le sujet. Conscient qu'il ne me serait pas facile de visiter un grand producteur de lait industriel, j'ai pris ma voiture et je me suis baladé un peu partout, presque au hasard. Je dis presque, car je me souvenais d'avoir déjà vu des vaches paître à plusieurs endroits. Il s'agissait de tout petits producteurs, comme il en existe de moins en moins. Les deux premiers que j'ai voulu interroger n'étaient pas facilement approchables. J'espérais qu'ils eussent un petit commerce de produits de la ferme, ce qui m'eût permis de les rencontrer, mais je suis tombé sur une barrière et un panneau « propriété privée, défense d'entrer ». J'ai découvert le troisième par pur hasard, en roulant sur une petite route tortueuse, bien défoncée, que mon étonnante habileté à m'égarer m'avait fait prendre. Il n'y avait que cinq vaches dans un pré. Je

m'arrêtai à côté du bitume et sortis de la voiture, à deux mètres d'une rustique barrière donnant accès au terrain des ruminants. Leur espace herbeux était ceint par une clôture électrifiée. À part les réelles productrices de lait, personne n'était visible alentour, mais une construction, archétype même de la vieille métairie, parachevait ce paysage bucolique à quelque cent mètres de là. Les vaches m'observaient avec l'apaisante placidité propre à leur espèce. Un petit chien noir et blanc arriva en aboyant sans réelle conviction (dans le genre : « Oui, je suis un chien de garde. Faut que j'aboie, mais j'ai la flemme. »)

— Bonjour, aimable canin ! lui lançai-je cordialement.

Il me renifla le tibia droit, poussa un petit gémissement et alla s'allonger dans l'herbe à proximité de la barrière. La langue pendant sur le côté, il m'observa, comme tous les gens de la campagne observent les gens de la ville : avec curiosité. Avisant près de lui un tas d'épis de maïs, je me baissai pour en saisir un en concevant le projet de me lier d'amitié avec les vaches.

J'espère qu'elles aiment ça, me dis-je. Sans doute a-t-on déposé cela ici pour leur en donner de temps en temps.

Mon intuition fut très vite confirmée, car, n'ayant rien perdu de mes gestes, les cinq femelles bovines convergèrent rapidement vers moi, en pressant visiblement le pas. Je tendis mon épi de maïs à la première arrivée, qui s'en empara sans attendre les autres. Ces dernières tendirent significativement le cou au-dessus de la barrière. Content d'établir le contact si facilement, je m'empressai de leur donner ce qu'elles voulaient. Le petit chien assistait à cette scène, qui pour moi était une aventure peu commune, en bâillant aimablement d'indifférence.

M'enhardissant jusqu'à caresser le museau de l'une d'entre elles, je décidai de leur faire entendre ma voix :

— Bonjour, les vaches ! Je suis un mec qui vient d'une grande ville et j'aimerais beaucoup en apprendre davantage sur vous. Il paraît que c'est vous qui nous « donnez » le lait. Qu'en pensez-vous ?

— Hé hé hé !

Je sursautai et me retournai. Non, les vaches n'avaient pas ri. Un vieux monsieur était arrivé silencieusement dans mon dos. En bleu de travail, un béret sur sa tête chenue, il me regarda dans les yeux et ricana encore une fois :

— Alors ! On parle à mes vaches, comme ça ?

Je me sentis un peu bête :

— Euh...

— Remarquez, elles me répondent, à moi. Surtout Magrande.

— Votre grande ?

— Magrande. C'est son nom. Elle s'appelle Magrande. C'est ma grande c'est sûr. C'est celle-là, là.

Je suivis son index du regard. Il pointait sur une personne bovine qui ne semblait pas plus grande que les autres.

— Magrande ! lui lança le vieil homme. Tu veux du maïs, Magrande ?

Magrande mugit. Me dévisageant assez fièrement, il la caressa et leur donna un épi à chacune.

— Z'êtes pas d'ici ? me demanda-t-il.

— Si. Mais pas depuis longtemps. Je découvre.

Nous discutâmes un moment. Il me parla de son métier. Je l'orientai vers le sujet qui m'intéressait : la production de lait. Il m'apprit que c'était un ami vétérinaire qui faisait pour lui les inséminations artificielles et me confirma que le temps de gestation d'une vache est d'un peu plus de neuf mois.

— Et... comment ça se passe après ? demandai-je. Pour le veau.

— Le veau ?

Il ne comprit pas ma question.

— Qu'en faites-vous ?

— Ah... Ça dépend. Soit on le jette, soit on l'engraisse pour l'abattoir si c'est un mâle. Ou bien on peut le garder pour faire une laitière si c'est une génisse. Mais, moi, je les jette. J'en ai engraisé, mais j'le fais plus. C'est trop de travail.

— Vous les jetez, alors...

N'osant pas lui demander où, je le questionnai sur la réaction de la mère :

— Et la vache, qu'est-ce que ça lui fait ?

— Ben... forcément, elle pleure. Ça, c'est normal, hein !

— Ah ! Longtemps ?

— Oh, oui ! Elle vous casse les oreilles au moins trois semaines, plus même des fois. Hein ! Pas vrai Lamoureuse ? Elle, c'est Lamoureuse.

Il me montra du doigt une vache rousse.

— ... ?

— On l'appelle Lamoureuse parce qu'elle était tombée amoureuse d'un beau taureau. Elle a été triste longtemps quand il est parti à l'abattoir.

— Amoureuse ?

— Oui, bien sûr ! C'est comme nous, les vaches. Pourquoi elles seraient pas amoureuses ?

Je ne m'attendais pas à ce qu'il leur prêtât de tels sentiments.

— Alors, j'ai cru comprendre que Lamoureuse pleurait longtemps quand on lui enlève son veau.

— Oh, oui ! C'est une sentimentale, elle. La dernière fois, elle a pleuré presque deux mois. On a cru qu'elle n'allait plus s'arrêter.

— Elle pleurait comment ?

— Ben... Comment... pas comme nous. Mais, elles pleurent les vaches. J'ai l'habitude. C'est un cri spécial que je reconnais. Quand elles sont tristes, ça se reconnaît. Elles appellent le veau et elles pleurent.

— Ah bon ! Mais... ça ne vous fait pas de la peine ?

— Ben si, un peu. Mais c'est la vie ! Si vous voulez du lait, hein...

— On dirait que vous vous attachez à vos vaches.

— Oui, bien sûr que je m'attache. Mais y'a le métier. On est là pour faire du lait.

— Ben, oui.

— Mais ce sont mes dernières celles-là. Je m'arrête bientôt. Et mon fils ne veut pas continuer. Ça rapporte plus le lait. On nous en donne

plus rien. Je perds de l'argent. Ça l'intéresse pas, mon fils. Lui, il veut faire le chose, là... vous savez l'ordinateur, le clavier, là, tout ça.

— Vous allez arrêter. Que vont devenir vos vaches ?

— Ben... elles partiront à l'abattoir, pardi ! Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Mais, vous venez de me dire que vous vous attachez...

Il s'énerva un peu :

— Vous êtes drôles à la ville... Vous voulez du lait et de la viande, mais vous voulez pas qu'on tue les bêtes ! Vous croyez que ça sort d'où, le lait et la viande ? Moi, je suis très gentil encore ! Dans les grandes usines à lait, les vaches sont toujours enfermées. Elles ont les mamelles tout irritées à force qu'on leur tire le lait. Elles bouffent que de la farine... on les insémine sans cesse. C'est une autre vie, vous savez... Quand elles partent à l'abattoir, elles sont tellement épuisées qu'elles n'arrivent même pas à marcher. Je l'ai vu ! On les charge dans le camion avec une grue et on lève la benne pour les décharger à l'abattoir. Je le sais !

— J'ai entendu parler de ça, effectivement. C'est horrible !

Il me donna l'impression d'être un brave type qui ne voulait pas être mal jugé :

— Alors, moi... hein ! C'est pas si terrible que ça, vous savez...

Magrande me lécha l'épaule par-dessus la barrière.

— Donnez-lui un épi, me dit-il. Elle vous en demande un.

Marchés aux bestiaux

Violence et mauvais traitements sont régulièrement observés dans les marchés ou les foires dans lesquels les non-humains se vendent et s'achètent. Manque de nourriture et d'eau, coups de fourche, de bâton, de couteau, d'aiguillon électrique et bien d'autres maltraitements encore.

Le 10 octobre 2016, un bœuf a été abandonné agonisant, les deux pattes arrière cassées, sur le parking du marché aux bestiaux de Rethel. Il est probablement tombé quand on l'a forcé à descendre d'un camion. Le calvaire du bovin a duré au moins 24 h durant

lesquelles il a enduré la souffrance de ses blessures, sans eau ni nourriture. Il a finalement été euthanasié le soir du 12 octobre.³²

Dans Ces bêtes qu'on abat, Jean-Luc Daub, qui a été enquêteur dans les abattoirs français de 1993 à 2008, parle des marchés aux bestiaux :

Les animaux malades ou en piteux état étaient regroupés au même endroit. On m'a dit qu'il s'agissait de négociants qui les achetaient pour les revendre aux boucheries musulmanes. J'ai vu à plusieurs reprises des négociants faire avancer les animaux à coups de ciseaux. Un négociant avec qui j'ai discuté m'a montré comment il faisait avancer les bêtes avec son couteau pointu. Trois taureaux étaient attachés la tête très près du sol ; l'un saignait de la gueule et un autre présentait des coupures régulières et fraîches sur le dos et sur le côté droit. Il était courant de donner des coups d'aiguillon (sorte de clou dépassant de l'extrémité du bâton) pour déplacer les animaux.

Trois hommes frappaient une vache pour la faire monter dans un camion. Elle avait une plaie ouverte sur la croupe à force de recevoir des coups. J'ai relevé le numéro du camion, mais un des trois hommes, de forte corpulence, m'a demandé ce que j'avais noté. Je lui ai répondu que cela ne le regardait pas, il m'a alors saisi et m'a menacé pour que je lui donne mes notes. Il a crié aux autres que j'avais noté quelque chose. Lorsque j'ai voulu partir, il a été encore plus violent et m'a menacé avec son bâton. Les autres négociants m'ont alors entouré. Je lui ai donné le papier, pour le calmer. Il devint furieux quand il vit le numéro du camion, les autres l'ont retenu et m'ont dit de partir. J'ai été bousculé et l'individu en question m'a porté un coup dans le bas du dos avec son bâton. Cette personne, bien connue des autres négociants, m'a, depuis, de nouveau agressé sur un autre marché de Bretagne.

Lorsque des images de maltraitance d'animaux sur les marchés étaient diffusées à la télévision, les acteurs de la filière viande se défendaient en disant que les images provenaient de l'étranger. Mais si j'avais pu filmer moi-même tout ce dont j'ai été témoin sur les marchés de France, le scandale n'en aurait été que plus grand. Je pense à cette vache, sur un marché de la Manche, si maigre et si incapable de marcher que lorsqu'elle tombait, les négociants la frappaient violemment pour la faire se relever. Ils appelaient ce genre de vaches des tréteaux. Sur un autre marché aux bestiaux, pas moins de cinq cadavres de bovins ce jour-là étaient étendus sur le sol. J'ai fait euthanasier par un vétérinaire une vache qui souffrait, un autre bovin d'une maigreur extrême agonisait en contrebas d'un quai, et trois autres bovins étaient morts (sur le tas de fumier ou au bord d'un quai). Pour leur défense, les négociants en bestiaux disaient que ce n'était pas leur faute si les bêtes avaient atteint cet état, qu'il fallait voir cela avec l'éleveur. Mais, rien ne les obligeait à faire le commerce de bêtes en état de souffrance, sinon l'attrait de quelques billets de plus, que rapportait la transformation des vaches malades et blessées en steak haché.

Souffrances de l'abattage

L'abattage implique pour les victimes les phases suivantes :

- Le transport vers la mort.
- L'attente.
- Le couloir de la mort.
- La contention.
- Le cas échéant, l'étourdissement.
- La saignée.
- La découpe.

Le premier et dernier voyage

Le voyage vers le lieu d'abattage des êtres destinés à produire de la chair est un nouveau calvaire, l'avant-dernière torture avant celle qui mettra fin à leur misérable existence. Là encore, ils sont traités comme des objets. Selon le moment et les conditions, ils peuvent tout endurer : la faim, la soif, la chaleur ou le froid, l'épuisement, l'étouffement à cause de l'entassement, les blessures des chocs provoqués par les virages ou les freinages, la brutalité de ceux qui les obligent à monter ou à descendre du camion, la peur d'être avec des inconnus, l'angoisse de ne pas savoir ce qui les attend. Certains meurent durant cette épreuve et leurs congénères n'ont pas d'autre choix que de côtoyer leurs cadavres durant l'abominable voyage. La production de toutes ces souffrances est énorme, car, pour la seule Europe, des centaines de millions d'êtres sensibles non-humains sont transportés chaque année. Gardons à l'esprit que tous sont des enfants, de très jeunes enfants brutalement séparés de leur mère. Oui, les humains ne mangent que des enfants.

Welfarm - Protection mondiale des animaux de ferme - évoque le sujet. Je cite :

QUELLES CONSÉQUENCES CES TRANSPORTS ONT-ILS POUR LES ANIMAUX ?

Les animaux n'ont pas l'habitude d'être transportés. De ce fait, ces transports peuvent être très stressants pour eux. Il est fréquent que les animaux soient entassés au-delà des densités de chargement tolérées par la réglementation. Si un animal tombe, il risque d'être piétiné par ses congénères et d'être dans l'impossibilité de se relever. Lors des fortes chaleurs, les animaux peuvent souffrir considérablement et même mourir. Les porcs en particulier souffrent beaucoup des fortes chaleurs car ils ne peuvent pas transpirer. S'ils ne sont pas assez nombreux dans le camion, sans séparation, ils peuvent être projetés d'un bout à l'autre du camion et être victimes de blessures, lorsque le camion freine, prend des virages trop brusquement, etc. En hiver, les animaux souffrent également du

froid. Bien souvent, lors des transports sur de longues distances, les animaux ne reçoivent pas d'eau, de nourriture, ni de temps de repos. Le déchargement se fait souvent très brutalement, bien souvent à l'aide d'un aiguillon électrique.³³

Attente avant la mort dans la zone de stabulation

On fait descendre les condamnés des camions dans la zone de stabulation à proximité de la chaîne d'abattage. C'est là qu'ils vont attendre qu'on veuille bien les tuer. Que peut ressentir un enfant bovin pendant cette attente qui peut durer plus de deux jours ? Qui se pose la question, en fait, avant de planter sa fourchette dans sa chair ?

L'empathie est la capacité de se mettre à la place d'un être, d'imaginer ce qu'il peut ressentir dans telle ou telle situation, d'être intuitivement lui. Alors, forçons notre esprit pour habiter son corps, pour voir à travers ses yeux, pour sentir avec ses sens. Soyons lui, un instant. Faisons un effort d'empathie :

C'est un enfant de seulement six mois n'ayant jamais connu la rassurante protection de sa mère, ses tendres coups de langue, son affection. Tout ce qui est autour de lui, il le voit pour la première fois, car il a toujours été enfermé. Le manque de fer, dont il a été sans cesse volontairement privé, est une torture qui l'a suivi. Il est entouré d'inconnus qui sont dans la même angoisse que lui. Tous sont épuisés, tous ont soif, tous ont peur, tous tremblent. Certains ont été blessés, durant le transport, ou quand on les a fait descendre du camion sans ménagement : aiguillon électrique, coups de fourche. On entend des cris d'hommes, des meuglements de terreur et de douleur, des claquements métalliques et toutes sortes de bruits nouveaux. L'atmosphère est saturée par des odeurs de transpiration et d'urine qui sont pour cet enfant apeuré autant de messages olfactifs porteurs de souffrance et d'épouvante que ses congénères émettent. Sa propre peur le fait suer et uriner, à son tour. Lui et les siens endurent tous ces tourments, physiques et psychiques, enfermés à l'abri des regards et des oreilles de ceux qui ingéreront

leur chair. Il ne faut pas qu'ils sachent, sinon, ils n'achèteront plus les petites barquettes de souffrance cellophanées. À titre d'exemple de ce qu'il peut arriver, je cite un extrait d'article de l'association One Voice :

Jo est tombé. Il s'est fracturé le bassin en descendant du camion qui l'amenait à l'abattoir. Il ne venait pas de bien loin : filière courte, bio, vente en caissettes aux particuliers, loin des grands réseaux de distribution. L'illusion d'une vie parfaite... Mais personne n'a réussi à le relever. On pourrait croire, alors, que ses souffrances ont été abrégées. Mais non. Le week-end, on n'abrège pas les souffrances. Parce que Jo est tombé un samedi soir, il devra attendre près de deux jours. Deux jours ! Sous la pluie d'octobre, dans le froid, incapable de bouger sur un sol rugueux, sans litière, sans eau, sans nourriture, sans même une bâche pour le protéger un peu...³⁴



Avant d'être tué, cet enfant bovin a passé un week-end à souffrir. Abandonné le bassin fracturé, sans eau ni nourriture. Dès la naissance, sa vie n'aura été que souffrances.
(Photo DR.)

Terminologie de l'abattage

Avant de détailler ce qu'il advient des condamnés dans les abattoirs, intéressons-nous au langage employé dans le métier. Voici une liste non exhaustive des différents termes employés par les tueurs (ce dernier mot est celui qui est employé dans le milieu des abattoirs, ce n'est pas le mien).

Carcasse : Cadavre éviscéré et paré, prêt pour le commerce.

Contention : On appelle contention l'immobilisation forcée des animaux avant l'abattage. Elle est obtenue au moyen d'un dispositif de contention. Un arrêté du 12 décembre 1997 la rend obligatoire, sauf pour les lapins et les volailles.

Couloir de la mort ou couloir d'amenée : Il s'agit de l'étroit passage qui conduit de la zone de stabulation (voir plus loin) au dispositif de contention.

Étourdissement : Depuis 1964, un décret oblige un étourdissement avant tout abattage (sauf pour les abattages rituels). Ce décret a été obtenu grâce à Jacqueline Gilardoni, qui par ailleurs a créé l'association OABA (Œuvre d'Assistance aux Bêtes d'Abattoirs).

Étourdissement au CO₂ : Utilisé pour les porcs, ce dispositif d'étourdissement est constitué d'un puits plein de gaz carbonique dans lequel les condamnés sont descendus dans une nacelle, soit un à un, soit en groupe. Il s'agit d'une méthode d'étourdissement dite non réversible, car l'animal ne pourrait reprendre connaissance même si on lui en donnait le temps.

Étourdissement par électronarcose : c'est un procédé d'étourdissement qui provoque un évanouissement à l'aide d'un courant électrique traversant le cerveau. Il exige que la saignée se fasse le plus rapidement possible après son application, car la durée de l'étourdissement est variable selon de nombreux facteurs, mais elle se compte en secondes. Il s'agit d'une méthode d'étourdissement dite réversible, puisque l'animal peut reprendre connaissance.

Pistolet à tige perforante ou Matador : Le pistolet à tige perforante, également appelé « Matador », est un moyen d'étourdissement mécanique. Fonctionnant par air comprimé ou à l'aide d'une

cartouche de poudre, il propulse une tige qui doit traverser le crâne pour détruire une partie du cerveau de la victime. On hésite parfois à utiliser ce moyen, car il endommage la cervelle qui devient moins facilement vendable. Il s'agit d'une méthode d'étourdissement dite non réversible, car l'animal ne pourrait reprendre connaissance même si on lui en donnait le temps.

Stabulation : La zone de stabulation est l'endroit où séjournent les victimes en attendant qu'on les tue. Elles peuvent y demeurer de quelques heures à plusieurs jours dans des conditions variables selon les abattoirs.

Sacrificateur : Celui qui tue dans le cadre de l'abattage rituel, c'est-à-dire sans étourdissement. Le rite exige que les animaux soient tués en pleine conscience par égorgement.

Tueur : Celui qui tue dans le cadre de l'abattage non rituel, c'est-à-dire avec étourdissement préalable (c'est le mot employé dans le milieu, pas le mien).

TVM : Taux de Viande Maigre. C'est le ratio du poids de viande par rapport au poids total du cadavre, appelé carcasse.

Le couloir de la mort

Poursuivons notre effort d'empathie. Imaginons-nous à la place de ce veau dans le couloir de la mort. Après l'éprouvant voyage, après l'attente angoissante, on le force à avancer dans un passage étroit au fond duquel il entend ses semblables hurler leur terreur. Les odeurs de sang, de mort et de souffrance sont de plus en plus fortes. On veut qu'il remonte leur courant, qu'il marche vers leur source. La panique fait trembler tout son corps et son cœur lui défonce la poitrine.



File d'attente dans le couloir de la mort. On le pousse à avancer à coups de décharge électrique, mais il y a déjà quelqu'un devant, quelqu'un qui a peur d'entrer dans le box de contention. Les petites cornes montrent que c'est un enfant. (Photos L214.)

Le couloir de la fin est si étroit qu'il ne peut pas faire demi-tour. Les décharges électriques qu'on lui administre sur l'arrière-train pour l'obliger à avancer portent sa terreur à son paroxysme. Il est seul dans son immense détresse. Ce n'est qu'un enfant. Sa vie n'a été qu'une cruelle épreuve, mais, comme nous, il a terriblement peur de la perdre, cette vie. Comme vous, comme moi, comme tous les humains, il est un être sensible ; il a un puissant instinct de conservation qui lui fait redouter la mort ; il ne veut pas être tué.³⁵ Face à la plus grande des terreurs, que la mort inspire à tous les êtres sentients, nous sommes tous égaux. Nous n'avons pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour nous figurer ce qu'il ressent ; il nous suffit de nous imaginer nous-mêmes devant le tombeau. Mais, à force de décharges électriques, il avance...

Dans son livre *L'animal est une personne*, Franz-Olivier Giesbert parle du couloir de la mort, également appelé « couloir d'amenée » :

Quand les bêtes de boucherie avancent de leur pas lourd dans le couloir d'amenée vers leur horrifiant destin, la trouille aux tripes, les poils hérissés, le cul plein de merde, on ressent plus que jamais notre cousinage, nos ressemblances. Ils ont les mêmes yeux que nous devant la mort.

La contention

Il arrive devant le dispositif de contention dans lequel on veut le faire entrer. Il s'agit soit d'un réduit en béton ouvert sur le dessus, soit d'un box métallique (ce dernier étant rotatif dans le cas de l'abattage rituel). Ce moyen de contention est là pour immobiliser les victimes afin qu'on puisse pratiquer l'étourdissement avant la saignée. Il y a du sang partout, au sol et sur le dispositif lui-même. L'odeur de la mort atteint son sinistre point culminant.

Sur de nombreuses images tournées en caméra cachée, il apparaît même que, souvent, les victimes peuvent voir leurs congénères saigner, tête en bas, pendus par une patte. Cela se passe sous leurs yeux, car la chaîne d'abattage et la contention sont dans la même pièce. Je me souviens d'une vidéo : un agneau s'était échappé, je ne sais ni d'où, ni comment. Affolé, il courait partout en pataugeant dans le sang de ses semblables. Il les voyait se contorsionner à l'envers sous les coups de couteau. Le personnel continuait sa besogne sans y porter cas. Ce n'était visiblement que routine. Il glissait sur le sang et se relevait pour courir d'une horreur à l'autre sans trouver d'issue. Images atroces, comme beaucoup d'autres, qui me hantent encore.



À gauche : veau dans le box de contention. À droite : un bovin terrorisé tente une évasion. Il regarde le tueur qui s'apprête à utiliser son aiguillon électrique pour le faire reculer. (Photos L214.)

Notre jeune bovin éprouve donc beaucoup de mal à entrer dans le dispositif de contention, mais on n'est en manque ni d'électricité, ni de violence, ni de cruauté pour l'y contraindre ; la seule chose qui fait gravement défaut en ces lieux, c'est la compassion. À force de décharges électriques, voici donc l'enfant coincé dans le box de contention. Tremblant de tout son corps, en proie à une terreur paroxysmique, mais théoriquement immobilisé.

La mort (abattage non rituel)

J'ai dit « théoriquement » immobilisé, car il arrive assez souvent que la victime ne soit pas correctement immobilisée par le dispositif de contention. Ce dernier peut être trop grand parce qu'il est dimensionné pour des bovins plus gros, il peut même être prévu pour une autre espèce : le cheval, par exemple.

L'étourdissement

C'est bien horrible de le souhaiter pour lui, mais il est préférable qu'il soit solidement immobilisé. Car on a souvent vu que, dans le cas contraire, les condamnés terrorisés bougent dans tous les sens pour tenter de fuir. Le tueur a dans ce cas de la difficulté à lui poser le pistolet à tige perforante au bon endroit sur le crâne. Il peut manquer son coup plusieurs fois. On a déjà vu des bovins se faire tirer dans un œil, se faire défoncer le museau ou autre... Je vous laisse imaginer les terribles douleurs engendrées par ces incidents.

Si tout se passe « bien » pour la victime, le matador lui perforera le crâne et lui détruira une grosse partie du cerveau. N'est-ce pas macabre que de devoir le lui souhaiter ?

La saignée

On suspend l'animal étourdi (ou pas) par une patte arrière. Pour le saigner, on lui tranche les artères et veines jugulaires. Dans le cas d'un étourdissement préalable réversible, c'est ce moment-là qui donne la mort.

La mort (abattage rituel)

L'abattage rituel, juif ou musulman, exige que les victimes soient égorgées en pleine conscience. Aucun procédé d'étourdissement ne peut donc être utilisé. En raison de la liberté constitutionnelle de pratiquer librement sa religion, cette pratique religieuse bénéficie d'une dérogation à la loi française qui impose l'étourdissement.

Le mardi 20 septembre 2016, lors de la remise du rapport de la commission d'enquête parlementaire³⁶, créée le 22 mars 2016 à la suite des vidéos diffusées par l'association L214, montrant les atrocités commises dans les abattoirs, les députés ont proposé l'utilisation de nouvelles techniques concernant l'abattage rituel (ce dernier n'étant pas le seul problème de maltraitance) : un étourdissement réversible ne provoquant pas la mort de l'animal, mais évitant sa souffrance au moment de l'égorgement et l'étourdissement post-jugulation à la suite du geste du sacrificateur. Mais les autorités religieuses françaises n'ont pas accueilli favorablement cette proposition, refusant toujours toutes les méthodes d'étourdissement, car selon eux l'animal doit être égorgé en pleine conscience pour que sa viande soit hallal ou casher.

La contention

Les bovins sont généralement immobilisés dans un dispositif de contention rotatif. Ce dernier ressemble à un gros tambour de machine à laver qui fait un demi-tour sur lui-même afin de retourner le condamné, qui se retrouve sur le dos, pattes en l'air. Seuls sa tête et son cou dépassent du tambour par un orifice prévu à cet effet. Cette position peu familière augmente, si c'est possible, son niveau de stress. Mais ce n'est pas tout ; afin que l'égorgement se produise

en tout confort et sans danger pour le sacrificateur, une mentonnière appuie sur sa mâchoire inférieure pour l'obliger à présenter sa gorge bien tendue au couteau.



Dispositif de contention rotatif pour l'abattage rituel (égorgement en pleine conscience). L'appareil fera un demi-tour sur lui-même pour retourner la victime. Entre l'odeur du sang répandu sur le sol et les cadavres qui pendent, l'enfant éprouve une extrême terreur. (Photo L214.)

Égorgement

À l'aide d'un couteau, le sacrificateur tranche la gorge du sacrifié qui doit être en pleine conscience. Ceci fait, on ouvre une porte latérale pour laisser le corps tomber sur le sol. Il sera ensuite suspendu par une patte arrière.

Témoignages

Alan Long

Dans le livre de Matthieu Ricard, Plaidoyer pour les animaux :

En Angleterre, le docteur Alan Long a qualifié ce qui se passe dans les abattoirs, où il se rend régulièrement en tant que chercheur, d'entreprise « implacable, impitoyable et sans remords ». Certains ouvriers lui ont confié que le plus dur dans leur travail était de tuer les agneaux et les veaux, parce que « ce

ne sont que des bébés ». « C'est un moment poignant, dit le docteur Long, quand un petit veau affolé, qu'on vient d'arracher à sa mère, se met à téter les doigts du boucher dans l'espoir d'en tirer du lait, et ne reçoit que de la méchanceté humaine. »

Jonathan Safran Foer

Dans Faut-il manger les animaux ? Jonathan Safran Foer écrit qu'il y a des abattoirs où l'étourdissement est volontairement réduit de peur que le cœur des animaux ne fonctionne plus, ce qui ralentirait la saignée ou la rendrait insuffisante. Pour des questions de rendement, il est en effet important que la saignée se fasse le plus vite possible et complètement, car le sang qui reste dans la viande est propice aux bactéries. L'auteur explique que les animaux sont coutumièrement saignés, écorchés et démembrés en pleine conscience et que les abattoirs accusés de tels actes se sont défendus en disant que, cette pratique étant courante, ils ne comprenaient pas pourquoi on leur adressait ce reproche seulement à eux.³⁷

Sue Coe

Dans son livre Dead Meat (Viande Morte), Sue Coe décrit sa visite dans un abattoir de Pennsylvanie, dans lequel elle parvint à s'introduire grâce à une connaissance. Cité par Matthieu Ricard, dans son livre Plaidoyer pour les animaux :

...À l'intérieur, il y a une vache. Elle n'a pas été assommée, elle a glissé dans le sang et elle est tombée. Les hommes sont allés déjeuner en la laissant là. Les minutes passent. De temps à autre, elle se débat, heurtant de ses sabots les parois de l'enclos. Un instant elle lève suffisamment la tête pour regarder dehors et retombe. On entend le sang qui goutte...

[...]

Un homme, Danny, revient de son déjeuner. Il donne trois ou quatre coups de pied violents à la vache blessée pour la faire lever, mais elle ne peut pas. Il se penche dans le box métallique et tente de l'assommer de son pistolet pneumatique, puis lui tire une balle de douze centimètres dans la tête.

Danny attache une chaîne à l'une des pattes arrière de la vache et la soulève. Mais la vache n'est pas morte. Elle lutte, ses pattes s'agitent tandis qu'elle s'élève, la tête en bas. Sue remarque que certaines vaches sont totalement assommées mais d'autres pas du tout. « Elles se débattent comme des folles pendant que Danny leur tranche la gorge. » Danny parle à celles qui sont encore conscientes : « Allez, ma fille, sois gentille ! » [...] Danny s'approche de la porte et fait avancer les vaches suivantes à coups de bâton électrique. Les vaches terrifiées résistent et donnent des coups de sabots. Tandis qu'il les force à pénétrer dans l'enclos où elles vont être assommées, Danny répète d'une voix chantante : « Allez, ma fille ! »

Sue visite ensuite un abattoir de chevaux au Texas. Les chevaux en attente d'être abattus sont dans un état terrible. L'un d'eux a la mâchoire fracturée. Les coups de fouet pleuvent sur eux avec des claquements qui s'accompagnent d'une odeur de brûlé. Les chevaux tentent de s'échapper de la zone d'abattage, mais des hommes les frappent à la tête jusqu'à ce qu'ils fassent demi-tour. [...]

En sortant d'une autre usine qui lui rappellera l'Enfer de Dante, Sue Coe voit une vache à la patte cassée gisant en plein soleil. Elle s'approche d'elle, mais le personnel de sécurité l'arrête et l'oblige à quitter les lieux : « La Shoah ne cesse de me revenir à l'esprit, ce qui m'ennuie furieusement », écrit Sue.

Martial Albar a été inspecteur assermenté des services vétérinaires et consultant en sécurité alimentaire durant quinze ans. Il a confié son témoignage à l'association L214. En voici un extrait :

Durant toute notre formation en inspection vétérinaire à Lyon Corbas en 1996 et 1997, nous allions nous former à l'abattoir Cibeveal.

Nous y avons vu toutes les horreurs pratiquées par les négociants concurrents dans les écuries de l'abattoir (sabotage d'animaux vivants pour déprécier leur valeur marchande lors de l'inspection sur la chaîne) comme perforer les reins par des aiguilles à tricoter, introduire des bâtons avec des piquants au bout dans le vagin des vaches.

Sur la chaîne, nous avons vu toutes les maltraitements pour faire avancer les animaux jusqu'au piège à coup d'aiguillons électriques ou de barres de fer, tous les défauts d'étourdissement et les égorgements conscients, avec le retrait du masque et la section des antérieurs alors même que la vache avait perdu à peine 5 litres de sang.

Je ne parle pas des abattages rituels pratiqués avec des cadences élevées, des jets de sang de plus de 3 mètres lors de l'égorgement de bovins de 800 kg.³⁸

Virgil Butler

Je vous ai parlé des bovins et des porcs. En ce qui concerne les volailles, je vais laisser la parole à Virgil Butler. Celui-ci nous parle de son travail quotidien dans un abattoir. Il s'agit d'un extrait d'article intitulé Dans le crâne d'un tueur, traduit de l'anglais par David Olivier³⁹.

Au bout d'un moment, l'ampleur démesurée des meurtres que vous accomplissez et du sang dans lequel vous baignez vous affectent vraiment, surtout si vous ne parvenez pas à

débrancher toutes vos émotions et à vous transformer en un zombie de la mort. Vous avez l'impression d'être un rouage dans une grande machine de mort. C'est ainsi d'ailleurs qu'on vous traite, pour une grande part. Parfois vous viennent des pensées bizarres. Il n'y a que vous et les poulets en train de mourir. Vous êtes assailli de sentiments surréalistes et votre comportement barbare finit par vous horrifier.

Vous êtes en train d'assassiner des oiseaux sans défense par milliers - 75 000 à 90 000 par nuit. Vous êtes un tueur.

Vous ne pouvez vraiment en parler à personne. Les gars avec qui vous travaillez vous prendront pour un tendre. Votre famille et vos amis ne veulent pas en entendre parler. Cela les met mal à l'aise, ils ne savent pas très bien que dire ni que faire. Ils peuvent même vous lancer des regards bizarres. Certains ne veulent plus trop vous fréquenter quand ils savent ce que vous faites pour vivre. Vous êtes un tueur.

Jean-Luc Daub

Extrait de Ces bêtes qu'on abat, de Jean-Luc Daub, journal d'un enquêteur dans les abattoirs français de 1993 à 2008 :

Il faisait encore nuit lorsqu'à 5 heures du matin, je visitai un abattoir en Alsace. J'assistai à l'abattage des porcs ; ces derniers hurlaient et ne voulaient pas entrer dans le local d'abattage. L'employé frappait avec un bâton ceux qui étaient au bout du rang. De ce fait, ceux qui recevaient les coups fonçaient dans les premiers qui avançaient malgré eux sans comprendre quelle direction ils devaient prendre.

Les hurlements des uns paniquaient les autres restés dans la porcherie. Les brutalités exercées par l'employeur stressaient les animaux. Les hurlements s'entendaient jusque dans la

bouverie, où les bovins en attente étaient également pris de panique.

Un taureau qui était seul dans un box était complètement effrayé. On pouvait lire l'inquiétude dans son regard. Il allait et venait dans le box, cherchant désespérément à en sortir. Il avait bien compris que quelque chose n'allait pas et que bientôt ce serait son tour. Il me faisait mal au cœur, ce taureau. Un monstre, tant il était grand et costaud, une force de la nature réduit à avoir peur et à être impuissant.

L'image la plus insupportable pour moi, ce fut lorsqu'il remarqua que les poutrelles métalliques du bas de son box étaient beaucoup plus écartées que celles du haut. Un grand espace lui donnait espoir de passer entre ces poutrelles pour s'enfuir (comme certains bovins ont déjà réussi à le faire, s'échappant ainsi de l'abattoir. J'en parlerai plus loin). Il tenta désespérément de sortir par ce petit espace. Rien à faire, il était bloqué par ses épaules. Il était désespéré et tellement apeuré ! Ce taureau m'a beaucoup marqué. Je suis parti de l'abattoir sans chercher à assister à son abattage. Cette image me restera en mémoire.

Ce n'est pas mieux dans l'eau

Glissantes, froides, muettes à nos oreilles et inexpressives à nos yeux, les créatures marines ont tout pour favoriser notre spécisme. Leur contact n'inspire pas les caresses. Même si certaines nous semblent belles, personne ne les trouve « mignonnes ». Or, moins une créature est mignonne, moins on se demande si elle peut souffrir. Pire, si elle s'éloigne trop de nos critères de beauté, elle mérite presque de souffrir. Oui, il faut faire un petit effort pour ouvrir son esprit à l'altérité, pour exercer son empathie. Ce n'est pas toujours facile, c'est vrai ! Mais, après tout, nous devrions y arriver, n'est-ce pas ? Ne sommes-nous pas de la gent supérieure ?

Le dauphin, qui a la chance d'afficher quelque chose qui ressemble à un sourire, a la sympathie du public. Cela ne lui évite pas de se faire massacrer par l'espèce élue, mais quelques voix, ici et là, s'indignent du sort qu'on lui réserve. Ce petit semblant de « mignonnerie » peut jouer toutefois en sa défaveur. En effet, un troupeau de vacanciers a laissé mourir un bébé dauphin de déshydratation en faisant des selfies avec lui sur la plage durant des heures en plein soleil.⁴⁰

La pieuvre, également appelée poulpe, qui ne sourit jamais, n'a droit à aucune compassion. On la tue comme on casse un caillou ou comme on scie une bûche, sans se demander si elle possède un système nerveux lui faisant ressentir la douleur. La question est même inattendue, saugrenue. Qu'est-ce que cette sensiblerie d'extrémiste encore ? De toute façon, même si elle souffre ce n'est pas si grave, car elle n'est pas mignonne. Les pieuvres sont pourtant des êtres possédant un système nerveux tout aussi évolué que le nôtre. De nombreuses expériences ont montré que, non seulement, elles pensent, mais qu'elles sont très intelligentes. En janvier 2016, une pieuvre s'évade de l'aquarium de Napier, en Nouvelle-Zélande, pour rejoindre l'océan Pacifique. Agissant la nuit, en l'absence des gardiens, pour sortir de l'aquarium, elle a traversé la pièce pour s'introduire dans un tuyau d'évacuation de 15 centimètres de diamètre et 50 mètres de long menant à la liberté. Elle avait donc le désir de la liberté, le projet de l'obtenir et les ressources intellectuelles nécessaires pour réussir son évasion. Comment nier qu'elle pensait ? Même si elle ne hurle pas devant un poste de télévision quand un but est marqué, la pieuvre pense.

R. O. Anderson a mis en évidence que les perches savent profiter de l'expérience d'autrui. Elles ne mordent pas les hameçons dès qu'elles ont vu d'autres poissons se faire piéger. Nombre d'études menées par des éthologues ont montré que les poissons sont des êtres tout aussi intelligents que les grands mammifères. Ils ont des vies sociales sophistiquées dans lesquelles ils échangent des services rémunérés de différentes manières. À titre d'exemple, je vous invite à rechercher des renseignements sur les labres nettoyeurs. Vous pourrez voir qu'il existe de véritables stations de nettoyage devant

lesquelles des poissons font la queue pour se faire prendre en charge par des prestataires de services qui nettoient les restes de nourriture coincés entre les dents de leurs clients et les débarrassent des parasites. Certaines stations de nettoyage de grande taille ont un patron qui dirige des subordonnés.

Le mucus est une substance qui recouvre le corps de nombreux poissons ; il se dit qu'elle a entre autres fonctions celle de faciliter leur déplacement dans l'eau. Les labres adorent cette substance. Lorsqu'il arrive qu'un des labres nettoyeurs morde pour prélever un peu de mucus, le client concerné n'est pas content du tout. Il punit le prestataire d'un coup de dent avisé, mais ne le tue pas. Si ce manquement se répète, il arrive que le patron vire l'employé indiscipliné qui essaiera de monter sa propre station de service concurrente. En échange de ces services, les labres bénéficient d'une protection. Ceci n'est qu'un détail des relations sociales complexes entre les labres et leurs clients ; internet vous en apprendra beaucoup plus.

Dans un de ses articles, Estiva Reus parle d'une expérience démontrant que certains poissons ont la capacité de distinguer une figure géométrique parfaite de la même figure géométrique atteinte d'une légère déformation. Si on leur montre des carrés parfaits et des carrés comportant une petite irrégularité, seuls ces derniers étant associés à de la nourriture, les poissons apprendront, ça, on s'en doute, à reconnaître les carrés faiblement déformés. Mais ce qui est plus fort, c'est que si l'on recommence l'expérience avec des cercles ou des triangles, ils n'auront plus besoin de passer par la case apprentissage ; ils iront spontanément vers les figures géométriques légèrement déformées. Ils savent donc distinguer ce qu'il y a de commun entre les figures géométriques parfaites et entre les mêmes figures atteintes d'une irrégularité, sans l'avoir appris. On peut en déduire qu'ils appréhendent l'idée de ce qu'est un cercle, un carré et un triangle intègre. C'est d'autant plus remarquable que ces formes n'abondent pas dans leur environnement quotidien. Extrait de l'article d'Estiva Reus en question⁴¹ :

- Bowman et Sutherland ont appris à des poissons rouges à distinguer des carrés parfaits de carrés ayant une bosse sur le haut. Dans une variante, les poissons, qui avaient été entraînés à nager vers un carré ayant un petit triangle sur le haut, sélectionnèrent aussi un cercle avec une indentation semi-circulaire sur le haut, de préférence à un cercle simple. Ils semblent avoir appris à distinguer des formes simples (carrés, cercles, triangles) de formes similaires présentant une irrégularité. Les poissons rouges ont probablement utilisé des concepts séparant les deux types de formes (simples et irrégulières). Comme les poissons ont été entraînés avec des récompenses, ils croyaient probablement pouvoir les obtenir en allant vers certaines cibles.

Beaucoup pensent que les poissons ne souffrent pas physiquement. Moralement encore moins, bien sûr ! Cette croyance est due au fait que les créatures marines sont très différentes de nous. Moins un être nous ressemble, moins il entre en résonance avec notre narcissisme, moins nous accordons d'importance à ce qu'il peut ressentir et moins il suscite d'empathie. Il est vrai qu'il est beaucoup plus facile de se voir dans la peau d'un chien que dans celle d'un poisson. Un chien, il suffit presque de s'imaginer à quatre pattes, d'être incapable de parler humain et de vivre dans un monde où les odeurs dominant. Un poisson ! Toujours sous l'eau... sans bras, sans pattes... pas facile de se mettre à sa place ! Il pourrait faire un effort, le bougre ! Un chien manifeste la douleur vocalement. Hormis les mammifères, les êtres marins sont muets à nos oreilles. Ils ne font décidément rien pour qu'on les comprenne ! Pour la plupart d'entre nous, ils sont presque des objets. Des ressources, comme des pommes ou des poires. Est-ce pour rien qu'un grand nombre de ces êtres sont appelés « fruits de mer » ?

Pour convaincre les plus sceptiques, certains se sont livrés à des expériences pour démontrer que les poissons ressentent la douleur et qu'ils cherchent à l'éviter. Des scientifiques de l'Institut Roslin et de

l'université d'Edimbourg ont fait des expériences sur la perception de la douleur chez les poissons. Un communiqué de l'AFP du 30 avril 2003 nous apprend leur conclusion : « Tous ces travaux font apparaître que les critères permettant d'affirmer qu'il y a bien douleur de l'animal sont réunis. »

Toutes les expériences ont abouti à la même conclusion : oui, ils ressentent la douleur et manœuvrent pour l'éviter. Était-il vraiment nécessaire de vérifier cela ? Ne peut-on pas se dire que s'ils sont toujours là, sur Terre, enfin je veux dire dans l'eau, c'est qu'ils ressentent forcément la douleur. Comment ces espèces auraient-elles pu franchir les âges sans un signal leur indiquant que leur organisme est en danger ?

Il suffit de comprendre à quoi sert la douleur pour se douter que nulle créature animale ne peut s'en passer pour sa survie !

Oui, les poissons souffrent quand l'hameçon leur déchire les lèvres.

Oui, ils souffrent en mourant lentement hors de l'eau, comme vous souffririez en vous noyant.

Oui, ils souffrent quand des filets les capturent et les blessent aux ouïes, ou ailleurs sur le corps.

Oui, ils souffrent quand ces mêmes filets, les remontant trop vite à la surface, font éclater leur vessie natatoire ou leur font sortir les yeux des orbites.

Oui, ils souffrent quand on les déverse sur le pont du navire et qu'ils se font écraser par des tonnes de leurs congénères.

Ils souffrent encore quand on les éviscère, vivants et conscients, ou quand on les plonge dans la saumure glacée.

Là encore, on peut justifier notre barbarie en arguant que les prédateurs marins dévorent les petits poissons sans état d'âme. Il s'agit de la version marine de la justification « Le lion mange la gazelle ». Le requin qui avale un poisson laisse peu de temps à ce dernier pour réaliser qu'il perd la vie. Il n'est pas rare que des centaines de milliers de poissons pris dans des mailles agonisent lentement durant deux ou trois jours avant que les pêcheurs ne remontent leurs filets. Un requin chasse et mange sa proie sans dommages collatéraux. La pêche industrielle garde beaucoup moins

de la moitié de ce qu'elle tue, car elle se débarrasse des espèces indésirables et des prises n'ayant pas la taille réglementaire en rejetant le tout par-dessus bord. De plus, elle détruit les fonds marins offrant refuge et nourriture à nombre d'espèces qui seront indirectement assassinées.

En nombre de victimes, nulle autre hécatombe ne peut être comparée à celle-ci. En matière de production de destruction et de souffrance, nous dépassons largement le lion ou le requin, c'est sûr ! Si c'est ça, être en haut de l'échelle de l'évolution, alors nous sommes sans conteste sur la première marche du podium.

Blackie et Big Red

Dans la revue américaine *The Animals' Agenda* de juillet-août 1991, Joan Dunayer rapporte l'histoire de deux poissons, Blackie et Big Red, qui vivaient dans une animalerie. Blackie avait beaucoup de peine à nager à cause d'une importante déformation. Un jour, on le mit dans un aquarium où se trouvait un poisson plus grand que lui : Big Red. Ce dernier vint immédiatement aider ce nouveau compagnon malade. Il se mit à l'assister comme il le pouvait, le portant sur son dos pour le promener dans l'aquarium et aussi pour qu'il puisse atteindre la nourriture saupoudrée à la surface de l'eau. Ainsi, ils se nourrissaient ensemble. Cette assistance durait sans relâche depuis un an déjà quand le patron du magasin d'animaux fit ce témoignage.

Pieuvres, poissons ou autres, les êtres marins pensent, eux aussi. Pourquoi en seraient-ils incapables du simple fait qu'ils nous ressemblent peu ? Tous les animaux pensent ! Plus ou moins, selon le degré d'évolution, mais tous pensent. Celui, ou celle, qui pense le contraire, ferait mieux d'éviter de penser, en revanche.

Hélas, nous sommes les seuls à penser que nous sommes les seuls à penser !

La pêche

La pêche moderne dispose de moyens terriblement dévastateurs.

Pour le repérage, elle utilise des technologies militaires : sonars, radars et localisation par satellites ; les renseignements de ces derniers sur les températures océanes permettent d'anticiper les rassemblements de poissons. Et des dispositifs de mesure de leur concentration couplés à des GPS sont disséminés dans les mers et les océans.

Ensuite, les matériels de capture agissent sur des dizaines de kilomètres de fonds marin ; les filets de 50 kilomètres de longueur ne sont pas rares.

Palangre : Une palangre est une longue ligne horizontale, appelée ligne mère, sur laquelle sont fixées quantité d'autres lignes verticales garnies d'hameçons. Les palangres de plusieurs kilomètres comportent des milliers d'hameçons et plusieurs milliers de palangres sont, au moment même où vous lisez ces mots, dans les océans et les mers du monde. Certaines maintenues à la surface par des flotteurs, d'autres posées dans les fonds, on les laisse souvent plusieurs jours sur place, ce qui fait que les premiers poissons piégés par les hameçons ont le temps d'agoniser lentement.

Chalut : Le chalut est un gigantesque filet en forme d'entonnoir traîné par un ou deux bateaux appelés chalutiers. Il existe plusieurs sortes de chaluts. Le chalut pélagique permet des captures en pleine eau. Comme son nom le laisse supposer le chalut de fond, racle les fonds. Un chalut de navires-usines peut faire jusqu'à 150 mètres de large et prendre au piège 60 tonnes de poissons en vingt minutes.

Senne : Les sennes tournantes et coulissantes sont des filets qui encerclent les poissons puis se referment sous eux pour les empêcher de fuir par le bas. Elles ont alors la forme d'un énorme bol qui peut faire une circonférence d'un kilomètre et une profondeur de 200 m⁴².

Bycatch⁴³. On appelle « bycatch », les prises non désirées qui sont rejetées à l'eau. Il s'agit en quelque sorte des dommages collatéraux de la pêche. Il se trouve que le bycatch est en moyenne dramatiquement plus élevé que les prises désirées. Le bycatch de la

pêche au chalut de crevettes est consternant. Selon la FAO (Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture), sa moyenne mondiale est d'un rapport de 5,7 pour 1. Sachant qu'il peut atteindre 20 pour 1. C'est-à-dire qu'en moyenne, pour une tonne de crevettes capturées, 5 700 kg de créatures diverses et variées sont jetés par-dessus bord. Tous les moyens de pêche industrielle ont leur bycatch. De très nombreuses espèces telles que tortues, dauphins, marsouins, requins, toutes sortes de crustacés, bien sûr quantité de poissons non souhaités... et même des baleines se prennent dans les filets ; autant sont victimes des lignes. Ces dernières piègent même nombre d'oiseaux marins qui voulaient manger des poissons capturés. Toutes les créatures non visées sont jetées à la mer après avoir été triées sur le pont du navire. Ces prises involontaires ne peuvent survivre à cette épreuve. Il y a déjà celles qui se sont considérablement affaiblies en luttant désespérément pour se libérer de leur hameçon ou celles qui se sont blessées dans les mailles des filets. Au moment de la remontée, toujours beaucoup trop rapide, la décompression provoque l'éclatement de leur vessie natatoire, leur estomac sort de leur bouche et leurs yeux de leur orbite. Jetés sur le pont du navire, les non-humains marins sont écrasés par des tonnes de congénères aussi infortunés qu'eux. Quand on les rend à l'océan, car non désirables, ce sont des cadavres qui coulent vers les profondeurs. Mais, comme ils ne crient pas et qu'ils ne sont pas spécialement mignons, tout le monde s'en fout. Bon, c'est vrai que même s'ils criaient... Les victimes d'abattoir crient, et pourtant... (J'ai senti que vous l'avez pensé.)

Élevages de poissons

Tous les élevages intensifs ont en commun l'extrême concentration. Jusqu'à huit saumons de trois kilos vivent dans un mètre cube d'eau ! Soit 24 kg par m³. C'est pire encore pour les truites ; entassées dans des réservoirs, on leur impose des densités atteignant 60 kg par m³. Il leur est tout à fait impossible de nager sans se toucher. À cause de telles conditions de vie, les poissons deviennent fous, les collisions accidentelles et les agressions se

multiplient, causant des blessures parfois mortelles. Dans cette suffocante surpopulation, l'eau est si chargée de déjections qu'elle en devient presque opaque. La pollution est si délétère que les yeux des poissons saignent. Les poux de mer, qui se développent anormalement dans ce milieu anormal, leur rongent la tête, jusqu'à produire de profondes lésions ouvertes. Les conditions d'existence sont à ce point atroces qu'un taux de mortalité atteignant 30 % est encore considéré comme normal (puisque encore rentable). L'énorme majorité des filets de saumons, truites et autres poissons que nous mangeons sont les cadavres de non-humains ayant éprouvé toutes ces effroyables tortures.

Comme ils grandissent à des vitesses différentes, ils sont plusieurs fois triés pour être séparés. Cette sélection, de plus en plus souvent réalisée par des dispositifs mécaniques, est une autre source de stress.

Les poissons sont aussi élevés en pleine mer, enfermés dans des cages sous-marines. Voici des extraits d'un article de Welfarm intitulé : « Enfermés dans des cages surchargées⁴⁴ » :

[...] Jusqu'à 50 000 saumons sont confinés dans chaque cage en mer. Ils sont élevés au large des côtes. Très entassés, les saumons parcourent des cercles incessants autour de la cage, tout comme les animaux dans les zoos qui secouent constamment la tête de haut en bas. Les nageoires et la queue s'abîment parce que les poissons se frottent contre la cage ou les uns contre les autres.

[...] Le taux moyen de mortalité reconnu par l'industrie piscicole est alarmant. Les statistiques officielles indiquent que les taux de mortalité lors de l'élevage en mer atteignent 10 % à 30 %, un taux qui amènerait à ce que soit tirée la sonnette d'alarme pour n'importe quelle autre espèce animale d'élevage.

Les yeux des poissons sont particulièrement sensibles au stress. Bon nombre de saumons d'élevage souffrent de

cataracte, à un point si critique que parfois les yeux saignent et les poissons deviennent aveugles.

Alors que, dans leur milieu naturel, ils se déplacent librement sur des kilomètres, qu'ils découvrent la richesse de leur biotope et qu'ils ont des interactions sociales complexes, l'existence des poissons prisonniers n'est que source d'ennui, de frustrations et de beaucoup de souffrance physique et morale. Encore et encore de la souffrance... Là encore, le souffranciomètre monte à bloc !

Cuir et fourrure

Tout d'abord, soulignons le fait que le cuir et la fourrure sont des matériaux extrêmement primitifs. On dit que les hommes préhistoriques étaient habillés de peaux de bêtes... Que sont le cuir et la fourrure sinon de la peau de bête ?

Un fort pourcentage du cuir mis sur le marché est un sous-produit de la viande. Il est tiré des peaux qui font partie de ce que les professionnels de l'exploitation animale appellent le « cinquième quartier ». Acheter du cuir, c'est participer et encourager la torture professionnelle à grande échelle, car la peau est un sous-produit rentable pour l'industrie du meurtre des non-humains.

Quand vous portez du cuir, il est difficile de savoir à qui était la peau vivante qu'il fut, car il y a dans le monde d'autres sources, d'autres fournisseurs que l'industrie de la chair. L'étendue de la souffrance infligée aux non-humains par les humains est tellement immense, que le pire des exemples en devient anecdotique. Aussi, ne vais-je en donner qu'un seul et ne pas m'attarder sur le sujet. Les vaches indiennes :

Comme les vaches sont sacrées en Inde et que, de ce fait, il est interdit de les tuer, on les rassemble en énormes troupeaux qu'on fait avancer sur des centaines de kilomètres pour les conduire hors des frontières du pays afin de les abattre là où c'est permis. Lors de ces déplacements, les êtres bovins sont épuisés. Pour les contraindre à avancer, les coups trop violents sont évités afin de ne pas abîmer leur précieuse peau. On préfère leur casser la queue par de cruelles

torsions, ce qui leur inflige d'horribles douleurs. On met aussi du sel ou du piment dans les yeux de ceux qui tombent d'épuisement pour les obliger à se relever. Terriens⁴⁵ révèle leur abominable calvaire en images. Ce film vous montrera aussi au prix de quelles souffrances est obtenue la fourrure. Des corps cruellement dénudés, luisants et sanglants, se contorsionnent sous la torture ; des tas d'écorchés vivants que l'on voit agoniser lentement. Pattes broyées par les mâchoires des pièges... vous mesurerez ce que coûtent en abominables souffrances les vêtements utilisant de la peau de bête.

Il y a ceux qui veulent savoir, qui apprennent et changent en conséquence.

Il y a ceux qui veulent savoir, qui apprennent, mais ne changent pas parce qu'ils sont indifférents à la souffrance, mais je crois que ceux-ci sont rares, en tout cas je l'espère.

Il y a ceux qui n'ont pas le courage de voir jusqu'au bout des images difficiles, mais qui en apprennent assez pour changer.

Il y a enfin ceux qui ne veulent rien voir et rien entendre, déclarant qu'ils sont trop sensibles, mais qui continuent à participer aux crimes commis par leur espèce. Ce sont ceux-là que j'ai le plus de mal à comprendre.

La laine

Hein ? La laine aussi ! Pourquoi ? Que les véganes sont extrémistes, ça craint !

La laine aussi, oui ! On finit par l'oublier, mais elle est à quelqu'un initialement. Un peu comme vos poils sont un peu à vous, tout de même.

On nous a parlé de l'histoire de ce mouton australien qui s'était enfui et qu'on a retrouvé. Il a fallu le tondre en urgence car il avait 21 kg de laine sur lui et il avait les articulations malades et déformées. En écoutant cela, on risque de se dire que les moutons ont donc besoin de l'homme pour être tondus. Mais cela nous amènerait à nous demander comment les moutons faisaient avant que l'homme n'ait la bonté de s'occuper d'eux. Comment ont-ils survécu en attendant que l'homme invente la tondeuse ? Ce qui doit

représenter environ 99,999 999 999 999 999 999 999 999 999 999 999 999 % du temps d'existence de leur espèce. En fait, les moutons mérinos sont sélectionnés génétiquement pour avoir le plus de replis de peau possible, et donc de laine, puisque celle-ci est proportionnelle à la surface de la peau. Ces replis retiennent la transpiration ; cela attire les mouches qui y pondent leurs œufs, ce qui fait que les moutons sont dévorés vivants par les larves. Voici encore un exemple de non-humains qui sont dépendants des humains, parce qu'ils sont « créés » par les humains pour les servir. Que faut-il faire ? Mon avis est qu'il faudrait continuer à les tondre bien sûr, mais surtout ne plus jamais acheter de la laine pour que les élevages cessent.

Que faire de la laine des derniers moutons élevés par l'homme ?

Rien, surtout. La laisser se dégrader dans un compost par exemple. Ce qui compte c'est de cesser la consommation de tous les produits issus de l'exploitation des non-humains pour que toutes les exploitations prennent fin. Tant que nous n'agissons pas de la sorte, de nouveaux non-humains naîtront dans des élevages. Or, la première urgence est de stopper les naissances de non-humains génétiquement sélectionnés pour être de futurs esclaves performants.

Que faire de ceux qui sont déjà là ?

Je ne suis qu'un apprenti végane. Je n'ai pas toutes les réponses. Vous en avez peut-être une très bonne, vous. N'hésitez pas à m'écrire pour me la communiquer.

Lapins angoras



(Photo One Voice.)

Dans son rapport d'enquête d'août 2016, One Voice révèle les terrifiants traitements infligés, en France, aux lapins angoras. L'association explique :

En 2013, des images diffusées par PETA, montrant des lapins hurlant de douleur dans des élevages chinois, avaient choqué l'opinion publique. Les filières textiles pourraient être tentées de se tourner en conséquence vers les « bonnes pratiques » françaises. Notre enquête révèle hélas que la douleur des lapins ne s'arrête évidemment pas aux frontières... En France, leurs hurlements ne sont pas moins déchirants.

De février à juillet 2016, nos enquêteurs ont infiltré six élevages français. Rencontrer les acteurs, sympathiser, obtenir des infos sans alerter. L'opération est longue car les lapins ne sont pas épilés tous les jours. Il y a aussi les phases de reproductions, le sexage des lapereaux, productions alimentaires avec la chair des mâles (moins fournis en poils, la plupart finissent en pâtés, d'autres au bûcher) et l'attente entre les épilations, trois fois l'an. L'opération est un stress permanent pour les lapins, dénudés après les « récoltes » et exposés aux chocs thermiques dans des clapiers sans protection réelle.

Non. Ce n'est manifestement pas plus doux de souffrir en France qu'ailleurs ! Quand j'étais adolescent, mon père avait un élevage de lapins, une douzaine de clapiers en béton. Ils étaient destinés à être mangés par nous. J'ai même pelé l'un d'entre eux. Je m'en souviens bien. Je ne l'avais pas tué, mais je l'avais pendu par une patte arrière, comme on me l'avait enseigné, et je l'avais pelé et éviscéré. Mon père n'était pas très violent avec les lapins. Il se contentait au pire de les manipuler sans ménagement en les saisissant par la peau du cou ou par les oreilles. Au moment de les tuer, il les laissait pendre en les tenant par les pattes arrière et leur assénait un coup sec sur la nuque. Ce qui, autant qu'il me semblait, les tuait instantanément. Je suis absolument certain que je n'ai jamais entendu un seul lapin crier. Même pendus par les pattes arrière, position antinaturelle au possible, ils ne laissaient échapper aucun cri de détresse. Il est pourtant évident que les pauvres bêtes devaient être bien stressées. Tout ça pour dire que les lapins ne sont pas du genre à crier facilement. J'ai cependant découvert avec horreur que ces malheureux non-humains sont poussés à hurler de douleur dans la vidéo⁴⁶ diffusée par One Voice. Imaginer leur souffrance me rend littéralement malade. En parlant de malades... que penser de ceux qui s'en amusent et en rient ?

Je cite un court passage du rapport⁴⁷ de One Voice :

Le stress des animaux est parfois visible avant même que l'épilation commence. Ils se débattent et l'un d'entre eux a même été filmé hurlant pendant plusieurs secondes. Certains, les jeunes en particulier, ont si peur qu'ils font leurs besoins. Puis commence l'épilation. Les poils sont arrachés par poignées. Les cris stridents des lapins laissent les éleveurs impassibles. Certains se moquent d'eux, de leur peur. Tous ignorent leur souffrance.

Les techniques en elles-mêmes varient d'une personne à l'autre. Le lapin est empoigné par une patte, la peau du cou ou du ventre et même par la tête. Pour les poils du ventre, on le retourne dans une position qui n'a rien de naturel. La brutalité des gestes est impressionnante, comme s'il s'agissait de poupées de chiffon que l'on peut plier selon son bon vouloir. Même les parties génitales sont épilées. Pourtant, la peau y est si fine qu'elle aussi est parfois arrachée. Ailleurs aussi, certains lapins perdent des lambeaux de peau. Ils sont écorchés vifs ! Un éleveur dira même que dans certains cas, il préférerait leur mettre un coup derrière la tête. Le lapin aurait-il mal, finalement ?



(Photo One Voice.)

Paroles d'éleveurs recueillies lors de cette enquête :

« Les femelles sont un peu plus fragiles que les mâles au niveau de la peau. Il arrive que ça déchire. Il y en a des fois, tiens, pouf, il y a un bout de peau qui vient avec. Quand ça

commence, j'ai vu des fois je lui aurais arraché tout, j'étais obligé de finir aux ciseaux parce que toute la peau venait, alors là tu passes du temps. J'ai vu des fois passer deux heures sur un lapin qui se déchirait de partout. Des fois tu te dis, il faut mieux lui foutre un coup sur la tête, celui-là. »

« Ah il s'énerve, et il se met à pisser, c'est la totale. »



(Photo One Voice.)

Pour résumer, il s'agit de lapins qui restent toute leur misérable vie, soit environ sept ans, enfermés dans des cages de 50 cm x 80 cm pour être torturés trois fois par an, au point de se faire parfois arracher la peau. Après la terrible douleur de l'arrachage de leurs poils, la longue souffrance du froid en entraîne quelques-uns vers la mort, surtout l'hiver bien sûr. Quant à la fin de vie de ceux qui survivent, dès qu'ils ne sont plus rentables, c'est un « coup de bâton derrière la tête et congélateur pour l'équarrissage... » pour reprendre les mots d'un éleveur.

Expérimentation animale

J'ai longtemps pensé que l'expérimentation animale était une injustice malheureusement inévitable. En bon spéciste, je me disais que si le sacrifice de quelques animaux pouvait sauver des milliers d'humains... Et puis, c'est bien naïvement que j'idéalisais les expérimentateurs et leurs recherches. Je ne savais pas alors que ces « savants » étaient si nombreux et que se comptait parmi eux une si grande proportion de dangereux psychopathes. Plus de 99 % des « expériences » conduites dans ce domaine sont totalement inutiles et d'une extrême cruauté ; ceux qui les pratiquent ou les font

pratiquer, ainsi que ceux qui fournissent les cobayes, sont complètement amoraux.

Test de Draize

Mis au point en 1944 par John H. Draize et Jacob M. Spines, ce test toxicologique invasif consiste à mettre une substance sur la peau ou dans l'œil d'un non-humain afin d'évaluer sa dangerosité dermatologique ou oculaire. Les lapins sont immobilisés par un sinistre meuble qui isole leur tête du reste du corps. Leur tête qui dépasse d'un trou est livrée aux manipulations de gros malades mentaux qui peuvent ainsi torturer à loisir et dans le plus grand confort.



Leur expérience à « haute valeur scientifique » consiste alors à mettre tout et n'importe quoi dans leurs yeux ou sur leur peau pour voir ce que ça fait. Quand je dis tout et n'importe quoi, ce n'est pas par exemple des collyres ou quoi que ce soit ayant un rapport avec les yeux, non... Cela peut être : bien sûr, toutes sortes de savons et de shampoings pour les tests de cosmétiques, mais aussi de l'eau de javel, du liquide de frein, de l'huile pour moteur, du désherbant, des détergents, du produit pour décrasser les fours, de l'abrasif pour fabriquer du papier verre, des décapants, des peintures, des vernis, des solvants, des colles, des polluants, des engrais...

Ne pouvant pas se gratter à cause du meuble de torture, c'est bloqués dans cette position que les lapins doivent endurer la douleur, aussi longtemps qu'ils restent en vie. Quand l'un d'eux meurt, on le jette pour en mettre un autre.



(Photo Brian Gunn /IAAPEA.)

Ce petit primate met visiblement de la mauvaise volonté à participer à l'expérience. Il refuse d'ouvrir l'œil ! Qu'à cela ne tienne : il suffit de lui injecter le produit sous la paupière à l'aide d'une seringue. Rien n'arrêtera la détermination de M. Fou Furieux à acquérir de si intéressantes connaissances.



Brian Gunn / IAAPEA ©

Après avoir constaté que le décapant pour four était aussi capable de détruire un œil de lapin ou de singe, M. Psychopathe, avide de données, attache un autre objet d'expérience pour raser une partie de son corps, afin de tester les effets d'un produit sur sa peau. L'humanité a besoin de savoir ce que peut faire du liquide de frein

sur la peau d'un lapin. Cela vaut la peine d'essayer sur une vingtaine de ces cobayes.



Aidez-moi à le tenir pour que je puisse appliquer le produit !

C'est au mépris du danger, car un lapin mal attaché pourrait mordre, que l'équipe « scientifique » poursuit sa collecte de données si utiles.



Test de fumée de cigarette sur des chiens. (Photo DR.)

Test DL50

DL50 veut dire : Dose Létale médiane. Ce test sert à mesurer la toxicité d'une substance ou d'une irradiation. Il s'agit de quantifier la dose qui, en une seule administration, cause la mort de 50 % d'un certain nombre d'animaux. Dans le cas d'une substance testée, elle s'exprime en milligrammes de ce produit par kilogramme d'animal. C'est fantastique, n'est-ce pas ! Nous pouvons par exemple apprendre que tant de milligrammes de ceci tue 321 kg de singe, 432 kg de chat, mais seulement 289 kg de chiens. Comment pourrions-nous continuer à progresser sans le savoir ?

Ce test n'est en effet valable que pour une espèce, mais il est en plus dépendant de nombreux autres facteurs. Le sexe de l'animal. Le mode d'administration : inhalation, ingestion, application cutanée. Le solvant utilisé... Pour cette raison, les psychopathes sont « obligés » de multiplier les expériences. Parfois pour un seul produit testé, sur 100 singes par inhalation, 100 singes par ingestion, 100 singes par application cutanée... On recommence avec 300 guenons,

puis avec des chiens, des chiennes... lapins, lapines... C'est beaucoup de travail, vous ne vous rendez pas compte !

Exemple : la DL50 de la dioxine est de 0,001 mg/kg pour le chien. Ce qui signifie que 0,001 mg de dioxine par kilo de chien tue la moitié des chiens cobayes. Autrement dit, pour tuer 50 kg de chiens sur une population de 100 kg de chiens, il faut utiliser 0,1 mg de dioxine.

Je vous laisse juge de l'intérêt de ce genre de données acquises au prix de nombreux meurtres et de tant de souffrances de toutes sortes, diarrhées, tremblements, convulsions, vomissements, contractions, spasmes... etc.

Autres tests

Parfois, on ne teste ni un produit ni une irradiation. Cela peut être la résistance à la température, par exemple.

À l'institut Heller de recherche médicale de Tel Aviv, T. Rosenthal et Y. Shapiro, prirent trente-trois chiens dans une fourrière pour les enfermer dans une pièce dont ils pouvaient contrôler la température. Montant cette dernière à 45°, ils obligèrent ces cobayes à courir dans une roue jusqu'à ce qu'ils s'effondrent ou que leur température anale atteigne une valeur déterminée. Vingt-cinq d'entre eux moururent de cette première expérience. Qu'est-il advenu des huit survivants ? Dans l'état où ils devaient être...

Neuf autres chiens furent ensuite soumis à une température de 50° sans qu'on les obligeât à courir. Cette deuxième expérience les tua tous petit à petit ; seuls deux d'entre eux tinrent plus de vingt-quatre heures. L'autopsie montra qu'ils avaient tous subi des hémorragies internes. Quelles souffrances ont-ils dû endurer tout ce temps !

Dans un autre rapport, publié ensuite, les mêmes chercheurs décrivent des expériences faites sur cinquante-trois autres chiens. Températures différentes, en courant ou sans courir... Les expérimentateurs détaillent par le menu ce qu'ils observent : six chiens eurent des vomissements, huit des diarrhées, quatre des convulsions, douze des problèmes de coordination musculaire, tous

salivèrent abondamment. Là aussi, presque tous succombèrent plus ou moins vite ; je vous passe les détails...

Dans ces expériences, le thermomètre a beaucoup été utilisé. Je n'ose imaginer les valeurs qu'aurait indiquées un souffranciomètre !

De nombreuses autres études de ce type, effectuées sur diverses autres espèces et pratiquées par d'autres expérimentateurs, ont existé et existent toujours.

Peter Singer en parle plus longuement et plus précisément que moi dans son ouvrage *La Libération animale*. Je me suis contenté de résumer l'une de celles qu'il décrit.

Dans ce livre, dont je recommande vivement la lecture, le philosophe utilitariste aborde aussi d'autres types d'expériences pratiquées sur des animaux divers et variés. Il ne s'agit pas cette fois de tester seulement des capacités de résistance à des facteurs physiques, mais en plus à des états tels que le manque de sommeil, le stress, la peur... Les expérimentateurs ne manquent ni d'imagination ni de ténacité pour produire tout cela. Outre des chiens régulièrement ou aléatoirement électrocutés, j'ai retenu une des expériences endurées par des primates. Chaque singe est sanglé sur un fauteuil instable qui s'incline facilement dans tous les sens, un peu comme s'il reposait sur un unique ressort très flexible. Devant lui, « le sujet d'expérimentation » dispose d'un levier qu'il a appris à utiliser. Poussé dans la bonne direction, ce levier permet de redresser le fauteuil quand celui-ci se penche aléatoirement d'un côté ou de l'autre. Grâce à ce dispositif, le singe peut donc tenter de rester vertical, ce qui pourrait le laisser totalement indifférent s'il ne recevait pas des décharges électriques chaque fois qu'il perdait cette position. Cet appareil permet, à ceux qui ont besoin de cette information, de savoir combien de temps les singes peuvent garder le contrôle de leur verticalité, au bout de combien de temps le sommeil vaincra la peur d'être électrocuté. L'expérience est renouvelée à l'envi sur plusieurs singes simultanément, sans drogue, avec drogue, sans irradiation avec telle ou telle irradiation...

La relative complexité du dispositif d'expérimentation et son investissement montrent une chose : il ne s'agit pas dans ce cas d'une

folie passagère, mais d'une véritable putréfaction morale durable qui s'appelle la cruauté. Il faut voir que des équipes ont imaginé la chose, puis commandé du matériel, puis fait installer les sièges basculants, et enfin assis et sanglés des centaines d'êtres dessus pour les observer des heures, des jours et des mois durant se faire torturer.

Toujours dans La Libération animale, Peter Singer parle d'une de ces visites dans les bureaux de la United Action for Animals, à New York. Il vit des étagères de classeurs de rapports d'expériences. La lecture des étiquettes apposées sur ces dossiers était difficile à oublier : « Accélération », « Décompression », « Blessure à la moelle épinière », « Blessures multiples », « Brûlure », « Cécité provoquée », « Centrifugation », « Commotion », « Compression », « Privation de protéine », « Congélation », « Écrasement », « État de choc », « Asphyxie », « Faim prolongée », « Frappe des pattes arrière », « Hémorragies », « Immobilisation », « Isolement », « Névrose expérimentale », « Privation d'espace », « Punition », « Soif », « Stress », « Surchauffe », « Test de médicaments », « Électrocution »...

Il faut imaginer que chacune de ces étiquettes correspond à tout un programme. Une des études de « Névrose expérimentale », par exemple, consistait à induire un état dépressif chez des enfants singes. Comment ? En les laissant s'attacher à une fausse mère en peluche qui se transformait par moments en monstre, aléatoirement ou sur commande de l'expérimentateur. Ces expériences ont été suffisamment poussées pour que l'on conçoive et fabrique plusieurs sortes de mères-monstres. Certaines soufflaient brusquement de l'air comprimé. Si fort que la peau des enfants se décollait par endroits ! Mais, ils ne voulaient pas lâcher leur mère-monstre, car ils n'avaient qu'elle pour les réconforter. D'autres mères-monstres se mettaient soudainement à vibrer, au point de faire claquer les dents des bébés qui s'y agrippaient encore plus fort. Un autre des modèles de mères-monstres se hérissait brutalement de piquants ; là aussi, les expérimentateurs notèrent besogneusement que les enfants se cramponnaient désespérément à leur seul support affectif, malgré les terribles blessures provoquées par ces pointes acérées. On peut voir

que les expériences n'ont pas été réalisées à la va-vite. Conduites par un certain Harry Harlow, qui selon ses propres termes se vantait d'avoir eu cette « idée fascinante », elles ont été très longues. Comme l'indique Peter Singer, depuis le début des études de Harlow sur la privation maternelle, plus de 250 séries d'expériences ont été menées. Elles conduisirent plus de 7 000 sujets à subir la détresse, le désespoir, l'angoisse, la « dévastation psychologique », et bien sûr, la mort (la moindre des choses, c'est pour dire). Tout cela uniquement pour l'étude sur « la privation maternelle » simple sous étiquette de « Névrose expérimentale ».

Ben... Il y a eu des gens pour imaginer ça. Des gens on ne peut mieux placés pour se rendre compte que leurs « sujets d'expériences » sont sentients. Rentrant le soir chez eux, ils se disaient : voyons, voyons... comment faire les mères-monstres... heu... Ah ! j'ai une idée... Puis passer des commandes à un fabricant, puis bricoler leurs horribles machines, et enfin regarder des enfants se faire torturer comme ça, jusqu'à ce qu'ils deviennent fous ! Des fous qui font des fous, en fait !

Cela se passait en Pennsylvanie en 1980. L'expérience menée par une équipe conduite par Thomas Gennarelli consistait à cogner violemment des singes sur la tête pour étudier les lésions et les problèmes que ce traitement engendrait sur le cerveau des sujets. Le financement du gouvernement fédéral pour ces recherches atteignait un million de dollars par an.

Deux activistes de l'ALF (Animal Libération Front) parvinrent un jour à s'introduire dans le laboratoire d'expérimentation et à s'emparer de vidéos montrant le déroulement des études. On pouvait voir des babouins se débattre pendant qu'on les attachait pour les battre. Les images montraient également des singes se contorsionner de douleur pendant que les « scientifiques » opéraient leur cerveau mis à nu. La bande-son révélait, elle, des rires et des moqueries provoquées par les douleurs et les extrêmes terreurs que produisaient leurs agissements. Par l'intermédiaire des médias, les enregistrements furent montrés au public. Il ne fallut pas moins que la réaction outrée de ce dernier et le combat acharné de l'association

PETA, qui dura plus d'un an, pour qu'enfin le gouvernement coupe son aide financière allouée à ces expériences.

Pourquoi cette ignoble barbarie a-t-elle duré si longtemps, malgré la réaction immédiate du public ? Parce que la vente de cobayes, qui sont simplement appelés « matériel de laboratoire », rapporte beaucoup d'argent par les subventions. C'est pareil en France. Il existe des gens qui élèvent des animaux uniquement destinés à se faire torturer. Plus on en utilise, plus ils en vendent. Comme ils en vendent beaucoup, ils gagnent beaucoup d'argent. Vu qu'ils sont donc puissants, ils peuvent influencer les gouvernements pour les pousser à financer ce type d'études très consommatrices de ce genre de « matériel de laboratoire », etc.

Tout cela fait tout de même un sacré troupeau d'ordures ! Sans déc ! Non ?

Je ne vais pas détailler par le menu tout ce que j'ai appris sur le sujet dans La Libération animale ou d'autres sources. Le livre serait malheureusement trop énorme et ma propre santé mentale en prendrait aussi un coup. Je peux seulement vous dire que j'ai appris que tout ce qui pouvait être imaginé par des psychopathes a été fait, sur autant d'espèces que possible, même les chouchous de notre culture occidentale. Les chats et les chiens ont subi, comme les autres, les épreuves étiquetées et même d'autres. Sur ce point, on peut reconnaître un seul mérite à l'expérimentation animale : elle n'est pas spéciste, tout le monde morfle.

Vous, je ne sais pas, mais moi... de savoir que de tels malades se baladent librement ça me fait peur, ça me démonte le moral et ça me fane l'âme ! Non pas parce qu'ils sont potentiellement capables de passer du jour au lendemain des non-humains aux humains, mais simplement parce qu'ils existent. Cela suffit à m'angoisser. Quand je pense que d'aucuns vont voir des films d'horreur pleins de créatures imaginaires, du style zombies, fantômes et autres ectoplasmes... On ne répétera jamais assez que la réalité dépasse la fiction ! On filmerait ces types en train de « travailler » et on projetterait ça sur

les écrans de cinéma des fameux zombies... Ils piqueraient tous une jaunisse. Les zombies des zombies, c'est nous en fait !

Si vous désirez approfondir le sujet de l'expérimentation animale, je ne saurais trop vous recommander le livre de Audrey Jougla, Profession : animal de laboratoire.

Infiltrant les lieux interdits au grand public, Audrey Jougla a enquêté plus d'un an en caméra cachée, dans les laboratoires français publics et privés. Très documenté, précisant méticuleusement ses sources et ne se voulant pas manichéen, ce livre tente de ne pas être uniquement à charge. Il nous apprend cependant que la cruauté dont j'ai parlé, notamment à travers La Libération animale de Peter Singer, a toujours cours, en France, en 2016. Et que, avant d'aborder l'éthique de l'expérimentation animale pour elle-même, on ne peut que constater que la plupart des expériences nous invitent à questionner des traditions dépassées ancrées dans l'establishment, des intérêts carriéristes ou des intérêts commerciaux, qui sous-tendent cette cruauté, bien avant ceux supposés philanthropiques d'un mieux-être de l'humanité.

Utilité de l'expérimentation animale

Je sais que presque tous les médicaments sont testés sur les non-humains. Suis-je un ingrat qui crache dans la soupe ? Dois-je tous les refuser sous le prétexte que des horreurs se passent dans les laboratoires d'expérimentation ? C'est une excellente question. Comme je ne suis pas un égoïste, je vais vous la laisser.

Oui, j'ai déjà bénéficié des bienfaits de la médecine, oui, je reconnais son utilité et oui, je continuerai à avoir recours à des médicaments dans l'avenir si j'en ai besoin, en remerciant sincèrement ceux à qui nous les devons. Mais, deux choses :

- Je n'oublierai jamais que je ne les dois pas qu'à des humains.
- J'espère (mais alors, comme un forcené de l'espoir) que l'expérimentation animale sera au plus vite nettoyée de tous les malades mentaux extrêmement dangereux qui hantent ses locaux. Nous n'avons en effet nullement besoin de savoir en combien de temps du décapant pour four détruit un œil de lapin. L'idée de

vouloir savoir ce qu'il advient de l'état mental d'un enfant singe maltraité par une mère-monstre est seulement repoussante. Mais alors repoussante à faire vomir l'esprit ! On s'en fout ! Mieux, 99,99 % des gens seraient ravis que personne ne le sache. Que les seules personnes à qui l'information manque soient vite soignées ! Ou recyclées dans un compost.

Conclusion sur l'utilité de l'expérimentation animale

Des chercheurs font observer que certaines études ne pourront être effectuées que sur de réels organismes. Si les études en question portent sur la santé humaine, le cas de conscience actuel demeurera un problème éthique dans lequel les philosophies utilitaristes et déontologistes s'affronteront encore. Peut-on sacrifier des non-humains pour améliorer le sort des humains, ou ne le doit-on pas ?

En ce qui me concerne, comme je l'ai déjà dit, je suis conscient d'avoir déjà bénéficié des progrès accomplis grâce à l'expérimentation animale en absorbant des médicaments. Et si je dois à nouveau me médicamenter, je ne refuserai probablement pas. Mais cela restera toujours pour moi une preuve de ma petitesse face à un problème éthique aussi grand. Je devrais toujours côtoyer l'idée que pour continuer à vivre (ou pire, pour seulement vivre mieux), j'accepte de sacrifier des êtres qui ne peuvent refuser de souffrir et de mourir pour nous. Cette idée restera en moi comme une bien sale tache, car seule la loi du plus fort me permet de faire ce choix. Or, si la loi du plus fort peut permettre de se défendre, elle est bien loin d'anoblir celui qui en fait usage pour son propre intérêt. Dans ce cas, elle en fait seulement une brute.

Le sujet est loin d'être simple. Si je sais qu'un médicament a été obtenu par le sacrifice de quelques limaces, ou même de souris qui n'ont pas souffert, j'accepterai de l'utiliser en me disant que je ne fais rien de pire que ce que fait un animal qui en mange un autre pour vivre. En revanche, je suis certain de moi en prétendant que si le traitement doit son existence à un seul bébé singe rendu fou par une mère monstre, je préfère qu'on me laisse m'éteindre. Je serais en effet bien plus pénard éteint qu'en marche, à penser sans cesse aux déchirants gémissements auxquels je dois ma vie. Alors, entre ces

deux extrêmes, il y a bien sûr force graduations intermédiaires, en changeant et les espèces et le nombre de victimes et les souffrances endurées par chacune.

C'est bien ce que je disais, c'est très compliqué. Ce qui est en revanche très simple, c'est de constater que nous abusons considérablement. Même en divisant par 1 000 le nombre d'expérimentations animales actuellement pratiquées, nous continuerions encore à abuser considérablement. Extrême futilité de l'écrasante majorité des expériences (je n'ai pas dit « toutes », j'ai dit « l'écrasante majorité »). Immoralité du plus grand nombre des expérimentateurs. Impunité des crimes odieux qu'ils commettent.

Espoir d'améliorations, droit et méthodes de substitutions

Je suis certain que de plus en plus de (vrais) scientifiques sont sensibles à la souffrance de nos compagnons terriens de toutes les espèces et qu'ils sont disposés à limiter au maximum leurs souffrances. Ceux-là sont doublement grands : grands par leur science et grands par leur morale.

Droit

Une directive européenne de 2010 dit :

« Les animaux ont une valeur intrinsèque qui doit être respectée [...] ils devraient donc toujours être traités comme des créatures sensibles. [...] L'utilisation d'animaux à des fins scientifiques ou éducatives devrait donc être envisagée uniquement lorsqu'il n'existe pas de méthode alternative n'impliquant pas l'utilisation d'animaux ».

Elle concède :

« S'il est souhaitable de remplacer l'utilisation d'animaux vivants dans les procédures par d'autres méthodes qui n'impliquent pas leur utilisation, l'utilisation d'animaux vivants demeure nécessaire pour protéger la santé humaine et animale ainsi que l'environnement. »

Mais elle souligne la nécessité de réduire les souffrances des animaux utilisés dans la recherche. Grâce aux efforts des associations de protection animale, cette directive n'autorise plus l'utilisation d'animaux pour les tests des produits cosmétiques. En revanche, rien n'interdit de tester les ingrédients du produit séparément, puisqu'ils ne sont pas des produits cosmétiques, eux. Donc, ça se fait toujours. Quant aux animaux après leur utilisation dans les tests, la directive dit :

« Dans certains cas, il convient de relâcher les animaux dans un habitat ou un système d'élevage approprié, ou d'autoriser le placement des animaux comme les chiens et les chats dans des ménages, car l'opinion publique se préoccupe grandement de leur sort. »

Il en ressort que, l'opinion publique ayant son importance, il convient de féliciter le travail accompli par toutes les associations de protection animale. Cette directive européenne a été adoptée par le droit français en février 2013.

Méthodes de substitution

Les méthodes de substitution ont pour but d'éviter d'effectuer les recherches dans l'organisme de l'animal ; celles que l'on appelle *in vivo*.

Il existe des méthodes de substitutions :

- *In vitro*. En latin « dans le verre », c'est-à-dire dans un tube. Plus généralement, en dehors de l'organisme vivant. Les tests se font par exemple sur une culture de cellules.

- *In silico*. Les tests se font par simulation informatique sur des tissus ou des organes virtuels. Ces logiciels très puissants sont capables de reproduire les interactions entre des substances (elles aussi virtuelles) et les parties du vivant qu'ils simulent.

Espérons que, avec tout ça, il ne sera plus du tout nécessaire de faire cuire des centaines de chiens vivants pour savoir à quelle température 50 % d'entre eux meurent. Et si quelqu'un pouvait aussi coder des bébés singes virtuels... heum...

Corrida

Par son nombre de victimes, la corrida est considérablement moins meurtrière que la consommation de chair. C'est indéniable ! En proportion, c'est un peu comme si nous comparions le nombre de crimes permis par un grand marchand d'armes avec les quelques meurtres commis par un tueur en série. La corrida mérite pourtant une médaille dans cet exposé macabre du comportement de notre espèce. Elle tire en effet son épingle du jeu, non par le nombre, donc, mais par la cruauté toute particulière de ses meurtres. Ben, oui, on se rattrape comme on peut ! Alors que la plupart des gens qui consomment de la chair, du cuir et même de la fourrure ne font pas le lien entre leur consommation et les crimes qu'ils délèguent sans en avoir conscience, ceux qui assistent à des corridas sont là pour regarder en direct un taureau se faire transpercer le corps. Ils le regardent et y prennent suffisamment de plaisir pour payer pour ça. C'est dire s'ils s'éclatent ! La souffrance est leur spectacle.

Bien sûr, il y en a pour prétendre que c'est un art. L'art raffiné du sadisme ?

Si, quelque part sur terre, un président est élu avec 90 % des suffrages, tout le monde, fort à raison, trouve cela très louche. Mais quand des types en chaussettes roses gagnent à 99,9999999 % du temps leurs combats truqués contre les taureaux, les spectateurs ne se posent aucune question sur la loyauté de l'affrontement. Lorsqu'un taureau ne s'avère pas plus dangereux qu'un lapin, c'est sûr que l'on connaît l'issue du pseudo-combat d'avance et que l'on n'est présent que pour voir souffrir celui qu'on a mis là pour donner en spectacle sa souffrance aux consommateurs friands de ça. Voyez comme il souffre, voyez comme il saigne ! Régalez-vous !

Il n'y a pas que la souffrance du taureau. Pour que tout le monde en ait pour son argent, nombre de chevaux sont aussi donnés en sacrifice. Beaucoup finissent encornés dans une terrible agonie. En 1928, Primo de Rivera promulgua un décret qui rendait le caparaçon protecteur pour les chevaux des picadors obligatoire. Ce fut un tollé chez les aficionados qui se plainquirent d'atteinte à la « vraie corrida ». Si la souffrance n'était pas elle-même le spectacle, comment expliquer leur réaction ? Un cheval éventré, avec les intestins qui pendent, encorné par un taureau qui baigne dans son sang, rendu fou à force de se faire piquer... C'est de l'art ? L'art de faire souffrir dans l'arène et de se repaître de souffrance dans les gradins ?

Le torero Victor Barrio, 29 ans, est mort samedi 9 juillet 2016 des suites d'un coup de corne lors de la feria de Teruel, a annoncé l'AFP (Agence France-Presse). Le dernier décès d'un torero en Espagne remonte à 1985, quand José Cubero, 21 ans, est mort, encorné au cœur. « L'Espagne n'avait pas vécu pareille horreur depuis 30 ans », titrent les journaux. L'horreur en question les chevaux la vivent souvent et les taureaux la subissent chaque fois. Même dans les cas, si rares qu'ils font les titres des journaux, où ils triomphent du mec en chaussettes roses, c'est la mort qui les attend au bout du compte. Quelque temps avant que l'événement du 9 juillet 2016 ne survienne, j'avais vu à la télé un aficionado expliquer que quand le taureau gagnait, on récompensait sa bravoure en lui garantissant une retraite paisible dans un refuge créé uniquement à cette fin. Je me souviens

d'y avoir cru, me disant même qu'il ne devait pas y avoir foule dans le refuge en question. Je m'étais demandé combien il pouvait bien y avoir de taureaux. J'ai appris grâce à la mort de Victor Barrio que le type de la télé disait de la matière fécale, car en fait non seulement Lorenzo, le taureau, vainqueur, a été abattu, mais on a même tué la pauvre vache qui était sa mère. Le grand quotidien espagnol El País a révélé, le 11 juillet 2016, que la tradition tauromachique prévoyait la mise à mort de la mère du taureau Lorenzo, baptisée Lorenza, afin de « tuer la lignée » de l'animal désigné comme « assassin ». Nous mesurons là les valeurs de cet art !

Et puis, il y a une chose que je me suis toujours demandée, à propos de la prétendue « bravoure de l'homme qui affronte la bête », c'est pourquoi, chaque fois qu'un chaussettes-roses est en difficulté, d'autres de ses congénères viennent à son secours pour éloigner la bête et pour l'emporter loin du danger. Alors que, quand le taureau est lui-même en difficulté, personne n'est là pour l'aider.

Je partage le sentiment de Georges Courteline qui a écrit :

Mon exécration des courses de taureaux s'est étendue petit à petit jusqu'à ceux qui les fréquentent. L'idée que des hommes peuvent prendre de l'amusement, les uns à tâcher de rendre féroces des animaux qui ne l'étaient pas, les autres à voir agoniser des chevaux éventrés, recousus puis éventrés une deuxième fois, me fait envelopper les seconds du même dégoût que m'inspirent les premiers.

Heureusement, il y a des opposants

Pour soutenir le combat contre la tauromachie, qui coûte la vie à quelque 250 000 taureaux chaque année dans le monde, vous pouvez apporter votre aide au CRAC⁴⁸ Europe qui milite depuis de nombreuses années pour l'abolition de la corrida.

Le 10 septembre 2016, des milliers d'Espagnols anticorrída sont descendus dans les rues de Madrid pour réclamer l'abolition de la tauromachie. PACMA⁴⁹ appelait à « en finir avec tous les spectacles taurins et festivités sanglantes ». Fondé le 24 février 2003, ce parti

animaliste mobilise de plus en plus de militants ; il a obtenu plus de 284 000 voix aux élections législatives de juin 2016.

Cirque

Pensez-vous qu'un éléphant ressente spontanément l'envie de s'asseoir sur un tabouret, ou de courir autour d'une piste en tenant la queue du congénère qui le précède avec sa trompe ? Pensez-vous qu'il soit dans la nature d'un dauphin de soulever des ballons avec son nez, d'un tigre de sauter dans un anneau de feu, d'une orque de porter un humain sur le dos, d'un singe de faire du vélo sur une corde tendue, d'un ours de danser le twist...

Si on se pose vraiment la question honnêtement, on ne peut que conclure que non. Aucun n'a envie d'exécuter ce genre de tours pour distraire les spectateurs humains. Chacun serait bien mieux dans son milieu naturel avec ses congénères pour se livrer aux occupations propres à son espèce. Ils exécutent ces humiliantes pitreries sous la contrainte de méthodes de dressage d'une extrême brutalité. Ce qu'on se garde bien de montrer durant le spectacle a plusieurs fois été révélé par des dresseurs repentis.

Voici par exemple quelques extraits de la confession du dresseur d'ours Vladimir Deriabkine. Il s'agit d'un interview réalisé par Vladimir Kojemiakine et publié dans Courrier International n°641 du 13/02/2003. Dix ans après avoir quitté le cirque, le dresseur raconte la barbarie du dressage.

Savez-vous comment on arrive à faire danser le twist à un ours ? C'est Mikhaïl Simonov, le grand dresseur, qui me l'a appris. Il vous faut deux bâtons hérissés de pointes. On les place à la hauteur des cuisses de l'ours et on le pique alternativement d'un côté, puis de l'autre.[...]

Moi, je vais vous raconter ce que personne ne dira jamais. Connaître la vérité sur les pratiques de dressage ne peut que détourner les spectateurs des numéros de cirque.

Pourquoi avez-vous décidé de parler ?

J'ai aimé mon métier, et je lui reste reconnaissant, en dépit de tout. Mon seul regret a longtemps été de ne pas avoir obtenu, à l'époque, la distinction d'artiste émérite, en tant que clown. Mais, aujourd'hui, je me rends compte qu'on ne peut pas être décoré pour un travail de dressage. Une "médaille de la cruauté", ce n'est pas envisageable.

Mais vos saynètes du théâtre des Ours ont laissé aux spectateurs le sentiment de quelque chose de touchant, de lumineux. Elles plaisaient beaucoup.

Bien sûr ! La cruauté ne s'exerçait pas sur la piste, mais en coulisse. Je présentais, entre autres, un numéro qui soulevait toujours un tonnerre d'applaudissements : l'un des ours tombait à genoux devant Liouda, ma partenaire, en serrant entre ses pattes un coeur en papier mâché. Vu des gradins, l'effet était spectaculaire et émouvant. Mais, pendant les répétitions, c'était autre chose. J'ai vu tuer un ours qui refusait d'exécuter un numéro. Les nerfs du dresseur lâchent, il explose et il frappe. Il y a une image que je n'oublierai jamais, celle des bottes d'un dresseur maculées du sang d'un ours, tellement il s'était acharné sur la pauvre bête. Et cela ne se limitait pas aux répétitions, cela pouvait arriver aussi devant les spectateurs. Un jour, un célèbre dresseur, pendant une représentation dans une petite ville de la Volga, a tellement frappé une panthère qu'elle est tombée contre la grille, saisie de convulsions. Moi-même, j'ai estropié un ours sans le vouloir, moi, Vladimir Deriabkine ! Je me suis énervé, je l'ai frappé, et cela lui a causé une blessure à l'oeil. Cela me hante encore.

[...]

Parce que, pour un dresseur, les animaux ne sont que des accessoires vivants. Je me souviens d'un numéro qui s'appelait

"Les mains entrelacées" : un éléphant tendait sa patte, un tigre posait sa patte dessus et, pour finir, le dresseur lui-même mettait sa main. C'était une sorte de vision symbolique de l'amitié entre l'animal et le dompteur. En fait, derrière cette image poétique, il n'y a que de la violence.

[...]

Vous avez sans doute remarqué que tous les dresseurs d'éléphants, pendant les représentations, ont à la main une cravache de cuir ornée d'une fleur au bout. Le dresseur s'approche de l'animal, fait un geste gracieux de la main et l'éléphant, comme s'il obéissait à la fleur, se dirige gentiment vers l'endroit qu'on lui indique. Mais aucun des spectateurs ne sait que la magnifique rose cache en fait un crochet acéré, qui viendra se planter dans l'oreille de l'éléphant au moindre signe de désobéissance.

[...]

Les dompteurs suggèrent aux spectateurs que les animaux de cirque sont eux aussi des artistes. Après leurs numéros, ils les font saluer et on les applaudit. Ce salut de l'animal est lui aussi obtenu sous la contrainte, c'est une immense humiliation et une escroquerie : un homme vous bat et vous devez lui embrasser les pieds.

[...]

Quelles punitions emploie-t-on, hormis les coups ?

La faim. On prive l'animal de nourriture pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'il fasse ce qu'on lui demande.

[...]

Existe-t-il de gentils dresseurs ?

Et des gardiens de prison, des bourreaux gentils, vous en connaissez ? Il faut être clair : la cruauté naît avec le dresseur. Dès que l'on prend un ourson, qu'on le met dans une cage et qu'on le fait se produire en piste, c'est une catastrophe pour l'animal. Et pour l'homme aussi, s'il a un coeur.

[...]

Tout le monde sait qu'un dresseur qui punit un animal en piste perd aussitôt la sympathie des spectateurs. Surtout si cela arrive pendant une scène où l'ours joue un rôle. Mais, s'il attaque, je dois lui porter un coup, sans cela, il recommencera demain ou après-demain. C'est lui ou moi. Forcément. J'ai aimé mes ours, mais eux ne m'aimaient pas. Nous vivions dans une défiance permanente. Je ne leur ai jamais fait confiance, pas une seule seconde. C'est grâce à cela que j'ai quitté le monde du cirque sans une égratignure.

Parcs d'attractions aquatiques

Richard O'Barry, plus connu sous le surnom de Ric O'Barry, était dresseur et soigneur au Miami Seaquarium, un oceanarium situé sur l'île de Virginia Key. Ce parc d'attractions aquatiques, qui possède entre autres un delphinarium, exhibe aussi l'orque nommée Lolita.

Richard O'Barry était le dresseur de cinq dauphins femelles qui interprétaient le rôle de Flipper. Un jour, Kathy, l'une de ces « actrices » aquatiques, mourut dans ses bras en cessant apparemment volontairement de respirer. Persuadé qu'il s'agissait d'un suicide, Richard O'Barry fut si bouleversé qu'il abandonna le dressage et commença à militer pour la protection des cétacés et la fermeture des delphinariums. Pourquoi Kathy aurait-elle voulu mourir ?

Les dauphins que nous pouvons voir dans les delphinariums ont été brutalement arrachés de leur milieu naturel. Un très grand nombre d'entre eux sont tués ou blessés lors de ces opérations de

capture d'une grande violence. Le documentaire Terriens montre à ce sujet de terribles images. Ceux qui survivent à cette première hécatombe vont devoir s'adapter à un milieu inadapté où le taux de mortalité est encore très élevé. Du jour au lendemain, ils sont coupés de toutes leurs relations sociales, des membres de leur famille et de leurs connaissances. Des mères peuvent ainsi être séparées de leur petit, des couples désunis. Alors qu'ils nageaient sur des distances de 100 kilomètres par jour pour chasser, se divertir et pour toutes autres raisons qui nous échappent, ils se retrouvent en prison sans avoir commis d'autre crime que celui de ne pas appartenir à l'espèce qui domine ce monde ; c'est la primitive loi du plus fort qui décide de leur sort. Privés de la richesse des fonds marins, ils n'ont plus autour d'eux que les murs de leurs bassins exigus, dont l'eau chlorée leur donne de nombreuses maladies.

Les orques, qui en liberté parcourent aisément 150 kilomètres par jour, subissent les mêmes tourments. Les dirigeants de SeaWorld aiment dire que les leurs bénéficient d'un niveau de vie bien supérieur à celui qu'elles auraient dans « l'océan sombre et effrayant ». C'est le terme même qu'ils emploient pour faire croire au public qu'ils ne font rien de mal en les retenant captives.

Pourtant, Douglas De Master et Robert Small, deux scientifiques payés par le gouvernement américain, ont comparé les survies annuelles des orques nées en captivité par rapport aux orques libres. Conclusions : le taux annuel de mortalité des orques captives était deux fois et demie plus élevé que celui des orques libres. Quant au « niveau de vie bien supérieur », je vous invite à rechercher sur votre moteur de recherche préféré : « maladies orques captives ».

Trafic de la faune sauvage

L'organisation TRAFFIC⁵⁰, qui est un programme conjoint du WWF⁵¹ et de l'UICN⁵² destiné à contrôler le commerce des espèces sauvages, estime que chaque année le trafic concerne 500 à 600 millions de poissons tropicaux, 15 millions d'individus de différentes espèces pour la fourrure, 5 millions d'oiseaux, 2 millions de reptiles et 30 000 primates.

Comme si l'urbanisation, la pollution et la déforestation ne menaçaient pas déjà suffisamment les espèces sauvages, leur trafic ajoute une énorme pression sur elles. Le pire à ce sujet est que plus une espèce subit de dommages de ces multiples agressions, plus elle se raréfie et, par voie de conséquence, plus elle est demandée, puisque tout ce qui est rare est cher ; c'est ainsi que ce cercle vicieux les précipite de plus en plus vite vers l'extinction.

D'après la CITES⁵³, la demande française de NAC (nouveaux animaux de compagnie), tels que serpents, lézards, caméléons, geckos et autres reptiles, a augmenté de 250 % entre 2004 et 2009. Elle ne cesse de croître, mais de combien a-t-elle augmenté depuis ? Toujours est-il que c'est une terrible hécatombe pour les espèces concernées.

N'oublions pas qu'un très grand nombre de non-humains sont tués lors des captures et que d'autres succombent durant le transport ou dans les premiers jours derrière les barreaux. Ainsi, pour chaque beau perroquet ou amusant petit singe, par exemple, plusieurs de leurs congénères, souvent des membres de leur famille, ont trouvé la mort dans des circonstances dramatiques. Les éléphants sont tués pour l'ivoire, les rhinocéros pour leurs cornes, les fauves et les ours pour leur fourrure, les reptiles pour leur peau, les requins pour leur aileron, les girafes pour... va savoir ?... Aucune espèce ne réchappe au massacre. Les animaux sauvages sont traqués abattus ou capturés sur toute la planète, sans trêve et sans répit par notre espèce qui, disposant de moyens toujours plus grands pour nuire, devient de plus en plus nuisible.

Zoos

Capture et acclimatation

Aujourd'hui, on capture moins d'animaux qu'avant pour alimenter les zoos, car la reproduction en détention est de mieux en mieux maîtrisée. On en capture pourtant encore, et le nombre de meurtres est énorme. Entre la capture proprement dite, le transport et les premières semaines de captivité, un faible pourcentage de non-

humains survit. Et il faut aussi compter les nombreuses victimes collatérales avant la capture. Par exemple, comme il est en effet plus facile d'attraper et de transporter des non-humains de très jeune âge, des enfants en fait, on abat les parents. Pour capturer les ouistitis et d'autres singes encore, les braconniers tirent dans les arbres sur les mères portant un bébé dans leurs bras. La chute est fatale à un fort pourcentage d'enfants après que la mère soit tuée. Ceux qui survivent aux brutalités de leur capture devront encore supporter le transport puis résister à leur incarcération et au stress d'avoir été brutalement séparés de leur mère et de leurs proches pour côtoyer des êtres inconnus. Qui d'entre nous peut imaginer une pareille succession d'épreuves ? Qui d'entre nous y survivrait ? Qui d'entre nous resterait sain d'esprit ?

Asiles prisons

Des éléphants autistes qui balancent leur trompe sans cesse d'un côté à l'autre. Des fauves qui vont et viennent mécaniquement de droite à gauche devant leurs barreaux, comme s'ils étaient actionnés par un réflexe viscéral, cherchant une issue qui n'existe pas. Des singes qui n'ont plus rien d'autre à faire que de regarder ceux qui les regardent... Décrire cela est devenu un lieu commun. Les zoos sont des asiles de fous, des établissements psychiatriques qui exhibent les malades mentaux non-humains que nous avons nous-mêmes aliénés. Nous avons nos usines de chair, nos usines de produits laitiers (♪... nos amis pour la vie ♪♪ tralala Paf, paf, paf ! le loup...), nos usines de fous non-humains...

Aux dires d'aucuns, les zoos seraient instructifs, notamment pour les enfants, car on voit « les animaux en vrai » ; « des images ce n'est pas pareil ! » D'abord, même si c'était vrai, cela nous donnerait-il pour autant le droit d'incarcérer des êtres pour les observer ? Mon sentiment est bien sûr que NON. Ensuite, penser qu'on peut observer des animaux dans ces conditions revient à dire qu'on se contente de regarder leur corps et d'entendre quelques cris.

Imaginons que nous soyons nous-mêmes des sujets d'observation dans un zoo d'une espèce qui nous dominerait. Notre prison au

pseudo-biotope reconstitué serait un appartement avec un canapé, un faux poste de télévision, un réfrigérateur et quelques trucs du genre. À l'intérieur, seraient maintenus captifs vingt humains complètement à la masse, vu ce qu'ils auraient vécu et à cause de leurs conditions de vie. Genre : des personnes à moitié autistes, des avec un filet de bave à la commissure des lèvres, des se ronger les ongles jusqu'au sang et un ou deux s'arrachant les cheveux en gémissant. Comment, en observant cette pauvre représentation de notre espèce dans cet environnement, les visiteurs de ce zoo pourraient-ils se douter de ce dont nous sommes capables ? Comment sauraient-ils que nous avons inventé des machines à téter des vaches, pour prendre un exemple au hasard ? Comment sauraient-ils que notre espèce peut construire des cathédrales, aller sur la Lune, écrire de magnifiques symphonies, mourir pour des idées, consacrer sa vie à l'altruisme, se massacrer, se torturer, regarder des télérealités, observer l'Univers, capturer des pokémons dans son téléphone, fouiller dans l'intimité de la matière jusqu'aux quarks, péter la gueule d'un supporter qui ne supporte pas la même équipe, se retirer dans un monastère tibétain pour méditer toute sa vie, être un trader stressé qui s'efforce obsessionnellement d'incrémenter un chiffre dans une mémoire d'ordinateur, danser frénétiquement à Ibiza, se défoncer au LSD, découvrir $E = mc^2$, ...

Nos zoos ne pourront pas nous apprendre plus de choses au sujet des non-humains que ce que les zoos de cette espèce imaginaire révéleraient de nous.

Arches de Noé ?

Il se dit, çà et là, mais surtout dans la sphère des promoteurs des zoos, que ces derniers ont un rôle de sauvegarde des espèces.

Ce n'est pas facile de rendre les animaux à la nature. Je me souviens d'un reportage montrant cette tentative sur deux lions. Ne sachant pas chasser, ils étaient incapables de se nourrir eux-mêmes. Il fallait leur apporter des morceaux de viande et quand on essaya de leur porter une chèvre vivante, ils la regardèrent s'enfuir sans réagir, bien qu'on eût pris soin de les affamer. Les prédateurs apprennent

les délicates techniques de chasse de leurs parents, dans le cas du lion, c'est plutôt grâce à la mère parce que le père ne chasse généralement pas. Quoi qu'il en soit, la chasse n'est pas innée, c'est une culture d'espèce qui se transmet de génération en génération comme la culture des humains. Oui, les non-humains ont une culture, tout comme nous. Les singes apprennent ce qui peut se manger sans danger, et même ce qui soigne certains de leurs maux. Par exemple, ils connaissent des vermifuges auxquels ils ont recours pour se débarrasser des vers intestinaux. Ils tiennent cette connaissance de leurs parents ou de leurs congénères. Un singe qui a toujours vécu en prison se retrouvant soudainement dans la forêt sauvage a très peu de chances de survivre. Il en est de même pour un grand nombre d'espèces. Savoir se nourrir, se protéger, se soigner, migrer... tout cela ne s'apprend pas en détention.

Ainsi, la prétention des zoos à être des arches de Noé se limite à la conservation de corps, de malades mentaux vidés de la culture de leurs origines.

Élisabeth Hardouin-Fugier fait remarquer que :

Plutôt que de renflouer une arche de Noé aussi coûteuse et exigüe qu'un astronef, il fallait tenter d'endiguer le déluge.⁵⁴

La chasse

Tout ce qui suit au sujet de la chasse ne concerne pas les peuples humains, comme les Inuits, qui tuent pour assurer leur subsistance. Je ne me prononce pas à leur sujet. Je ne parle que de la chasse de loisir.

*

Que peut-on penser des chasseurs qui se prennent pour des prédateurs à l'égard du lion du fait qu'ils chassent ? Ben... qu'ils se trompent ! Ils ne chassent pas plus que le mec qui s'achète un sauciflard. Quand l'un d'entre eux tue une personne non-humaine, c'est en utilisant une arme, donc une technologie qu'il n'aurait jamais pu fabriquer, et encore moins inventer lui-même. Il est assisté par une ingénierie. Celle de son espèce, certes ! Mais, lui, il n'a fait qu'appuyer sur une détente. Une espèce tout entière contre un seul

individu, voilà ce qu'est la chasse. Et en plus, souvent, ils manquent leur cible. Il leur arrive même de se tuer entre eux. Je n'ai jamais entendu dire qu'une lionne en avait tué une autre dans un accident de chasse. Je laisse à chacun le soin de se faire son propre commentaire sur la comparaison des intelligences, dans la ligne vierge ci-dessous.

Là :

L'argument : « Les chasseurs aident la nature en participant à la sélection naturelle par l'élimination des individus les plus faibles. »

D'abord, personne ne leur a rien demandé. La nature s'est très bien débrouillée toute seule durant plus de 99,999 999 999 % du temps de l'évolution durant lequel les chasseurs humains n'existaient pas encore. Ensuite, il semble d'une évidence frappante que même les individus les plus forts courent moins vite qu'une cartouche. Le fait que les chasseurs n'en aient pas conscience indique que s'ils participent à la sélection naturelle c'est plutôt en éliminant les membres de l'espèce humaine les plus idiots lorsqu'ils s'entretuent.

L'argument : « Il faut prélever un certain nombre d'individus de certaines espèces pour réguler, parce que sinon il y a trop de... »

C'est à force de tuer n'importe qui n'importe quand qu'on déstabilise les équilibres entre les espèces prédatrices et leurs proies. Et quand on a bien mis le chaos, on s'obstine à dire qu'il faut tuer des... et des... parce qu'il y en a trop. Quand réaliserons-nous que nous ne savons pas édifier nous-mêmes un équilibre aussi complexe, que seule la nature sait le faire quand on lui fout la paix ? Non, nous ne savons pas le faire. Et, même si nous savions, ce ne serait pas raisonnable de confier cette tâche à des gens qui penseront toujours plus au plaisir de faire un carton sur le premier truc qui bouge qu'à suivre les précises instructions qu'il faudrait leur donner.

Chasse à courre et cynégétique

Selon le dictionnaire, la cynégétique est l'art de la chasse. Eh bien, voilà ! C'est dit. Le meurtre peut être un art dès lors que les victimes ne sont pas humaines. Mais, c'est vrai que j'ai aussi entendu parler de l'art de la guerre... bon, passons...

La vénerie c'est la chasse à courre. Il s'agit d'un « art » pratiqué par des « artistes » qui ont la bourse bien plus pleine que l'esprit. Et pas de bourses, si on s'en tient à l'expression populaire qui relie la possession de testicules au courage. En faut-il pour se ruer, armé et à cheval, sur les traces d'un cerf exténué, accompagné d'un équipage complet ? L'équipage c'est le nom que les artistes donnent à l'ensemble des cavaliers, des chiens et des chevaux qui participent à l'œuvre. Toute une terminologie sublime cette dernière. Mais un art aussi méprisable, d'une telle absence de cœur, d'esprit et de courage ne mérite pas qu'on s'attarde sur ses accessoires linguistiques qui n'ont d'autre fonction que d'essayer de donner du lustre à ce qui restera de la matière fécale. Je passe donc rapidement sur « sonner l'hallali » : son du cor qui annonce la mort proche de la victime, sur « le change », sur « forlonger », sur « hourvari », etc. pour arriver au verbe « servir » qui, dans cet art, a une signification particulière. Il faut croire que ces artistes ont détourné l'usage de ce mot, puisqu'eux-mêmes ne servent à rien. Servir, en vénerie, veut dire tuer la victime avec une dague ou une « pique », sorte de lance aussi primitive que cette activité et la gent qui la pratique.

J'ai déjà vu dans un reportage un artiste descendre de son cheval pour « servir » un pauvre cerf dans une forêt. Le pourchassé était si épuisé qu'il regardait cet individu de l'espèce élue approcher de lui sans pouvoir se relever pour faire un pas de plus. Entouré de chiens et d'autres artistes sur leurs chevaux, il était allongé sur le ventre près d'un arbre. Respirant à grand-peine, il ne réagit pas plus quand l'artiste essaya à plusieurs reprises de lui enfoncer la pique dans le flanc. Le pauvre jouet pour psychopathe devait avoir les muscles tétanisés ou son épuisement était tel qu'il ne se déroba pas au contact de la pointe de métal qu'on voyait s'enfoncer entre ses côtes. Mais l'artiste avait du mal à traverser sa peau ; il était apparemment aussi fort et adroit qu'intelligent. Si bien qu'il dut essayer plusieurs fois, à différents endroits, tandis que le cerf le regardait faire. Il finit par y arriver au bout de plus d'une minute d'acharnement. Je ne sais pas combien de temps a duré cette minute pour le cerf. J'ai vu que, même transpercé par la pique, ainsi servi par l'artiste, il était encore

vivant avant que la scène change. Ces images font partie de celles que je n'oublierai jamais. Il y a des moments comme celui-là où on n'est vraiment pas fier d'être de la même espèce que certains artistes.

En nombre de victimes, cette forme d'art n'est responsable que d'une infime part de nos crimes envers les peuples non-humains, c'est certain. Mais symboliquement, elle vaut largement la corrida. Elle est animée par le moteur le plus nauséabond de notre espèce : le plaisir de traquer et de tuer un être sans aucun moyen de défense, donc en étant à l'abri de tout danger, de toute possibilité de riposte ; la jouissance d'avoir une créature à sa merci et de décider de mettre un terme à sa vie. Un parfait alliage de cruauté et de lâcheté à 50/50. Et je refuse de croire que c'est de l'inconscience. Ceux qui font ça savent très bien qu'ils font souffrir un être sensible qui éprouve la peur de la mort, la souffrance et un vif désir de vivre. Si on leur proposait de traquer un simple objet robotisé, ça ne les amuserait pas. Si c'était le cas, tous les chasseurs se contenteraient de jouer au ball-trap. Ou bien, ils joueraient au paintball. Ce n'est pas non plus de l'indifférence, comme, par exemple celle de ceux qui arrachent les poils des lapins angoras. Ceux-là ont un cœur aussi sourd qu'une boule Quies, mais leur but n'est pas de récolter de la souffrance, car c'est l'argent qui les motive. Alors que ces artistes, là, ont besoin de produire de la peur, de la souffrance et de la mort. Sont-ce des problèmes sexuels qui créent de tels névrosés ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais, si un jour l'occasion d'exercer leur vice sur des humains leur est donnée, il n'y a aucune raison pour que cela leur pose un problème. La cruauté se nourrit avec un plaisir égal de toutes les souffrances qu'elle inflige. Ne dit-on pas « Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse » ? Cette joyeuse devise reformulée pour ces artistes pourrait se dire, « Qu'importe la victime pourvu qu'on ait la souffrance ». Si leur esprit avait une odeur, sa puanteur vous fanerait le nez à des kilomètres !

Le coup du roi

Robert, le jeune frère d'un de mes oncles était chasseur ; ils étaient tous chasseurs de ce côté de la famille. Ils avaient une grande ferme

sur de vastes terres, des vaches, des volailles...

À table, ils parlaient souvent de chasse. Je me souviens d'un jour où je mangeais chez eux.

Le patriarche m'explique ce qu'est « Le coup du roi ».

— Le coup du roi, me dit-il, c'est quand le gibier que tu tues tombe devant tes pieds.

Après le repas, Robert me propose d'aller chasser avec lui. Il devait avoir 18 ans, moi 14. Il me prête un fusil et on y va. Moi, je me mets à tirer un peu partout sur tous les buissons dans l'espoir de ne pas revenir bredouille. Je voulais éviter cette honte. Et voilà que je tire à droite, à gauche, devant, derrière, en haut... pan ! pan ! pan ! et re-pan ! puis, pan ! encore. Mais je rate sans cesse ces petits monstres qui se payent bien ma tronche en s'envolant gaiement à chacun de mes tirs. Pinsons, rouges-gorges, mésanges, moineaux et autres enfoirés emplumés se foutent bien de moi ! Ça les éclate de m'enrager, en faisant rire Robert à mes dépens.

Ce dernier finit par m'ignorer et il s'éloigne un peu de moi parce que je fais fuir tout son gibier. Moi, je reste en retrait avec la hantise de rentrer sans avoir tué. La honte !

Je suis sous un grand arbre et je regarde Robert au loin, en espérant qu'il sera bredouille lui aussi pour réduire ma honte. Soudain, j'entends des petits « piou-pious » au-dessus de moi. Je lève le fusil et je tire. Et là ! Un de ces petits enfoirés tombe devant mes pieds, à 30 cm de moi.

Houaaaaa ! me dis-je. Le coup du roi ! Et je me mets à hurler : « Robert ! Robert ! Le coup du roi ! Le coup du roi ! Viens voir ! »

Pendant que Robert arrive, je me baisse et je touche le petit corps. Merde ! Il n'est pas mort, le con ! Il cligne... il cligne, mais il ne bouge pas.

Robert, qui n'était pas si loin est déjà là. Il me regarde faire. Alors je prends le petit oiseau et... ho ! il est tout chaud, tout doux, si léger, si petit.

— Il n'est pas mort, lui dis-je en concevant déjà l'espoir que mon geste ne soit pas fatal.

Il me le prend des mains, lui tord le cou et le met dans sa gibecière en me disant :

— C'est bien, le coup du roi, pour ton premier oiseau !

— Redonne-moi-le, je veux le voir.

Il me le rend. Cette fois, il est mort. Sa tête minuscule pendouille au bout de son cou tout mou. Il est encore plus petit sous ses plumes. J'écarte ses ailes. Je les observe, dessus, dessous. Elles sont magnifiques ! J'admire la liaison des plumes. Je suis frappé par la beauté de ce que je viens de détruire.

— Le coup du roi ! insiste Robert. Tu vas pouvoir raconter ça ce soir. Je suis témoin !

Moi, j'ai honte de moi. Je réalise que j'ai tué cette créature pour rien. Que ces ailes si belles ne voleront plus, à cause de moi. Que je ne peux même pas me targuer d'avoir inventé le moyen qui m'a permis de la « vaincre » ! Que si mes semblables ne m'avaient pas donné cette arme, je ne serais par rapport à cet animal qu'un gros lourdaud collé au sol incapable de l'attraper ! Que ce pauvre oiseau était tellement plus beau vivant que mort. Que j'avais décidé unilatéralement qu'on allait jouer tous les deux à le tuer. Et surtout, qu'un seul geste de l'index pouvait avoir des conséquences irréversibles. Je ressens très fort qu'il y a un avant la pression sur la détente et un après la pression sur la détente. Je le savais, bien sûr, mais c'est la première fois que je le ressens avec autant de consternation envers moi-même.

Je me suis senti tellement con !

Je n'ai plus jamais touché un fusil depuis.

Animal nuisible

Un animal nuisible est un non-humain qui dessert les intérêts des humains. Ce peut être, par exemple, parce qu'il mange une partie des récoltes. Je comprends que pour un agriculteur particulier cela puisse présenter un problème réel. Mais si on considère l'ensemble de tous les animaux, humains et non-humains, nous devons convenir que les premiers se sont bien attribué des terres au détriment des seconds. Les humains se sont, depuis la nuit des temps, échangé ces

terrains entre eux selon des modalités qu'ils ont inventées, mais les non-humains n'ont jamais été invités aux transactions. Je ne fais bien sûr aucun procès naïvement manichéen à mes congénères. Ce n'est pas facile d'appeler tous les oiseaux, rongeurs, sangliers et autres non-humains pour négocier avec eux, j'en conviens de bonne grâce. Je ne vois pas en effet nos ancêtres s'adresser à la gent non-humaine : « Dites, ça ne vous dérange pas qu'on cultive ce terrain, si on vous laisse ceux-là ? » Déjà qu'aujourd'hui nous n'arrivons toujours pas à parler entre nous, comment reprocher à nos aïeux de ne pas avoir communiqué avec les lapins ou les renards ! Je suis conscient aussi que lorsqu'une entité se développe, elle a besoin de ressources et de place et que c'est donc forcément au détriment d'une autre entité. Nous dominons parce que nous sommes les plus forts. L'expression populaire « C'est la vie ! » est là pour résumer ce genre de choses qui semblent inévitables. J'admets bien tout ça, c'est une affaire entendue ! Cependant... convenons aussi qu'être les plus forts nous place face à des questions que ceux que nous dominons n'ont aucune raison de se poser.

Voulons-nous exterminer toutes les formes de vie libres qui ne servent pas nos intérêts, ou sommes-nous prêts à faire quelques concessions territoriales aux peuples non-humains pour les laisser vivre librement, comme ils l'ont toujours fait avant que nous ayons les moyens de nous poser cette question ? Voulons-nous transmettre un monde sans aucune forme de vie animale sauvage ? Resterons-nous seulement avec les monstres-esclaves-torturés « fabriqués » par nos manipulations zootechniques ? Que répondrons-nous à nos enfants quand ils nous demanderont ce qu'il est advenu de toutes les autres espèces ? Dans son rapport Planète Vivante publié le 27 octobre 2016, le WWF nous apprend qu'en 42 ans, entre 1970 et 2012, les populations mondiales de mammifères, poissons, oiseaux, amphibiens et reptiles ont chuté de 58% !⁵⁵

Du plus fort, nous n'avons pris que les avantages ; il est urgent d'en assumer les responsabilités et d'épouser une éthique digne de nos prétentions.

Cruauté par pur plaisir

Nombre d'enquêtes révèlent que la cruauté n'est pas seulement engendrée par l'indifférence de ceux qui vivent de l'exploitation animale. Je veux dire que les souffrances ne sont pas toutes produites par l'exploitation en elle-même. Les récentes images révélées par L214 montraient des employés en train de rire et de s'amuser en électrocutant des animaux avec leur aiguillon électrique. L'un d'entre eux prend plaisir à enfoncer son canif dans l'œil d'un mouton. L'enquête de One Voice révèle des personnes qui s'amusent de la terreur et des cris des lapins angoras quand on leur arrache la fourrure à vif. Sont-ce là des faits exceptionnels ?

D'abord, la logique nous souffle à l'oreille que si sur le très petit nombre d'élevages et d'abattoirs sur lesquels portent ces enquêtes on arrive à voir tant de ces actes de cruauté gratuite... comment croire à des coïncidences ? Le hasard ferait-il en sorte de concentrer tous ces faits uniquement dans les lieux où se trouvent des caméras cachées ?

Ensuite, malheureusement, de très nombreux autres témoignages confirment que la cruauté par pur plaisir est très loin d'être rare.

Dans son livre *Faut-il manger les animaux ?*, Jonathan Safran Foer dit que, après deux années d'enquête, il aurait pu écrire une encyclopédie de la cruauté en plusieurs volumes avec les témoignages d'ouvriers des abattoirs. Il n'en donne que quelques-uns qui sont terriblement horribles. Des malades décrivent leurs actes quotidiens d'une insoutenable cruauté. Des gestes uniquement destinés à faire souffrir : amputations à vif et autres actes de torture : aiguillons électriques enfoncés dans les yeux et tous les orifices, saumure frictionnée sur les plaies des amputations, écartèlements, écrasements, pendaisons, brûlures, coup de barre de fer, de couteau, de tout ce qui peut meurtrir, ou trancher... tous ces gestes étant purement récréatifs. Confidence d'un employé d'abattoir, (tout petit) extrait :

De toute façon, vous allez le tuer, mais ça ne suffit pas. Il faut qu'il souffre. [...] On y va à fond, on appuie à fond, on lui écrase la trachée, qu'il se noie dans son sang. [...] Il me

regarde, et moi, je le pique, je prends mon couteau et – chlak – je lui arrache l'œil alors qu'il se tient là devant moi. Et il se met à hurler. [...] j'ai tranché le bout du groin d'un cochon, comme une tranche de saucisson. Il est devenu dingue [...] Alors j'ai pris une poignée de saumure et je la lui ai plaquée sur le groin. Là, il est vraiment devenu cinglé...

Dans son ouvrage *Slaughterhouse* (Abattoir), Gail Eisnitz, enquêtrice de l'Humane Farming Association, apporte encore plus de témoignages semblables.

Sue Coe qui, durant six ans, employa ruses sur ruses pour entrer dans les abattoirs de différents pays a évoqué dans son livre *Dead Meat* les mêmes terribles choses.

Jean-Luc Daub, qui était enquêteur dans les abattoirs français entre 1993 et 2008, donne aussi d'effrayants exemples dans son livre *Ces bêtes qu'on abat*.

De nombreux films sur internet montrent aussi cette violence ludique ; ils sont souvent supprimés, leur contenu étant jugé plus choquant que les faits, mais ils resurgissent. Sur l'un d'entre eux, on voit des hommes battre des cochons à coups de pied et avec des barres métalliques, écraser des porcelets... tout ça en échangeant des rires entre eux.

Pour autant, tout cela ne veut pas dire que tous les éleveurs et tous les employés d'abattoir sont des sadiques, mais que ces exactions sont très fréquentes et quasiment jamais punies, ou si peu.

Génocide de non-humains ?

Après avoir entrevu l'enfer que subissent les non-humains sous notre joug, la tête pleine d'images obsédantes de nos crimes, terrifié que j'étais par cette brutale prise de conscience, les camps de concentration me sont venus à l'esprit. Je n'ai pas eu honte de cette comparaison. Enfermement concentrationnaire, violence, négation de l'individu, extermination industrialisée, tout y est. Quand j'ai parlé de méthodes et de comportements de nazis à certains de mes

proches, j'ai eu droit à de l'embarras pour certains, à une mise en garde pour d'autres. Je sentais bien que sous ces réactions dénégatoires se cachait l'inévitable : « Ce n'est pas pareil, ce ne sont que des animaux. » Cependant... la comparaison avait du mal à quitter mon esprit. Je fus surpris plus tard, de découvrir que ceux-là mêmes qui auraient dû être les plus outrés par cette comparaison la mettaient en avant. En effet, de grands auteurs juifs n'ont pas hésité à souligner les similitudes entre la Shoah et le supplice éternel que nous imposons à nos victimes quotidiennes.

Je pense entre autres à la phrase de Theodor W. Adorno :

Auschwitz commence lorsque quelqu'un regarde un abattoir et se dit : ce ne sont que des animaux.

Charles Patterson, docteur en histoire à l'université Columbia de New York, a aussi écrit plusieurs ouvrages sur la Shoah. Dans son livre *Un éternel Treblinka*, il compare lui aussi la manière dont nous traitons les non-humains avec les exactions nazies. Il cite même les mots de l'auteur juif Isaac Bashevis Singer, prix Nobel de littérature 1978, qui, dans sa nouvelle *Letter Writer*, fait dire à l'un de ses personnages :

Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis ; pour les animaux, c'est un éternel Treblinka.

Dans un autre de ses ouvrages, le roman *Ennemies*, Isaac Bashevis Singer fait dire à son héros

...ce que les nazis avaient fait aux Juifs, l'homme le faisait à l'animal.

Jacques Derrida emploie le terme « génocide » :

Personne ne peut plus nier sérieusement et longtemps que les hommes font tout ce qu'ils peuvent pour dissimuler ou pour se dissimuler cette cruauté, pour organiser à l'échelle mondiale l'oubli ou la méconnaissance de cette violence que certains

pourraient comparer aux pires génocides. [...] De la figure du génocide il ne faudrait ni abuser ni s'acquitter trop vite.

Dans son livre *The lives of animals*, le romancier John Maxwell Coetzee nous fait vivre ce qu'éprouve un de ses personnages, la romancière, Élisabeth Costello.

Celle-ci compare nos exactions, aussi banales que quotidiennes envers les animaux, à la situation sous le III^e Reich où les gens vivant près des camps de concentration savaient, ou se doutaient fortement de ce qui s'y passait, mais ne faisaient rien contre. Lors d'une conférence qu'elle donne, Élisabeth Costello dit⁵⁶ :

Les gens qui habitaient autour de Treblinka n'étaient pas exceptionnels. Il y avait des camps dans tous les coins du Reich, pas loin de six mille pour la seule Pologne, sans parler de milliers d'autres sur le territoire allemand. La plupart des Allemands vivaient à quelques kilomètres d'un camp ou d'un autre. Tous n'étaient pas des camps de la mort, des camps dédiés à la production de mort, mais des horreurs se produisaient dans tous, sans exception. Personne n'avait intérêt à savoir que ces horreurs existaient, personne [...]

Les personnes qui, soi-disant, ne savaient pas ce qui se passait dans les camps ne pouvaient pas être tout à fait humaines. Selon nos propres métaphores, c'étaient ces personnes-là, et non les victimes, qui étaient les bêtes.

Dans un autre extrait du roman, E. Costello dit à un autre personnage :

— Eh bien, je ne sais plus où j'en suis. J'ai l'impression d'être à l'aise avec les gens, d'avoir des relations tout à fait normales avec eux. Alors je me demande : est-il possible que toutes ces personnes autour de moi participent à un crime d'une telle envergure ? Est-ce que je m'imagine tout cela ? Je me dis que je dois être complètement folle ! Et pourtant, chaque jour, je me

retrouve face à des preuves de cette cruauté. Les personnes que je suspecte m'apportent les preuves, les exhibent, me les offrent. Des corps. Des fragments de corps qu'ils ont acheté avec de l'argent.

C'est comme si je rendais visite à des amis, je leur dis que la lampe du salon est très jolie et ils me répondent : « Ah oui, elle est belle n'est-ce pas ? C'est de la peau de Juif Polonais, c'est ce que nous préférons, la peau de vierges juives polonaises ». Et puis, je vais dans la salle de bains et, sur l'étiquette du savon, je lis : « Treblinka - 100% graisse humaine. » Suis-je en train de rêver ? Mais dans quelle maison suis-je donc entrée ?

Le chapitre « Pensées influentes » présente d'autres textes sur le sujet, ainsi que plusieurs citations émanant des auteurs les plus concernés par l'épouvantable Shoah.

Points communs et différences

En points communs, on peut citer et compléter ce que j'ai déjà dit : l'enfermement concentrationnaire, les transports vers la mort sur de longues distances, si éprouvants qu'ils font déjà de nombreuses victimes, la brutalité, la négation de l'individualité, l'extermination mécanisée, l'ampleur meurtrière, l'absence totale de compassion des bourreaux par la légitimation du meurtre, la dissimulation de leurs crimes, l'ignorance tacite et complaisante des autres membres du peuple dominant (nous)... Combien en ai-je entendu dans les médias s'indigner des méthodes, qualifiées de choquantes, employées par les associations qui montrent des vidéos de nos crimes ? Ils oublient si facilement que ce qui est choquant, c'est la réalité dévoilée par ces images, et non les méthodes qui nous les révèlent.

Ce qui diffère, ce sont les buts et les motivations.

Dans le cas d'un holocauste, le but est d'anéantir un groupe d'individus afin de le faire totalement disparaître. La motivation est la haine de ce groupe. On veut éliminer tous ces individus jusqu'au dernier.

Dans le cas de notre industrie criminelle dirigée contre les non-humains, le but est tout autre. Il s'agit d'utiliser des individus en les réduisant à l'esclavage et en consommant la matière de leur corps, et/ou ce qu'ils produisent. On les considère comme de simples ressources à notre disposition.

Comme l'extermination de ces êtres n'est pas recherchée, mais au contraire non souhaitée, leur nombre est sans cesse renouvelé par une reproduction de plus en plus artificielle. La motivation est le profit de leur exploitation. Afin d'optimiser cette dernière, nous n'hésitons pas à modifier ces corps par des sélections génétiques.

Négationnisme

Il existe des gens qui nient l'existence de tel ou tel génocide, des camps d'extermination, des chambres à gaz... Ceux-là aimeraient faire disparaître ces faits de l'histoire officielle. Ceci est bien heureusement interdit par la loi. C'est un délit appelé le négationnisme.

Génocides et meurtres industrialisés des non-humains ont tous deux leur négationnisme, mais un négationnisme différent pour chacun.

Le négationnisme concernant les crimes sans cesse perpétrés de milliards de non-humains existe aussi. En fait, ce négationnisme-là ne dit pas « cela n'existe pas », mais « cela n'a pas d'importance. Il ne s'agit pas de crimes, car ce ne sont que de simples ressources que nous exploitons. » Ce ne sont donc pas les actes qui sont niés, ce ne sont pas les faits en eux-mêmes, mais leur caractère criminel qui est nié. Voici la première différence entre les deux négationnismes.

La deuxième différence est que, dans le cas d'une tentative d'extermination d'humains, les négationnistes sont heureusement très minoritaires et ils sont condamnés par la loi et par la majorité. Alors que, dans le cas de l'exploitation des non-humains, les négationnistes passifs sont une écrasante majorité.

Ce négationnisme candide est tant répandu, il a tellement investi nos habitudes et notre esprit qu'il se pratique avec une bonne foi désarmante.

Au moment où je n'en étais qu'à la moitié de l'écriture de ce chapitre, j'ai entendu sur RMC une interview de Marie Chabrand, vice-présidente de l'association Vegan Impact. Après qu'elle eut expliqué très clairement ce qu'était le véganisme, que ce mouvement purement et exclusivement éthique consistait à ne plus exploiter les animaux, son intervieweur a parlé de poules qu'on peut avoir chez soi en disant d'un air de celui qui ne comprend pas qu'on soit aussi borné : « Mais si on a des poules chez soi... Il n'y en a pas de produits chimiques dans les œufs, tout de même ! » L'information « éthique, compassion... » n'avait pas réussi à atteindre son esprit. Il pensait qu'il s'agissait d'un problème de malbouffe. « Je ne consomme aucun produit d'origine animale pour ne pas exploiter les animaux », cela était sans doute pour lui aussi farfelu que : « Je ne m'assois jamais pour ne pas fatiguer les chaises. »

Abolitionnistes de deux époques

Thomas Clarkson était un abolitionniste anglais anglican, né le 28 mars 1760, mort le 26 septembre 1846.

Il combattit l'esclavage avec une grande efficacité en informant le peuple sur la manière dont les esclaves étaient traités. Pour rassembler le plus d'informations possible, il mena des enquêtes et recueillit nombre de témoignages chez ceux qui vivaient du commerce et de l'exploitation des esclaves. Il donna toutes ces informations à l'ATSS (Anti-Trade Slavery Society), une organisation abolitionniste qui en fit usage pour informer les gens.

En 1788, Thomas Clarkson parvint à se procurer un document qui allait grandement servir la cause abolitionniste en stigmatisant les esclavagistes : les plans du navire négrier Brookes qui dévoilèrent les inimaginables conditions de survie imposées aux esclaves pendant la traversée qui durait trois mois ; les dessins montraient la place dérisoire allouée à chacun des 454 hommes transportés par le bateau⁵⁷. Toutes les révélations de ce genre eurent un grand impact sur l'opinion publique.

On peut dire que Thomas Clarkson était un lanceur d'alerte de l'époque.

Bien sûr, certains ont dû critiquer ses méthodes, dire qu'elles étaient choquantes, que ces abolitionnistes étaient des extrémistes. Il y a bien dû y en avoir pour dire qu'ils ne voulaient pas regarder, car ils étaient trop sensibles. Et aussi ceux qui s'indignèrent : « Ces abolitionnistes sont très intolérants ! Chacun fait ce qu'il veut ! S'ils n'en veulent pas, qu'ils s'en passent, mais si j'en veux, moi, des esclaves ! »

L'histoire se répète avec les images dévoilées par les abolitionnistes animalistes.

Contre-argumentaires courants

Quelques-uns des contre-arguments les plus courants qu'on entend ici ou là.

Le lion mange la gazelle

Ah ! C'est un grand classique ! Je l'entends ou le lis souvent celui-là. Il y a bien sûr des variantes, car on peut remplacer le lion par un tigre ou la gazelle par une biche... Mais bon, on comprendra que le sens reste le même. Ou plutôt l'absence de sens reste la même. Car, et alors ?

Nous sommes bien sûr censés comprendre que, puisque le lion mange la gazelle, il n'y a aucun mal à ce que nous mangions des animaux nous-mêmes. Nous sommes invités à nous considérer comme de fiers prédateurs tout en haut de l'échelle alimentaire. Des prédateurs sans prédateur qui mangent qui ils veulent, car ils sont les plus forts. C'est comme ça, c'est la vie ! Le plus fort mange le plus faible... et blablabla tout ça...

Bien ! Voyons cela :

(Pour ne pas compliquer, je ne souligne pas qu'à vrai dire c'est la lionne qui chasse.) (Hein ? Ah ! si je l'ai souligné, mince ! Tant pis, continuons.)

Pour manger une gazelle, les lions doivent pouvoir l'attraper, et c'est loin d'être facile. Les lions trop vieux pour chasser, ou bien

blessés pour une quelconque raison, meurent tout simplement de faim.

Jusqu'à ce qu'elle soit tuée par un lion, la gazelle a disposé de sa vie de gazelle en liberté. Elle n'a pas croupi entravée dans l'obscurité, on ne l'a pas brutalement séparée de sa mère... Elle n'a subi aucun des atroces traitements que les hommes font endurer aux animaux qu'ils élèvent. Donc, déjà, la comparaison n'est pas pertinente.

Mais poursuivons : vu que le lion doit employer sa ruse, sa stratégie de chasse et une excellente forme physique pour se nourrir, il mérite d'être appelé un prédateur. C'est lui qui tue, quand il parvient à attraper sa proie. La proie de l'homme est une barquette de viande ou de la charcuterie, des morceaux de non-humains déjà morts. Il n'a ni chassé ni tué sa proie. Il mange un animal déjà mort. Un non-humain tué par quelqu'un d'autre (qui n'a lui-même pas eu besoin de le chasser). Ceux qui font usage de ce fameux « Le lion mange la gazelle » n'ont souvent même pas le courage de regarder quelques photos ou vidéos de ce qui se passe dans un abattoir. Dans le dictionnaire, on apprend que celui qui mange les cadavres d'animaux tués par d'autres est un charognard. Nécrophage désigne celui qui mange du cadavre.

C'est moins prestigieux que prédateur, c'est sûr, mais selon les définitions de ces mots, l'homme carniste moderne est un charognard ou un nécrophage. Si l'on veut éviter de l'appeler ainsi, il faut changer la définition de ces mots. Par exemple, on pourrait ajouter : « sauf les humains, parce que... euh... nous c'est pas pareil... »

Mais continuons à examiner ce fameux missile argumentaire.

Nous étions donc invités à prendre exemple sur le lion parce que nous serions des « prédateurs » supérieurs à tous les non-humains, nous, seuls au sommet de l'Évolution. Mais quelle surprenante idée que celle de prendre exemple sur une créature censément inférieure à nous sous le prétexte que nous lui sommes supérieurs !

C'est un bien drôle de paradoxe de souligner que nous sommes les plus évolués tout en prenant pour exemple ceux qui le seraient, donc, moins que nous. « Lion, je justifie mes actes en te prenant comme

modèle, car tu es inférieur à moi puisque je suis supérieur à tous » ne veut absolument rien dire !

De deux choses l'une :

Soit nous sommes supérieurs aux non-humains, dans ce cas pourquoi en prendre un comme exemple dans notre comportement éthique ?

Soit nous ne sommes pas supérieurs aux non-humains. Autrement dit, ils sont nos égaux. Dans ce cas pourquoi les exploitons-nous sous le prétexte que c'est dans l'ordre naturel des choses que le plus évolué exploite le plus faible ?

Ajoutons au passage que le lion n'a pas le choix, alors que l'homme, si. Et c'est bien de ça qu'il devrait être fier, plutôt que de s'enorgueillir d'être en mesure de dominer et d'en profiter. « Aaaaah ! Péter la gueule ! », comme dirait la marionnette de Stallone des Guignols de l'info. J'ai déjà dit ce que j'ai toujours pensé de la chasse dans le chapitre « La chasse », mais je vais en répéter une partie ici :

Que peut-on penser des chasseurs qui pourraient arguer du fait qu'ils chassent, eux ? Ben... qu'ils se trompent ! Ils ne chassent pas plus que le mec qui s'achète un sauciflard. Quand l'un d'entre eux tue une personne non-humaine, c'est en utilisant une arme, donc une technologie qu'il n'aurait jamais pu fabriquer, et encore moins inventer lui-même. Il est assisté par une ingénierie. Celle de son espèce, certes ! Mais, lui, il n'a fait qu'appuyer sur une détente. Et en plus, souvent, ils manquent leur cible. Il leur arrive même de se tuer entre eux. Je n'ai jamais entendu dire qu'une lionne en avait tué une autre dans un accident de chasse.

Il y a tellement d'aberrations à relever dans cette courte déclaration qui croit être d'une insolente pertinence ! Elle nous invite donc à prendre exemple sur la nature, en particulier le lion. Bien ! Dans le but de donner la priorité à ses propres gènes, le lion tue les lionceaux qui ne sont pas de lui quand il se rapproche d'une lionne. Les hommes devraient-ils agir ainsi ?

Pourquoi copier seulement le lion ou les grands fauves ? Il y a tant d'autres formes de vie qui peuvent justifier nos comportements :

Une femme a tué son compagnon. Oh, ce n'est pas si grave, la mante religieuse le dévore bien après l'accouplement !

Et pour ce qui est de prendre exemple sur la nature, j'aimerais savoir quel animal nous a inspirés pour continuer à consommer du lait à l'âge adulte, qui plus est le lait d'autres espèces. Le lion adulte tête-t-il les femelles girafes, zèbres ou hyènes ?

Le cri de la carotte

Encore un grand classique ! Celui-ci se veut drôle. Il est tellement répandu qu'il est difficile à éviter ! Je l'ai encore entendu, il n'y a pas très longtemps, sur un plateau de télévision.

Par « Le cri de la carotte », certains veulent dire que les plantes ressentent peut-être elles aussi de la douleur et qu'il est donc ridicule de s'occuper de la souffrance animale quand on mange des végétaux.

« Le cri de la carotte » veut dire : s'il faut tenir compte d'autres souffrances que celles des humains (et celles des quelques animaux que notre culture a choisi de choyer), alors ! Hein ! Quelle idée farfelue ! On ne s'en sortira plus !

1) En fait, les végétaux ne souffrent évidemment pas ! Ils ne peuvent pas souffrir, parce qu'ils sont dépourvus de système nerveux. Ce qui est parfaitement logique puisqu'ils ne disposent pas non plus de moyens de se déplacer pour s'éloigner d'une source de douleur. Alarmé par des capteurs, des cellules réceptrices appelées nociceptives, le système nerveux envoie un signal, nommé douleur, au cerveau pour annoncer qu'il y a un danger quelque part, une source de chaleur par exemple. Cela permet à une créature, qui en a les moyens, de s'éloigner de ce danger, d'avoir un comportement d'évitement. Les végétaux n'ont aucun moyen de fuir ; à quoi leur servirait-il dès lors de ressentir la douleur ?

2) Même si les végétaux ressentaient la douleur, il serait alors toujours recommandé de ne pas manger de la chair puisque, nous l'avons vu, il faut 10 protéines végétales pour produire 1 protéine animale. En consommant directement des végétaux, nous en détruisons donc 10 fois moins.

À trop aimer les animaux, on n'aime plus les humains !

C'est un reproche que l'on entend assez souvent. Comme si l'un excluait forcément l'autre ! Notons au passage que ceux qui utilisent le plus aisément cet aphorisme n'entreprennent rien non plus pour leurs semblables ; se comportant comme s'ils étaient eux-mêmes leur seul centre d'intérêt, ils ne servent à rien.

D'aucuns prétendent que l'antispéciste méprise l'humanité. En d'autres temps, nous les eussions entendus nous expliquer que l'antiracisme était une forme de détestation des Blancs ou que l'antisexisme était une forme d'exécration des mâles...

Je trouve aussi curieux que cette remontrance ne soit adressée qu'à ceux qui donnent de leur temps pour la cause des non-humains. Dit-on à un passionné de bridge : « À trop aimer les cartes, on n'aime plus les humains ! » ? Ou à un cycliste amateur : « À trop aimer le vélo, on n'aime plus les humains ! » ?

Avec tous les problèmes qu'il y a dans le monde...

« — Avec tous les problèmes qu'il y a dans le monde ! Tu ne trouves pas que c'est déplacé de s'occuper des animaux ? »

C'est une variante de « À trop aimer les animaux, on n'aime plus les humains ! »

Les humains d'abord, donc ! Ça rappelle « Les Français d'abord ! » Mais, bon...

Il ne s'agit nullement de s'occuper des animaux non-humains. Ce n'est pas ce que le véganisme prône. Il y a d'ailleurs certainement autant de braves gens omnivores qui agissent pour les animaux en difficulté que de véganes. Le bon cœur n'est pas une exclusivité végane !

Il ne s'agit pas de choisir une priorité entre humains et non-humains.

Il ne s'agit pas de donner quelque chose aux non-humains aux dépens des humains.

Il ne s'agit pas de faire quelque chose pour eux, mais seulement de ne plus rien faire contre eux.

Non, le véganisme ne recommande pas de s'en occuper, il demande seulement qu'on ne les exploite plus, qu'on leur foute la paix, qu'on ne leur vole plus leur chair, leur peau, leur lait, leurs œufs, leur vie.

Il ne s'agit donc même pas de faire le bien, il s'agit de ne plus faire le mal.

« — Oui, bon, d'accord, n'empêche qu'avec tous les problèmes, les guerres, les attentats, tout ça... militer pour la défense des animaux, ça craint !... Non ? Moi, je trouve que c'est de la sensiblerie déplacée. »

Fallait-il attendre qu'il n'y ait plus de guerres et d'attentats pour militer pour l'abolition de l'esclavage, le droit de vote pour les femmes, contre le racisme, le sexisme, l'homophobie... ? Faut-il encore attendre ce moment idyllique pour exiger que les femmes aient, enfin, le même salaire que les hommes à travail égal ?

Imaginons-nous sous le joug d'une espèce supérieure à la nôtre qui nous exploiterait, comme nous exploitons nous-mêmes les autres espèces. Imaginons aussi que ces êtres, qui nous domineraient, soient aussi occupés que nous à se massacrer les uns les autres, avec autant de folie que nous. Ne souhaiterions-nous pas de tout notre cœur que certains d'entre eux luttent pour nous libérer, pour faire fermer leurs abattoirs ? Ou trouverions-nous cet activisme déplacé, tant que tous leurs propres conflits et autres problèmes, créés par eux-mêmes, ne seraient pas réglés ?

Tu imposes ton choix à tes enfants, ça craint !

Ce reproche qu'on peut vous adresser quand vous êtes végétalien vient de ce que les autres, ceux qui ne le sont pas, pensent que ce sont eux les gens normaux et que c'est vous qui êtes une sorte d'excentricité.

Deux choses :

- Le même reproche peut être adressé aux omnivores. Leurs enfants ne choisissent pas plus. Si c'était si naturel que ça de manger

de la chair pour un humain, si cela allait de soi, si nos enfants en avaient instinctivement envie, la propagande de la chair n'aurait nul besoin de s'inviter dans les écoles. Pourtant :

La propagande de la viande s'invite dans les écoles

Du 3 octobre et jusqu'au 3 février 2017, l'association interprofessionnelle en charge de la promotion de la viande et du bétail (Interbev) interviendra dans 1 500 écoles primaires françaises.⁵⁸

Le spécisme est une idéologie oppressive que nous inculquons à notre progéniture. Je me souviens très bien d'avoir moi aussi « programmé » mes propres enfants ainsi, en toute innocence et avec la meilleure bonne foi, car j'ai été moi aussi éduqué comme ça. Aujourd'hui, je regrette d'avoir commis cette erreur. Il n'y a pas de mauvais parents en la matière ; tous pensent sincèrement bien faire. C'est ainsi que perdurent le meilleur et le pire. L'essentiel est de repérer le pire pour le sortir du cycle de notre transmission culturelle. Pour cela nous devons beaucoup à Richard Ryder, qui a débusqué le mal en lui donnant un nom : « spécisme ».

- Il est intéressant de noter que cette critique n'est adressée qu'aux végétariens et végétaliens. Je n'ai jamais entendu reprocher à des parents d'imposer leur religion ou leurs idées politiques ou leur façon de vivre à leurs enfants.

Ceux qui enseignent à leurs enfants que les patrons sont tous des salauds ou, à l'opposé, ceux qui expliquent à leur progéniture que l'essence de la vie c'est de marcher sur la tête des autres pour être riche à n'importe quel prix, ceux qui disent à leurs enfants que Dieu a tout fait, ou ceux qui leur enseignent que l'Univers s'est fait tout seul sans problèmes... tous ceux-là sont pénards, même si on n'est pas d'accord avec eux, on comprendra qu'ils inculquent leurs convictions à leurs gosses.

Mais les parents qui éduquent des enfants végétaliens risquent encore aujourd'hui de s'exposer à des réprobations plus ou moins discrètes. Ceux qui élèvent des enfants obèses gavés de Macdococa,

non. On ne leur dira pas : « Tu imposes ton choix à tes enfants, ça craint ! » Pourquoi ?

Essayons de tourner la tête à l'envers pour réfléchir : Pourquoi ?
Non ! je ne comprends pas mieux.

OceanofPDF.com

Hitler était végétarien

(Si, si ! On l'a fait remarquer, ça.)

Outre le fait qu'on n'en sait véritablement rien, car des témoignages contradictoires s'affrontent⁵⁹, et alors ? Lui et Staline avaient une moustache... que penser des moustachus ? Ce sophisme de mauvaise compagnie est juste grotesque !

Sans élevages, il n'y aura plus d'animaux d'élevage

Si on n'élève plus d'animaux, il n'y aura plus d'animaux d'élevage, ça craint.

Alors là, La palice s'est fait défoncer la tronche sur son propre terrain !

Ça tombe sous le sens ! N'est-ce pas ? J'ai pourtant entendu cette mise en garde plusieurs fois. À une époque antérieure, cette géniale observation eût été : « Si on abolit l'esclavage, il n'y aura plus d'esclaves ! »

En fait, c'est bien le but que veulent atteindre les abolitionnistes. Si on abolit l'exploitation animale, et donc l'élevage, il n'y aura plus de cochons immobilisés dans l'obscurité, plus de vaches aux mamelles hypertrophiées pleurant leurs enfants disparus, plus de veaux tremblant dans les box de contention, plus d'agneaux assommés à coups de crochet ou écartelés vivants, plus de poules pondeuses vivant sur la surface d'une feuille A4, plus de poulets-monstres incapables de marcher, plus de moutons-monstres incapables de survivre sans qu'on les tonde... Toutes ces misérables existences n'existeront plus.

Il n'y aura plus que des non-humains en liberté qui assumeront leur existence, comme nous assumons nous-mêmes la nôtre. Même si vivre libre n'est pas toujours facile, ce ne pourra jamais être pire que de subir notre tyrannie.

Les animaux ne respectent pas nos droits

Les humains n'ont donc pas l'obligation de respecter les leurs.

(Si, si ! Elle existe celle-là aussi.)

Même chez les humains, il existe nombre de situations dans lesquelles certains sont incapables de tenir compte des droits des autres. Toutes les personnes mentalement limitées et les jeunes enfants n'ont pas la possibilité de respecter les droits d'autrui. Nous ne leur en tenons pas rigueur, car nous savons qu'elles ne le peuvent pas. Il ne vient heureusement à l'idée de personne de les manger, de les téter, d'utiliser leur peau, de les faire sauter dans un cerceau, de se promener sur elle en montant sur leur dos...

Chez les humains, il y a même certains individus qui ne respectent pas sciemment les droits juridiques et éthiques d'autres humains. Travail de clandestins dans des caves, marchands de sommeil, proxénétisme, viols, rackets... Pour autant, ceux-là non plus, nous ne les mangeons pas, nous ne les... etc. Je n'ai jamais vu des chaussures en cuir de proxénète ou du ragoût de violeur.

Il n'y a aucune raison de ne pas nous comporter de même avec les non-humains. Encore une fois, la seule manière d'être l'espèce supérieure, c'est d'être l'espèce supérieure. Et ce n'est pas en nous comportant comme des délinquants amoraux que nous y arriverons.

Les animaux s'adaptent à la vie qu'on leur impose

« Les animaux nés en élevage intensif s'adaptent forcément aux pires conditions de vie qu'on leur impose, puisqu'ils n'ont rien connu d'autre. »

J'ai déjà lu et entendu cet aphorisme plusieurs fois (une de ses expressions consacrées est : « Étalonner sa notion de bien-être »). Il est cruel et faux.

Cruel, parce que, même si c'était vrai, cela ne justifie pas pour autant de dégrader l'existence d'une créature sentiente sous prétexte qu'elle n'a aucune référence pour mesurer l'ampleur de sa misère. Imaginons qu'il s'agisse d'humains et cette même déclaration rencontrerait la réprobation générale. La trouver acceptable pour les non-humains, c'est être spéciste, puisque la seule différence qui sépare les deux cas, c'est l'espèce qui est en jeu.

Ensuite, cette déclaration est fausse, car, on l'a vu plus haut dans les chapitres consacrés à l'élevage intensif, les conditions de vie sont

tellement difficiles à supporter qu'un certain pourcentage d'animaux en meurent. Comme le disait déjà en 1964 Ruth Harrison dans son livre *Animal Machines*, « la cruauté n'est reconnue que lorsqu'elle n'est plus rentable », c'est-à-dire quand le nombre d'animaux qui meurent de leurs conditions de vie représente une perte qui commence à réduire la rentabilité. Tant que ce seuil n'est pas atteint, l'industrie s'en fout. Jusqu'à 10 % de poules pondeuses en batterie meurent, soit de soif ou de faim (parce qu'elles sont bloquées dans une situation qui les empêche d'atteindre la nourriture ou l'eau) soit de terribles blessures provoquées par les coups de bec des congénères, car les oiseaux deviennent fous à cause des conditions de vie insupportables. Imaginez que leur population est si dense qu'ils n'ont même pas la place d'ouvrir leurs ailes pour s'étirer !

La mortalité est encore plus grande pour les élevages de lapins ; dans les cas extrêmes elle atteint 30 %. Dans tous les cas, les souffrances ne sont pas que physiques ; elles sont aussi psychologiques. Les non-humains souffrent de terribles frustrations correspondant aux besoins propres à leur espèce. Les poules éprouvent le besoin de gratter le sol pour chercher ce qui s'y cache. Les animaux souffrent tous d'un ennui mortel extrême à cause de la pauvreté de leur environnement : du grillage, encore du grillage et rien d'autre que du grillage.

Je rappelle qu'un veau passe sa misérable petite vie jusqu'à l'abattoir dans un espace inférieur à 2 m² !⁶⁰ Cela fait qu'il lui est impossible d'accomplir un pas, de se retourner sur lui-même pour se lécher ou se mordiller afin de soulager une démangeaison, et même d'adopter la position de sommeil propre à son espèce : la tête sur le flanc. Il souffre affectivement d'être séparé de sa mère, rappelons que c'est un bébé. Son alimentation est volontairement appauvrie en fer dans le but de l'anémier afin que sa chair soit blanche, ce qui plaît au consommateur. Cette anémie volontaire provoque un tel manque qu'il tente de lécher tout ce qui est en fer autour de lui. Pour qu'il ne puisse le faire, on tient ce métal loin de lui. À cette fin, et contre cette faim, les matériaux privilégiés pour les box sont le bois ou le plastique...

Imaginez-vous, entouré d'humains, sur du grillage jour et nuit, si serrés les uns contre les autres qu'il vous serait à tous impossible d'écarter les bras ! Et quelqu'un de bien-pensant qui dirait de vous : « Ils ne sont pas malheureux, puisqu'ils n'ont connu que ça. »

Jocelyne Porcher, chargée de recherche à l'INRA⁶¹, écrit :

Tout ce système est une immense fabrique de souffrance. Comment font-ils pour ne pas la ressentir, ceux qui achètent le jambon ? Comment font-ils pour ne pas dire non ?

Pour les animaux, la vie sauvage est bien plus dure

Pour les animaux, la vie sauvage serait bien plus dure que celle que les hommes leur offrent en les élevant. À l'appui de cette affirmation, on fait généralement observer que : « les animaux d'élevage sont certes captifs, mais nourris et protégés jusqu'à leur mort. Alors que dans la vie sauvage, ils se font souvent attaquer par des prédateurs et subissent les caprices de la nature du genre sécheresses et autres fléaux. »

Après tout ce que nous avons vu sur les conditions d'élevage, il faut être très mal informé ou d'une extrême mauvaise foi pour dire une telle chose. Presque tous les animaux, en effet, sont conduits à l'abattoir alors qu'ils sont à peine adolescents, n'ayant connu de la vie que d'extrêmes souffrances. Quant à ceux qui atteignent l'âge adulte, proportionnellement très rares, ils subissent une existence de forçat pour finalement mourir comme les autres, au même endroit.

L'argument économique

Pêche, élevage, chasse, cirque, corrida, maroquinerie, fourrure... toutes ces activités basées sur l'exploitation des non-humains génèrent un grand nombre d'emplois.

Bien sûr, mais pour autant, la légitimité du comportement des humains que nous sommes ne se mesure pas à l'aune du profit. Seul notre égoïsme est proportionnel à notre intérêt. Si le profit était éthique, nous serions tous des saints, tant il est vrai que c'est notre inclination naturelle de penser avant tout à nous.

Si nous devions vraiment conserver tous les intérêts économiques, s'ils comptaient plus que tout, alors nous légaliserions le proxénétisme, les trafics d'armes et de drogues, l'esclavage aussi. À son époque, celui-ci générerait beaucoup d'emplois qui ont été perdus lors de son abolition officielle. Je précise officielle, car il existe encore officieusement, çà et là, malheureusement, mais le fait qu'il soit officiellement interdit aujourd'hui est tout de même un réel progrès. Il se trouve que cet exemple est particulièrement pertinent, car l'argument économique a été souvent utilisé par ceux qui s'opposaient à l'abolition de l'esclavage. Comme quoi, encore une fois, l'histoire se répète en renforçant l'analogie entre l'exploitation des non-humains et l'exploitation des humains.

Pour poursuivre le propos, si l'activité économique primait sur la morale, les tueurs à gages seraient toujours en droit de poursuivre leur activité professionnelle au grand jour. Tous ces exemples montrent bien que notre éthique doit, et sait, dire « non ! » quand nous savons qu'une chose n'est pas juste. C'est surtout de ça dont nous devons être fiers en tant qu'humains. Ce n'est pas de dominer sans contraintes éthiques, sous le prétexte que le lion mange la gazelle... tout ça...

L'homme a besoin de viande pour sa santé

Cette affirmation est reliée à la croyance que seule la viande apporte des protéines. C'est une contrevérité. Je le pensais, moi aussi, avec autant d'entêtement que je pense aujourd'hui que la Terre est ronde. Quand j'ai appris que c'était une erreur, que les protéines ne sont pas seulement dans la viande, j'ai cru découvrir que ma planète était cubique !

Non seulement la chair n'est pas la seule à contenir des protéines, mais en plus de cela elle en contient bien moins que certains aliments végétaux. Le bœuf n'en contient en effet que 26 %⁶². Alors que le seitan, par exemple, peut en offrir jusqu'à 75 %⁶³. Mais en dehors de ce champion de la protéine, quantité d'autres aliments végétaux en fournissent aussi : toutes les céréales, les oléagineux... Les haricots secs, les pois chiches et les lentilles sont aussi protéinés

que de la viande. « 125 g de haricots secs contiennent autant de protéine qu'un steak de viande ou de poisson !⁶⁴ » On voit donc que les protéines sont très très loin d'être l'exclusivité de la chair animale.

Terminons le sujet en méditant sur le fait que, dans le monde, quelque 600 millions de personnes sont culturellement végétariennes depuis des générations. Plus d'un demi-milliard ! Dix fois la population française ! Si tous ces braves gens étaient à l'article de la mort, je pense que ça se saurait ! Non ? Ils ne seraient plus là depuis longtemps.

La tradition

La tradition est le contraire de l'évolution quand elle empêche de remettre en cause ce qui n'est pas une bonne chose. Heureusement que nous avons su mettre fin aux traditions lorsqu'il le fallait. Ainsi, il fut une époque où les sacrifices humains étaient une tradition pour de nombreux peuples.

Dans certains rites traditionnels, les Chaldéens brûlaient vifs leurs propres enfants dans le but d'obtenir les faveurs de la divinité Baal.

Chez les Aztèques, comme dans nombre de civilisations précolombiennes, le sacrifice humain était une tradition très courante. Les méthodes de sacrifice étaient variées : par extraction de sang, par ablation du cœur... (Oui ! c'est ouf ce que nous avons pu faire ! (quoique ce que nous faisons toujours n'est guère plus tendre, c'est vrai ! (mais, aujourd'hui, c'est hors du cadre de la tradition. (Je veux dire qu'arracher le cœur de quelqu'un n'est plus officiellement reconnu comme une tradition à conserver. (Quoi qu'il en soit, je referme toutes les parenthèses à présent parce que je commence à m'y perdre)))))).

En France, la fête des feux de la Saint-Jean offrait force réjouissances traditionnelles. L'une d'elles consistait à brûler vifs des chats en public. Extrait d'un texte de la revue La Mosaïque de 1835⁶⁵ :

[...] c'était un grand sac de toile attaché au sommet du mât, et dans lequel étaient renfermés vingt-quatre chats, condamnés à

être brûlés vifs, pour la plus grande joie des spectateurs. [...] pendant que des orchestres, placés sur des estrades mêlaient des fanfares aux clameurs de la multitude et aux miaulemens des chats, qui criaient du fond de leur sac, comme s'ils eussent deviné leur sort.

Toujours en France, on brûlait des femmes soupçonnées d'être des sorcières, il n'y a pas si longtemps que ça. Nos traditions actuelles du foie gras et de la corrida apparaîtront un jour tout aussi barbares que les sacrifices décrits ci-dessus (peut-être qu'un type sera lui aussi obligé d'imbriquer moult parenthèses pour en parler). Ce qui serait bien, c'est de faire un effort de compassion pour rapprocher ce futur de nous, afin de léguer à nos enfants un monde moins barbare que celui-ci. Ils feront de même sur d'autres sujets, et leurs propres enfants monteront encore quelques marches... Cet admirable mouvement s'appelle le progrès, et ce qui serait merveilleux, ce serait d'en faire notre tradition principale.

Nous sommes plus intelligents

« Nous sommes beaucoup plus intelligents que les animaux. On n'a jamais vu aucun animal édifier une cathédrale, composer une symphonie ou concevoir un smartphone. Selon l'ordre naturel des choses, cette supériorité nous confère le droit de les exploiter, car c'est ainsi que fonctionne la nature : le plus fort domine le plus faible. »

Le paradoxe amusant dans cette affirmation c'est que ceux qui la font s'approprient l'intelligence des plus brillants de leurs congénères, qui eux ne raisonnent pas forcément ainsi, puisqu'ils sont intelligents justement. Cocasse ! N'est-il pas ?

J'aimerais beaucoup en effet savoir combien, parmi ceux qui mettent cet argument en avant, sont en mesure eux-mêmes d'édifier une cathédrale, composer une symphonie ou concevoir un smartphone. Nul besoin d'être un grand augure pour prédire que s'il était légitime de manger tous ceux d'entre nous qui n'en sont pas capables, il y aurait de la viande pour un bout de temps !

Ensuite, dire cela, c'est affirmer que la force est la seule loi. Avec un tel état d'esprit, nous pouvons donc tous légitimement nous entre-dévorer, nous exploiter, rétablir au plus vite l'esclavage, battre femmes et enfants... À ceux qui diraient : « non, mais là ce n'est pas pareil ! Nous sommes des humains, non, mais quelle horreur ! », je répondrais :

Si nous sommes plus évolués en tant qu'humains, prouvons-le en étendant la portée de notre éthique au-delà des frontières de notre propre espèce. Depuis quand l'égoïsme est-il un signe de plus grande évolution ? Toutes les violences qui nous révoltent quand elles sont dirigées sur des humains et que nous trouvons normales quand les non-humains en sont victimes ne sont légitimées que par notre spécisme, non par notre supériorité autoproclamée. Autoproclamée seulement par ceux d'entre nous qui en ont le plus besoin : d'évoluer.

Comme l'a dit Georges Courteline :

La douceur de l'homme pour la bête est la première manifestation de sa supériorité sur elle.

Anthropomorphisme, disent les anthropocentristes

Ceux qui pensent que les non-humains ont des sentiments et des émotions sont parfois accusés d'anthropomorphisme par certains. Moi, j'accuse ces derniers d'exhiber sans vergogne une arrogance démesurée, de faire du oh-quel-beau-nombril-j'ai-!-morphisme. Plus sérieusement, du bien bel anthropocentrisme pur et dur, bien de chez nous, du super balèze, de celui que rien n'ébranlera jamais. Quelle fatuité de dire : tu fais du moimorphisme, car il n'y a que moi qui peux éprouver de la tristesse ou de la joie ! La leçon d'humilité que nous ont donnée Copernic et Galilée n'a pas été retenue. Non, nous ne sommes pas importants au point que l'Univers tout entier tourne autour de nous. Il ne s'agit pas en effet de « prêter aux non-humains des sentiments humains », comme ils disent, mais d'accepter le fait que les humains ont des sentiments communs avec les autres animaux⁶⁶, car NOUS SOMMES DES ANIMAUX. Torturer et manger des enfants ne fait pas de nous des êtres supérieurs, pas plus que de boire le lait de leur mère.

La mentaphobie est un terme inventé par Donald Griffin, éthologue biologiste qui a fondé les bases de l'éthologie cognitive. Il a proposé ce mot pour mettre en exergue l'embarras de ses pairs à accepter de parler de conscience pour décrire le comportement des non-humains.

Compassion interespèces entre les non-humains

Lorsque j'étais adolescent, il y a donc environ cinquante ans, j'ai vu quelque chose qui m'a marqué à la télévision. Les images étaient alors en noir et blanc. Il s'agissait d'un reportage animalier. Ce devait être La Vie des animaux de Frédéric Rossif, mais je n'en suis pas sûr. Il s'agissait surtout d'une scène très courte montrant un hippopotame qui sauvait une biche de l'agression d'un crocodile. On trouve sur internet une vidéo d'hippopotame qui sauve un impala d'un crocodile, mais je ne pense pas que c'était cette scène-là. Je me souviens que l'hippopotame avait piétiné le crocodile qui s'était enfui sans demander son reste. Avec son gros museau, l'hippopotame avait ensuite aidé la biche à sortir de l'eau puis il était resté près d'elle, essayant de lui prodiguer quelques soins. Tout à fait comme le montre la vidéo avec un impala visible sur internet, mais... Il me semble que ce n'était pas celle-là, j'insiste. Je me souviens des commentaires accompagnant les images qui essayaient d'expliquer pourquoi cet hippopotame avait agi ainsi. L'étonnement dominait. Le commentateur insistait tant sur le fait que c'était extrêmement rarissime dans la nature qu'on eût cru que ce brave homme avait observé la vie de tous les hippopotames du monde durant les cent dernières années. Il ne lui était pas venu à l'idée que ce que les hommes filment du comportement des non-humains dans leur milieu naturel ne représente même pas 0,000001% de ce qui s'y passe. Ensuite, il supposait que cette conduite avait un rapport avec quelque instinct maternel, peut-être frustré ou déviant. Le fantôme du principe de l'animal-machine de Descartes hante encore les esprits. Qu'un non-humain puisse éprouver de la compassion, qui plus est pour une autre espèce ! Non, mais quelle idée ! C'est vrai que c'est très difficile à admettre dès lors que nous ne sommes pas, nous-mêmes, des références en la matière, malgré notre grandeur.

Combien d'entre nous auraient plutôt pensé à la bouffer cette biche ?! Alors, se faire donner une leçon de compassion par un hippopotame... Quelle insolence ! Je plaiderai pour lui en faisant remarquer que, ne sachant pas qu'il était filmé par l'espèce élue, il n'avait pas l'intention de l'humilier. Et, je lui recommanderai de rassurer ceux qui tenteront de l'interroger en leur disant :

— Non, je ne peux pas avoir de sentiments. Je ne suis qu'une bête, mon Seigneur. Même pas un chouchou, un chien ou un chat, juste une bête sauvage. Rassurez-vous, je n'outrepasse pas mes droits ! Les sentiments, c'est vous, ô humains, moi ce n'est que l'instinct.

*

Beaucoup plus récemment, j'ai personnellement vécu une expérience dans laquelle un chien s'est également permis de transgresser la limite qui sied à un non-humain de bon aloi, c'est-à-dire respectueux de sa condition de simple animal. Laissez-moi vous raconter ça et vous laisser juge de son insolence :

Cela s'est passé il y a une quinzaine d'années. J'avais un chien (le contrevenant), qui s'appelait Wafou. C'était un chien au demeurant fort aimable et rien ne m'avait préparé à ce qu'il se rende coupable d'une telle impertinence. J'habitais dans un immeuble au pied duquel s'étalait un espace vert constitué de quelques arbres, un peu de pelouse et une dizaine de bancs. Assis sur l'un d'eux, je lisais tranquillement pendant que Wafou profitait d'une de ses sorties quotidiennes. Il se livrait à ses occupations canines, reniflant çà et là, levant la patte sur quelques buissons... Ce genre de choses que font normalement tous les chiens prévisibles. Absorbé par ma lecture, je ne vis pas venir le coup. Un gémissement à mes pieds me déconcentra. Je fis glisser mon livre de côté pour regarder Wafou qui avait quelque chose dans la gueule et qui me fixait en émettant un petit « iiiiiti » aigu.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chien ? m'enquis-je en lui caressant la tête.

— iiiiiti iiiiiti...

— Certes ! Mais encore ? Qu'est-ce... Que m'apportes-tu, là ?

C'est alors qu'il posa sa trouvaille à mes pieds. Je découvris un petit oiseau, probablement tombé du nid. Un moineau, crus-je reconnaître. Je le pris délicatement pour l'examiner. L'oisillon n'était pas blessé, mais il était visiblement très faible.

— Tu l'as porté dans ta gueule sans lui faire mal ? m'étonnai-je.

— iiiiii iiiiii iiiiii... snif, snif, snif..., répondit Wafou la truffe à deux millimètres du miraculé.

— D'accord, on va voir ce qu'on peut faire.

Je mis mon bouquin dans une poche et, l'oisillon dans le creux de ma main, je me dirigeai vers le hall d'entrée de l'immeuble, suivi par Wafou qui marchait tête en l'air pour ne pas quitter ma main du regard. Dans l'ascenseur, il ne cessa de gémir et me gratta le bas du pantalon avec sa patte pour me signifier qu'il voulait voir l'oisillon. Comme il y avait quelques personnes dans la cabine, je souhaitais rester discret pour éviter les questions, car je n'avais pas plus que ça envie de raconter ma vie. Mais c'était raté ; je dus me baisser et ouvrir la main pour montrer l'enfant aviaire tombé du nid à mon chien. Ce dernier lui prodigua quelques petits coups de langue délicats en poursuivant ses gémissements.

— Oh ! C'est un oiseau, fit une femme. Vous n'allez pas le lui donner à manger, j'espère !

Heureusement, j'habitais au premier étage. La porte de l'ascenseur s'ouvrant, je ne fus pas obligé de répondre. Je sortis du véhicule de transport en commun à déplacement vertical avec soulagement, Wafou collé à ma cheville gauche poursuivant ses gémissements. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je devais faire pour sauver cet oiseau. Chez moi, je le mis dans un bol, sur un matelas de coton. Et, comme c'était l'été et qu'il faisait beau, je laissai le bol à l'extérieur sur le balcon. Mais je l'avais posé trop haut, sur une petite table. Aussi Wafou me harcela-t-il pour que je le mette sur le sol afin qu'il puisse le renifler et monter la garde à ses côtés. Je cédai. Mon tyran canin diminua le flux de ses gémissements, n'émettant plus que quelques « iiiii » de temps en temps entre quelques « snif snif » et deux petits coups de langue. C'était toujours ça ! Que faire ensuite ? Que mange un enfant moineau ? J'ai essayé d'approcher de son bec

toutes sortes de choses, chacun de mes gestes étant surveillé par Wafou avec une vigilance oppressante. Je n'ai pas ménagé mes efforts, pourtant, j'ai même éclaté une mouche pour la proposer à son idole. Hélas, deux heures plus tard le petit moineau a fini par mourir. Wafou l'a su avant moi. Il a beaucoup gémi, puis il s'est désintéressé du bol. J'ai dû attendre ce moment pour me débarrasser de l'oisillon mort.

Que s'est-il passé dans la tête de Wafou ? Instinct maternel perversi ? C'était un mec ! Instinct paternel déglingué, alors ? Pas très probable, hein ! Mais alors, pourquoi a-t-il soudainement eu l'outrecuidance manifeste de donner l'illusion qu'il éprouvait de la compassion pour un oiseau ? À sa décharge, j'avoue que je l'ai mal éduqué. Je ne lui ai jamais parlé du concept de l'animal-machine de Descartes. Je ne lui ai jamais dit que seuls les humains ont une âme, que seule l'espèce élue éprouve de la compassion, ce noble sentiment qui est sien et dont le monde entier bénéficie.

*

Mise en ligne sur internet en avril 2009, une vidéo montre des images saisies par une caméra de surveillance d'autoroute. On y voit un chien risquer sa vie pour en sauver un autre qui a été percuté par une voiture. À l'aide de ses pattes, il tire le corps de son congénère inanimé dans le but de le mettre à l'abri du danger de la circulation.⁶⁷

Il y a aussi l'histoire des poissons Blackie et Big Red, que nous avons vue dans le chapitre « Ce n'est pas mieux dans l'eau. » Big Red ne savait visiblement pas, lui non plus, que la compassion est un délicat phénomène mental qui ne devrait normalement pas lui être accessible. Comme tant d'autres, car il y a force témoignages de ce genre et moult vidéos sur internet qui le montrent, l'hippopotame, Wafou, le sauveur d'autoroute, Big Red, etc. s'attribuent indûment des sentiments qui sont l'exclusivité du genre humain. Tous ces non-humains font de l'anthropomorphisme ! C'est ouf ! Non ? Des non-humains qui font de l'anthropomorphisme ! Non, mais quel culot ! Moi, je trouve ça incroyable ! N'est-ce pas de l'usurpation d'espèce ? Qu'ont-ils fumé, ces insolents bestiaux ?

Autres usurpations de sentiments humains

Mais la compassion n'est pas le seul « propre de l'homme » qui nous est dérobé. Dans leurs extrêmes perfidies, les non-humains font ostensiblement montre de comportements destinés à nous faire croire qu'ils éprouvent des sentiments dûment réservés à l'espèce supérieure. Darwin l'avait déjà remarqué ; voyez vous-même dans ses observations⁶⁸ :

Les animaux inférieurs, de même que l'homme, ressentent évidemment le plaisir et la douleur, le bonheur et le malheur. On ne saurait trouver une expression de bonheur plus évidente que celle que manifestent les petits chiens et les petits chats, les agneaux, etc., lorsque, comme nos enfants, ils jouent les uns avec les autres.

[...]

De même que nous, les animaux supérieurs ressentent la plupart des émotions les plus complexes. Chacun sait combien le chien se montre jaloux de l'affection de son maître, lorsque ce dernier caresse toute autre créature ; j'ai observé le même cas chez les singes. Ceci prouve que les animaux, non seulement aiment, mais aussi recherchent l'affection. Ils éprouvent très évidemment le sentiment de l'émulation. Ils aiment l'approbation et la louange ; le chien, qui porte le panier de son maître, s'avance tout plein d'orgueil et manifeste un vif contentement. Il n'y a pas, je crois, à douter que le chien n'éprouve quelque honte, abstraction faite de toute crainte, et quelque chose qui ressemble beaucoup à l'humiliation, lorsqu'il mendie trop souvent sa nourriture. Un gros chien n'a que du mépris pour le grognement d'un roquet, c'est ce qu'on peut appeler de la magnanimité. Plusieurs observateurs ont constaté que les singes n'aiment certainement pas qu'on se moque d'eux, et ils ressentent souvent des injures imaginaires.

J'ai vu, au Jardin zoologique, un babouin qui se mettait toujours dans un état de rage furieuse lorsque le gardien sortait de sa poche une lettre ou un livre et se mettait à lire à haute voix ; sa fureur était si violente que, dans une occasion dont j'ai été témoin, il se mordit la jambe jusqu'au sang. Les chiens possèdent ce qu'on pourrait appeler le sentiment de la plaisanterie, qui est absolument distinct du simple jeu. En effet, si l'on jette à un chien un bâton ou un objet semblable, il se précipite dessus et le transporte à une certaine distance, puis il se couche auprès et attend que son maître s'approche pour le reprendre ; il se lève alors et s'enfuit un peu plus loin en triomphe pour recommencer le même manège, et il est évident qu'il est très heureux du tour qu'il vient de jouer.

Trêve de plaisanterie, combien de fois entendons-nous que les animaux n'ont pas de conscience ? Quelle fatuité de prétendre savoir ce qui se passe dans la tête des non-humains quand, ne sachant pas trop ce qui se passe dans la leur, tant d'humains se pressent chez des psys ! De telles déclarations gratuites n'ont qu'un seul avantage, c'est celui de démontrer qu'en effet, le ridicule ne tue pas.

Sommes-nous plus intelligents que les non-humains ?

Je désapprouve le fait que, dans notre langue sexiste, le masculin l'emporte sur le féminin et que notamment le terme « Homme » avec un H majuscule désigne l'ensemble de l'humanité. Pour la clarté de mon texte, je choisis toutefois d'utiliser ce terme, pour m'adresser aux humanistes qui l'emploient, sans rappeler sans cesse que j'eus préféré qu'il fût neutre.

Z'auriez pas vu le propre de nous ?

La quête ontologique sans fin.

Les intégristes humanistes cherchent sans cesse une aptitude quelconque mettant en exergue la nature spéciale de l'Homme, une faculté qui lui soit réservée, bref, un propre de l'Homme capable de le distinguer radicalement des autres habitants du monde. Dans leur

esprit, nous sommes une noblesse devant marquer sa différence de nature avec la plèbe. En fait, l'humanisme aimerait que nous nous abstenions de faire caca, afin de réserver cette activité peu valorisante aux non-humains. Ce serait un propre de l'homme par défaut, car il s'agirait de quelque chose que nous serions les seuls à ne pas faire. En plus, ce serait un propre de l'homme propre. Gageons que cette idée doit faire rêver les jusqu'au-boutistes de l'humanisme ségrégationniste qui s'enfoncent dans l'amertume. Et pour cause ! Chaque fois qu'un nouveau propre de l'Homme est proposé, il est mis à mal par les découvertes. Par exemple, un des « propres de l'Homme » fut qu'il fabrique des outils, mais plusieurs espèces nous ont enlevé cette exclusivité. Nombre de tentatives pour trouver ce qui nous est propre ont été tout aussi irrespectueusement remises en question. Le propre de l'Homme est de chercher le propre de lui, en fait. Celui-ci ne lui sera jamais disputé ; il devrait donc s'en contenter.

Même après avoir appris de Copernic puis de Galilée (depuis belle lurette à présent, je dirais même depuis une énorme lurettasse !) que l'Univers ne tournait pas autour de nous ; cette quête ontologique d'une nature sublime de l'Homme ne quitte pas certains esprits.

Donc, sommes-nous plus intelligents que les non-humains ?

Je ne pose pas cette question pour que sa réponse nous éclaire sur le bien-fondé d'étendre notre cercle de compassion à nos compagnons terriens, puisque je suis persuadé que seule la sentience est déterminante à cet égard ; la seule capacité d'un sujet à ressentir la souffrance justifie en effet que nous évitions de lui en infliger. Si l'intelligence comptait plus que la sentience, torturer des personnes handicapées mentales ou des vieillards séniles n'aurait rien d'immoral.

Je vais essayer de répondre à la question : « Sommes-nous plus intelligents que les non-humains ? » par curiosité et pour interpeller ceux qui pensent que notre supériorité cérébrale supposée ferait de nous des êtres d'une essence résolument différente et supérieure, un propre de l'Homme transcendant. Dans ce qui suit, j'appellerai

« intelligence » notre capacité à appréhender et apprivoiser les lois de la nature pour qu'elles nous servent. Pour autant, je ne résume pas l'intelligence à cette unique capacité, j'ai seulement dit que, dans ce chapitre, c'est uniquement cette facette de l'intelligence que je sélectionne. Je ne parlerai que de notre technoscience, en effet, pour deux raisons :

- C'est elle qui, par contraste avec les non-humains, nous donne tant l'impression d'être intelligents par rapport à eux.
- C'est aussi elle qui nous permet de les soumettre à notre bon vouloir.

Imaginons, au sol, une personne humaine moyenne qui utilise son smartphone et, plus haut, un singe perché dans un arbre. Le téléphone, les vêtements, l'activité à laquelle se livre l'humain nous inviteront vigoureusement à penser que l'homme est considérablement plus intelligent que le singe, que nous ne voyons rien faire d'autre que se gratter et pousser quelques cris sans signification pour nous, faire le singe, quoi, comme on dit. Pourtant, l'individu humain de notre exemple n'a inventé ni le téléphone, ni un seul des mots de la langue qu'il utilise, ni les vêtements qu'il porte... Il doit tout à la culture de son espèce ; quel humain sur Terre pourrait en effet expliquer tout seul le fonctionnement complet de son smartphone ? Imaginons que nous isolions de la culture de leur espèce une centaine de nouveau-nés humains en prenant bien soin de ne rien leur apprendre venant de l'extérieur. Vingt ou trente ans plus tard, quelque chose donnerait-il l'impression qu'ils seraient plus intelligents que des chimpanzés soumis de leur côté à la même expérience ? Au mieux, les deux groupes auraient peut-être inventé un rudiment de langage en émettant quelques cris porteurs de sens. Aux yeux des humains « normalement civilisés », les humains isolés seraient des singes. L'intelligence supérieure de l'Homme n'est donc pas dans les individus, mais dans la culture des humains.

Oui mais, entends-je penser par là-bas, si l'Homme avec un grand H possède une culture supérieure à celle du Singe avec un grand S, c'est bien qu'il est plus intelligent, puisque sa culture a mieux su domestiquer les lois de la nature pour créer de la technologie. Même

si le smartphone n'est pas une preuve de l'intelligence supérieure d'un seul humain moyen, il est la preuve de la supériorité de l'humanité en général, concluront certains.

Voyons donc si notre culture technoscientifique est une preuve que l'humanité est d'une essence cognitive radicalement différente de celle du peuple simiesque ; est-elle une preuve que nous avons une intelligence technoscientifique commune plus grande que celle des singes tous ensemble ? Autrement dit : les chimpanzés pourraient-ils, ou auraient-ils pu, ériger une technoscience comparable à la nôtre ?

J'ai choisi des singes, plutôt que d'autres non-humains, pour la simple raison que, comme nous, ils possèdent des mains. De nombreuses autres espèces font montre de capacités cognitives respectables, mais elles ne sont pas pourvues d'organes de préhension permettant de fabriquer des outils.

Notre technoscience n'est rien d'autre qu'une accumulation de connaissances, le savoir-faire étant aussi une connaissance. Pour qu'une espèce puisse accumuler des connaissances, il faut que les individus qui la composent soient capables d'acquérir du savoir et qu'ils soient également en mesure de le transmettre à d'autres membres pour éviter qu'il ne se perde.

Les chimpanzés sont-ils capables d'acquérir et de transmettre des connaissances ? La réponse est oui, personne ne peut le contester. Entre autres choses, ils ont acquis la technique d'utiliser des pierres pour écraser des noix ou des huîtres ; ils utilisent aussi des tiges de bois, dont ils modifient la forme, pour attraper des termites. Ils transmettent ce savoir-faire à leurs enfants. Ceux à qui on a appris un langage de signes l'apprennent à leur tour à leurs petits.

Pourquoi alors les connaissances des chimpanzés ne se sont-elles pas sans cesse accumulées au fil du temps ? Pourquoi sont-elles restées limitées ?

D'abord, n'oublions pas que la somme de nos propres connaissances a également stagné longtemps avant que le processus d'accumulation ne commence.

Quoi qu'il en soit, nous avons fait mieux que les chimpanzés aujourd'hui ! N'est-ce pas là tout de même un signe de notre supériorité ? N'avons-nous pas, nous, Hommes, un truc d'une essence divine en nous, un bidule en plus ? Hein ? Oui, allez, va !...

J'avoue que je ne sais pas vraiment ce qui a fait la différence, mais il y a tout de même quelques éléments de réflexion. Nous pouvons avoir pris la tête dans cette course technoscientifique pour différentes raisons autres que notre intelligence commune supérieure. Quand on voit une personne courir plus vite qu'une autre, ce n'est pas forcément parce que celle qui est en tête est plus rapide que l'autre. Peut-être que la seconde n'a pas envie de courir, que ça la gonfle grave, même, de courir ! Peut-être que celle qui court plus vite a beaucoup plus de raisons de se presser, qu'elle a une nécessité de se hâter que l'autre n'a pas.

Supposons, par exemple, que nos ancêtres ne fussent jamais physiquement favorisés. Imaginons-les plus lents et moins bien armés que les carnivores dangereux, moins rapides que les potentielles proies, péniblement capables d'atteindre les fruits haut placés dans les arbres, mal protégés du froid par leur chiche toison... À cette époque, n'eût-on pas pu les voir un peu comme des singes ratés ? Ainsi, plus poussés que d'autres par la nécessité d'user d'outils, surtout des armes pour se défendre et pour chasser pour commencer, puis...

Bon, mais... si c'était la nécessité qui avait poussé les humains à accumuler des connaissances, comment se fait-il qu'ils eussent commencé si tard à « évoluer », alors que, mal foutus depuis le départ, l'impératif d'assister leur corps existait bien avant.

Peut-être qu'un certain nombre de conditions doivent être réunies pour que l'accumulation des connaissances s'amorce et perdure. Une densité durable de population unie, par exemple. En effet, si un individu découvre ou invente quelque chose, mais qu'il ne peut le transmettre, ou qu'il ne peut le transmettre qu'à des individus qui eux-mêmes ne peuvent pas le transmettre à leur tour, l'invention disparaîtra de l'humanité. Pour que l'accumulation de connaissances prenne un réel essor, il faut une sorte de masse critique pour

reprendre l'exemple utilisé par David Olivier⁶⁹. Ce dernier compare l'explosion de l'accumulation des connaissances à une réaction en chaîne dans un processus de fission. Dans cette comparaison, les atomes d'uranium représentent les humains et les neutrons qui s'échappent d'eux sont les connaissances qu'ils échangent. Pour que la réaction en chaîne devienne explosive, il faut qu'un nombre d'atomes suffisant soient réunis, on appelle cela la « masse critique. »

Au cours de l'histoire des humains, de nombreux départs d'accumulation de connaissances ont pu se produire sans entraîner un processus d'évolution durable. Combien de découvertes ou d'inventions sont restées confinées dans une tribu ? Il suffisait que ce groupe d'humains disparaisse pour une raison ou une autre sans transmettre sa connaissance pour que cette dernière soit perdue.

Un jour, des circonstances durables ont fait que le nombre de connaissances accumulées grâce à un échange plus soutenu a été supérieur au nombre de connaissances perdues. Le savoir a alors commencé à s'accumuler durablement. À partir de là, le processus n'a pu que s'accélérer puisque les connaissances acquises ont facilité le stockage et l'échange du savoir par l'invention de l'écriture, etc.

Avant que cela ne se produise, les hommes étaient déjà des hommes. Aucune baguette magique, nul pouvoir divin ne nous a imprégnés d'un « propre de l'homme » sublime. Nous ne sommes pas subitement devenus d'une nature spéciale. Nous étions toujours et nous sommes encore les mêmes animaux que la nécessité a poussés à apprivoiser les lois de la nature. Tandis que les bonobos, non stimulés par ce besoin, préféreraient passer du bon temps, comme ils ont toujours la réputation de le faire. Après tout, protégés des grands prédateurs dans les arbres qui leur offraient de la nourriture, on peut comprendre qu'ils préférassent s'aimer plutôt que tailler des pierres.

Tout ceci n'est bien sûr qu'un scénario sans prétention, pas même une timide hypothèse. J'aime raconter des histoires. Celle-ci voulait juste montrer que notre capacité à maîtriser certaines lois de la nature n'est pas forcément une preuve flagrante d'une énorme

supériorité intellectuelle, ni d'un humain par rapport à un seul non-humain, ni de toute notre espèce par rapport à toutes les autres. Le propre de l'Homme n'est certainement pas là non plus.

OceanofPDF.com

Mensonges et dissimulations

Shaun Monson, le réalisateur du documentaire Terriens, n'a essuyé que des refus de la part de toutes les chaînes de télévision. Aucune ne voulait diffuser son film au prétexte que les images pouvaient choquer les téléspectateurs. Food Inc, LoveMEATender, Cowspiracy, tous ces documentaires réalisés avec difficulté, sans espoir de gagner de l'argent, mais dans le but d'ouvrir les yeux du public, ne sont pas davantage montrés à la télévision. Ne pas choquer le public en lui apprenant la réalité de nos crimes. Garder les portes de nos élevages industriels et des abattoirs bien fermées et les yeux des consommateurs aussi. Circulez ! Y'a rien à voir !

Le grand souci serait ainsi de ne pas choquer les téléspectateurs. Dissimuler la vérité n'a donc rien de choquant ? Cacher aux gens la provenance de ce qu'ils mangent n'a rien de choquant ? Torturer dans le plus grand secret des millions de personnes non-humaines est moins choquant que de le révéler ? Commettre des crimes est moins choquant que de les dénoncer ? L'assassin est moins choquant que celui qui cherche à stopper ses meurtres en les livrant à l'opinion publique ? Dans le crime, ce qui est le plus choquant, ce n'est pas de le commettre, mais de le révéler.

Quand l'association L214 a donné des images de ce qui se passait dans les abattoirs aux télévisions, ces dernières nous ont prévenus : « Nous avons choisi de ne pas tout montrer pour ne pas vous choquer. » En effet, nous n'avons pas vu grand-chose, mais, moi, ce qui m'a choqué, c'est qu'on ne montre pas tout. Que quelqu'un se permette de décider pour moi ce que je peux ou non voir, même sur les chaînes publiques. Ce que je dois ou non savoir. J'ai bien sûr compris que toutes ces précautions, aseptisant la réalité, étaient surtout prises pour éviter de contrarier les gros annonceurs qui vivent de l'exploitation des non-humains. Ce serait évidemment bien plus difficile de vendre de la publicité aux marchands de chair, de chair de bébés anémiés et de mères harassées en barquette. Seraient pas contents, les mecs ! Grosses pertes de revenus en perspective, s'ils ne voulaient plus passer de la pub !

Non. On ne va pas vous choquer, va !... On va plutôt vous passer des pubs qui nous remplissent bien les poches. Eh, hop ! On nous montre des poules qui dansent le french cancan, tellement qu'elles sont contentes qu'on les mange (et mon c., c'est du poulet ?). Des éleveurs, acteurs, qui caressent des brebis et qui s'attardent le soir pour que les bêtes qu'ils aiment passionnément prennent le temps de manger des jolies fleurs. De magnifiques troupeaux qui batifolent dans des prairies idylliques. Et bien sûr, les produits laitiers (♪ sont nos amis pour la vie ♪ tralalalère !). On nous répète encore que le calcium n'existe que dans le lait et qu'il en faut pour les os toute la vie. On finit par le croire puisqu'un mensonge suffisamment répété devient une vérité. Tellement qu'on en arrive à oublier que de tous les animaux de la Terre seuls les humains continuent à consommer du lait à l'âge adulte, qui pire est d'une autre espèce. Alors que, des girafes aux hippopotames en passant par tout ce que vous voulez, tous les autres animaux ont aussi un squelette qui se porte apparemment très bien, bien que, adultes, ils ne consomment plus de lait. L'intox est tellement efficace qu'on a même négligé que nombre d'animaux non-humains ne sont pas des mammifères ; par définition, ils n'ont donc jamais bu de lait, pas une seule goutte, même enfant. Ils ont cependant un squelette, eux aussi. Un squelette en os, pas en bois ou en plastique. Comment font-ils ça ? Mystères pour la science ! Les plus grands esprits de l'espèce élue se perdent en conjectures... Quand les autruches nous livreront-elles le secret de leur squelette ? Hein ? Vous vous demandez si elles trouvent le calcium ailleurs que dans le lait. Chut... Pourquoi dans les pays en voie de développement, où le lait ne fait pas partie de l'alimentation, les cas d'ostéoporose sont-ils quasi inexistants alors que leur nombre ne fait que croître dans les pays développés, où l'on consomme beaucoup de produits laitiers ?

Quel que soit le grand secret du squelette des autruches et autres non-mammifères, nous, l'espèce élue, nous avons besoin de boire le lait d'une autre espèce pour nos os... Et pour « Paf, paf, paf ! le loup ! » Au fait, le loup, non ; il ne tète pas une loutre ou une hyène, lui. L'humain, il faut qu'il tète des vaches ou des chèvres, sinon ses

os... Houlala !... Être une espèce supérieure pour dépendre d'une pauvre vache, c'est ballot !

Mais, les images choquantes ont bien vite quitté nos esprits de gentils téléspectateurs, d'autant plus facilement qu'on a évité de nous les montrer. Pauvres téléspectateurs trop sensibles que nous sommes ! Heureusement qu'on prend bien soin de nous à la télé ! On va pouvoir continuer à planter nos fourchettes dans de la chair de bébés et à téter leur mère, peinairement.

PETA (People for the Ethical Treatment of Animals), sans doute la plus grande organisation mondiale luttant pour défendre les peuples non-humains, était disposée à donner deux millions de dollars à la chaîne de télévision américaine NBC pour acheter une minute de passage à l'antenne le jour de Thanksgiving, durant la finale du championnat de football américain. Ceci pour diffuser un spot : on y voit une famille se préparant à manger la dinde traditionnelle ; à un moment, les parents demandent à la petite fille de réciter la prière de bénédiction du repas. Mais au lieu de ça, l'enfant raconte toutes les horreurs que la dinde a vécues avant d'arriver sur la table. Le spot ne montrait aucune image dite « choquante », il ne montrait que la famille, pas autre chose. Pourtant, la NBC a refusé de prendre deux millions de dollars pour le diffuser⁷⁰. Au téléphone :

— Vous offrez deux millions pour une minute... Un instant s'il vous plaît !

Tip tip tip tip... (bruit des doigts boudinés du gonze de la NBC sur le clavier d'une calculatrice) : si je diffuse le spot, je gagne deux millions de dollars, mais je perds beaucoup beaucoup beaucoup plus à cause de la pub que les vendeurs de viande ne passeront plus pour me sanctionner. Si je ne le diffuse pas, je perds deux millions de dollars, mais je continue à gagner beaucoup beaucoup beaucoup plus en pub des vendeurs de viande.

— Allô... Non, on ne peut pas le diffuser, ça va choquer les téléspectateurs.

Ce refus d'un média de diffuser le message d'une association au public n'était ni le premier ni le dernier, en Amérique ou ailleurs, dans d'autres pays comme le nôtre, qui sont les premiers à clamer

fièrement qu'ils défendent la « liberté d'expression. » Je ne doute pas que la France soit un des pays où l'on peut jouir d'une liberté d'expression relativement plus grande que celle qui est permise en d'autres lieux. Je sais qu'il y a bien pire ailleurs, que par endroits on peut être condamné aux pires châtements, et même être exécuté, pour délit d'opinion, voire de simple apparence. Je sais cela et je ne crache pas dans la soupe. Mais, justement... Comment expliquer que dans un pays où nous avons le droit de caricaturer et de faire des marionnettes des personnalités les plus influentes, de critiquer qui l'on veut (ou presque), de diffuser des reportages à charge sur presque tous les sujets : intrigues politiques, dangers des pesticides, pollutions industrielles, trafics d'armes, optimisations fiscales crapuleuses des plus grands, exploitations de travailleurs clandestins, trafics d'influence, corruptions, conflit d'intérêts, grand banditisme, Paul Bismutheries en tout genre... Comment se fait-il qu'on ne puisse montrer ce qui se passe dans nos abattoirs ou même seulement dans nos élevages ? Où sont les veaux volontairement anémiés, enfermés dans moins de 2 m² et dans la pénombre ? Où sont les cochons engloutis dans les ténèbres dans une cage qui les contient à peine ? Où sont les lapins angoras, ceux qui hurlent de douleur et de terreur quand on les écartèle avec des sangles sur les tables de torture pour arracher leurs poils ? Où sont-ils ? Et les canards au gavage, incarcérés dans des cages si petites qu'ils ne peuvent ni entrouvrir leurs ailes ni se tenir debout, pourquoi ne les montre-t-on jamais ? Et les poules pondeuses qui deviennent folles au point de se dévorer entre elles ? Pourquoi ces faits ne sont-ils jamais montrés ? Aurions-nous secrètement plus honte des images de nos exactions envers les non-humains que de celle de ce petit enfant humain syrien mort sur le sable d'une plage de Turquie qui a fait la une de tant de journaux ? Il est permis de s'interroger, puisque nous pourrions voir l'une, mais pas les autres. Des reportages historiques nous montrent les insupportables images de la Shoah, des documentaires sur les guerres dans tous les coins du monde nous font voir des images d'horribles dévastations, des plus épouvantables charniers... mais pas un ne dévoile nos crimes quotidiens envers les peuples non-humains, pour ne pas nous choquer. Si nous en avons

tant honte, c'est que ce doit être plus terrifiant encore que toutes les abominations que nous nous sommes infligées les uns les autres, nous les membres de l'espèce supérieure.

Mais ce mal-là se passe ici, et entre à l'intérieur de nos maisons, de nos vies au quotidien ; c'est un sujet « intime » en quelque sorte. N'est-ce pas cela qui dérange ? Il est plus difficile de « balayer devant sa porte » que de juger des actes extérieurs à soi-même.

Dans son œuvre Sans offenser le genre humain, Élisabeth de Fontenay parle de ce déni de vérité beaucoup mieux que moi :

...on refuse de voir que la cruauté envers les bêtes est la chose du monde la mieux partagée et la plus déniée : violence banale quotidienne, légale, celle des atrocités non passibles de sanctions. Car aujourd'hui, ce n'est plus seulement la mort qui constitue pour l'animal la plus atroce atteinte, mais l'emmurement de son pauvre corps, de sa pauvre vie, dans l'abstraction terrifiante de l'animalerie et de la salle d'expérimentation, ou dans l'espace concentrationnaire de l'élevage en batterie.

L'amnésie constitutive de la réalité qui est celle de nos pratiques ordinaires et la cruauté quotidienne dont il s'agit dès lors portent un nom tout simple : l'indifférence. Nous ne sommes pas sanguinaires et sadiques, nous sommes indifférents, passifs, blasés, détachés, insouciant, blindés, vaguement complices, pleins de bonne conscience humaniste et rendus tels par la collusion implacable de la culture monothéiste, de la technoscience et des impératifs économiques. Encore une fois, le fait de ne pas savoir ce que d'autres font pour nous, de ne pas être informés, loin de constituer une excuse, représente une circonstance aggravante pour les êtres doués de conscience, de remémoration, d'imagination et de responsabilité qu'à juste titre nous prétendons être.

Dans son livre *L'animal est une personne*, Franz-Olivier Giesbert écrit :

[...] la plupart des humains se remplissent le ventre de chairs mortes de bêtes dont ils ignorent comment elles ont été tuées. L'abattoir est l'une des dernières terres inconnues de nos démocraties. Une zone de non-droit aussi, on le verra : tous les coups y sont permis. [...]

La vie, si on peut l'appeler comme ça, de la bête à manger, est un secret bien gardé. Sa mort même. De ce côté-là du monde, l'abattoir est un lieu à peu près aussi ouvert que Fort Knox ou le centre opérationnel de la CIA. N'entre pas qui veut. Les curieux ou les journalistes sont repoussés sans ménagement. Le mot d'ordre : « Circulez, y a rien à voir. » Le consommateur lui-même n'a pas le droit de savoir si la viande qu'il mange provient d'une bête saignée après avoir été étourdie ou, pour respecter les règles des abattages rituels, égorgée à vif.

Plus loin, dans le même livre, parlant de l'industrie de la viande :

Bien organisée, elle n'a pas son pareil pour embrouiller son monde. Elle a des ramifications partout, jusque dans les milieux universitaires où des scientifiques renommés, tel Jean-Marie Bourre, grand nutritionniste et membre de l'Académie de médecine, nous exhortent à manger, pour le bien de notre cerveau, des produits tripiers, des charcuteries ou de la viande rouge [...]

Je ne peux avec une grande certitude donner la ou les raisons qui produisent la cécité morale de notre société dès qu'il s'agit de juger nos relations avec les autres terriens, les non-humains. L'apprenti végétarien que je suis a pris conscience de ce grave problème depuis trop peu de temps. Aussi, n'ai-je pas d'analyse miracle. Ce serait trop facile de tout mettre sur le compte de l'argent ; c'est certain qu'il y est pour beaucoup, chez nous, mais l'expérience a montré que, même

dans des régimes qui fonctionnaient sur un autre principe, les non-humains n'étaient pas mieux traités. Les doigts boudinés sur une calculatrice n'expliquent pas tout ; je suis certain qu'ils ne sont pas directement les vrais responsables, pas plus qu'un fusil n'est le meurtrier. Non, ce n'est pas une question de politique. C'est plutôt au plus profond de notre cœur d'être humain qu'il faut fouiller dans l'espoir de trouver l'explication. Mais, comme je ne cesse de le rappeler, je ne suis qu'un apprenti végétarien...

Aseptisation de la terminologie du meurtre

L'aseptisation de la terminologie de nos crimes est une des stratégies de leur dissimulation. Quand on parle de ce qui apparaît sous la peau, dans le cas d'une blessure on emploiera le terme « chair », mais la même chose dans une barquette au rayon boucherie s'appelle de la « viande ». Grâce à « bavette », « filet mignon », « noix pâtissière », on s'éloigne encore un peu de la réalité.

La peau d'un non-humain dont on se vêt s'appelle soit du cuir soit de la fourrure. Il est très facile d'oublier que l'un et l'autre sont de la peau. Dans le premier cas, elle est épilée, dans le second, non. On nous apprend que les hommes préhistoriques étaient vêtus de peaux de bêtes. Ah !... pourquoi « préhistoriques » ? Qu'est-ce qu'il y a de différent aujourd'hui ? Seulement le mot : « cuir » au lieu de « peau de bête ».

En vivisection, il est plus facile de parler de « réflexes d'évitement », pour parler du comportement d'une victime qu'on soumet à une expérience douloureuse. Les non-humains qui subissent ces expériences sont des « outils biologiques » réagissant à la « nociception ».

Tous ces mots qui voilent la réalité nous aident à prendre de la distance par rapport à nos crimes. Cela nous permet de recouvrir notre corps avec une peau sous laquelle il y avait légitimement à l'origine une autre personne. Une personne non-humaine qui voulait vivre aussi fort que nous voulons vivre nous-mêmes. Une personne que nous avons cependant dû tuer pour lui voler ce qui lui

appartenait légitimement. Tout aussi légitimement que notre propre peau nous appartient.

Tous ces mots qui contournent la réalité nous aident à ne pas nous sentir coupables quand nous ingérons de la chair d'enfants non-humains et que nous volons le lait que leur mère leur destinait.

Si nous pouvons légalement faire tout cela, c'est seulement pour une unique raison : parce que la force fait la loi. Cette loi dit que ces crimes sont légaux. Mais, ce qui est légal n'est pas systématiquement juste. N'oublions pas qu'il fut légal de posséder des esclaves et de disposer de leur vie, que la légalité ne prévoyait pas le droit de vote pour les femmes. J'aime croire que le progrès de l'humanité ne s'est pas soudainement figé à notre époque, et mon goût pour l'anticipation me porte à espérer, comme Léonard de Vinci⁷¹, que ce que nous faisons subir aux non-humains sera un jour illégal et jugé criminel.

L'animal dans notre sac de nœuds juridiques

Article L214-1

L'article L214-1 du Code Rural déclare que :

Tout animal étant un être sensible doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce.

L'association « L214 » a d'ailleurs choisi de se nommer ainsi en référence à cet article de loi⁷².

Êtres vivants doués de sensibilité

Le 28 janvier 2015, l'Assemblée nationale a voté en lecture définitive le projet de loi reconnaissant aux animaux la qualité symbolique d'« êtres vivants doués de sensibilité » dans le Code Civil (nouvel article 515-14), alors que jusqu'alors ce dernier les considérait comme « des biens meubles » (article 528). Cette avancée législative a été obtenue notamment grâce à une pétition lancée par la Fondation 30 Millions d'Amis soutenue par plusieurs intellectuels.

Mais, le Code Civil exclut de son domaine de compétence les animaux sauvages. Ces derniers se retrouvent sous la législation du Code de l'Environnement qui ne reconnaît pas leur sensibilité. Il ne les considère pas comme des individus, mais comme des espèces, tantôt nuisibles tantôt protégées. De sorte que la sensibilité d'un animal sauvage est reconnue par le Code Civil tant qu'il est captif, par exemple dans un cirque ou un zoo, mais si cet animal s'évade, ou s'il est libéré, sa sensibilité n'est plus reconnue, car il retombe sous la juridiction du Code de l'Environnement.

Le Code pénal ne reconnaît pas officiellement l'animal comme un être sensible, mais seulement implicitement (je ne sais pas ce que ça veut dire « seulement implicitement »). Les atteintes aux animaux sont classées dans les infractions contre les personnes et les biens, dans le chapitre « Autres délits ». Ces actes de cruauté sont moins sanctionnés que le vol d'un bien.

Les animaux d'élevage sont sous la juridiction du Code Rural, qui énonce la manière de se comporter envers eux. Il reconnaît déjà l'animal comme un être sensible depuis la loi sur la protection de la nature de 1976, mais, malgré ça, il considère que leur souffrance est inévitable, car nécessaire pour nourrir la population.

Étourdissement

Un règlement de l'Union européenne stipule dans son article 4.1 :

Les animaux sont mis à mort uniquement après étourdissement selon les méthodes et les prescriptions spécifiques relatives à leur application exposées à l'annexe I. L'animal est maintenu dans un état d'inconscience et d'insensibilité jusqu'à sa mort.

Déroptions et négligences des lois

Au nom de la tradition locale, la corrida et les combats de coqs sont autorisés en certains lieux.

Au nom des pratiques religieuses, une dérogation à l'étourdissement préalable à la mise à mort est accordée afin de rendre l'abattage rituel conforme à la norme halal ou casher. Pour compliquer encore la chose en la matière, les personnalités

représentatives des deux communautés ne sont pas toutes d'accord. Certaines ne sont pas opposées à l'étourdissement préalable, pourvu que celui-ci soit réversible (électronarcose), d'autres sont contre toute forme d'étourdissement. À noter que des pays majoritairement musulmans, comme l'Indonésie, la Malaisie, les Émirats arabes unis, la Jordanie, sont favorables à l'étourdissement. En Nouvelle-Zélande, le premier pays exportateur de viande de mouton halal au monde, tous les animaux abattus rituellement sont préalablement étourdis par électronarcose.

Rappelons aussi, si besoin est, que même hors du cadre de l'abattage rituel, l'étourdissement se fait souvent très mal, voire pas du tout.

Déclaration universelle des droits de l'animal

1948, Paris, palais de Chaillot : Déclaration universelle des droits de l'homme.

1978, toujours à Paris à la Maison l'UNESCO : Déclaration universelle des droits de l'animal.

30 ans séparent les deux déclarations. Toutes les deux proclamées à Paris, elles ont aussi en commun de ne n'avoir aucune portée juridique et d'être souvent enfreintes, c'est vrai. Mais l'une comme l'autre constituent pourtant un point d'appui pour souligner les exactions. Par les efforts qu'elle a demandés pour être promulguée, la Déclaration universelle des droits de l'animal a au moins le mérite de montrer que certains humains se préoccupent du sort des non-humains. Elle prouve que, parmi ces premiers, certains sont conscients et désapprouvent officiellement la souffrance que nous infligeons à ces derniers. C'est toujours ça.

Création d'un secrétariat d'État à la condition animale ?

À l'heure où, à l'aide de la pulpe de mes doigts, je tapote sur mon clavier pour écrire ce que vous êtes en train de lire, soit le 28 octobre 2016 à 15 h 2 min, devinez qui s'occupe du bien-être animal. C'est le ministère de l'Agriculture. Et plus précisément, qui ? Sans rire,

devinez... La direction générale de l'alimentation. Le lien animal-alimentation ne peut pas être plus officiel, n'est-ce pas ?

Un manifeste, signé le 18 octobre 2016 par 23 personnalités, entre autres par Boris Cyrulnik, Matthieu Ricard et Élisabeth de Fontenay, plaide pour la création d'un secrétariat d'État à la condition animale. Ce document a été remis à l'ancien Premier ministre, Manuel Valls. Nous verrons, bien...

La chair, le lait et Paf, paf, paf ! notre argent !

Pour en encourager la consommation, les prix de ces produits sont maintenus artificiellement bas. Leur marché est sous perfusion des aides de toutes sortes, européennes et nationales. Ce qui est extrêmement pervers, puisqu'on nous prend de l'argent pour réduire le prix des produits qu'on veut nous faire acheter, nous donnant par cette manœuvre l'impression de les payer moins cher, car nous oublions que nous les payons en deux étapes. Le procédé est particulièrement injuste pour ceux qui n'achètent pas, ou qui achètent peu, de produits issus de l'exploitation animale, car ils payent pour ceux qui en consomment beaucoup.

Le site viande.info explique que les aides européennes comprennent : les subventions directes aux éleveurs, les aides à l'exportation appelées restitutions, les interventions sur le marché, les aides pour les campagnes publicitaires.

- Les aides à l'exportation, appelées restitutions, désavantagent injustement l'agriculture locale des pays du tiers-monde, les produits européens étant artificiellement moins chers que les mêmes produits locaux. Il s'agit bel et bien d'une concurrence déloyale.

- Aides pour les campagnes publicitaires. On nous soutire de l'argent pour financer la publicité qui nous incite à acheter. Ben, oui ! Nous payons nous-mêmes notre propre lavage de cerveau ! Ce n'est plus « Paf, paf, paf, le loup ! », mais « Paf, paf, paf, sur nous », là !

Si, si ! C'est complètement fou, mais c'est vrai ! Octobre 2016 « Bruxelles débourse 15 millions d'euros pour la promotion de la viande »⁷³

— Je n'en veux pas !

— Ho, ben, on va te faire payer de la pub qui t'en donnera envie. Pense bien à la regarder surtout, puisque c'est toi qui la finances !

Voyons les aides nationales. Nous avons déjà vu la mise en place d'un plan de modernisation sanitaire dans la filière du foie gras, une aide nationale de 1,5 million d'euros. Ceux qui n'en consomment jamais payent malgré tout⁷⁴.

Le site viande.info nous apprend aussi qu'en 2008, la filière cunicole (élevage de lapins) a bénéficié d'une aide nationale d'un million d'euros. Le 28 octobre 2009, il s'agit d'une aide de 15 000 euros pour chaque exploitation laitière⁷⁵.

Houlaaaa ! Alors, là ! Paf, paf, paf ! sur notre portefeuille. Tout ça pour continuer à téter des vaches esclaves !

Que faire des animaux d'élevage si nous cessons de les tuer ?

Du haut de mon statut d'apprenti végane, je pense que, de toute façon, l'exploitation des non-humains ne cessera pas demain soudainement, hélas. Elle se fera, c'est certain ; abolition de l'esclavage et abolition de l'exploitation animale sont sur la même voie, celle du progrès. Mais, elle se fera probablement progressivement. Plus il y aura de véganes, moins l'exploitation animale sera rentable et plus le marché proposera des produits aux véganes en faisant de la publicité sur ces marchandises. Ce qui aura pour effet de précipiter le phénomène en accroissant encore le nombre de véganes. C'est bien ce qui est en train de se passer ; le nombre de véganes et de produits véganes proposés est déjà en constante augmentation. (Ce qui me donne d'ailleurs la désagréable sensation d'arriver avec un train de retard, sinon deux. Mais, comme mieux vaut tard que jamais, je m'efforce à mon tour de participer à l'extension du véganisme.) Il semble probable qu'à partir d'un seuil critique, on assistera à un effondrement brutal de l'exploitation animale pour cause de faillites, arrêt des élevages et donc fermeture des abattoirs, dépôts de bilan des affaires de divertissements mettant en scène des non-humains dressés... On ne pourra plus entretenir de structures aussi coûteuses qu'un delphinarium, par exemple, pour

dix clients par jour qui viendraient voir des dauphins porter un ballon sur leur nez. Le prix du billet serait inabordable pour conserver la rentabilité de l'affaire.

Autre scénario : peut-être obtiendrons-nous l'abolition juridiquement ou politiquement, avant que l'exploitation ne s'éteigne faute de consommateurs. Mais pour que cela puisse se réaliser, il faudra que les véganes soient majoritaires dans les urnes. Si cela arrive, à ce moment-là, la consommation des produits de l'exploitation sera déjà divisée au moins par deux.

Dans le premier cas, il n'y aura pas du jour au lendemain des millions de ces pauvres esclaves à libérer, car leur « production » diminuera lentement.

Dans le second cas, il y en aura beaucoup moins qu'aujourd'hui, mais ils seront encore nombreux.

Qu'en ferons-nous ? Je ne sais pas. Je ne sais que dire. Je ne suis certain que d'une seule chose, c'est que je veux faire partie de ceux qui agissent pour que nos usines de souffrances et de crimes ferment définitivement le plus vite possible, qu'importe le scénario, pourvu que cela arrive au plus tôt. Nous trouverons des solutions pour réserver le meilleur sort possible aux derniers non-humains nés d'un viol industriel de leur mère. Les prendre en charge jusqu'à leur mort nous reviendra, quoi qu'il en soit, considérablement moins cher que ce que nous coûte le gouffre des subventions destinées à soutenir les éleveurs et les chasseurs.⁷⁶

Co et Ga (enquête personnelle)

Nous étions véganes depuis moins de trois mois quand ma moitié me fit une proposition :

— Si nous adoptions deux poules de batterie ?

Nous avons vu et lu différentes sources d'information au sujet de l'enfer que vivent ces oiseaux, et leurs terribles épreuves l'avaient plus touchée que je ne m'en étais rendu compte. Je n'y avais pas songé moi-même, mais je trouvais que c'était une bonne idée ; d'autant plus que j'avais le projet qui commençait à se préciser

d'enquêter moi-même pour me forger ma propre opinion sur les élevages en batterie.

J'enfonçai mon regard naturellement suave dans le sien en fronedessourcillant interrogativement.

— Ce serait bien, non, d'en sauver deux de l'abattoir ? insista-t-elle.

— Dac !

Une vieille caisse, quelques bouts de bois, des vis, des clous et un tout petit bout de grillage... une heure après, nous avons un poulailler des plus accueillants ; un petit tour à la coopérative agricole du coin et nous revenions avec 10 kg de graines pour poules, un sac de foin et un peu de paille. Nous étions prêts. Il ne manquait plus que les deux oiseaux.

Lors de nos promenades à la campagne, nous avons fait la connaissance de quelques paysans. Après en avoir questionné quelques-uns, nous fûmes en possession de deux adresses de producteurs d'œufs qui élevaient des poules en batterie. Nous nous rendîmes chez l'un d'eux.

Long chemin de terre au milieu des vignes, nuages de poussière derrière nous, alignement de grands peupliers... je vous passe les descriptions bucoliques soporifiques. Au bout de ce chemin s'étirait un grand hangar de quelque 150 mètres de longueur sur 40 ou 50 de largeur. À côté se tenait une vieille ferme, ou plutôt, ce qui avait été une vieille ferme, car c'était à présent une dépendance faisant office de stockage et de lieu de vente d'œufs et sans doute d'habitation pour les éleveurs. Nous nous arrê tâmes non loin d'une petite enceinte en brique destinée à ranger les poubelles, à mi-chemin entre le hangar et ce qui fut une ferme. Nous sortîmes de la voiture, balayant les environs d'un regard scrutateur.

— Regarde ! fronedessourcilla-t-elle, en fixant le local significativement.

Deux cadavres de poules gisaient sur le couvercle d'une poubelle, l'une des têtes pendouillant dans le vide. Deux autres voitures étaient garées près de nous, mais on ne voyait personne. Je décidai d'en profiter pour aller voir le grand bâtiment qui ne pouvait être que l'élevage en batterie. À peine avais-je fait quelques pas qu'une voiture

s'arrêta devant moi. Vitre baissée, un homme me dit en me désignant l'ex-vieille ferme :

— Si vous voulez acheter des œufs, c'est par là. Il n'y a rien là-bas ! C'est par là qu'il faut aller. Pouvez rester garé là, si vous voulez. Allez-y à pied.

Son foulard rouge autour du cou et sa longue mèche brune s'élançant vers l'avant me firent penser à Lucky Luke.

— Ah, d'accord ! Merci ! largesouriai-je.

L'homme tirant plus vite que son ombre redémarra pour se garer près du là-bas en question. Suivant son conseil, nous nous y rendîmes. Nous entrâmes dans une pièce dans laquelle attendaient quelques clientes et clients et où s'affairaient deux femmes pour les servir. Lucky Luke n'était pas visible ; une porte ouverte dans le fond laissait supposer qu'il avait dû disparaître par là. Les deux femmes s'appliquaient à remplir des boîtes d'œufs en discutant avec leurs clients :

— Eh voilà, Monsieur Machin ! C'est du tout frais...

Vint notre tour :

— M'sieur dame, combien ? Vous avez des boîtes ?

— Nous ne voulons pas d'œufs, informai-je celle qui nous questionnait. Nous voulons vous acheter des poules.

— Des poules ! fronedessourcillèrent les deux femmes. Mais, ce n'est pas le moment. On ne les sort pas encore.

« Sort pas encore » ? se demanda le mec perplexe que je fus.

— C'est-à-dire ? enquêta ma compagne.

— Bernard ! cria l'une d'elles au lieu de nous répondre. Bernard, viens voir !

Sur ce, Lucky Luke, qui selon toute vraisemblance s'appelait donc Bernard, se pointa dans l'entrebâillement de la porte :

— Quoi ?

— Ces M'sieur dame veulent des poules...

Bernard Luke effectua un brusque mouvement de tête pour relever sa mèche et me dit :

— On n'en sort pas, là. Pas avant deux mois, peut-être trois. Repassez...

— Euh... sort ?... Mais encore ? m'enquis-je.

Bien que nous froncedessourcillassions pour faire montre de notre perplexité, cette dernière laissa le bonhomme indifférent. Il disparut à nouveau dans les profondeurs de son entreprise. Une des femmes vint à notre secours :

— Pour l'instant, on les garde, on ne les sort pas. Le mieux c'est de venir comme il vous a dit : dans deux ou trois mois. Vous en prendrez une dizaine, comme ça vous pourrez en congeler.

— Mais on ne veut pas les congeler, dis-je. C'est pour les garder vivantes.

— Ah ! Mais même si je vous en vendais maintenant, elles ne pondraient plus très longtemps, vous savez ?

— Mais, on s'en fout, si elles ne pondent pas.

— Mais, qu'est ce que vous voulez en faire alors ?

— Rien. Leur offrir un poulailler et un bout de terrain pour vivre tranquillement.

— Si c'est pour faire beau dans votre jardin, c'est raté. C'est pas très joli ces poules-là. En plus, elles sont très abîmées, vous savez.

— Abîmées ?

— Oui, esquinées, elles ont presque plus de plumes, tout ça...

— Ce n'est pas grave. Ce n'est pas pour faire beau dans le jardin.

— C'est pour quoi, alors ?

Deux nouveaux clients entrèrent.

— Vous voulez des œufs ou pas ? nous demanda l'autre femme, sur le ton de « on n'a pas que ça à foutre ».

Nous leur présentâmes nos excuses et leur proposâmes de revenir dans deux mois. Elles acquiescèrent avec une impatience à peine dissimulée. Sur ce, nous nous arrachâmes. Il était environ seize heures. Nous étions très déçus de ne pas avoir trouvé les habitantes du poulailler. Restait une deuxième adresse...

*

Seize heures trente. Route étroite, mais goudronnée cette fois. À gauche, des vignes et des plantations de... ma foi ? À droite, le mur

d'une propriété derrière lequel s'élevait un hangar de belle taille qui ne pouvait qu'être l'élevage en batterie dont on nous avait parlé. Nous nous arrê tâmes devant un portail métallique. À une cinquantaine de mètres derrière ses grilles apparaissait une maison de taille confortable. Je descendis de la voiture avec l'aisance qu'autorisent des conditions physiques exceptionnelles et adressai un signe de la main à un homme qui portait vers nous un regard froncedessourcillé par la curiosité. Sortant à son tour de la voiture, ma compagne lui fit aussi un signe de la main. Le probable propriétaire des lieux s'approcha.

— Oui ? laconiqua-t-il dès qu'il fut juste derrière les barreaux qui gardaient sa propriété.

— Nous voudrions acheter des poules, le renseignai-je.

— Des poules ! Houla !

Il avait l'air sympathique, en tout cas souriant. Collé à sa lèvre inférieure, gigotait au rythme de ses paroles un mégot de gitane papier maïs qui ressemblait à un fragment de momie.

— Oui, compléta ma compagne. Deux, s'il vous plaît.

— Ho ! ben... moi, je veux bien. J'en avais sorti trois et il m'en reste deux justement. Vous les voulez préparées, vidées, plumées ?

— Non, non ! Vivantes !

— Vivantes !...

— Oui. Les plus vivantes possible, précisai-je.

Se grattant la gorge, il remit son béret en place et nous ouvrit le portail avec une télécommande.

— Entrez, dit-il.

Quelque chose nous disant que nous étions au bon endroit, nous nous exécutâmes de bonne grâce. Il décolla son mégot, cracha ce qui devait être un petit bout de tabac et dit :

— Mais, elles ne pondent bientôt plus, là. Elles sont sur la fin.

— Sur la fin ? fis-je dans une froncedessourcillation on ne peut plus explicite.

— Voui... Elles pondent presque plus là, elles sont sur la fin.

— Ce n'est pas grave, nous ne les voulons ni pour les œufs, ni pour les manger. Nous les voulons seulement pour nous tenir compagnie

et pour leur offrir une retraite paisible.

Cela le fit sourire. Pas d'une manière pour le moins moqueuse. Pas du tout. Non. D'une manière sincèrement aimable. Un peu comme on sourirait à des enfants nous expliquant qu'ils vont soigner leur poupée parce qu'elle a mal au ventre, la pauvre. Il recolla sur sa lèvre le mégot, apparemment éteint depuis la découverte du tabac, et l'agita en répondant :

— Si vous voulez, mais je vous préviens, elles ne sont pas très belles, hein ! Elles sont toujours abîmées les poules de batterie, vous savez. Elles sont toutes pelées.

— Il paraît, oui. Mais on s'en moque. On les veut.

— Eh bien, venez, alors ! Suivez-moi.

Nous lui emboîtlepassâmes. Marchant derrière lui sur une allée de gravier, ma compagne et moi échangeâmes un regard confiant. Sur notre droite, à quelque deux cents mètres de là, on voyait le grand bâtiment qui abritait plusieurs milliers de poules, 40 000, apprendrai-je par la suite, chacune disposant d'une surface égale à celle d'une feuille A4.

Nous nous arrê tâmes à dix pas de sa maison, devant un gros arbre. À l'une des branches de ce dernier était pendue une cage. À l'intérieur, nous vîmes deux poules tellement déplumées que nous en fûmes choqués. On eût presque dit ces poulets tout prêts que quelques mois auparavant nous achetions pour mettre au four. Mais, là, elles se tenaient debout et se tassaient contre les barreaux le plus loin possible de nous, visiblement terrifiées par notre présence.

— Voilà ! s'exclama l'homme en faisant vibrer son mégot. Vous voyez ! Je vous l'avais dit. Elles sont pas très belles !

— Pas grave, on les veut. Combien ?

— Oh, rien... Je vous les donne. Vous en voulez bien deux, non ?

— Deux, oui.

— Ben... Je vous les donne. J'en sortirai d'autres.

Nous n'osâmes pas lui demander s'il s'agissait là de son garde-manger vivant.

— Au fait, ajouta-t-il, moi c'est Lucien.

Nous nous présentâmes à notre tour. La suite se passa soudainement, nous prenant par surprise. Nous n'eûmes pas le temps de nous préparer à cet instant, pourtant attendu avec impatience. Lucien ouvrit la cage, attrapa vivement une des deux prisonnières par les pattes et tira brusquement. Par réflexe, elle battit fortement des ailes. En passant par l'étroite porte de sa prison, elle se cogna brutalement contre le métal, perdant ainsi quelques-unes des plumes qui lui restaient. Le bougre me la tendit suspendue par les pattes, la tête en bas et les ailes toujours battantes. Mon ahurissement fut tel que je restai une longue seconde sans réagir avant d'attraper la pauvre oiselle. Je la retournai immédiatement pour la porter au bras comme on porte un bébé. Me voyant faire, l'homme marqua un visible étonnement. Il sourit à nouveau, mais cette fois avec un petit air presque confus :

— Oh ! Ça leur fait pas mal, elles ont l'habitude ! On les porte toujours comme ça.

Tandis que je bégayai quelques exhalations de silence, il saisit la deuxième poule avec la même méthode expéditive. Elle se fracassa les ailes à son tour à la sortie de la cage, mais, notant notre désarroi, il prit cependant soin de la retourner pour la tendre dans le bon sens à ma compagne qui la prit comme moi dans ses bras. Je sentais dans mes mains un petit truc tiède qui palpitait. L'oiselle était si dénudée que mes mains étaient en contact direct avec sa peau. C'étaient les battements hystériques de son cœur que je sentais. Chacun une poule dans les bras, nous nous mîmes en marche vers la voiture.

Mon sens du toucher éprouvait pour la première fois le contact d'une chair de poule tiède. Jusqu'alors, je n'avais touché que des poulets froids, sortis de mon réfrigérateur ou du rayon réfrigérant d'un magasin. Je pris conscience que j'étais plus habitué à la mort qu'à la vie. Savoir est une étape, réaliser pleinement en est une autre. Je savais, mais je ne réalisais pas que je manipulais des cadavres, des corps devenus objets qui avaient été tièdes et animés, comme celui que je portais dans mes bras.

Le fumeur de clopes éteintes nous accompagna avec un air bienveillant tout autour de son mégot jaunâtre. Je sentais, et j'en eus

plus tard la confirmation, que c'était un brave homme. Loin de se moquer de nous, il était plutôt touché par ce qui, pour lui, eut pu passer pour une ridicule sensiblerie. Ce sentiment se renforça quand en chemin il me confia :

— Moi aussi, j'aime les bêtes, vous savez... mais c'est le métier, que voulez-vous !...

Je gardais une main sur le dos de ma poule de peur qu'elle ne s'envolât, mais elle ne faisait aucun mouvement pour tenter de fuir. Son cœur battait toujours très fort. Sa peau déplumée au bout de mes doigts, sa chair de poule pour reprendre cette expression que je trouve à présent horrible, appelait ma pitié. Je pris conscience de l'infinie fragilité de cette créature à la merci des humains, de ses battements de cœur exprimant sa terreur et de sa passivité qui révélait sa misérable résignation. J'eus tant voulu la rassurer dans la seconde, lui faire savoir qu'elle n'avait plus rien à craindre. Nous posâmes les deux oiselles dans un carton que j'avais laissé dans la voiture pour cet usage et nous le refermâmes en prenant soin de laisser une ouverture pour leur respiration. Ma compagne demanda une seconde fois à Lucien s'il ne voulait pas être payé ; il assura énergiquement que nous ne lui devions rien, qu'il était content que ça nous fasse plaisir. Son regard me donna de nouveau l'impression que j'étais pour lui un enfant content de prendre soin de sa peluche. Avait-il raison ? La compassion pour une poule était-elle puérile ? Mais alors, où est la frontière entre la compassion raisonnablement mesurée et la sensiblerie ? Le fait que les premiers à s'être opposés à l'esclavage fussent eux aussi accusés de sensiblerie devrait être un élément à ajouter à cette réflexion.

*

Dix-huit heures trente. De retour chez nous, je sortis le carton de la voiture pour le porter délicatement devant le poulailler. C'était un carton assez grand ; il eût pu contenir huit ou dix poules. Quand nous l'ouvrîmes, elles étaient toutes les deux blotties l'une contre l'autre dans un coin. Nous dûmes une deuxième fois les saisir pour les mettre dans leur nouvelle demeure. À l'approche de nos mains, elles se contractèrent. Je sentis de nouveau une chair tiède presque entièrement nue, toute tremblante, et un petit cœur qui semblait

vibrer tant il battait vite. Malgré l'absence d'expression faciale aisément lisible pour un humain, qui est une caractéristique des oiseaux, leur frayeur était évidente. Nous les posâmes doucement dans le poulailler en leur parlant avec bienveillance, sans savoir dans quelle mesure elles étaient capables d'interpréter le ton de notre voix. Nous fermâmes leur petite maison afin qu'elles pussent passer la nuit sans être dérangées par un chat ou une autre visite inopportune, puis nous les regardâmes un moment à travers le grillage de la porte. Elles se serrèrent l'une contre l'autre et examinèrent leur nouvel appartement, tournant la tête en tous sens dans une succession de mouvements soudains et saccadés à la manière des oiseaux. C'était fort probablement la première fois de leur misérable petite vie qu'elles voyaient autre chose que du grillage, que leurs pattes n'étaient pas posées sur du grillage, qu'il n'y avait pas que du grillage tout autour d'elles, que leur monde n'était pas du grillage pour résumer. Je les vis s'intéresser à la paille et au foin que nous avions répandus sur leur sol. Elles mangèrent ensuite quelques grains de blé, mais à peine du bout du bec. Nous apprîmes par la suite qu'elles n'en avaient jamais vu ; elles n'avaient connu qu'une farine alimentaire que je découvrirai plus tard. Nous étions en février ; aussi faisait-il déjà sombre. Nous les laissâmes dormir.

*

Nous avons installé le poulailler à l'intérieur d'un grand abri de jardin ouvert afin que nos amies aviaires fussent protégées des pires intempéries.

Le lendemain, vers neuf heures, après avoir ouvert leur logis, nous nous installâmes tranquillement chacun sur une chaise à trois mètres d'elles afin d'assister à leur découverte du monde extérieur. Celle-ci commencerait forcément par celle de l'abri, ce dernier étant en partie encombré par une tondeuse à gazon, un broyeur de végétaux et différents accessoires du parfait jardinier. Nous dûmes attendre quelque cinq minutes avant que l'une d'elles se risquât à sortir la tête par l'ouverture. Ce fut un geste prudent et timide. Sortie de tête... rentrée... sortie... rentrée, une dizaine de fois. Puis ce fut la même chose, mais avec toute la longueur du cou et en regardant de tous les côtés à chaque sortie. Celle qui se livrait à cette expérience

commença à émettre différentes vocalisations, sans doute à l'adresse de l'autre qui la regardait faire de l'intérieur. Que lui disait-elle ? Mystère. Peut-être : « Non de non ! Regarde ! Cet endroit du monde est devenu cou sortable ! Si, si, regarde, c'est cou sortable ici ! » Ce manège dura au moins cinq minutes durant lesquelles elle nous regarda plusieurs fois, peut-être pour savoir si nous la laisserions faire. Finalement, elle sortit, mais ne risqua pas un pas de plus. Ou, plus précisément, elle fit des pas sur place, sans doute surprise de sentir le béton du garage sous ses pattes. Elle les posait tour à tour et regardait le dessous de celle qu'elle levait, comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas subi de dommages au contact de cette matière inconnue. Apparemment rassurée en ce qui concernait l'innocuité de ce contact, elle nous jeta quelques brefs regards avant d'accomplir deux pas de plus sous nos encouragements. Nouvelle séance de communication avec celle qui ne voulait toujours pas sortir :

— Allô, Houston ! un petit pas pour la poule un bond de géant pour la poulicité ! Je découvre un monde immense, incroyablement immense ! Immense, oui ! Et marchable !

— Qu'est-ce que tu as fumé ?

— Je te jure que c'est vrai, regarde !

La deuxième oiselle, celle qui soupçonnait la première de se droguer, commença l'expérience de la cousortabilité de l'ouverture. Elle hallucina à son tour. Sa tête ressemblait à un yoyo horizontal.

— Tu as raison, c'est cousortable ici, dut-elle reconnaître.

— Oui, mais, ici, c'est beaucoup marchable ! Viens avec moi.

La deuxième poule foula à son tour la surface du monde inconnu. Nous les regardâmes faire sans intervenir, mais en leur parlant pour les habituer à nos voix. Elles nous regardaient, brièvement mais souvent, comme si elles eussent vérifié qu'on les laissait volontairement progresser. Elles explorèrent ainsi l'intérieur de l'abri. Ses dix mètres carrés représentaient une étendue sans fin comparativement à la surface carcérale de leur ancien lieu de vie qui contenait à peine leur corps. De plus, la variété des formes qu'elles découvraient les occupait beaucoup. Sans se préoccuper le moins du monde de l'extérieur, elles montèrent sur la tondeuse et

l'examinèrent avec un soin étonnant, puis elles étudièrent tout et n'importe quoi, arrosoirs, outils divers, bois de chauffage... tout le fouillis que l'on peut entasser dans un abri de jardin. Nous réalisâmes que celle qui était sortie la première boitait légèrement ; il parut évident que la cause de cette claudication devait être due à la longueur excessive de ses griffes.

Nous avions choisi deux noms, mais nous ne les avions pas encore attribués. Comment eussions-nous pu ? Nous commençons à peine à les distinguer l'une de l'autre. Autant elles nous semblent aujourd'hui différentes, par leur physique et leur caractère, autant nous étions incapables de les différencier les premiers instants ; c'étaient seulement deux poules. Nous remarquâmes au bout d'un moment que l'une d'elles était un peu plus petite et qu'elle portait sa crête rabattue sur le côté, à la manière d'un béret. L'autre, au contraire, pointait la sienne droite vers le haut. Nous choisîmes d'appeler la première Cotte, Co Cotte. Et nous nommâmes la seconde Linette, Ga Linette.

Cette première exploration leur prit plus d'une demi-heure. Durant ce moment, elles demeurèrent presque silencieuses, n'échangeant que quelques commentaires impénétrables pour nous. Elles finirent par picorer quelques graines dans leur mangeoire et boire dans leur abreuvoir. Ces deux objets se trouvaient près de la sortie. Ga était celle qui était sortie la première du poulailler. Là encore, ce fut elle qui s'approcha jusqu'au bord de la dalle en béton de l'abri de jardin pour regarder à l'extérieur. Elle fut bientôt imitée par Co. Toutes deux restèrent longtemps là, regardant le ciel, le grand érable dans le jardin, l'herbe, le lierre grimpant sur le mur du voisin, les bambous qui se balançaient doucement... Comment comprenaient-elles ces images qui se projetaient pour la première fois sur leurs rétines ? Je n'en avais pas la moindre idée. Pour elles, le monde entier avait subitement changé, jusqu'à leur nourriture qui jusqu'alors n'avait toujours été que la même farine. Nous n'avions pas quitté nos chaises ; de temps en temps, elles se retournaient pour nous lancer un bref regard de côté. Quand je fis mine de me lever dans l'intention de les encourager à sortir, je vis leur petit corps déplumé se

contracter dans un mouvement de panique. Nous décidâmes de rester assis au moins jusqu'à ce qu'elles eussent le courage de sortir dans le jardin.

La première qui s'y risqua fut encore Ga. Elle sauta les dix centimètres d'épaisseur de la dalle en béton pour atterrir sur une petite zone de terre nue, mais remonta aussitôt dans l'abri. Cette audace fut suivie d'une communication aviaire :

— Ça fait mal ? dut demander Co Cotte.

— Non. Mais, ça fait drôle ! C'est trop ouf, ici !

— On a le droit d'aller là ? Tu n'as pas peur d'être pendue par les pattes ?

— Apparemment, ils nous laissent faire, viens.

Nous les regardâmes s'aventurer doucement dans le jardin. Elles ne firent que quatre ou cinq pas, jusqu'aux premières touffes d'herbe. Là, elles fixèrent chaque brin et chaque petite fleur à un centimètre de distance. Ces oiseaux sont beaucoup plus doués que nous en vision de près. Ils n'ont pas besoin de loupe, car leurs yeux focalisent quasiment au bout de leur bec. En parlant de bec, on voyait bien que le leur avait été coupé, la partie supérieure étant plus courte. Ça faisait un drôle d'effet de voir ces deux petits cous tout nus se tourner dans tous les sens, monter, descendre, s'étirer, se contracter. Ça ne pouvait que nous rappeler des souvenirs proches : ceux de ces oiseaux ainsi que nous les avons le plus souvent vus, je dirais même presque toujours vus : des poulets prêts à cuire dans un plat. Plus de la moitié de leur corps montrait cette peau, par endroits écorchée, qui nous mettait mal à l'aise. On eût dit des poules zombies sorties d'outre-tombe pour nous faire réaliser ce que nous avons mangé. Quinze jours avant que nous ne devinssions subitement véganes, nous avons acheté deux poulets à la ferme. Le souvenir des os rongés dans mon assiette se superposait avec ce que je voyais de leur petit corps déplumé, me donnant la stupide impression de regarder des poulets qui eussent pris vie à la manière d'objets qui se fussent soudainement animés. L'habitude ayant inversé ma conception, je devais me remettre à l'esprit qu'un poulet « normal » n'était pas un objet froid et inanimé.

Ga et Co passèrent toute la journée sur deux mètres carrés de jardin en regardant très souvent le ciel et en pinçant quelques brins d'herbe du bout d'un bec prudent. Elles étaient si collées l'une contre l'autre que nous eussions cru voir une double poule. Le soir, nous dûmes les attraper pour les remettre à l'abri dans le poulailler. Ce ne fut pas très difficile, car à notre approche, elles se figèrent en tremblant, comme si elles se fussent attendues à ce que le monde explosât. Nous les posâmes doucement sur la paille dans leur maison en leur parlant avec douceur. Et après avoir refermé leur demeure, nous les laissâmes se reposer.

*

Le lendemain, au lever du jour, nous les libérâmes. Dans leur ancienne vie, elles ne pouvaient dormir que moins de huit heures, car tout le reste du temps, une vive lumière stimulait leur ponte. Le notable allongement de leur période de repos s'ajoutait à tout ce qui changeait pour elles. Elles sortirent presque dès l'ouverture du poulailler. Après avoir picoré de bel appétit les aliments un petit peu moins inconnus, elles entreprirent de poursuivre l'exploration du nouveau monde non omnigrillagé. Elles marchèrent très lentement, mais avec un peu plus d'audace que la veille, sur les étranges petits trucs verts et souples qu'elles découvraient partout sur le sol. Regardant aussi les grands bidules qui frémissaient en haut (les frondaisons du grand érable) et les choses blanches qui se déplaçaient et se déformaient tout en haut dans le plafond bleu. Elles se figeaient au moindre OVNI (par exemple un rouge-gorge qui se posait sur une branche) ; étirant leur cou et tournant la tête d'un côté et de l'autre pour le scruter.

*

Je décidai d'aller voir Lucien pour essayer de visiter l'élevage d'où elles venaient. J'avais acheté des lunettes munies d'une caméra pour filmer en toute discrétion. Leurs branches relativement épaisses risquaient d'éveiller les soupçons, mais seulement ceux de quelqu'un qui serait déjà sur ses gardes. Je posai cet accessoire sur mon nez et me mis au volant.

Vers dix heures, je sonnai au portail de l'éleveur. Il arriva avec son mégot collé sur le côté de la lèvre inférieure. Était-ce le même, ou le

changeait-il de temps en temps ? Je n'en avais pas la moindre idée. Nous nous serrâmes la pogne à travers les barreaux et il m'ouvrit. D'un geste discret, j'appuyai sur le bouton à l'intérieur de la branche gauche de mes lunettes pour mettre la caméra en marche. Je fis mine de me gratter la tempe pour déguiser mon geste.

— Ça va, les poules ? me demanda-t-il. Vous êtes content ?

Je vis qu'il remarqua mes lunettes, mais, devant penser que je ne les portais pas toujours, il ne me posa aucune question à ce sujet.

— Oui, très. Nous vous remercions.

— C'est rien, vous rigolez ! Alors ?...

— Je suis venu vous voir pour vous demander si je peux visiter l'élevage.

Il froncedessourcilla d'un air dans lequel je crus discerner un peu de crainte.

— Pourquoi ?

J'essayai de le rassurer :

— Ben... vous savez, je viens d'une grande ville. Je découvre la ruralité avec beaucoup d'intérêt. J'aimerais beaucoup en apprendre plus sur l'élevage. C'est passionnant ce que vous faites, vraiment.

Il se détendit un peu. Saisissant son mégot, qu'il garda un instant entre son pouce et son index, il cracha un petit bout de tabac et recolla la chose à la place qui semblait lui être réservée sur sa lèvre inférieure.

— C'est plus moi qui m'en occupe. Je suis à la retraite, moi. C'est mon fils qui a repris l'affaire.

— Ah ! Alors du coup, ce n'est pas possible de visiter ?

— Si... C'est possible. Je peux vous faire visiter, moi... Té ! Venez voir mes sangliers.

— Vos sangliers ! me grattelatêtai-je en froncedessourcillant d'étonnement.

— Oui, des bébés. J'en ai deux. Venez !

— Je vous suis, lui emboîtelepassai-je.

Il me montra deux marcassins dans un enclos. Ils passèrent leur petit groin entre les planches de la palissade pour renifler les doigts

de Lucien.

— Des chasseurs ont tué leur mère alors je les ai récupérés pour les sauver. Là, ils sont tranquilles. Je leur donne à manger. Ils sont gentils, regardez !

— Des chasseurs ? Mais comment avez-vous pu les sauver ? Comment avez-vous pu être au bon endroit pour les récupérer ?

— Ben... J'étais avec eux.

— Avec eux ?... Avec les sangliers ?

— Ben, non ! Avec les chasseurs. Je chassais avec eux.

— Ah !

— Mais moi, j'tire pas. J'aime trop les animaux... j'arrive pas à tirer. Bon, de temps en temps un lapin ou un merle... mais c'est pas pour moi, c'est pour César.

— ? dis-je on ne peut plus laconiquement, mais pour autant très explicitement grâce à une savante maîtrise des contorsions interrogatives de mes sourcils.

— César, c'est mon chien, c'est mon ami. C'est un chien de chasse, vous savez. Il a besoin de ça, lui.

— Il a besoin que vous...

— Vhoui ! C'est un chien de chasse. Il a besoin que je lui tire du gibier de temps en temps, vous comprenez ? C'est dans ses gènes, ça. Il l'a dans le sang.

— ! m'exclamai-je tout aussi laconiquement.

C'est vrai que les marçassins étaient super sympas. L'un d'eux se dressa, les pattes avant appuyées sur la palissade, et me regarda tout frétilant en poussant de petits grognements. Je tendis la main. Il la lécha et la renifla en sautillant d'excitation.

— Ils sont gentils, hein ? fit le chasseur chassant pour son ami canin. Ça s'apprivoise très bien. C'est comme un chien, vous savez. J'en ai déjà élevé un. Il est devenu grand comme ça !

Sa main m'indiqua une hauteur atteignant sa ceinture. Il poursuivit :

— Je l'ai eu tout petit, tout petit... plus petit que ces deux-là. On le prenait avec nous sur le canapé, le soir en regardant la télé, entre ma

femme et moi. Vous auriez vu ça ! Pareil, on avait tué sa mère alors je l'ai ramené à la maison.

— Où ?... laconiquai-je interrogativement.

— Il n'est plus là. On l'a mangé. D'ailleurs, il reste du saucisson, si vous en voulez un...

— Mangé ! Mais... mangeriez-vous votre chien ?

— Pourquoi ? Personne ne mange son chien !

Oups ! Cela m'avait échappé. Je ne savais comment me rattraper. Je ne voulais pas éveiller sa méfiance au risque de ne plus pouvoir visiter l'élevage.

— Ah ah ah ! me bidonnai-je sur un ton guilleret, je disais ça parce que vous avez expliqué que ça s'apprivoise comme un chien tout à l'heure, mais surtout parce que... vous savez que les Chinois mangent des chiens ?

Il rit aussi et déclara :

— Les Chinois, c'est des fous, les Chinois ! Y'a qu'eux pour bouffer leurs chiens ! Sinon, vous en voulez un de saucisson ? Super bon le sanglier, vous savez !

— C'est gentil, mais je préférerais visiter le poulailler... je veux dire l'élevage. Excusez-moi, je parle comme un type de la ville.

Je fis de mon mieux pour ne pas montrer qu'il venait de me cycloniser l'esprit. (Si ça existe, cycloniser ! Je ne suis pas du genre à inventer des verbes, tout de même !)

— Bé... euh, demain, si vous voulez. Non, pas demain... Venez après-demain vers dix heures. Je vous montrerai.

*

J'arrivai chez moi à midi.

Co Cotte et Ga Linette continuaient à arpenter un monde pour elles complètement onirique. En milieu d'après-midi, elles avaient osé s'aventurer sur une centaine de mètres carrés. Et... elles commençaient à donner libre cours à ce besoin irrépressible, caractéristique de leur espèce, et dont la frustration fait tant souffrir les poules de batterie : gratter le sol avec leurs pattes pour chercher les insectes ou les vers cachés dans l'herbe. Nous remarquâmes que la claudication de Ga s'était aggravée et qu'elle saignait de la patte

gauche. Je l'attrapai pour voir ça de plus près. Elle se laissa examiner sans se débattre tandis que sa congénère nous regardait faire avec une attention soutenue. Il apparut évident que le saignement était dû au fait que, en grattant le sol, elle s'était retournée deux griffes. Elles étaient toutes anormalement longues. À l'aide d'une pince coupante d'électricien, nous les lui coupâmes toutes, ne leur laissant qu'une longueur d'un centimètre. Co nous avait regardés faire durant toute l'opération sans perdre un geste de nos manipulations. Ce que nous faisions à sa copine lui importait visiblement. Nous reposâmes cette dernière dans l'herbe et nous nous accroupîmes près d'elles. Elles semblaient avoir déjà beaucoup moins peur de nous, mais elles effectuaient un léger, mais brusque, mouvement des ailes, une sorte de sursaut, au moindre de nos gestes trop vifs. Le soir, nous dûmes encore une fois les attraper pour les mettre à l'abri chez elles. Ga ne saignait plus.

Le lendemain, les deux poules nues sortirent immédiatement du poulailler et s'empiffrèrent de graines sans vergogne. Cela fait, c'est le jabot bien plein qu'elles reprirent leur exploration avec un enthousiasme évident. Ga ne boitait plus. Sa patte était tout à fait guérie. Elles avaient pondu un œuf chacune. Nous ne savions pas ce que nous devions en faire. Devions-nous les leur laisser ? Après tout, ils leur appartenaient. Ou était-il préférable de les enlever du poulailler ? Nous décidâmes d'attendre pour voir ce qu'elles allaient en faire. Elles passèrent la journée à fouiller dans les tas de feuilles mortes, à gratter avec de plus en plus d'ardeur et à venir voir de près ce que nous faisons au moindre coup de binette ou de sécateur. Leur curiosité était très vive. Il y avait un grand pot dehors. Je l'avais utilisé pour y stocker un peu de terre, les cendres d'une défunte bosse de terrain que mes propres coups de pelle et de pioche avaient précipitée vers le trépas. Je pris plusieurs pelletées de terre dans ce grand pot pour les porter dans une jardinière. Me voyant faire, Co monta sur une pierre pour se grandir et tendit son fin cou tout nu pour regarder ce qu'il y avait à l'intérieur du grand pot. Cette curiosité me surprit et me fit sourire. J'avoue que j'avais une idée

préconçue sur les poules. Jamais je ne me serais douté qu'elles fussent en possession de cette qualité intellectuelle.

Leur peau éraflée exposée à la vue ne cessait de nous rappeler l'enfer dans lequel elles avaient vécu, le nombre de coups de bec qu'elles avaient dû subir pour se retrouver dans cet état. Quand notre voisine passa nous voir et qu'elle les vit, la surprise dilata son regard :

— Ho ! Mais ! C'est des poules ça ? Qu'est-ce qu'elles ont ?

— Ce sont des poules de batterie, l'informai-je.

— C'est vous qui les avez déplumées comme ça ? C'est horrible ! Hoooo ! que c'est laid ! On dirait des poulets crus !

— Non. Ce n'est pas nous qui avons fait ça. Cela est dû à leurs conditions de vie. Elles se piquent entre elles parce qu'elles deviennent folles les unes sur les autres et...

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'elles sont cruelles entre elles, les poules ! J'aurais jamais cru ça !

Nous essayâmes de lui décrire l'enfer concentrationnaire de l'élevage en batterie, mais son esprit n'accrochait pas. Ça ne l'intéressait pas plus que ça. Venue pour nous demander des renseignements au sujet des iris, elle mit fin à nos explications par une boutade aussi drôle qu'un croque-mort déprimé :

— Eh, bien ! Au moins, vous aurez beaucoup moins de travail pour les passer à la casserole, elles sont déjà plumées. C'est pratique ! Je voulais vous demander : vous les arrosez beaucoup, les iris ?

Égarant subitement ma patience et économisant ma bonhomie, je lui fis comprendre que son humour m'avait donné un besoin urgent d'aller aux toilettes.

Ce soir-là, peu de temps après que la nuit se fut cassé la gueule... oui, ben... on dit toujours « à la tombée de la nuit ». Je trouve ça d'un commun ! Et puis repenser à la voisine m'a mis de mauvaise humeur, dois-je confesser. Donc, si vous préférez : Ce soir-là, peu de temps après que la nuit se fut ramassée, nos deux pauvres petites poules-zombies se couchèrent toutes seules, sans notre intervention, dans leur poulailler.

— Je vous préviens, ça pue ! me dit Lucien. L'odeur est très forte, mais c'est normal... c'est toujours comme ça.

Avant même qu'il n'ouvrît la porte, une émanation abrasive tenait le même discours à mes narines. L'air d'un moi qui se gratte la joue, je remis mes lunettes en marche. Il ouvrit le bâtiment et nous entrâmes. Il avait raison ! Mon nez n'en crut pas ses oreilles, tellement ça puait.

— C'e... u H ...ur ...atre ...tage..., me dit Lucien.

Il y avait un tel vacarme aviaire que je n'entendis rien de ce qu'il me racontait. Il faut dire que tous les sens saturaient, pas seulement l'ouïe. Des milliers de caquètements dominaient l'espace sonore, une odeur pestilentielle régnait dans le monde olfactif et l'univers visuel, lui, était sous le contrôle du pire film d'horreur que l'on put imaginer. Des milliers d'oiseaux morts-vivants sortaient leur cou pelé à travers les grilles de leur prison pour picorer de la farine jaune dans une longue gouttière. D'autres, derrière ceux-là, attendaient leur tour en ne faisant rien d'autre que de tout simplement être. Il n'y avait rien à faire dans un environnement aussi pauvre. Rien à regarder. Rien à gratter. Rien d'autre à sentir que la puanteur éternelle du quotidien. Rien d'autre à entendre que le brouhaha constant de la foule aviaire.

— Comment ?

— C'... du ...ur ...quatre éta...

Je lui fis signe que je n'entendais rien.

Il s'approcha de moi pour me répéter en forçant la voix :

— C'est du H sur quatre étages.

— Ah, OK.

« Du H, ou du hasch », ma foi ? Du hasch sur quatre étages, c'est vrai que ça doit déchirer sa race, me dis-je. La plupart des plus puissantes fusées n'ayant que trois étages... La première partie de sa phrase resta mystérieuse, mais dans l'étroit couloir dans lequel nous nous trouvions, il y avait effectivement quatre étages de poules de chaque côté, celles du dessus déféquant sur celles du dessous à travers leur sol en grillage. Ce dernier était incliné vers l'avant pour

laisser rouler les œufs qui étaient recueillis par une gouttière située sous celle qui avait la fonction de mangeoire.

Survenant sans doute d'un couloir voisin, car il y en avait deux ou trois parallèles, un homme poussait un chariot sur lequel il déposait les œufs qu'il ramassait. Il y en avait au moins quatre ou cinq par mètre de gouttière. En approchant, il nous sourit aimablement dans un signe de tête. Sa figure rubiconde et ronde comme un ballon faisait penser à un énorme bébé potelé. Je lui rendis son sourire. Il poursuivit son travail sans s'occuper de nous.

Il y avait des fientes accrochées au grillage un peu partout. Je vis aussi quelques oiseaux que la mort avait libérés de leur calvaire. Lucien n'eut pas l'air d'être alerté par ces cadavres. La grille qui figurait le sol avait des mailles suffisamment écartées pour laisser aisément passer les excréments, de ce fait les pattes passaient en partie à travers. On voyait de longues griffes se recourber dessous. Les enfilades de poules sur quatre étages s'étiraient en perspective à perte de vue sous un fort éclairage. Un type que je n'avais ni vu ni entendu arriver derrière moi dans ce tohu-bohu me contourna et parla dans l'oreille de Lucien. Ils conversèrent un moment, l'inconnu se retournant pour me regarder de temps à autre. Finalement, le nouveau venu s'éloigna et Lucien me posa une main sur l'épaule pour m'entraîner à l'extérieur.

— C'est mon fils, me dit-il. Il me reproche de vous faire visiter. Je ne veux pas le contrarier.

— Ah, je comprends, fauxjetonai-je.

— Je suis désolé. Il dit que ça ne regarde personne.

— Ce n'est pas grave, vraiment. C'est vraiment beaucoup de travail !

— Oui, hein !

— En effet ! Je suis admiratif, fauxculai-je.

Tout en poursuivant cette conversation, nous nous rapprochâmes de sa maison. Prenant l'air détaché du mec qui pose cette question juste pour entretenir la conversation, j'ajoutai :

— Et... les cadavres de poules, il ne faut pas les enlever ?

— Oui... Oh... Vont pas s'enfuir. Quand Maurice a le temps, il en enlève.

Je lui adressai une de mes savantes fronces de sourcillations interrogative.

— Maurice, c'est celui qui ramassait les œufs tout à l'heure, précisa-t-il.

Nous arrivâmes devant chez lui. Les marcassins passèrent leur groin frémissant à travers les planches pour nous solliciter.

— Bon ! fis-je en lui tendant la main. Je vais vous laisser. Je vous remercie énormément et je suis désolé d'avoir dérangé votre fils.

— Pas grave. Au fait, vous en mangez du saucisson ou pas ?

— J'en mange, mentis-je. J'aime trop ça, même. Mais, le toubib m'a conseillé d'arrêter la charcuterie.

— Booo ! C'est pas le mien qui vous fera mal. C'est du naturel.

J'eus un regard pour les deux petits cochons sauvages, plus sauvages. Comment refuser sans passer pour un herbivore radical qui éveille la méfiance ? Déjà que son fils... Le destin me vint en aide en faisant sonner mon téléphone fort opportunément. Je le portai (devant mon oreille, on l'aura deviné.) :

— Oui ? prononçai-je avec ce sens de l'à propos que l'on me connaît par delà les galaxies.

Il s'agissait d'un type de la pharmacie canadienne qui voulait me proposer des pilules bleues à un prix imbattable. Je lui coupai la parole en criant :

— Non ! Quoi ? Holala ! Holala ! j'arrive tout de suite.

Raccrochant puis empochant mon téléphone, je partis d'un pas vif en criant par-dessus mon épaule :

— Excusez-moi Lucien, il y a eu un problème. Je dois partir d'urgence !

Je sortis de chez lui au trot, m'engouffrai dans ma voiture et démarrai en trombe, comme si mille diables fussent à mes trousses. Deux ou trois minutes plus tard, je vis un bébé géant marcher sur le bord de la route. Maurice ! m'exclamai-je en moi-même. Je m'arrêtai et, baissant la vitre droite, je lui demandai :

— Voulez-vous que j'économise vos pas ?

Il parut me reconnaître, car il répondit jovialement :

— Ma foi ! s’pa d’refus !

Je le fis monter dans ma caisse et redémarrai. Il me remercia en posant entre ses jambes le sac qu’il portait à son épaule.

— Où puis-je vous conduire ? demandai-je.

— Je vous dirai de vous arrêter. J’habite un peu plus loin.

Je pris soin de ne pas aller trop vite, car j’avais dans l’idée de faire durer la conversation au maximum.

— Alors, me dit-il. Vous êtes de la famille du patron ?

— Ah, non... Je ne suis qu’un simple visiteur. Je pensais que vous...

— Non. Moi, je ne suis qu’un employé. Je ramasse les œufs quand c’est en panne. Et je fais un peu propre, quand j’ai le temps.

— En panne ?

— Oui. Normalement, les œufs sont ramassés automatiquement, mais parfois ça marche plus. Le truc se coince un moment.

— Ah ! pas trop dur comme boulot ?

— Bah... Ça ou la terre... Faut bien travailler.

— Faire propre, ça veut dire aussi enlever les poules mortes ?

Difficile de l’interroger sans risquer d’éveiller la méfiance, mais j’avais conscience que je n’aurais pas l’occasion de discuter longtemps avec lui. Mais ma question ne le déranga visiblement pas.

— Ouais, enlever les poules mortes et toute la merde.

— Ah... Mais pourquoi meurent-elles ?

— Des fois on sait pas, pour rien. Des coups de bec des autres. Parfois, elles se font saigner. Elles perdent du sang et elles meurent. Des fois, elles restent collées.

— Collées ?

— Oui, les pattes, elles se collent au grillage, les griffes s’entourent. La chair est comme greffée au grillage. Il y en a qui peuvent plus bouger, quand on les sort on est obligés de les arracher.

— Les sortir, ça veut dire quand vous vous en débarrassez ?

— Oui, au bout d’un an elles pondent moins. Elles sont fatiguées, alors elles vont à l’abattoir et on en met des neuves.

— Quel âge ont-elles quand elles arrivent ?
— Six mois.
— Elles vont à l'abattoir à un an et demi, alors ?
— C'est ça, oui.
— Vous avez dit, il faut les arracher, celles qui sont collées...
— Ben, oui. Il faut tirer un grand coup pour les arracher.
— Ça doit leur faire mal, elles doivent saigner ?
— Ça saigne, c'est sûr.
— Ça ne vous fait pas de la peine ?
— Si. Mais je serre les dents et je tire un grand coup. J'essaye de pas y penser. Faut bien gagner sa vie. C'est pas facile pour moi non plus. Avec les poux, tout ça.
— Les poux ?
— Oui. Il y a des poux partout. Elles en sont pleines.
— Ces poux peuvent s'attaquer aux humains ?
— Il paraît que non, mais moi, ça me démange de partout des fois...
Ah... ralentissez, vous allez me laisser là, à l'entrée du chemin.

Je m'arrêtai à l'endroit indiqué. Il descendit de la voiture en me remerciant, pendit son sac à son épaule et s'éloigna sur un chemin de terre. J'arrêtai la caméra de mes lunettes et je repris la route.

*

Arrivé chez moi, je mis la carte micro SD des lunettes dans mon ordinateur. Et... que vis-je ? Hein ? Devinez... Deux films. Le premier montrait le trajet de chez moi jusqu'au domicile de Lucien. Sur le deuxième on pouvait suivre la route pour revenir chez moi, à partir de l'endroit où j'avais déposé Maurice, ainsi que tout ce qui s'était passé, vu depuis mon nez, jusqu'au moment où j'avais extrait la carte micro SD. J'avais tout simplement tout inversé. Arrêtant la caméra en croyant la démarrer et vice versa. Aucune image de l'enfer aviaire, donc. Mais, bon...

*

Au bout d'une dizaine de jours, Co et Ga s'étaient tellement habituées à nous qu'elles mangeaient ou buvaient dans nos mains et nous suivaient partout dès que nous étions dans le jardin. Elles sont toujours collées à nous, à tel point que ma compagne est obligée de

retenir leur attention loin de moi si je veux piocher, scier ou faire quoi que ce soit de dangereux pour elles, car elles se mettent sous ma pioche pour m'aider à creuser. La première fois qu'il y a eu un fort vent, Co, qui est la plus impressionnable, restait collée contre nos chevilles, poussant des petits cris en regardant les branches de l'érable qui s'agitaient. Nous eûmes plusieurs occasions de remarquer qu'elles ont une vue exceptionnelle et qu'elles s'intéressent au moindre détail nouveau dans leur champ de vision. À la manière des oiseaux, c'est-à-dire avec de brefs coups d'œil de côté ou de face, Ga regardait un jour quelque chose en l'air. Nous ne vîmes pas tout de suite ce que c'était, tant c'était discret. Mais au bout de quatre ou cinq de ses coups d'œil, nous remarquâmes qu'elle observait un minuscule point qui brillait dans le ciel bleu. Il s'agissait d'un avion volant très haut qui renvoyait parfois un furtif éclat de soleil. Nous avons eu aussi le temps de constater qu'elles n'ont pas du tout la même personnalité. Par exemple, lorsque nous leur donnons du pain mouillé, Co en met rapidement sur le côté de la mangeoire pour le consommer ensuite. Elle se fait un petit stock perso. Ga écarte les ailes pour occuper le plus de place possible devant la mangeoire. Ça ne les empêche pas d'être toujours ensemble, elles ne se battent jamais ouvertement, mais... pour la bouffe, c'est chacun sa mère. Co est très vive, elle est toujours la première à attraper ce qu'on lance dans le jardin à leur intention. Ga, toujours dans la lune, arrive quand la première a déjà presque tout fini. En revanche, Ga se débrouille toujours pour monter sur ce qu'il faut ou pour passer là où il faut pour accéder à de la nourriture perchée ou cachée quelque part. C'est tout juste si elle ne sait pas ouvrir les portes des placards dans l'abri de jardin. Co est rapide en réaction et en action, Ga est une scientifique réfléchie toujours ensuquée à force de réfléchir. Nous avons finalement décidé de prendre les œufs, car elles n'en faisaient visiblement rien. Ils s'accumulaient dans le poulailler et il leur arrivait d'en casser. L'œuf pourri ça fane le nez, croyez-moi ! Nous les donnons. Tant d'œufs donnés c'est toujours tant d'œufs qui ne seront pas achetés.

Co Cotte et Ga Linette ont quitté l'enfer des hommes. Nous avons découvert, un peu tard j'en conviens, qu'elles étaient infectées de poux ; heureusement, grâce à des conseils avisés nous avons pu éliminer ces parasites. Elles se sont complètement remplumées. Ce sont deux jolies oiselles. Deux sur des dizaines de milliers...

Je n'oublierai jamais toutes leurs congénères prisonnières de mes congénères. Le sordide alignement des milliers de cous déplumés qui dépassaient du grillage. Tous ces petits corps écorchés contraints à l'immobilité dans nos prisons. Toutes ces individualités que la multitude dilue dans un ensemble homogène, comme tous les grains de riz qui deviennent du riz. Toutes ces odeurs qui ne deviennent qu'une horrible puanteur. Tous ces cris de détresse qui ne forment qu'une seule clameur de souffrance. La souffrance que nous produisons, nous humains, nous membres de l'espèce supérieure. Tout cela pourquoi ? Pour ingérer des œufs...

*

Quelques mois plus tard, j'ai revu Maurice. J'avoue que j'ai provoqué la rencontre en passant plusieurs fois « incidemment » sur la route qui sépare sa maison de l'élevage de poules en batterie. Il accepta avec plaisir de monter dans ma voiture jusqu'à son lieu de travail. Grâce à cette rencontre fortuite perfidement provoquée, j'eus l'occasion de lui demander s'il lui était possible de me montrer comment il travaillait. Sa figure de grand bébé aux grosses joues rouges toutes rondes sourit. Apparemment heureux de changer la routine de son quotidien, il a tout de suite accepté de me faire revenir dans l'ancien lieu de vie de Co et Ga.

— Vous allez voir, m'a-t-il dit. Les poules sont toutes neuves. On vient de les changer. Elles sont pas toutes là, mais il y en a déjà pas mal.

— Que sont devenues les autres ?

— Les autres ?

— Oui, les anciennes ?

— À l'abattoir, pardi ! Mais, il en restait moins que l'année dernière. Beaucoup sont mortes cette année.

Cette fois, j'ai pris quelques photos.



Elles sont « toutes neuves » et pas encore tassées au maximum, car il en viendra d'autres.

OceanofPDF.com

COMPASSION ENVERS LES HUMAINS

Voici en quoi le véganisme est une bonne chose pour les humains eux-mêmes.

Il faut, en moyenne, dix protéines végétales pour produire une seule protéine animale. Source : APSARES⁷⁷ (Association de Professionnels de Santé pour une Alimentation Responsable). On peut trouver cette même information ailleurs, sur bien d'autres sources.

Avec la même surface agricole, on peut donc nourrir 10 fois plus de personnes en consommant directement des protéines végétales.

C'est aussi simple que cela. Je ne sais que rajouter, si ce n'est que le soja qui engraisse notre bétail vient des pays où une grande partie de la population a du mal à se nourrir. Nous leur enlevons leur nourriture pour produire de la chair chez nous.

Plus loin, je parlerai d'un bienfait pour votre santé. Je suppose que c'est un humain qui est en train de lire ceci. Or, n'est-ce pas de la compassion envers les humains que de se préoccuper de leur santé ?

C'est tout ce que j'ai à dire pour ce sujet. Comment se fait-il que cette partie soit si courte comparée à son équivalent consacré aux non-humains ? C'est tout simplement parce que les humains sont, d'un très grand nombre de manières, terriblement nuisibles à toutes les espèces du monde. C'est donc très long d'énumérer tous les crimes que nous commettons contre toutes ces victimes. Alors que parler des torts que subit notre unique espèce est très court, d'autant qu'ils n'ont qu'une seule source : nous-mêmes. Nous subissons les dommages collatéraux de notre avidité et de notre spécisme.

Parler des problèmes de l'humanité, en ce qui concerne ses rapports avec les autres espèces, c'est un peu comme plaindre un terroriste qui aurait mal au doigt à force d'appuyer sur la détente de son arme pour tuer des milliers de personnes.

BIENFAITS POUR LA SANTÉ

S'occuper de sa santé, c'est très bien ! Mais la première raison de cesser de manger des animaux non-humains doit, selon moi, rester la compassion envers eux. Elle doit être éthique et non égoïste. Il n'y a pas que l'humain qui compte dans l'Univers. La seule manière de vraiment nous grandir, ce n'est pas de prendre soin de nous sans cesse et à tout bout de champ, c'est de tout faire pour éviter d'infliger des souffrances à qui que ce soit. Humain, ou non.

Ceci dit, il est vrai qu'une alimentation sans aucun produit d'origine animale est bonne pour la santé humaine. J'en ai personnellement très vite ressenti les effets. Plus d'énergie ! Est-ce dû à une digestion plus facile ? Je n'en sais rien. Mais, végétarien, je me sens bien plus pêcheur qu'omnivore.



De plus en plus de nutritionnistes affirment que la consommation de produits carnés favorise le cancer colorectal, du pancréas et de la prostate. Je cite l'OMS (l'Organisation Mondiale de la Santé) :

Le Centre international de Recherche sur le Cancer évalue la consommation de la viande rouge et des produits carnés transformés.

26 OCTOBRE 2015 | LYON - Le Centre international de Recherche sur le Cancer (CIRC), l'agence de l'Organisation mondiale de la Santé spécialisée sur le cancer, a évalué la cancérogénicité de la consommation de la viande rouge et de la viande transformée.

Viande rouge :

Après avoir soigneusement examiné la littérature scientifique accumulée, un Groupe de travail de 22 experts venus de 10 pays différents, réuni par le Programme des Monographies du CIRC, a classé la consommation de la viande rouge comme probablement cancérogène pour l'homme (Groupe 2A), sur la

base d'indications limitées selon lesquelles la consommation de viande rouge induit le cancer chez l'homme, soutenues par de fortes indications d'ordre mécanistique militant en faveur d'un effet cancérigène. Cette association a principalement été observée pour ce qui concerne le cancer colorectal, mais d'autres associations ont également été observées pour les cancers du pancréas et de la prostate.

Viande transformée :

La viande transformée a été classée comme cancérigène pour l'homme (Groupe 1), sur la base d'indications suffisantes selon lesquelles la consommation de viande transformée provoque le cancer colorectal chez l'homme.⁷⁸

Il s'agit là de la viande par elle-même. C'est-à-dire, quelle que soit sa méthode de production, même la viande bio. Mais il faut avoir à l'esprit que les productions de ressources animales (tous produits confondus, chair, lait, œufs...) sont très majoritairement issues de l'élevage intensif. Or, en élevage intensif, les non-humains sont gavés de différentes substances préjudiciables à la santé du consommateur :

Antibiotiques et antibiorésistance

À cause de la densité extrême des populations animales dans les élevages intensifs, on gave les non-humains d'antibiotiques pour éviter les contagions foudroyantes. Le CIV (Centre d'Information des Viandes) publie un ouvrage qui traite de ce sujet⁷⁹.

Antibiorésistance est un terme qui désigne la résistance des bactéries à l'action des antibiotiques. En effet, de plus en plus de ces médicaments deviennent inefficaces à cause de leur utilisation excessive dans les camps de concentration de nos élevages. CIWF France (Compassion in World Farming) explique ce phénomène et parle de ce problème⁸⁰.

Toujours au sujet de l'antibiorésistance, notons aussi cette déclaration de l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé). Je cite :

Principaux faits

La résistance aux antibiotiques constitue aujourd'hui l'une des plus graves menaces pesant sur la santé mondiale. Elle peut frapper n'importe qui, à n'importe quel âge, dans n'importe quel pays.

L'antibiorésistance est un phénomène naturel, mais qui est accéléré par le mauvais usage des antibiotiques chez l'homme et l'animal. De nombreuses infections, comme la pneumonie, la tuberculose et la gonorrhée, sont devenues plus difficiles à traiter face à la perte d'efficacité des antibiotiques utilisés pour les combattre.

La résistance aux antibiotiques est à l'origine d'hospitalisations prolongées et entraîne une augmentation des dépenses médicales et de la mortalité.

C'est ici :

<http://www.who.int/mediacentre/factsheets/antibiotic-resistance/fr/>

Anabolisants

Les hormones anabolisantes sont utilisées pour faire grossir le plus rapidement possible les malheureuses créatures destinées à produire de la chair.

La BDSP (Banque de données en santé publique) traite de ce problème dans un article intitulé : « L'utilisation en production de viande des hormones anabolisantes et des promoteurs de croissance et ses conséquences chez l'homme. »

Je cite le passage suivant :

« À l'opposé, dans la situation de prohibition totale qui est celle de l'Union Européenne, les risques pour la santé publique liés à la présence de concentrations élevées de substances actives (hormones stéroïdes sexuelles, bêta-agonistes, glucocorticoides, antithyroïdiens) dans les endroits d'injection,

qui ne sont pas toujours repérés lors du parage des carcasses, ou dans le foie, ne sont pas négligeables.

En effet, certaines des substances utilisées peuvent augmenter le risque d'apparition de certains cancers (diéthylstilbestrol), ou provoquer des intoxications (clenbutérol dans les foies).

Enfin, la plupart des substances circulant au marché noir n'ont pas été évaluées quant à la toxicité de leurs résidus dans les denrées d'origine animale. »

On peut consulter le texte entier ici :

<http://www.bdsp.ehesp.fr/Base/120046/>

Bioconcentration des pesticides

À cause du phénomène de bioconcentration, la chair contient quatorze fois plus de résidus de pesticides que les végétaux consommés par les animaux, les produits laitiers (... ♪ pour la vie Paf, paf, paf ! ♪ tout ça) en contiennent cinq fois plus. Ça fait bobo à la santé de l'espèce supérieure !

Condition physique des véganes

Inutile d'afficher ici une longue liste qui deviendrait vite obsolète, car elle ne cesse de s'allonger. Une recherche sur internet de : « sportifs véganes » ou « sportifs végétaliens » vous montrera qu'une alimentation végétalienne est excellente pour la condition physique.

OceanofPDF.com

BIENFAITS POUR LA PLANÈTE

Cesser de consommer tout produit d'origine animale permettrait de supprimer tous les élevages. Il se trouve que l'élevage a un impact considérable sur le climat et sur l'état de la planète en général.

Étude de la FAO

La FAO (Food and Agriculture Organization) est l'agence de l'ONU spécialisée dans l'alimentation et l'agriculture. Créée en 1945, elle compte aujourd'hui 194 pays membres. Un rapport de la FAO révèle que l'élevage est responsable de 14,5 % des émissions de gaz à effet de serre. Je cite :

Le rapport, Tackling climate change through livestock: A global assessment of emissions and mitigation opportunities, représente l'évaluation la plus exhaustive à ce jour du rôle de l'élevage dans le réchauffement de la planète- et du potentiel que le secteur recèle pour affronter le problème.

Toutes filières de production animale confondues, les émissions de gaz à effet de serre (GES) s'élèvent à 7,1 gigatonnes d'équivalent CO² par an - soit 14,5 pour cent de toutes les émissions d'origine anthropique. Les principales sources d'émissions sont la production et la transformation de fourrage (45 pour cent du total), la digestion des bovins (39 pour cent) et la décomposition du fumier (10 pour cent). Le reste est imputable à la transformation et au transport des produits animaux.

Pour parvenir à ces estimations, la FAO a conduit une analyse approfondie des émissions de GES à de multiples stades des chaînes d'approvisionnement, notamment la production et le transport d'aliments pour les animaux, l'utilisation de l'énergie à la ferme, les émissions dues à la digestion et à la fermentation

du fumier, ainsi que le transport, la réfrigération et le conditionnement des produits animaux après l'abattage.⁸¹

Étude du Worldwatch Institute

Selon le Worldwatch Institute, l'élevage serait responsable de 51 % des émissions de gaz à effet de serre. Cette étude américaine montre que les chiffres de la FAO sont sous-évalués, car ils ne tiennent pas compte de certaines émissions dues à l'élevage, notamment le méthane, l'usage des terres et la respiration des animaux.⁸²

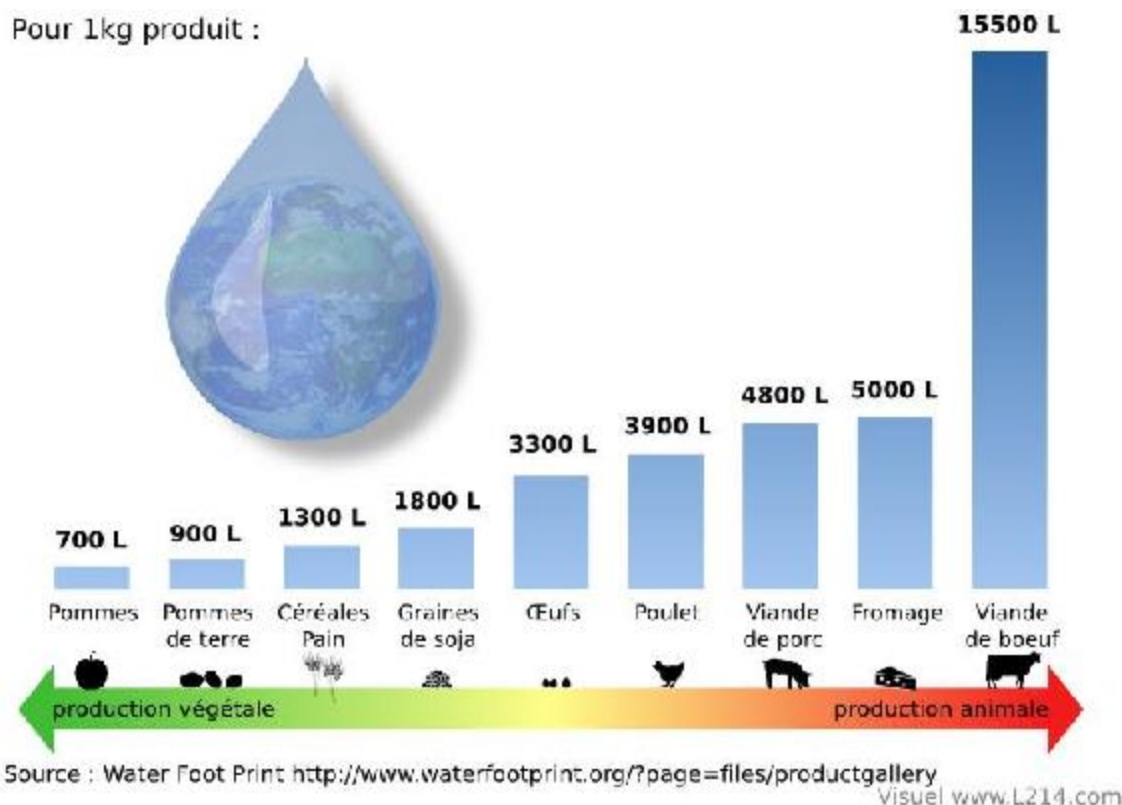
Étude du GIEC

GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat).

Dans son 5e rapport, le GIEC (IPCC 2014, chapitre 11) préconise une importante réduction de la consommation de chair. Selon son étude, le résultat de cette mesure serait au moins aussi bénéfique que de diviser par deux l'ensemble du trafic routier mondial⁸³.

Gaspillage et pollution de l'eau

Besoins en eau pour la production des aliments :



En France, il faut environ 8 250 L d'eau pour produire la nourriture quotidienne d'un omnivore, 3 600 L pour produire celle d'un végétalien. Pour produire 1 000 kilocalories d'aliments d'origine animale, environ 5 000 L d'eau sont nécessaires, d'origine végétale 1 000 L suffisent.

Pollution des eaux :

L'élevage, pisciculture comprise, est la plus grande cause de pollution de l'eau : déchets animaux, antibiotiques, anabolisants, hormones, engrais et pesticides utilisés dans les cultures fourragères, sédiments de ces cultures érodées... La tannerie des cuirs et fourrures rejette à elle seule quantité de produits toxiques : détartrants, reverdissants, graissants, dégraissants, colorants, solvants, sulfate de chrome, arsenic utilisé pour l'épilage, hydroxyde de sodium, fongicides, bactéricides, insecticides... (liste non exhaustive). Le lessivage des immenses quantités de déjections animales des élevages intensifs chargés de nitrates et d'agents pathogènes souille les réserves d'eau potable des nappes aquifères.

L'eutrophisation (accumulation dans l'eau des nitrates, du phosphore et d'autres nutriments) favorise la prolifération des algues vertes, provoque la dégénération des récifs coralliens et tue nombre d'espèces aquatiques et même terrestres. L'élevage contribue à cette eutrophisation par les rejets de lisiers et par l'excès d'engrais apportés aux cultures destinées à alimenter les animaux.

Émissions d'ammoniac

Les émissions d'ammoniac (NH_3) sont à 95 % d'origine agricole, dont 80 % proviennent de l'élevage. Ce gaz très irritant peut être responsable de maladies (asthme, bronchites chroniques) chez les éleveurs et chez les animaux. Les retours de l'ammoniac à la biosphère se font sous forme sèche ou humide, près du lieu d'émission ou beaucoup plus loin, notamment pour l'ammonium, son temps de présence dans l'air étant plus long que celui de l'ammoniac. Ces retombées entraînent sur les plantes un déséquilibre dans leur alimentation et augmentent leur fragilité à l'égard d'autres facteurs de stress. Suivant les caractéristiques physico-chimiques des sols et des eaux, cela produira un enrichissement en azote ou une acidification avec disparition de la faune et de la flore dans les cas extrêmes. Source : INRA Productions Animales, juillet 2002⁸⁴.

Extinction des populations animales non-humaines

Si nous n'éprouvons aucune compassion pour les peuples non-humains, si les souffrances que nous leur infligeons ne nous font pas culpabiliser, si nous ne considérons les autres animaux que comme des objets de l'équilibre écologique, il y a toujours lieu de s'inquiéter pour la santé de la planète. J'en ai déjà parlé plus haut, mais, il est important de redire ici que dans son rapport Planète Vivante publié aujourd'hui, 27 octobre 2016, le WWF nous apprend qu'en 42 ans, entre 1970 et 2012, les populations mondiales de mammifères, poissons, oiseaux, amphibiens et reptiles ont chuté de 58 % !⁸⁵

PENSÉES INFLUENTES

Contre la cause animale

René Descartes (1596)

*Mathématicien, physicien et philosophe français,
né le 31 mars 1596, mort le 11 février 1650.*

Théorie de l'animal-machine :

Le pire humain pour les non-humains fut sans doute René Descartes au XVIIe siècle. Dans différents écrits, notamment dans la cinquième partie du Discours de la méthode, le philosophe affirme que les animaux ne sont que de simples machines. Se comportant comme des horloges d'une grande complexité, ils fonctionnent sur le principe de causalité. Un stimulus extérieur déclenche une réaction appropriée ; par exemple, la vue d'un prédateur déclenche la fuite, mais cela ne veut pas dire qu'ils ressentent la peur. En fait, toujours selon lui, ils ne ressentent rien, ni douleur, ni plaisir, ni joie, ni peine... rien. S'ils hurlent et tentent d'échapper à la torture du bistouri, ce n'est pas parce qu'ils ressentent la douleur, mais parce qu'ils réagissent mécaniquement pour protéger leur corps. Descartes explique que si leurs comportements sont beaucoup plus complexes que celui des horloges, c'est parce que ces dernières sont construites par l'homme tandis que les animaux sont construits par Dieu. Cette théorie de l'animal-machine va causer un mal énorme aux non-humains, elle va les enfermer en enfer pendant longtemps, car Descartes a influencé nombre de penseurs qui ont propagé sa vision mécaniste. Celle-ci permet entre autres aux expérimentateurs de l'époque d'opérer sans tenir compte de la douleur des animaux. (Il est vrai que nous n'en tenons toujours pas compte, pourtant ce n'est pas pareil, car à présent nous savons qu'ils ressentent la douleur, mais on s'en balance ! C'est tout de même différent !).

L'histoire mentionne que Nicolas Malebranche, disciple de Descartes, donna un jour un violent coup de pied à sa chienne gravidе pour la repousser parce qu'il la trouvait trop collante. Fontenelle qui avait assisté à la scène s'en offusqua. Malebranche lui répondit : « Quoi, ne savez-vous pas que cela ne sent point ? »

L'éthologie et les progrès en neurologie ont beau avoir depuis longtemps jeté la théorie de « l'animal-machine » dans la poubelle de l'histoire scientifique, ses mauvais effluves nous parviennent encore.

L'animal-machine révoltera Voltaire ; voir plus loin son indignation à ce sujet.

Baruch Spinoza (1632)

*Philosophe néerlandais, né le 24 novembre 1632 à Amsterdam,
mort le 21 février 1677.*

la loi qui défend de tuer les animaux est fondée bien plus sur une vaine superstition et une pitié de femme que sur la saine raison ; la raison nous enseigne, en effet, que la nécessité de chercher ce qui nous est utile nous lie aux autres hommes, mais nullement aux animaux ou aux choses d'une autre nature que la nôtre. Le droit qu'elles ont contre nous, nous l'avons contre elles. Ajoutez à cela que le droit de chacun se mesurant par sa vertu ou par sa puissance, le droit des hommes sur les animaux est bien supérieur à celui des animaux sur les hommes. Ce n'est pas que je refuse le sentiment aux bêtes. Ce que je dis, c'est qu'il n'y a pas là de raison pour ne pas chercher ce qui nous est utile, et par conséquent pour ne pas en user avec les animaux comme il convient à nos intérêts, leur nature n'étant pas conforme à la nôtre, et leurs passions étant radicalement différentes de nos passions.

Emmanuel Kant (1724)

*Philosophe allemand, né le 22 avril 1724,
mort le 12 février 1804.*

Les animaux n'ont pas conscience d'eux-mêmes et ne sont par conséquent que des moyens en vue d'une fin. Cette fin est l'homme. Aussi celui-ci n'a-t-il aucun devoir immédiat envers eux. [...] Les devoirs que nous avons envers les animaux n'en sont que des devoirs indirects envers l'humanité.

Par « devoir indirect » il voulait dire qu'il faut se préoccuper de la vie d'un non-humain s'il peut servir à l'humanité. Comme on s'efforce de conserver un objet utile.

Pour la cause animale

Attention ! Ces textes ne veulent pas dire que tous ces auteurs étaient végétaliens, car il n'est pas possible de l'être durablement sans se supplémenter en vitamine B12. Le régime alimentaire végétalien n'a été rendu possible qu'après la découverte de la vitamine B12 et surtout de la maîtrise de sa production, en 1948 (voir dans l'index le chapitre consacré à la vitamine B12). Avant cette date, on ne pouvait donc être au mieux que végétarien.

J'ai trouvé intéressant de trier ces textes sur la date de naissance des auteurs, des plus récents aux plus anciens, à l'inverse de la liste précédente. En voyageant dans le temps, vers le passé, nous verrons ainsi que depuis incroyablement longtemps nombre de grands penseurs se sont préoccupés de notre comportement vis-à-vis des non-humains. Je les admire sans réserve pour la probité de leur cœur et la clairvoyance de leur esprit. Comment avons-nous pu nous rendre coupables de tant de crimes aveugles après tant d'avertissements éclairés ? J'aurais tellement honte de montrer mon époque à Léonard de Vinci ou à Plutarque. De confesser au premier que, 564 ans plus tard, le jour qu'il attendait n'est toujours pas venu. Et d'avouer au second que malgré ses explications, 2 062 ans après lui et 2 596 ans après Pythagore, nous nous demandons toujours pourquoi ce dernier s'abstenait de manger de la chair. Je serais obligé d'apprendre aux deux que nous avons beaucoup évolué, mais autant en science qu'en barbarie.

Nous pouvons nous demander aussi pourquoi les pensées animalistes de ces personnes ont été si peu mises en avant. Pourquoi les diffuseurs d'informations ont-ils retenu et commenté tant d'aspects de ces esprits en négligeant leur compassion élargie ? Mais non, je ne suis pas conspirationniste ! Je ne pense pas que tout cela nous ait été dissimulé pernicieusement, avec un ricanement machiavélique se répercutant sur les parois de l'ancre du mal. Ce que je pense plutôt c'est que notre société profondément et ingénument spéciste a fait que tous ceux qui nous ont transmis les idées de ces grands penseurs ont omis de mentionner leurs réflexions animalistes en toute bonne foi. Sans doute se disaient-ils qu'il s'agissait là d'un élément tout à fait secondaire de leur personnalité, une petite lubie sans importance ne méritant pas plus d'être mentionnée qu'un intérêt pour les géraniums, ou une habitude de boire de la camomille tous les soirs. Le spécisme dont ils étaient imprégnés jusqu'à la moelle a censuré le sujet en eux malgré eux.

Peter Singer (1946)

Philosophe utilitariste australien, né le 6 juillet 1946 à Melbourne.

Auteur de « La Libération animale ».

Rien ne justifie de refuser d'étendre le principe fondamental d'égalité de considération des intérêts aux membres des autres espèces – hormis le désir égoïste de préserver les privilèges du groupe exploiteur.

Le dalaï-lama (1935)

Tenzin Gyatso, 14^e dalaï-lama,

né le 6 juillet 1935 dans le canton hui de Shihuiyao en Chine.

D'un point de vue bouddhique, tous les êtres sensibles – les êtres doués de sentiments, d'expériences et de sensations – sont considérés comme égaux. Nous autres, êtres humains, sommes en mesure de nous passer de viande. En tant qu'être humain, je pense que notre nature profonde nous porte au végétarisme,

ainsi qu'à faire tout notre possible pour éviter de nuire aux autres espèces.

Jacques Derrida (1930)

*Philosophe français, né le 15 juillet 1930 à El Biar,
mort le 8 octobre 2004 à Paris.*

Dans sa dernière œuvre *L'Animal* que donc je suis :

Personne ne peut plus nier sérieusement et longtemps que les hommes font tout ce qu'ils peuvent pour dissimuler ou pour se dissimuler cette cruauté, pour organiser à l'échelle mondiale l'oubli ou la méconnaissance de cette violence que certains pourraient comparer aux pires génocides (il y a aussi des génocides d'animaux : le nombre des espèces en voie de disparition du fait de l'homme est à couper le souffle). De la figure du génocide il ne faudrait ni abuser ni s'acquitter trop vite. Car elle se complique ici : l'anéantissement des espèces, certes, serait à l'œuvre, mais il passerait par l'organisation et l'exploitation d'une survie artificielle, infernale, virtuellement interminable, dans des conditions que des hommes du passé auraient jugées monstrueuses, hors de toutes les normes supposées de la vie propre aux animaux ainsi exterminés dans leur survivance ou dans leur surpeuplement même. Comme si, par exemple, au lieu de jeter un peuple dans des fours crématoires et dans des chambres à gaz, des médecins ou des généticiens (par exemple, nazis) avaient décidé d'organiser par insémination artificielle la surproduction et la surgénération de Juifs, de Tziganes et d'homosexuels qui, toujours plus nombreux et plus nourris, auraient été destinés, en un nombre toujours croissant, au même enfer, celui de l'expérimentation génétique imposée, de l'extermination par le gaz ou par le feu.

Milan Kundera (1929)

*Écrivain français, originaire de Tchécoslovaquie,
né le 1er avril 1929 à Brno (Moravie).*

La vraie bonté de l'homme ne peut se manifester en toute pureté et en toute liberté qu'à l'égard de ceux qui ne représentent aucune force. Le véritable test moral de l'humanité (le plus radical, qui se situe à un niveau si profond qu'il échappe à notre regard), ce sont ses relations avec ceux qui sont à sa merci : les animaux. Et c'est ici que s'est produite la plus grande faillite de l'homme, débâcle fondamentale dont toutes les autres découlent.

Ces mots-là m'ont particulièrement marqué : « Le véritable test moral de l'humanité, ce sont ses relations avec ceux qui sont à sa merci. » Cela est si vrai ! Aussi vrai qu'il n'est que trop facile de se respecter seulement entre dominants.

Ruth Harrison (1920)

*Auteure et activiste welfariste britannique,
née le 24 juin 1920, morte le 13 juin 2000.*

Dans son livre *Animal Machines* :

La cruauté n'est reconnue que lorsqu'elle n'est plus rentable.

Claude Lévi-Strauss (1908)

*Anthropologue et ethnologue français, né le 28 novembre 1908 à Bruxelles,
mort le 30 octobre 2009 à Paris.*

Un jour viendra où l'idée que pour se nourrir, les hommes du passé élevaient et massacraient des êtres vivants et exposaient complaisamment leur chair en lambeaux dans des vitrines, inspirera sans doute la même répulsion qu'aux voyageurs du XVIIe et du XVIIIe siècle les repas cannibales des sauvages américains, océaniens ou africains.

*

Depuis une quinzaine d'années, l'ethnologue prend davantage conscience que les problèmes posés par les préjugés raciaux

reflètent à l'échelle humaine un problème beaucoup plus vaste et dont la solution est encore plus urgente : celui des rapports entre l'homme et les autres espèces vivantes ; et il ne servirait à rien de prétendre le résoudre sur le premier plan si on ne s'attaquait pas aussi à lui sur l'autre, tant il est vrai que le respect que nous souhaitons obtenir de l'homme envers ses pareils n'est qu'un cas particulier du respect qu'il devrait ressentir pour toutes les formes de la vie.

*

Jamais mieux qu'au terme des quatre derniers siècles de son histoire l'homme occidental ne put-il comprendre qu'en s'arrogeant le droit de séparer radicalement l'humanité de l'animalité, en accordant à l'une tout ce qu'il retirait à l'autre, il ouvrait un cycle maudit, et que la même frontière, constamment reculée, servirait à écarter des hommes d'autres hommes, et à revendiquer au profit de minorités toujours plus restreintes le privilège d'un humanisme corrompu aussitôt né pour avoir emprunté à l'amour-propre son principe et sa notion.

Marguerite Yourcenar (1903)

*Première femme élue à l'Académie française, née le 8 juin 1903 à Bruxelles,
morte le 17 décembre 1987 à Bar Harbor, États-Unis.*

Soyons subversifs. Révoltons-nous contre l'ignorance, l'indifférence, la cruauté, qui d'ailleurs ne s'exercent si souvent contre l'homme parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes. Rappelons-nous, s'il faut toujours tout ramener à nous-mêmes, qu'il y aurait moins d'enfants martyrs s'il y avait moins d'animaux torturés, moins de wagons plombés amenant à la mort les victimes de quelconques dictatures, si nous n'avions pris l'habitude des fourgons où les bêtes agonisent sans nourriture et sans eau en attendant l'abattoir.

Theodor W.Adorno (1903)

*Philosophe et sociologue, né d'un père juif allemand le 11 septembre 1903,
mort le 6 août 1969*

Auschwitz commence lorsque quelqu'un regarde un abattoir et se dit : ce ne sont que des animaux.

Theodore Monod (1902)

*Naturaliste et explorateur français, né le 9 avril 1902 à Rouen,
mort le 22 novembre 2000 à Versailles.*

Ce qu'on peut critiquer, c'est cette prééminence exclusive donnée à l'homme, car cela implique tout le reste. Si l'homme se montrait plus modeste et davantage convaincu de l'unité des choses et des êtres, de sa responsabilité et de sa solidarité avec les autres êtres vivants, les choses seraient bien différentes. Ce n'est peut-être qu'un espoir.

Isaac Bashevis Singer (1902)

*Écrivain juif polonais naturalisé américain, né le 21 novembre 1902 en Pologne,
mort le 24 juillet 1991 en Floride.*

Tant que les êtres humains continueront à répandre le sang des animaux, il n'existera pas de paix dans le monde. La distance qui existe entre la création des chambres à gaz à la Hitler et les camps de concentration à la Staline n'est que d'un pas, car tous ces actes ont été perpétrés au nom d'une justice sociale et il n'y aura aucune justice tant que l'homme empoignera un couteau ou un pistolet pour détruire des êtres plus faibles que lui

Dans un de ses romans, quelqu'un s'adresse mentalement à un animal mort :

Tous ces érudits, tous ces philosophes, les dirigeants de la planète, que savent-ils de quelqu'un comme toi ? Ils se sont persuadés que l'homme, espèce pécheresse entre toutes, domine la création. Toutes les autres créatures n'auraient été

créées que pour lui procurer de la nourriture, des fourrures, pour être martyrisées, exterminées. Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis ; pour les animaux, c'est un éternel Treblinka.

*

L'homme qui mange de la viande ou le chasseur qui s'accorde avec les cruautés de la nature maintient à chaque bouchée de viande ou de poisson que la force fait le droit.

Will Cuppy (1884)

*Écrivain américain, né le 23 août 1884,
mort le 19 septembre 1949.*

Quand un animal fait quelque chose, nous appelons cela instinct ; si nous faisons la même chose pour la même raison, nous appelons cela intelligence.

Albert Einstein (1879)

*Scientifique, né le 14 mars 1879 à Ulm,
mort le 18 avril 1955 à Princeton.*

Rien ne peut être aussi bénéfique à la santé humaine et augmenter les chances de survie de la vie sur terre que d'opter pour une diète végétarienne.

Upton Sinclair (1878)

*Écrivain américain, promoteur du socialisme aux États-Unis,
né le 20 septembre 1878, mort le 25 novembre 1968.*

Extrait de son roman *La Jungle*, écrit en 1905, décrivant et dénonçant la cruauté de l'abattage des animaux à Chicago et les pénibles conditions de travail des immigrés. L'ouvrage, très bien documenté, se base sur une enquête conduite sur place par Upton Sinclair lui-même pour le journal *Appeal to Reason*. L'immédiate réaction du public aboutit à la création du « Federal Meat Inspection Act » (loi sur l'inspection des viandes), une mesure concernant

seulement l'hygiène. Déplorant l'incompréhension du public quant à l'objectif premier de son livre, Upton Sinclair déclarera amer : « J'ai visé le cœur du public et par accident je l'ai touché à l'estomac. »

Ce processus était si méthodique qu'il en était fascinant. On assistait à la fabrication mécanique, mathématique de la viande de porc. Pourtant, les personnes les plus terre à terre ne pouvaient s'empêcher d'avoir une pensée pour ces cochons, qui venaient là en toute innocence, en toute confiance. Leurs protestations avaient un côté si humain ! Elles étaient tellement justifiées ! Ces bêtes n'avaient rien fait pour mériter ce sort. C'était leur infliger une blessure non seulement physique mais morale que de les traiter de cette façon, sans même un semblant d'excuse, sans la moindre larme en guise d'hommage. Certes il arrivait à l'un ou l'autre des visiteurs de pleurer, mais cette machine à tuer continuait imperturbablement sa besogne, qu'il y ait ou non des spectateurs. C'était comme un crime atroce perpétré dans le secret d'un cachot, à l'insu de tous et dans l'oubli général.

Albert Schweitzer (1875)

*Médecin, pasteur théologien protestant et philosophe franco-allemand,
né le 14 janvier 1875, mort le 4 septembre 1965*

Tant qu'il n'étendra pas le cercle de sa compassion à tous les êtres vivants, l'homme ne trouvera pas de paix.

Mahatma Gandhi (1869)

*Guide politique et spirituel, né à Porbandar le 2 octobre 1869,
mort assassiné à Delhi le 30 janvier 1948.*

La grandeur d'une nation et ses progrès moraux peuvent être jugés de la manière dont elle traite les animaux.

✱

Jamais je ne consentirais à sacrifier au corps humain la vie d'un agneau. J'estime que, moins une créature peut se défendre, plus elle a le droit à la protection de l'homme contre la cruauté humaine.

Romain Rolland (1866)

*Écrivain français, né à Clamecy le 29 janvier 1866,
mort à Vézelay le 30 décembre 1944.*

La cruauté envers les animaux et même déjà l'indifférence envers leur souffrance est à mon avis l'un des péchés les plus lourds de l'humanité. Il est la base de la perversité humaine. Si l'homme crée tant de souffrance, quel droit a-t-il de se plaindre de ses propres souffrances ?

Émile Zola (1840)

*Écrivain et journaliste français, né le 2 avril 1840 à Paris,
mort le 29 septembre 1902.*

Pour moi, je crois bien que ma charité pour les bêtes est faite de ce qu'elles ne peuvent parler, expliquer leurs besoins, indiquer leurs maux. Une créature qui souffre et qui n'a aucun moyen de nous faire entendre comment et pourquoi elle souffre, n'est ce pas affreux, n'est ce pas angoissant ?

✱

La cause des animaux passe avant le souci de me ridiculiser.

✱

Pourquoi la souffrance d'une bête me bouleverse-t-elle ainsi ? Pourquoi ne puis-je supporter l'idée qu'une bête souffre, au point de me relever la nuit, l'hiver, pour m'assurer que mon chat a bien sa tasse d'eau ? Pourquoi toutes les bêtes de la création sont-elles mes petites parentes, pourquoi leur idée seule m'emplit-elle de miséricorde, de tolérance et de tendresse ?

Pourquoi les bêtes sont-elles toutes de ma famille, comme les hommes, autant que les hommes ?

*

Alors, est-ce qu'on ne pourrait pas, de nation à nation, commencer par tomber d'accord sur l'amour qu'on doit aux bêtes ? De cet amour universel des bêtes, par-dessus les frontières, peut-être en arriverait-on à l'universel amour des hommes. [...] Et cela, simplement, au nom de la souffrance, pour tuer la souffrance, l'abominable souffrance dont vit la nature et que l'humanité devrait s'efforcer de réduire le plus possible, d'une lutte continue, la seule lutte à laquelle il serait sage de s'entêter.

Louise Michel (1830)

*Née le 29 mai 1830 à Vroncourt-la-Côte,
morte le 9 janvier 1905 à Marseille.*

Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve du plus loin qu'il me souvienne l'horreur des tortures infligées aux bêtes.

J'aurais voulu que l'animal se vengeât, que le chien mordît celui qui l'assommait de coups, que le cheval saignant sous le fouet renversât son bourreau ; mais toujours la bête muette subit son sort avec la résignation des races domptées. Quelle pitié que la bête !

Depuis la grenouille que les paysans coupent en deux, laissant se traîner au soleil la moitié supérieure, les yeux horriblement sortis, les bras tremblants, cherchant à s'enfouir sous la terre, jusqu'à l'oie dont on cloue les pattes, jusqu'au cheval qu'on fait épuiser par les sangsues ou fouiller par les cornes des taureaux, la bête subit, lamentable, le supplice infligé par l'homme.

Et plus l'homme est féroce envers la bête, plus il est rampant devant les hommes qui le dominent.

Jean-Henri Fabre (1823)

*Naturaliste, écrivain français, né le 21 décembre 1823,
mort le 11 octobre 1915.*

L'animal, bâti comme nous, souffre, comme nous, trop souvent victime de nos brutalités. Celui qui, sans motif, fait souffrir les bêtes, commet une action barbare, je dirais volontiers « inhumaine », car il torture une chair, sœur de la nôtre, il brutalise un corps qui partage avec nous le même mécanisme de la vie, la même aptitude à la douleur.

Charles Darwin (1809)

*Naturaliste anglais,
auteur du retentissant ouvrage L'origine des espèces paru en 1859,
né le 12 février 1809 à Shrewsbury, mort le 19 avril 1882 à Downe.*

Parce que ça les arrangeait pour étayer leur idéologie raciste et haineuse, certains se sont efforcés de ne retenir de Darwin qu'une seule chose : la compétition naturelle pour l'existence et l'élimination des moins aptes à la survie. Cette tentative de sortir cette idée de son contexte, pour la mettre en exergue, était motivée par la hideuse intention de créer, en quelque sorte, un super « Le lion mange la gazelle » autorisant tous les plus forts à écraser sans vergogne tous les plus faibles. Le « darwinisme social » pondue par le philosophe et sociologue anglais Herbert Spencer (1820-1903) prétendait justifier l'exploitation des ouvriers.

Qu'y a-t-il de plus lâche que de prêter volontairement de faux sentiments à l'esprit d'un défunt pour faire la promotion de ses propres idées ? Qu'y a-t-il de plus sale que de lui faire dire le contraire de ce qu'il proclamait quand il n'est plus là pour opposer son démenti ?

À la lecture des textes du grand Darwin qui suivent, on peut voir qu'il était sans ambiguïté pour la protection des plus faibles et qu'il

nous encourageait à accepter les peuples non-humains dans notre sphère de compassion. Qui pourtant était mieux placé que lui pour savoir que le lion mange la gazelle ?

Dans L'origine des espèces, au moyen de la Sélection Naturelle.
Traduit et cité par Chauvet :

La classification des formes, des fonctions organiques et des régimes a montré d'une façon évidente que la nourriture normale de l'humain est végétale comme celle des anthropoïdes et des singes, que nos canines sont moins développées que les leurs, et que nous ne sommes pas destinés à entrer en compétition avec les bêtes sauvages ou les animaux carnivores. [...] Nous avons vu que les sens et les intuitions, les différentes émotions et facultés, comme l'amour et la mémoire, l'attention et la curiosité, l'imitation, la raison, etc., dont l'humain se vante, peuvent être trouvées à l'état naissant, ou même pleinement développées chez les animaux inférieurs. Les animaux, dont nous avons fait nos esclaves, nous n'aimons pas les considérer comme nos égaux.

*

L'homme dans son arrogance pense être une grande œuvre, digne de l'acte d'un dieu. Il est plus humble à mon avis, plus vrai, de le voir créé à partir des animaux.

*

L'humanité envers les animaux inférieurs est l'une des plus nobles vertus dont l'homme est doté, et il s'agit du dernier stade du développement des sentiments moraux. C'est seulement lorsque nous nous préoccupons de la totalité des êtres sensibles que notre moralité atteint son plus haut niveau.

Abraham Lincoln (1809)

*Seizième président des États-Unis, né le 12 février 1809 dans le Kentucky,
mort assassiné le 15 avril 1865 à Washington.*

Je suis en faveur des droits des animaux autant que des droits de l'homme.

Alphonse de Lamartine (1790)

*Homme de lettres et politique français, né à Mâcon le 21 octobre 1790,
mort à Paris le 28 février 1869*

Ma mère était convaincue, et j'ai gardé à cet égard ses convictions, que tuer les animaux pour se nourrir de leur chair et de leur sang est l'une des plus déplorables et des plus honteuses infirmités de la condition humaine; que c'est une de ces malédictions jetées sur l'homme par l'endurcissement de sa propre perversité.

✱

On n'a pas deux cœurs, un pour les animaux et un pour les humains. On a un cœur ou on n'en a pas.

Arthur Schopenhauer (1788)

*Philosophe allemand, né le 22 février 1788 à Dantzig en Prusse,
mort le 21 septembre 1860 à Francfort-sur-le-Main.*

Toute vérité franchit trois étapes. D'abord, elle est ridiculisée. Ensuite, elle subit une forte opposition. Puis, elle est considérée comme ayant été une évidence.

✱

La compassion pour les animaux est si intimement liée à la bonté que l'on peut dire que quiconque est cruel envers les animaux ne peut être un homme bon.

✱

L'homme a transformé la Terre en un enfer pour animaux.

✱

On prétend que les bêtes n'ont pas de droit ; on se persuade que notre conduite à leur égard n'importe en rien à la morale, ou pour parler le langage de cette morale-là, qu'on n'a pas de devoirs envers les bêtes : doctrine révoltante, doctrine grossière

et barbare, propre à l'Occident et qui a sa racine dans le judaïsme. En philosophie toutefois, on la fait reposer sur l'hypothèse d'une différence absolue entre l'homme et la bête admise en dépit de l'évidence.

Henri-Joseph Dulaurens (1719)

*Écrivain français, né le 27 mars 1719,
mort le 17 août 1793.*

Que dirait-on cependant si un chien, devenu chirurgien, cassait la jambe à un homme pour apprendre à guérir celle d'un autre chien ? Que dirait-on si un chat arrachait l'œil à un enfant pour voir comment les fibres médullaires du nerf optique sont étendues sur la rétine ? Que dirait-on enfin si une biche, armée du scalpel, ouvrait le ventre à une jeune mariée, pour y découvrir le mystère de la génération, ou seulement pour satisfaire sa curiosité ? Ne crierait-on pas au meurtre, à la cruauté ! Ne tuerait-on pas le chien, le chat et la biche, ou tout autre animal qui aurait osé commettre un attentat si horrible ? On ferait plus : les hommes irrités se ligueraient pour exterminer entièrement l'espèce qui aurait produit de si exécrables individus.

Jean-Jacques Rousseau (1712)

*Philosophe et musicien francophone, né le 28 juin 1712 à Genève,
mort le 2 juillet 1778 à Ermenonville.*

En total désaccord avec la vision mécaniste de l'animal-machine de René Descartes, Jean-Jacques Rousseau développa ce très bel argument qui résonnera jusqu'à Jeremy Bentham.

C'est la souffrance de l'animal qui donne des devoirs à l'homme. L'animal a le droit de ne pas être maltraité car, comme l'homme, il a la capacité de souffrir. Le critère qui doit gouverner la relation entre les hommes et les animaux n'est

plus la supériorité intellectuelle, mais la capacité de souffrir, qui est commune aux deux.

[...]

L'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble, en effet, que, si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible : qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Julien Offray de La Mettrie (1709)

*Philosophe matérialiste, empiriste et médecin français,
né le 12 décembre 1709 à Saint-Malo,
mort le 11 novembre 1751 à Potsdam.*

L'homme n'est pas pétri d'un limon plus précieux ; la Nature n'a employé qu'une seule et même pâte, dont elle a seulement varié les levains.

Voltaire (1694)

*Né le 21 novembre 1694 à Paris,
mort le 30 mai 1778 à Paris.*

Voltaire était végétarien. Son végétarisme n'était pas motivé par un souci de santé, mais exclusivement par l'éthique, la compassion envers les non-humains. Pour lui, le végétarisme est une :

...admirable loi par laquelle il est défendu de manger les animaux nos semblables⁸⁶ ...

Un esprit végane avant l'heure ! Autres citations de lui :

Les enfants qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au second.

Enfin il n'est que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé sans cesse dans nos boucheries et dans nos cuisines, ne nous

paraît pas un mal ; au contraire, nous regardons cette horreur, souvent pestilentielle, comme une bénédiction du Seigneur, et nous avons encore des prières dans lesquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il de plus repoussant que de se nourrir continuellement de chair de cadavre ?

[...]

Cependant je ne vois aucun moraliste parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun même de nos tartufes, qui ait fait la moindre réflexion sur cette habitude affreuse, devenue chez nous nature. Il faut remonter jusqu'au pieux Porphyre, et aux compatissants pythagoriens, pour trouver quelqu'un qui nous fasse honte de notre sanglante gloutonnerie ; ou bien il faut voyager chez les brames : car, pour nos moines que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils sont meurtriers de soles et de turbots, s'ils ne le sont pas de perdrix et de cailles ; et ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos assemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'est encore avisé de donner le nom de mal à cette boucherie universelle. On n'y a pas plus songé dans les conciles que dans les cabarets.

✱

À l'adresse des partisans de Descartes et de sa théorie de « l'animal-machine » qui pratiquent l'expérimentation animale :

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines méaraïques.

Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal afin qu'il

ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

*

La chasse est le moyen le plus sûr pour supprimer les sentiments des hommes envers les créatures qui les entourent.

Jean Meslier (1664)

Prêtre et philosophe des Lumières français, né à Mazerny le 15 juin 1664,

mort en 1729.

C'est une cruauté et une barbarie de tuer, d'assommer, et d'égorger, comme on fait, des animaux qui ne font point de mal, car ils sont sensibles au mal et à la douleur aussi bien que nous, malgré ce qu'en disent vainement, faussement, et ridiculement nos nouveaux cartésiens, qui les regardent comme de pures machines sans âmes et sans sentiments aucuns [...]. Ridicule opinion, pernicieuse maxime, et détestable doctrine puisqu'elle tend manifestement à étouffer dans le cœur des hommes tous sentiments de bonté, de douceur et d'humanité qu'ils pourraient avoir pour ces pauvres animaux. [...] Il faut indubitablement croire aussi qu'ils sont sensibles aussi bien que nous au bien et au mal, c'est-à-dire au plaisir et à la douleur, ils sont nos domestiques et nos fidèles compagnons de vie et de travail, et par ainsi il faut les traiter avec douceur. Bénies soient les nations qui les traitent bénévolement et favorablement, et qui compatissent à leurs misères, et à leurs douleurs, mais maudites soient les nations qui les traitent cruellement, qui les tyrannisent, qui aiment à répandre leur sang, et qui sont avides de manger leurs chairs.

Montaigne (1533)

Philosophe français né le 28 février 1533,

mort le 13 septembre 1592.

Montaigne pensait déjà qu'il n'y avait pas de différence de nature entre les humains et les non-humains. Il les supposait capables de penser et d'avoir des émotions, bref d'être sentients, même si le mot n'existait pas encore. Appréciant leur intelligence, il s'indignait que l'on refusât de la reconnaître en attribuant ses manifestations à ce que nous appelons aujourd'hui de manière dévalorisante « l'instinct ». Il s'exprime à ce sujet dans ce texte⁸⁷ :

Version originale :

... les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces: pourquoy n'en estimons nous autant d'eux ? Pourquoy attribuons nous à ie ne sçay quelle inclination naturelle et seruile, les ouurages qui surpassent tout ce que nous pouuons par nature et par art ?

Version traduite en français d'aujourd'hui :

... nous mettons en jeu de nombreuses facultés et notre âme s'y applique de toutes ses forces; pourquoi n'estimons-nous pas qu'il en est de même chez eux ? Quelle raison nous fait attribuer à je ne sais quel instinct naturel et servile, des ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons faire, tant naturellement qu'avec le secours de l'art ?

*

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bêtes témoignent d'une propension naturelle à la cruauté.

Léonard de Vinci (1452)

*Peintre et savant italien, né à Vinci le 15 Avril 1452,
mort à Amboise le 2 mai 1519.*

Le jour viendra où les personnes comme moi regarderont le meurtre des animaux comme ils regardent aujourd'hui le meurtre des êtres humains.

Plutarque (46)

Philosophe majeur de la Rome antique, d'origine grecque,

Vous me demandez pour quelle raison Pythagore s'abstenait de manger de la chair de bête ; mais moi ; je vous demande avec étonnement quel motif ou plutôt quel courage eut celui qui le premier approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui toucha de ses lèvres les membres sanglants d'une bête expirante, qui fit servir sur sa table des corps morts et des cadavres, et dévora des membres qui, le moment d'auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient ? Comment ses yeux purent-ils soutenir l'aspect d'un meurtre ? comment put-il voir égorger, écorcher, déchirer un faible animal ? Comment put-il en supporter l'odeur ? Comment ne fut-il pas dégoûté et saisi d'horreur quand il vint à manier l'ordure de ces plaies, à nettoyer le sang noir qui les couvrait ?

*

[...]mais quel repas monstrueux que d'assouvir sa faim d'animaux encore mugissants, que de se faire apprêter des bêtes qui respiraient, qui parlaient encore, que de prescrire la manière de les cuire, de les assaisonner et de les servir ! C'est de ceux qui commencèrent ces horribles festins, et non de ceux qui les ont enfin quittés, qu'on a lieu de s'étonner. Encore les premiers qui osèrent manger la chair des animaux pouvaient-ils s'excuser sur la nécessité. Ce ne fût pas pour satisfaire des goûts désordonnés, ni dans l'abondance des commodités de la vie, que, par une sensualité barbare, ils recherchèrent des plaisirs réprouvés par la nature et par l'humanité.

*

[...]Voilà cependant ce que nous faisons ; nous ne sommes sensibles ni aux belles couleurs qui parent quelques-uns de ces animaux ni à l'harmonie de leurs chants, ni à la simplicité et à la frugalité de leur vie, ni à leur adresse et à leur intelligence ; et, par une sensualité cruelle, nous égorgeons ces bêtes

malheureuses, nous les privons de la lumière des cieux, nous leur arrachons cette faible portion de vie que la nature leur avait destinée. Croyons-nous d'ailleurs que les cris qu'ils font entendre ne soient que des sons inarticulés, et non pas des prières et de justes réclamations de leur part ?

Ovide (– 43)

*Poète latin né en 43 av. J.-C en Italie,
mort en 17 ou 18 ap. J.-C.*

Extrait de son œuvre : Les Métamorphoses.

Vous avez le blé, les pommes qui pèsent,
Sur les branches souples ; vous avez le raisin qui gonfle.
Dans des vignes vertes, et les herbes plaisantes, les légumes
Que la cuisson fait doux et tendres ; vous avez le lait
Et le miel de trèfle. La Terre est prodigue
De provisions et ses nourritures
Sont aimables ; elle dépose sur vos tables
Des choses qui ne réclament ni le sang ni la mort.
Hélas, quelle méchanceté que de faire avaler de la chair par
notre propre chair,
Que d'engraisser nos corps avides en y enfournant d'autres
corps,
Que de nourrir une créature vivante de la mort d'une autre.

Confucius (– 551)

*Philosophe chinois né le 28 septembre 551 av. J.-C. à Zou,
mort le 11 mai 479 av. J.-C. à Qufu.*

Quiconque a entendu les cris d'un animal qu'on tue ne peut plus jamais manger de sa chair.

Pythagore (– 580)

*Philosophe grec né vers 580 av. J.-C. à Samos,
mort vers 495 av. J.-C.*

Tant que les hommes massacreront les bêtes, ils s'entretueront. Celui qui sème le meurtre et la douleur ne peut en effet récolter la joie et l'amour.

Quelques auteurs fondateurs

Cette liste est bien sûr très loin d'être exhaustive. Elle n'est que celle d'un apprenti végane. Sa consultation est tout à fait facultative, car il n'est pas obligatoire de connaître quelque auteur que ce soit pour être végane, à mon avis en tout cas. Comme je le dis plus bas à la fin de cette liste, il suffit d'éviter de participer à toutes les formes d'exploitation autant des humains que des non-humains. Il est toutefois très enrichissant de prendre connaissance de certaines des pensées qui ont fondé cette formidable évolution éthique qui pour l'heure n'en est, hélas, qu'à son début.

Jeremy Bentham (1748)

*Philosophe britannique, père de l'utilitarisme,
né le 15 février 1748 à Londres, mort le 6 juin 1832 à Londres.*

Celui qui est considéré comme le fondateur de l'utilitarisme pensait que la souffrance des animaux est éthiquement aussi importante que la souffrance des humains. Il déclara :

Le jour viendra où le reste de la création animale acquerra ces droits qui n'auraient jamais pu être refusés à ses membres autrement que par la main de la tyrannie. Les Français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours au caprice d'un bourreau. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau, ou la façon dont se termine le

sacrum sont des raisons également insuffisantes pour abandonner un être sensible à ce même sort. [...]

La question n'est pas : « Peuvent-ils raisonner ? » ni « Peuvent-ils parler ? » mais « Peuvent-ils souffrir ? »

Cette dernière phrase est connue de tous les militants animalistes, aussi la voit-on souvent sur les banderoles lors des manifestations.

Tout à fait en accord avec Jean-Jacques Rousseau, il pensait en effet que seule la réceptivité à la souffrance, et non la capacité de raisonnement, était le critère à prendre en compte pour se comporter éthiquement. Car, si la capacité à raisonner était le critère, certains humains, par exemple les bébés ou les personnes handicapées mentales, devraient alors être traités comme les animaux.

J'ai noté que Peter Singer reprenait ce raisonnement dans *La Libération animale*.

Tom Regan (1938)

Philosophe né le 28 novembre 1938 aux États-Unis,

mort le 17 février 2017 en Caroline du Nord.

Abolitionniste. Déontologiste.

Tom Regan, né Thomas Regan, est professeur de philosophie morale au North Carolina State University à Raleigh. Résolument abolitionniste, il est l'un des premiers théoriciens en droit des animaux.

Son ouvrage majeur est : *The Case for Animal Rights*, première édition en 1983, seconde édition en 2004. Parution en français en 2013, traduit par Enrique Utria sous le titre : *Les Droits des animaux*, chez Hermann.

Premier ouvrage philosophique uniquement consacré aux droits des non-humains, il surprit autant par ses conclusions radicales que par les méthodes de réflexion y conduisant. Tom Regan emploie le terme « sujet d'une vie » pour parler de ce que nous partageons tous (humains et non-humains) : le fait de nous soucier de notre propre vie, de posséder une vie qui nous importe.

Je cite un extrait de ses écrits qui m'a touché. J'ai lu ce texte dans les Cahiers antispécistes n°05. Pour les droits des animaux » Il est traduit de l'anglais par Éric Moreau.

[...] Enfin, je me souviens d'un critique attentionné, celui que j'ai mentionné plus haut, qui me reprochait d'être trop cérébral. Certes, j'ai été cérébral : la conception des devoirs indirects, l'utilitarisme, le contractualisme... - bref, ce n'est pas vraiment la matière dont sont faites les passions profondes. Cependant, je me souviens aussi de l'image qu'un autre ami me montra un jour - l'image d'une danseuse de ballet - comme étant l'expression de la passion disciplinée. De longues heures passées à transpirer et à travailler dur, de longues heures de solitude et d'entraînement, de doute et de fatigue : tout cela est la discipline de l'art de la danse. Mais la passion aussi est là, le désir sauvage d'excellence, de s'exprimer à travers son corps, de le faire de façon juste, et de marquer notre esprit. C'est l'image que j'aimerais vous laisser de la philosophie : une image non pas trop « cérébrale », mais plutôt de passion disciplinée. Nous avons assez parlé de la discipline ; voyons maintenant la passion : il y a des fois, souvent même, où les larmes me viennent aux yeux quand je vois, je lis ou j'entends parler du sort misérable des animaux aux mains des humains. Leur douleur, leur souffrance, leur solitude, leur innocence, leur mort. Colère. Rage. Pitié. Chagrin. Dégoût. La création tout entière gémit sous le poids du mal que nous humains imposons à ces créatures muettes et sans défense. C'est aussi notre cœur, et pas seulement notre raison, qui demande la fin de tout cela, qui exige que nous surmontions, pour eux, les habitudes et les forces qui sont la cause de leur oppression systématique. Il a été dit que tous les grands mouvements passent par trois étapes : celle du ridicule, celle de la discussion et celle de l'adoption. C'est la réalisation de la troisième étape, l'adoption, qui exige

notre passion, notre discipline, nos cœurs et nos esprits. Le sort des animaux est entre nos mains. Que Dieu nous accorde d'être à la hauteur de la tâche.⁸⁸

Richard Ryder (1940)

Écrivain et psychologue britannique, né en 1940.

Pathocentrisme.

C'est lui qui, en 1970, créa le terme « spécisme » pour décrire l'exclusion des non-humains de la sphère morale et juridique. Ce mot sera par la suite popularisé par Peter Singer. Richard Ryder créa également le mot « pathocentrisme (painism) » en 1990, pour parler de sa conviction selon laquelle c'est la sentience des animaux qui devrait nous décider à leur accorder des droits. Selon lui, le pathocentrisme se situerait entre la déontologie et l'utilitarisme, évitant les défauts de l'un et de l'autre. Opposé à l'idée utilitariste justifiant l'exploitation si elle maximise le bien-être du plus grand nombre et à la notion de valeur inhérente de Tom Regan, il garde l'idée que la sentience elle seule suffit à accorder des droits.

Les mots « race » et « espèce » sont des termes aussi vagues l'un que l'autre que l'on utilise pour classer les êtres vivants principalement sur la base de leur apparence. On peut faire une analogie entre les deux. La discrimination sur la base de la race, bien que tolérée presque universellement il y a deux siècles, est maintenant largement condamnée. De la même façon, il se pourrait qu'un jour les esprits éclairés abhorrent le spécisme comme ils détestent aujourd'hui le racisme. L'illogisme dans ces deux formes de préjugés est du même type. Si nous acceptons comme moralement inacceptable de faire souffrir délibérément des êtres humains innocents, alors il est logique de trouver inacceptable de faire souffrir délibérément des êtres innocents d'autres espèces. Le temps est venu d'agir selon cette logique.

*

Autre texte de Richard Ryder, traduit de l'anglais, spécialement pour cet ouvrage, par Paul Arthur Théorêt que je remercie chaleureusement :

Depuis Darwin, les scientifiques ont convenu que, biologiquement parlant, il n'y a pas de différence essentielle « magique » entre les humains et les autres animaux. Alors pourquoi, moralement, en faisons-nous une distinction quasi totale ? Si tous les organismes se trouvent sur un même continuum physique, alors nous devrions être sur le même continuum moral aussi.

Le mot « espèce », comme le mot « race », n'est pas définissable avec précision. Les lions et les tigres peuvent se croiser. Bientôt, dans des conditions spéciales de laboratoire, il se pourrait qu'accoupler un gorille avec un professeur de biologie s'avère possible. Est-ce que leur progéniture poilue devra être déposée dans une cage ou dans un berceau ?

La coutume veut que l'homme de Néandertal soit considéré comme une espèce distincte de nous-mêmes, possédant des attributs spéciaux pour survivre pendant l'ère glaciaire. Mais la plupart des archéologues croient maintenant que cette créature non-humaine pratiquait l'enterrement rituel et possédait un plus gros cerveau que le nôtre. Supposons que l'insaisissable abominable homme des neiges, lorsqu'enfin attrapé, s'avère être le dernier survivant de l'espèce homme de Néandertal, lui donnerait-on un siège à l'ONU ou lui implanterait-on des électrodes dans son cerveau surhumain ?

J'utilise ces exemples hypothétiques, mais possibles, pour attirer l'attention sur l'illogisme de notre position morale actuelle en ce qui concerne les expériences faites sur des animaux.

Peter Singer (1946)

Philosophe australien, né le 6 juillet 1946 à Melbourne.

Welfariste. Utilitariste.

L'œuvre majeure de Peter Singer *Animal liberation* paraît en 1975, mais une seconde édition paraît en 1990. Cet ouvrage fondateur de référence a été traduit dans une vingtaine de langues. Une traduction en français de la seconde édition est parue aux éditions Grasset en 1993, sous le titre *La Libération animale*, traduit de l'anglais par Louise Rousselle (relue par David Olivier). Elle a été rééditée en 2012 chez Payot. C'est cette dernière édition que j'ai lue. La préface de Jean-Baptiste Jeangène Vilmer est à mon goût un pur délice !

Cette œuvre a eu un impact considérable, tant chez les animalistes militants que sur les travaux philosophiques d'éthique animale.

Tout en nous plongeant dans sa réflexion éthique, Peter Singer nous fait découvrir une horrible enquête référencée dans les moindres détails sur la façon dont sont traités les non-humains par nos sociétés spécistes. Afin que nous n'ayons aucun doute sur l'existence des faits qu'il expose, et pour bien montrer que leur narration n'est pas déformée par l'effet de sa propre émotion, il a l'idée de nous mettre sous le nez des documents et des rapports officiels des expérimentateurs ; certes, il ajoute ses commentaires, mais les faits sont dévoilés par ceux qui les ont commis. Ainsi, nous sommes tout autant horrifiés par les actes que par la froideur avec laquelle leurs auteurs en font le rapport.

Au moins la moitié de *La Libération animale* est ainsi descriptive. Chiffres, images, rapports et autres documents se succédant, le philosophe nous montre ce qui est caché au public : électrocutions, mutilations, enfermement, toutes sortes de tortures, de souffrances physiques et psychologiques extrêmes que subissent les non-humains sous notre joug dans le monde entier. Peter Singer arrive à nous convaincre que la misère animale dont notre espèce est responsable est la norme, et non le produit de quelques actes de cruauté exceptionnels ou de maladresses professionnelles.

Parallèlement à cet indéniable exposé des faits, le philosophe nous fait part de ses réflexions éthiques utilitaristes.

Gary Francione (1946)

Philosophe et juriste américain, né le 29/05/1954 aux États-Unis.

Abolitionniste. Déontologiste.

Théoricien du véganisme, il est l'auteur de nombreux ouvrages animalistes. Le premier a pour titre *Animals, Property and the Law* et paraît en 1995. Cet auteur a développé une théorie des droits des animaux reposant sur le critère de sensibilité animale et qui défend l'abolition totale de leur exploitation au lieu de l'amélioration de leurs conditions de vie dans sa pratique.

Ouvertement contre l'utilitarisme, il est critique envers Jeremy Bentham et Peter Singer au point de déclarer ce dernier indigne d'être qualifié de « père » du mouvement de libération animale.

Gary Francione désapprouve totalement tout recours à la violence. C'est même ainsi qu'il conçoit le véganisme. Ce texte de lui, traduit en français, résume son idée du véganisme :

Si vous n'êtes pas végan, devenez-le s'il vous plaît. Le véganisme est une question de non-violence. C'est d'abord une question de non-violence envers les autres êtres sentients. Mais c'est aussi une question de non-violence envers la terre et envers vous-même.

Et n'adhérez jamais à cette idée absurde que nous devrions promouvoir l'« exploitation heureuse » afin d'amener les gens au véganisme. C'est le contraire : l'industrie entière de l'« exploitation heureuse » n'a qu'un but : celui de rendre le public plus à l'aise avec l'exploitation animale.

Le Monde est végan ! Si vous le voulez.

Euh...

Je suis bien sûr très loin d'avoir présenté ces auteurs exhaustivement et je suis également très loin d'avoir la prétention d'en être capable. Dans l'espoir de vous donner l'envie de vous renseigner à leur sujet, je vous ai seulement dit ce que j'ai retenu

d'eux, aujourd'hui. Peut-être qu'au moment où vous lirez ce paragraphe, je serai devenu tellement érudit en la matière que l'on viendra du monde entier pour s'enquérir de ce que je pense d'eux, mais pour l'heure, c'est tout ce que je peux en dire.

Je ne suis pas de taille à me déterminer face à des pointures comme Peter Singer ou Gary Francione. En effet, je suis pareillement convaincu par les réflexions utilitaristes du premier que par les pensées déontologiques du second, même quand elles se contredisent. Je ne suis qu'un apprenti végane que les plus anciens peuvent appeler Petit Scarabée. Ce qui compte pour moi, c'est que tous ces auteurs ont œuvré pour que notre espèce cesse au plus vite les crimes qu'elle commet tous les jours. Et, je dois dire que pour moi, il y a eu un avant et un après avoir lu La Libération animale.

Il est important de préciser qu'il n'est toutefois pas nécessaire de lire les œuvres philosophiques d'éthique animale pour être végane. Ça, je l'ai compris et je peux l'affirmer. Il n'est même pas nécessaire de savoir lire, en fait. Pour être végane, il suffit seulement d'avoir un cœur, ce qui est le cas de beaucoup d'humains, et de décider de ne plus jamais participer à l'exploitation de tous les êtres, humains ou non-humains.

OceanofPDF.com

COMMENT DEVENIR VÉGANE ?

C'est une bonne question. Aussi permettez que je m'enorgueillisse de la poser.

Pour ce qui est du régime alimentaire, certains préconisent d'y parvenir petit à petit. Commencer par devenir végétarien en supprimant la viande de ses repas, puis au bout d'un moment, éliminer un à un les autres produits d'origine animale : œufs, produits laitiers (sont ♪ nos amis pour la vie, ♪♪ Paf, paf, paf...).

Je n'ai pas adopté cette méthode. Le 27 novembre 2015, vers 17 h, je suis devenu végane instantanément. J'étais omnivore, la seconde d'après j'étais végane. Cette certitude est apparue en moi sans la moindre transition. Ceci s'est passé à l'instant même où j'ai terminé le livre qui m'a transformé. Il faut dire que, durant sa lecture, j'ai visionné en parallèle des vidéos au sujet de l'élevage intensif, des abattoirs et autres crimes... Entre autres, je venais de voir Terriens qui m'avait brûlé l'esprit au fer rouge. Impossible de regarder un morceau de chair sans penser à l'être dont il était une partie. Je ne pouvais plus voir un morceau de fromage sans imaginer la souffrance d'une mère qu'on avait séparée de son enfant pour lui voler le lait qu'elle lui destinait et le désarroi de ce petit bovin qu'on éloigne des tendres coups de langue maternels.

Je devins donc végane sur-le-champ, tout du moins dans ma tête, car dans les faits il faut au moins quelques jours pour se prouver qu'on l'est vraiment. De toutes les raisons que j'ai évoquées plus haut c'est la compassion envers les non-humains qui a forgé cette décision en moi. Ma santé et celle de la planète me paraissaient, et me paraissent toujours, des motifs importants, mais ils passent malgré tout au second plan tant les souffrances dont nous sommes responsables me touchent profondément.

Je rappelle que je suis aussi touché par les souffrances du peuple syrien, mais je ne peux pas arrêter de le bombarder, car ce n'est pas

moi qui le bombarde. En revanche, c'était bien moi qui mangeais des non-humains, j'avais donc la possibilité d'arrêter.

Mais, je m'éloigne du sujet : comment devenir végane ?

Que vais-je manger ? me suis-je demandé, formaté que j'étais par les dizaines d'années de mon éducation alimentaire.

Avant d'avoir lu le livre qui m'a ouvert les yeux, je croyais dur comme fer que l'on ne pouvait pas vivre sans viande, en tout cas, pas en bonne santé. Déjà, j'imaginai les végétariens comme des personnes efflanquées, dormant vingt heures par jour pour se traîner les quatre heures restantes comme des larves souffreteuses, bâillant sans cesse et s'appuyant partout pour ne pas tomber. Alors, quant au régime végétalien ! Je ne savais pas qu'il existait. J'aurais sur-le-champ classé dans la catégorie des fous furieux tous ceux qui m'en eussent parlé. Je me serais même attendu à les entendre dans la foulée m'expliquer que la Terre était finalement cubique ou que Tintin était la grand-mère de Jules César.

Mais le livre et les recherches qu'il m'incita à faire durant sa lecture m'apprirent qu'il était possible de vivre en bonne santé, et même en excellente santé, avec un tel régime. C'est cette révélation soudaine qui forgea ma décision. Il faut dire que, aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours considéré que manger de la chair avait quelque chose de très primitif. Je comptais sur le futur pour nous offrir une nourriture de synthèse plus en adéquation avec les mots : « évolué, civilisé, avancé ».

De nombreux ouvrages imaginant le futur sont sur cette longueur d'onde. Je me souviens par exemple du roman publié en 1997, 3001 L'Odyssée finale, d'Arthur C. Clarke, un des auteurs qui m'a sans doute le plus influencé (Pour mes écrits de science-fiction, pas pour le véganisme. À la sortie de ce titre, je n'avais pas mesuré l'importance de son message ; ce grand auteur était trop en avance sur moi.) Le personnage principal, Frank Poole, meurt au XXI^e siècle, mais on le réanime en 3001. Lors d'un repas en compagnie de deux convives, Indra et Anderson, il évoque ce qu'il mangeait à son époque en demandant quelle viande on lui a servie. Extrait :

Anderson se contenta de sourire, mais Indra sembla sur le point de vomir. Elle réussit pourtant à se maîtriser et dit à Anderson :

— Expliquez-lui, vous. Mais... après le dîner.

Qu'est-ce que j'ai encore dit ? se demanda Poole.

Un peu plus loin :

— Déjà, de votre temps, on commençait à moins manger de cadavres, expliqua Anderson. Élever des animaux pour – erk ! – s'alimenter a fini par devenir économiquement impossible. Je ne sais combien d'hectares de terre étaient nécessaires pour nourrir une seule vache, mais en cultivant la même surface on pouvait nourrir au moins dix êtres humains. Et probablement une centaine avec les techniques hydroponiques.

Mais, je m'éloigne du sujet : comment devenir végétarien ?

Pour résumer, j'aspirais donc depuis longtemps à me nourrir d'une manière moins primitive. Mais je n'ai que récemment appris qu'il n'est pas nécessaire d'attendre que le futur le permette, car c'est déjà possible.

C'est déjà réalisable parce que tout ce dont nous avons besoin se trouve dans le monde végétal. Tout, absolument tout, sauf une seule chose : la vitamine B12.

VITAMINE B12

Il est absolument nécessaire de se supplémenter en vitamine B12

L'adoption d'un régime alimentaire végétalien n'a été vraiment possible, en toute sécurité, qu'après la découverte de la vitamine B12 et sa commercialisation en 1948. Pourtant, la fondation de la Vegan Society date du 5 novembre 1944. Les personnes courageuses qui ont voulu adopter un régime végétalien avant 1948 pour vivre selon leur éthique ont malheureusement subi de graves dommages de santé.⁸⁹

Il faut sans conteste se supplémenter en vitamine B12.

Il y a différentes manières de le faire. Moi, je prends deux petits cachets par semaine. Des cachets ! en ai-je entendu s'exclamer. Ce n'est donc pas naturel ! Un régime qui exige qu'on prenne des médicaments, ça craint ! (Oui, toujours le même, celui qui dit « ça craint ! »)

Écoute, Ça craint : D'abord, ce n'est pas un médicament, mais un complément alimentaire. Ensuite, la présence de vitamine B12 dans les produits animaux est due au fait que la plupart des animaux d'élevage sont eux aussi artificiellement supplémentés, pour accélérer leur prise de poids. De ce fait, les omnivores consomment la B12 donnée aux animaux en ingérant leur chair, alors que les végétaliens consomment exactement la même vitamine directement en comprimés. En effet, celle que l'on donne aux animaux est celle que consomment sans intermédiaire les végétaliens, même procédé de fabrication (les bactéries), mêmes producteurs.

Aucun animal ne synthétise la vitamine B12. Les bactéries sont à l'origine de ce nutriment pour l'ensemble de la chaîne alimentaire. Certains animaux possèdent des dispositifs digestifs favorables à une symbiose leur permettant d'être autonomes. Cette symbiose bactérienne ne se fait pas avec les humains qui ont dû combler leur besoin en consommant des produits provenant des animaux symbiotiques. Depuis 1948 on sait produire cette vitamine en

multipliant les bactéries qui la fabriquent. Certains animaux d'élevage sont eux-mêmes supplémentés pour augmenter le rendement de la production de chair, car la vitamine B12 a un effet de croissance sur les volailles et les porcs. Quoi qu'il en soit, qu'on la trouve dans une alimentation carnée ou dans une supplémentation, cette vitamine a toujours la même source : les bactéries.

La vitamine B12 existe sous plusieurs formes. C'est la cyanocobalamine, la plus étudiée, qui est la plus stable et la moins chère. Elle est de plus très efficace, et sans aucune toxicité.

Posologie pour la prise de B12

Pour une personne adulte, il est conseillé :

1 microgramme trois fois par jour.

ou :

10 microgrammes une seule fois par jour.

ou :

2 000 microgrammes une fois par semaine.

Comme je le disais, moi, je prends deux pilules par semaine. Ce sont des pilules de 1 000 µg. J'en prends une le samedi et l'autre le dimanche.

Avisés comme vous êtes, vous avez remarqué que la progression de la dose n'est pas proportionnelle au temps. En effet, si c'était le cas, 10 µg par jour devraient donner 70 µg par semaine (10 µg x 7 j). Or, ce n'est pas 70 mais 2 000 qui est conseillé pour une semaine. Ceci est dû au fait que plus la dose d'une prise est importante, moins grand est le pourcentage assimilé par l'organisme. C'est pour cette raison que je préfère prendre ma dose hebdomadaire en deux jours, plutôt qu'un seul, afin d'augmenter mon assimilation. Il faut savoir qu'il n'y a aucun danger de surdosage. Vous pouvez en prendre un seau, si vous voulez, l'organisme rejette simplement ce qu'il ne peut assimiler.

Est-ce cher ? Non. Le coût est d'environ 3 euros par mois pour un adulte.

Pour en savoir plus au sujet de la vitamine B12 :

La Société végane francophone a créé et anime un groupe Facebook spécialisé qui s'intitule « Vive la B12 ! » :

<https://www.facebook.com/groups/veganismevelab12/?fref=ts>

Ainsi qu'un site Internet qui y est consacré :

<http://www.vivelab12.fr/>

L'association L214 a créé le site Vegan pratique :

<http://vegan-pratique.fr/nutrition/la-vitamine-b12/>

OceanofPDF.com

QU'EST-CE QU'ON MANGE ALORS ?

Les protéines

J'ai déjà parlé des protéines au sujet du vieux mythe fallacieux selon lequel elles seraient l'exclusivité de la viande pour dire combien c'est faux.

Les protéines sont de très grosses macromolécules composées d'autres molécules : les acides aminés. Il existe un très grand nombre d'acides aminés, quelques centaines sont connues, mais 22 à peine sont nécessaires au vivant. Comme on peut, ici, en ignorer deux qui ne sont utilisées que par des bactéries, 20 seulement entrent dans la fabrication de nos protéines. Ce sont nos acides aminés protéinogènes.

C'est au cœur des cellules que les protéines sont construites par un assembleur moléculaire naturel : le ribosome. Cette merveilleuse machine lit l'information contenue dans l'ARN messager pour connaître les acides aminés qu'il faut assembler⁹⁰ afin de fabriquer telle ou telle protéine. Les acides aminés sont comme des pièces de Lego avec lesquelles le ribosome peut construire une infinité de protéines différentes destinées à une infinité d'usages différents. Les plus grosses protéines utilisées par notre corps sont composées de plusieurs dizaines de milliers d'acides aminés ; par exemple, la protéine musculaire titine (oui, comme votre voiture) contient plus de 30 000 acides aminés⁹¹. Pourtant ces énormes assemblages ne comptent que 20 acides aminés différents seulement. Imaginez un jeu de Lego offrant des dizaines de milliers d'éléments, mais 20 pièces différentes seulement. Lorsque nous nous alimentons, notre organisme n'utilise jamais les protéines que nous ingérons, telles quelles. Ne s'intéressant qu'aux éléments qui les composent, il les désassemble pour récupérer les pièces du jeu de construction. Certaines protéines sont désassemblées par la digestion ; les acides aminés qui les constituent traversent alors la paroi intestinale pour atteindre la circulation sanguine. D'autres protéines sont « démontées » dans les cellules qui récupèrent directement leurs

acides aminés. Les acides aminés, ainsi séparés sont à la disposition des ribosomes qui pourront assembler les protéines dont nous avons besoin. Que se passe-t-il quand certaines pièces du jeu de construction viennent à manquer ? Car cela peut arriver. Comme il se trouve que les acides aminés sont eux-mêmes des molécules, donc des assemblages d'atomes, il est possible d'assembler des acides aminés. De ce fait, notre corps est capable en effet de synthétiser certaines pièces qui lui manquent. Certaines seulement, j'insiste. Comment s'y prend-il pour faire cela ? En fait, il ne fait qu'une partie du travail, car il ne fait que transformer un acide aminé existant pour en faire un autre dont il a besoin. Un peu comme si vous transformiez une voiture pour en faire une camionnette. Ceci est possible parce que les deux véhicules ont une importante partie en commun, c'est aussi le cas des acides aminés. En effet, ces derniers ont aussi des parties communes, surtout la fonction amine, d'où vient le nom « acides aminés » ; il s'agit d'un châssis fait d'un atome d'azote assemblé avec deux ou trois atomes d'hydrogène. Notre corps, celui de tous les animaux, sait démonter un acide aminé pour ne garder que sa fonction amine qu'il va utiliser pour synthétiser l'acide aminé qui lui manque en lui ajoutant les atomes nécessaires. Mais, si notre corps se débrouille très bien pour en synthétiser 12, les 8 autres lui posent des problèmes. Il ne sait pas du tout les synthétiser ou les synthétise beaucoup trop lentement.

Acides aminés essentiels

Ces 8 acides aminés en question sont appelés acides aminés essentiels, car il est essentiel que nous en absorbions : Lysine, Méthionine, Leucine, Thréonine, Tryptophane, Phénylalanine, Valine, et Isoleucine. Nous ne pouvons pas en être privés, nous devons en absorber pour vivre, car nous ne savons pas les fabriquer. Aucun animal, humain ou non-humain, ne sait le faire. C'est vrai que 12/20 ce n'est pas si mal ! Nous pouvons en éprouver une petite fierté ! Il est vrai que nous, les animaux, nous sommes de formidables bricoleurs. Mais il y a bien plus fort que nous. Suivez mon regard... juste un peu plus bas... oui, le paragraphe d'en dessous, quoi...

Seules les plantes sont capables de faire la biosynthèse de tous les acides aminés, tout entiers, toutes seules en partant de rien ! Ben, oui ! Humilité, nous, les animaux ! Nous pouvons en déduire que, originellement, tous les acides aminés viennent d'elles. Puisque même les 12 que nous sommes fiers de savoir synthétiser, nous ne pouvons le faire que grâce aux fonctions amines que nous réutilisons et que nous sommes bien incapables de produire nous-mêmes. Nous aurions été tentés de nous attribuer la note de 12/20 et d'accorder aux plantes la note de 20/20, mais en fait il faut bien reconnaître que sans l'aide de ces dernières nous ne mériterions qu'un 0 au lieu d'un 12 puisqu'elles nous offrent les pièces maîtresses de nos biosynthèses en plus des acides aminés que nous ne savons pas du tout synthétiser.

Acides aminés semi-essentiels

Deux autres acides aminés sont dits semi-essentiels : l'arginine et l'histidine. On les appelle ainsi parce qu'ils ne sont essentiels que pour les nourrissons, qui ne savent pas encore les synthétiser. Il n'y a pas lieu de s'en préoccuper le moins du monde, car ces deux acides aminés se trouvent soit dans le lait maternel, soit dans les laits maternisés véganes.

Résumé et conclusion

Aucune des protéines que nous absorbons n'est utilisée dans l'état par notre organisme. Celui-ci les démonte dans le but de récupérer les pièces, les acides aminés, qu'il utilise ensuite pour produire lui-même les protéines dont il a besoin.

Notre corps n'a pas besoin de protéines,
il a besoin d'acides aminés.

Tous les éléments de base (les fonctions amines) nous permettant de synthétiser certains acides aminés qui nous manquent viennent des plantes. Elles sont les seules à savoir synthétiser tous les acides aminés. Même lorsqu'on ingère des protéines animales, les acides aminés essentiels qui constituent ces dernières ont été à l'origine synthétisés par les plantes que ces animaux ont mangées. De ce fait, les protéines animales ne peuvent rien apporter d'autre que ce que

les plantes leur ont donné. Consommer des protéines animales, c'est consommer des protéines végétales par procuration. La légende selon laquelle les protéines ne sont que dans la viande est donc absurde.

Est-ce que les protéines animales sont de meilleure qualité, ou plus facilement assimilables, que les protéines végétales ? Cette question n'a aucun sens puisque nous avons vu que les protéines que nous ingérons ne sont utilisées que pour leurs constituants qui sont tous les mêmes dans le monde animal et le monde végétal. Aucune protéine, de quelque origine qu'elle soit (animale ou végétale), n'est assimilable. Elles sont trop grosses pour franchir la paroi intestinale. Ce ne sont donc jamais les protéines qui sont assimilées par notre organisme, mais leurs composants, les acides aminés. Pour ce faire, elles sont dégradées (démontées en pièces détachées) par des enzymes qui séparent les acides aminés dont elles sont faites. Ce sont alors ces acides aminés qui sont assimilés et non les protéines qu'ils constituaient. Or, les acides aminés provenant d'une protéine animale ou végétale sont exactement les mêmes. Autrement dit, personne ne saurait dire si un acide aminé donné provient d'une protéine végétale ou d'une protéine animale. S'interroger à ce sujet est aussi dénué de sens que se demander si une molécule d'eau est meilleure dans le jus d'orange ou dans le jus de pomme. C'est une molécule d'eau dans les deux cas.

Résumé du résumé et conclusion de la conclusion

Exception faite de la vitamine B12, dont il a été question, les produits d'origine animale ne nous apportent absolument rien qui ne soit déjà offert par les plantes. Rappelons qu'être omnivore ne signifie pas qu'on doit manger de tout, mais seulement qu'on peut manger de tout. Pour rester vivants et en bonne santé, nous devons consommer une combinaison calorique de protides (les protéines), de glucides, de lipides, de vitamines et de sels minéraux ; or, tout cela peut nous être fourni par les végétaux. Voilà donc pourquoi il est possible de vivre en très bonne santé sans consommer la moindre ressource d'origine animale. Nous avons même vu plus haut qu'il y a

toutes les raisons de croire qu'un régime végétalien est meilleur pour la santé qu'un régime omnivore.

Oui, mais alors ! Qu'est-ce qu'on mange ?

Acide aminé limitant

Dans certains aliments végétaux, un des acides aminés essentiels n'apparaît qu'en faible proportion ; on appelle ce dernier l'acide aminé limitant de cet aliment. Pour faire simple, il s'agit de la méthionine dans les légumineuses et la lysine dans les céréales. Il est donc très facile de contourner ce petit inconvénient en mangeant au moins les deux dans la même journée pour avoir un apport complet de tous les huit acides aminés essentiels. Riz et lentilles, riz et pois chiches, maïs et haricots rouges, épeautre et lentilles, épeautre et pois chiches, semoule et pois chiches, semoule et pois cassés, épeautre et pois cassés...

Notons que le quinoa et le soja n'ont aucun acide aminé limitant. Ce sont des fous furieux ! Ils sont no limit ! Chacun possède tous les acides aminés essentiels dans les quantités nécessaires à l'être humain ; ils sont donc complets⁹².

Sachant que le soja, le plus déchaîné des transformers, peut se présenter sous un nombre indécent de formes : bien sûr en graines, mais aussi différents tofus, différents tempehs, protéines de soja texturées, moult sauces, force laits, multitude de crèmes, foultitude de fromages et pâtés végétaux et infinité de que sais-je... Et que le blé se présente aussi sous plusieurs aspects : graines, pains, pâtes, seitans, semoule... Les combinaisons sont plus que suffisamment nombreuses pour ne jamais se lasser.

Ce livre n'ayant pas vocation à devenir un ouvrage de recettes, je ne vais parler ici que des changements alimentaires les plus exotiques pour un ancien omnivore. Je vous invite à consulter la multitude de blogs, de sites et de livres traitant de la bouffe végane ou végétalienne qui vous renseigneront bien mieux que moi. Il suffit souvent de peu de chose pour adapter les plats que vous cuisinez déjà. Ainsi vous n'aurez pas à tirer un trait sur vos pâtes bolognaïses (voir ma recette démoniaque plus bas) ou votre gratin dauphinois.

« Mais que mange-t-on alors ? » est la question qui est venue squatter mon esprit à la seconde où j'ai su que j'étais devenu végane. Je me suis imaginé en train de grignoter des radis et des carottes. Pensif, pouce sous le menton, accoudé dans mon canapé, je me suis titillé les méninges. Plus de chair, plus de produits laitiers (sont nos amis pour la vie, ♪ tralalère... tout ça... Péter la gueule au loup !), que reste-t-il ? Salade, tomates... haricots... des pâtes... des patates... Quelque temps auparavant, j'avais lu Seul sur Mars, de Andy Weir. Ce livre m'avait donné un goût immodéré pour les patates. J'en préparais à tous les repas. Ma compagne n'en pouvait plus ! J'avais fini par me calmer, mais je sentais frémir en moi les prémices d'une rechute. Je devais à tout prix l'éviter, quelque digne de vénération que soient ces tubercules que le héros de Andy Weir avait su cultiver sur le sol martien.

Sans doute dans mes lectures, ici ou là, j'avais entendu parler de tofu (prononcer « tofou » (oui, ben, moi, je ne le savais pas, qu'on disait tofou !)).

Je ne sais pas pourquoi je ne me suis pas davantage renseigné en cherchant sur internet, « protéines végétales » par exemple. Je devais saturer d'informations. Toujours est-il que, au lieu de faire cela, je suis parti au supermarché le plus proche en milieu d'après-midi pour scruter les rayons de produits alimentaires. Je ne savais même pas trop ce que je cherchais en fait, comptant sur le hasard pour qu'il me mette sous le nez au moins un produit végane. Déjà que je n'ai jamais été doué pour trouver le produit que je cherche dans ces grands magasins ! Sans doute guidé par la chance du débutant, je me suis retrouvé devant un rayon proposant du tofu. Du tofu bio nature, c'était. Mes yeux ont légèrement gonflé, comme dans les dessins animés de Tex Avery, quand le loup voit Red, et j'ai regardé les autres clients comme s'ils étaient tous susceptibles de piller le rayon avant moi. Pour éviter cette éventualité, j'ai ouvert grand les bras pour charger tout le tofu dans mon caddie. Je suis sérieux ! J'ai vraiment tout pris. Une vingtaine de boîtes. Je me suis ensuite précipité vers la caisse, me disant certainement inconsciemment que le tofu ne serait vraiment à moi qu'une fois payé

et que d'ici là, quelqu'un risquait de me le prendre ou qu'on m'obligerait à partager.

Arrivé chez moi, j'ai ouvert un paquet et j'ai regardé à quoi ça ressemblait. Une sorte de pavé légèrement caoutchouteux ne ressemblant à rien que j'eusse déjà vu. Après avoir coupé une petite lamelle de cette chose pour goûter, je me suis dit : ça va être dur ! C'était juste immangeable. Bon, j'ai vite appris sur internet qu'il y avait de nombreuses manières de le cuisiner. C'est vrai, me fis-je la remarque in petto, que si quelqu'un découvrait les pâtes et qu'il les goûtait telles quelles à la sortie du paquet, il ne les trouverait pas meilleures que le tofu que tu viens de mastiquer. J'en convins sur-le-champ, car je suis assez rapidement convaincu par mes propres remarques, en général.

Tofu

Je décidais donc de suivre la première recette la plus simple à mettre en œuvre : faire mariner le tofu dans de la sauce soja. Il faut le découper en tranches d'un demi-centimètre d'épaisseur environ ou en cubes d'un centimètre d'arête et le faire mariner dans de la sauce soja, donc. Moi, j'aime beaucoup avec de la sauce soja strong tamari. Selon les goûts, laisser mariner un à trois jours... voire quatre. C'est super bon, chaud ou froid. Le tofu est bourré de protéines.

Base soja. Le tofu c'est du lait de soja caillé qui est pressé pour obtenir une pâte blanchâtre. Riche en protéines, il contient les huit acides aminés essentiels. Il fournit aussi du fer. Plus digeste que la viande, il réduit le taux de mauvais cholestérol, l'hypertension artérielle et les maladies cardiovasculaires. On trouve de nombreuses manières de le cuisiner. Il existe sous deux formes : le tofu ferme (celui que j'ai expérimenté la première fois) et le tofu soyeux. Ce dernier est crémeux. Pour faire en un éclair un excellent dessert avec du tofu soyeux : prendre du tofu soyeux (ben oui), ajouter ce que vous sentez de bonne confiture et mixer à mort. C'est tout. C'est à vendre son âme au diable tellement c'est bon !

Bon... Sinon, il existe aussi beaucoup de tofu déjà cuisiné : tofu à la japonaise, tofu origan, tofu à l'ail des ours, tofu fumé amande

sésame, tofu rosso, tofu black forest, tofu au curry et à la mangue... Ce n'est pas exhaustif. Le seul reproche que j'adresse au tofu à l'ail des ours, c'est qu'il est trop délicieux ; c'est un peu exagéré, je trouve, car on risque l'addiction et la déshydratation par salivation.

Seitan

Base blé. Le seitan est fait à partir du blé. Plus précisément des protéines de blé, c'est-à-dire du gluten. Le seitan est très riche en protéines, jusqu'à 70 % ! Nettement beaucoup plus que toutes les viandes. Il apporte en outre de la vitamine B2 et du fer. Sans cholestérol ni purine, il ne contient quasiment pas de graisse.

Il en existe sous différentes formes. J'aime beaucoup le seitan à griller (seitan gourmet grill), par exemple. On ouvre le paquet et hop ! sur un gril. Une minute d'un côté, re-hop ! une minute de l'autre et c'est fini ! En accompagnement avec ce que vous voulez, c'est le top !

Mais le seitan existe aussi sous d'autres formes, à vous de voir.

Tempeh

Base soja. Le tempeh est fait avec des graines de soja cuites puis écrasées. Cette préparation est ensuite laissée en fermentation avec un champignon pour que des moisissures se développent comme sur certains fromages. Comme il est à base de soja, il est riche en protéines et pauvre en lipides.

Je me souviens d'en avoir commandé sur internet. J'ai reçu un truc qui ressemblait par l'aspect à une sorte de boudin blanc, mais plus dur et plus friable. Par le goût, cela ne m'évoquait rien de connu, mais que je regrettais fortement d'avoir eu la témérité de goûter cette chose langue nue. Je ne sais pas si les armures de langue existent, mais si c'est le cas, ce doit être pour affronter de pareilles aventures. La géniale métaphore des pâtes crues, dont je suis le magistral inventeur, me revint en tête. Après avoir craché quelques heures et m'être rincé la bouche non moins longtemps, j'ai cherché comment ça se préparait. Mariné dans la sauce soja, comme le tofu, ce n'est pas mal du tout. On peut par exemple en émietter dans une salade. C'est aussi bon ainsi que mauvais sans préparation. Bon ! là aussi, je vous

laisse chercher ce qu'on peut en faire et les différentes préparations déjà accommodées.

Protéines de soja texturées

Base soja (oui on s'en serait douté, mais c'est pour la cohérence de la présentation). Ce sont des protéines issues de farines de soja déshuilées. Après extraction de l'huile, la farine est cuite sous pression puis séchée pour produire des granulés de différentes tailles, du gros grain de sable à des morceaux de quelques centimètres. J'ai mis longtemps à savoir utiliser cet aliment après le test, cette fois très prudent, du « je goûte tel que sorti du paquet ». Ce n'était d'ailleurs pas mauvais ; c'est plutôt neutre comme goût. À présent, je suis un véritable jusqu'au-boutiste fanatique radical de la protéine de soja texturée ! J'en mets partout et je ne sors jamais sans mon sachet. J'en propose à tout le monde et à tout bout de champ et j'en vante les mérites en hurlant alentour avec un porte-voix. Aujourd'hui, j'en arrive à estimer que quelqu'un qui n'en a pas chez lui... n'est pas vraiment un être humain ! (Oui... j'aime bien surjouer le végane extrémiste. J'envisage de mettre des carottes en peluche un peu partout chez moi pour la déco.)

Bon ! je vais vous donner ma recette préférée qui est en partie de moi :

- Mettre dans un bocal un demi-verre à whisky (environ) de protéines de soja texturées par personne. Remplir le bocal avec un mélange de 50 % de sauce de soja non sucrée, et de 50 % d'eau, pour immerger les protéines. Durant une à deux heures, secouez le bocal tous les quarts d'heure pour bien hydrater les protéines.

- Faire roussir quelques oignons émincés dans une poêle. Quand ils sont bien roussis, ajouter une boîte de sauce tomate et un peu de ce que vous voulez du genre herbes aromatiques pour sauce bolognaise, petits champignons de Paris... Puis égouttez les protéines de soja texturées (garder éventuellement la sauce pour l'utiliser une fois de plus) et balancez-les dans la poêle. Laisser chauffer tout ce bazar à feu très doux pour concentrer un peu la merveille. Et voilà !

Vous avez une super sauce bolognaise pour manger, par exemple, avec des pâtes. N'en étant pas peu fier, je vous joins des photos.



À gauche, différentes tailles de protéines de soja texturées.

À droite, non pas une bolognaise, mais un « chili sin carne » création de ma compagne et moi. Ce sont les protéines du bocal du centre qui ont été utilisées. (Photos moi-même.)



À gauche : pâtes bolognaises. Protéines du cylindre gauche.

À droite : médaillons de soja réhydratés dans un mélange de 50 % de sauce de soja non sucrée, et de 50 % d'eau. Protéines du bocal à droite. (Photos bibi.)



À gauche : 3 parfums de faux-mage à base de noix de cajou : 1. Paprika ; 2. Ciboulette ; 3 Ail.
 À droite : ma mousse au chocolat (Aquafaba monté en neige. Voir plus loin).
 (Photos mézigue.)



À gauche : quelques ingrédients pour une bonne raclette.
 À droite : magnifique et délicieux gâteau végane fait par une amie.
 (Photos Boris Tzaprenko.)

Remplacer les produits laitiers

(sont nos ♪♪ amis pour la vie ♪)

Remplacer le lait laid

Le premier produit laitier qui vient à l'esprit c'est bien sûr le lait. Le lait de vache. Eh bien, bonne nouvelle ! Figurez-vous que vous allez perdre un seul ami pour la vie, pour en retrouver un troupeau : lait d'amande, lait de soja, d'épeautre, de riz, d'avoine, de noisette, de noix, de châtaigne, de coco, de quinoa... En plus, certains sont aromatisés, ce qui multiplie leurs variétés. Moi, je suis un forcené du soja vanillé par exemple ; pour le p'tit déj avec les céréales ! Je suis en même temps un obsédé de l'amande chocolat, un exalté du soja chocolat et un vif amateur du lait d'amande vanillé et en fait de plein d'autres ; j'en découvre encore. Je me demande aujourd'hui

comment j'ai pu aussi longtemps me contenter de téter de pauvres vaches inconnues.

Les laits végétaux, à boire et à cuisiner, ne contiennent ni lactose ni cholestérol. Ils sont très pauvres en graisses. Ils ont un taux élevé de vitamines B. Ces nouveaux (vrais) amis pour la vie sont conseillés à ceux qui ont une digestion difficile, un côlon irrité, des problèmes de constipation...

Les végétaux n'étant pas des mammifères, c'est bien entendu par abus de langage qu'on les nomme « laits » végétaux, mais on s'en fout ! Ils sont en fait issus de céréales (riz, épeautre, avoine...), de légumineuses (soja...) et d'oléagineux (amandes, noisettes, noix...).

Remplacer les fromages

Il existe de nombreux substituts de fromages laitiers. Ils sont parfois appelés « faux-mage ». Je vous laisse découvrir ça en cherchant soit « fromage végane » soit « faux-mage ». Il s'agit de « fromages » à base de laits végétaux ou d'oléagineux. On peut les acheter tout prêts, mais internet regorge aussi de recettes pour en faire soi-même. À ce propos, je vais vous parler d'une recette sympa pour faire du faux parmesan râpé très rapidement.

Nombre d'ingrédients : 2. Temps de préparation en minutes : 2.

- Couper de l'ail en fines lamelles et les laisser sécher quelques jours dans un endroit sec et ventilé.

- Quand l'ail est sec, le mettre dans un mixeur avec des noix de cajou. Dans un rapport approximatif de 1 pour l'ail à 6 ou 7 pour les noix. À l'aide de l'extrémité d'un de vos doigts, que je vous laisse choisir, exercez une pression idoine sur le bouton de mise en marche du mixeur, jusqu'à obtenir une poudre fine qui sera votre faux parmesan râpé. C'est tout. Vous aurez remarqué que la recette est tellement simple que je me suis vu obligé de développer prolixement l'utilisation du mixeur pour qu'elle ressemble à une recette.

Remplacer le beurre

Pour remplacer le beurre qu'on étale sur les tartines : les margarines végétales. En plus d'être un choix éthique pour les

bovins, c'est excellent pour votre santé, en particulier pour prévenir les maladies cardio-vasculaires.

Remplacer les yaourts laitiers

Il existe dans le commerce de nombreux yaourts, ou crèmes dessert, à base de soja, nature ou aromatisés à tout ce que vous voulez. Même chose que pour la margarine : les deux ou trois premières fois, vous risquez de sentir un petit goût de soja qui peut déplaire, mais cette impression disparaît très vite. Vous deviendrez rapidement junky de ces desserts.

On peut facilement faire soi-même une sorte de yaourt avec cette recette simple : prendre du tofu soyeux, ajouter ce que vous sentez de bonne confiture et mixer à mort. Eh hop ! c'est fini !

Remplacer les œufs

Pour ce qui est de consommer directement des œufs : œufs au plat, à la coque, durs, mollets, brouillés, etc. Il n'existe évidemment aucune solution, il faut tout simplement s'en passer. Pour faire des omelettes, il existe un substitut que je n'ai pas testé.

En ce qui concerne la cuisine à présent, de nombreuses solutions véganes sont proposées : la maïzena, un substitut appelé « no egg »... Pour faire le blanc en neige, l'aquafaba fait étonnamment bien l'affaire. J'ai testé cette dernière pour réaliser une mousse au chocolat qui m'a rendu célèbre dans l'Univers tout entier jusqu'à la fin des temps. L'aquafaba c'est tout simplement l'eau de cuisson des pois chiches. Vous pouvez la faire vous-même en cuisant des pois chiches, ou même simplement utiliser l'eau d'une boîte de conserve. Je n'ai testé que la première méthode, qui marche comme je l'ai dit sans la moindre exagération. Cherchez sur internet « mousse au chocolat aquafaba » pour trouver nombre de prétentieux qui tentent de m'égaler.

Découverte : le goût s'éduque

Il est important d'observer que le goût s'éduque relativement vite. Si vous n'aimez pas la margarine à la place du beurre, la première fois, insistez. Au bout de trois fois, vous constaterez que ce n'est pas

si mauvais que ça et à la cinquième vous trouverez votre margarine au moins aussi bonne que le beurre dont vous aviez l'habitude. C'est à croire que le goût est conditionné, entre autres, par un mécanisme de protection qui a permis aux espèces de franchir les âges : mangeons ce que nous avons déjà mangé, car la preuve que c'est sans danger a déjà été obtenue, en revanche méfions-nous de ce dont nous n'avons encore jamais vérifié l'innocuité.

Cela est vrai pour tout ce qui est nouveau en général, mais je le dis ici, car pour la margarine c'est particulièrement flagrant. La première fois que j'en ai goûté, je me suis dit : « Si quelqu'un épuise les stocks de margarine, ce ne sera pas bibi. »

Mais aussi ne pas hésiter à tester d'autres marques, et pas obligatoirement les plus onéreuses. Par exemple, un lait de soja vanillé peut, selon la marque, être concentré à souhait ou vraiment aqueux. Une crème dessert peut avoir une consistance gélatineuse surprenante, voire décevante, chez un certain producteur, et se révéler délicieuse chez un autre. Et pour l'avoir vécu, sur certains produits, la marque distributeur, deux fois moins chère que certaines marques connues, est bien meilleure. Donc, à vous de tester et de choisir selon vos goûts !

L'alimentation végétalienne est-elle chère ?

La proportion de céréales et légumineuses dans l'alimentation végétalienne est généralement un peu plus importante que dans l'alimentation traditionnelle. Rappelons que ces denrées sont loin d'être les plus onéreuses.

J'ai pu constater que, en moyenne, les plats cuisinés végétaliens proposés dans le commerce ne sont ni plus chers ni moins chers que les plats cuisinés omnivores.

En revanche, pour prendre l'exemple du tofu nature ou du seitan à griller, le prix rapporté au nombre de protéines si on le compare à la viande ou au poisson est nettement moins élevé. Autrement dit, les protéines animales sont beaucoup plus chères. Ça, c'est net !

LABELS ET CERTIFICATIONS

Il existe bien sûr des produits qui sont véganes sans pour autant avoir un seul logo de certification. Une boîte de sucre ou une bouteille d'eau minérale n'ont évidemment aucune raison de ne pas l'être. Pour des produits plus complexes, il faut regarder la liste des ingrédients. Par exemple, pour éviter les pâtes ou les gnocchis aux œufs. On peut être très surpris parfois de découvrir que même dans du chocolat noir, il peut y avoir du lait, sous forme de beurre. Dans des bonbons, il peut y avoir de la gélatine de porc...

Pour vous aider à identifier très facilement les produits véganes, végétaliens et non testés sur les animaux, il existe quelques labels. La liste qui suit est non exhaustive.

Expertise Végane Europe (E. V. E.)



Organisme de contrôle et de certification de produits et services véganes.

IHTK



Ce label allemand⁹³ garantit que : aucun des produits et des ingrédients d'une marque n'ont été testés sur les animaux. Et que cette marque ne fait travailler aucun organisme réalisant des tests sur les animaux pour elle.

One Voice

Propose de guider les consommateurs dans leur quête de produits respectueux du vivant et de la planète. Pour ce faire, elle dispose de deux labels.



Label bleu⁹⁴ : non testé sur animaux et végane⁹⁵ . Label orange : pareil mais en plus bio⁹⁶ . One Voice tient également à jour une liste des produits répondant à ces exigences, la liste des produits labélisés⁹⁷ .

PETA

PETA propose deux labels on ne peut plus stricts.



Anciens logos



Nouveaux logos

« Cruelty free », garantit que ni les produits ni ses ingrédients ne sont testés sur les animaux. « Cruelty free and vegan » est suffisamment explicite.⁹⁸

Certified vegan



Délivré par la Vegan Awareness Fondation (plus connue sous le nom de Vegan Action) ce logo certifie les produits végane et sans OGM.

Société Végane



Son label vous garantit un produit 100 % végane.

OceanofPDF.com

ENTRE DEUX FEUX

Les braves gens n'aiment pas que...

Je me doute que la situation pour les nouveaux véganes est plus facile aujourd'hui qu'il y a quelques dizaines d'années en arrière, mais ne pas se comporter comme la majorité pose encore, et a toujours posé, des problèmes à ceux qui s'écartent du chemin suivi par la majorité (chanson La mauvaise réputation de Georges Brassens : « Les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux »). Or, être végane, c'est encore s'écarter du chemin. En effet, refuser de gaver, mutiler, asphyxier, terrifier, écorcher, transpercer, égorger, capturer, emprisonner, brûler vif, humilier, fouetter, éventrer, dévorer nos frères non-humains, cela dérange nombre de braves gens. Pas tous, mais encore beaucoup. Si en plus vous ne voulez pas ingérer leurs bébés, voler le lait de leurs mères et vous habiller avec leur peau... Là, vous devenez un extrémiste d'une radicalité radicalement radicale ! Au mieux, votre attitude sera attribuée à de la sensiblerie qui suscitera des sourires entendus. Vos propos seront rendus inaudibles et ridiculisés parce qu'on pensera que vous êtes un original qui se donne un genre en suivant une mode pseudo-intellectuelle.

Mais il peut y avoir graduellement plusieurs pires⁹⁹ dans la déconsidération. On peut par exemple être soupçonné d'appartenir à une secte, d'être sous l'emprise d'une étrange croyance, de haïr l'espèce humaine... Pour cette raison, beaucoup de véganes s'efforcent de passer inaperçus, quitte à mentir sur leurs véritables motivations pour se protéger. « C'est pour ma santé, je digère très mal la viande. » Ah ! Ben là, voilà quelqu'un de normal puisqu'il ne pense qu'à sa gueule ! C'est un des nôtres !

J'ai un pote que je soupçonne de sensiblerie, lui aussi. Mais, il n'ose pas quitter sa tenue de camouflage. La seule fois où je l'ai vu s'indigner sur les réseaux sociaux au sujet des lapins angoras (suite à l'enquête de One Voice), il a presque demandé pardon d'avoir un cœur, tellement que son émotion était intimidée.

Dur dur d'être un « pur » !

C'est sûr ! Mais... on s'en fou ! Pas vrai ?

Vous trouverez sur votre chemin des personnes autoproclamées gardiennes d'une certaine conformité du véganisme. Elles pensent être une sorte de phare dans la direction duquel il faut regarder pour naviguer dans la bonne direction, celle de l'orthodoxie du mouvement. Prêtes à vous faire des remontrances, plus ou moins fermement, elles emploient beaucoup de leur temps à coller sur leur propre front une étiquette « Végane AOP » et à sermonner ceux qu'elles ne trouvent pas assez vertueux. Ne vous en préoccupez pas. Laissez-les s'occuper de leur petit tribunal ; éventuellement, apprenez ce que vous pouvez apprendre d'elles et dites-leur qu'elles ont raison pour qu'elles vous lâchent la jambe.

Vous avez acheté des bonbons et vous réalisez, ou on vous a fait remarquer, qu'ils contiennent de la gélatine de porc. Ce n'est pas grave. Vous ne l'avez pas fait exprès. Pas de quoi chier une pendule ! Même pas une petite montre ! Vous n'avez pas le temps ou la patience de regarder méticuleusement si chaque produit que vous achetez est testé sur les animaux ? Cela ne fait pas de vous un grand criminel. Vous les éliminerez petit à petit. Il y a des traces d'œufs dans vos gnocchis (des traces, pas des œufs, des traces) : là non plus, même pas une petite montre ! Ce qui compte c'est que les producteurs constatent qu'ils vendent de moins en moins de gnocchis aux œufs et de plus en plus de gnocchis sans œufs. Du coup, ils en produiront moins. Les « traces éventuelles », ce n'est pas grave, sinon, vous ne pourrez plus rien manger.

Si vous supprimez de votre consommation les produits issus de l'exploitation animale : chair (viande et poisson), produits laitiers (sont ♪ nos amis pour la vie, ... !), miel, peau de bêtes (cuir, fourrures), laine, duvet, angora... Alors vous êtes incontestablement végane, quoi qu'en disent les gardiens de l'orthodoxie. Vous êtes végane, car, par rapport au moment où vous ne l'étiez pas, vous avez éliminé au minimum 95 % de votre consommation issue de la souffrance. Je dis bien 95 % minimum, mais il y a de fortes probabilités pour que ce pourcentage soit plus grand encore, peut-

être 97 % ou 99 %. Un peu de gélatine de porc dans un paquet de bonbons acheté par inattention ne va pas réduire à néant le mérite de votre conviction ; personne de raisonnable ne vous clouera au pilori.

Il faut bien se dire que si la consommation de souffrance de tous descendait dans de telles proportions, l'exploitation animale ne serait plus rentable et que, par conséquent, elle prendrait fin. Il est certain qu'on ne va pas continuer l'élevage et l'abattage seulement pour quelques paquets de bonbons, ces derniers reviendraient si cher à la fabrication que personne ne pourrait en acheter.

Être végétarien n'est pas une religion, c'est un but. Celui de faire cesser le fonctionnement de nos usines de souffrance. Diminuer votre consommation de leur production de 95 % suffira à les fermer définitivement. Si c'est ce que vous faites, vous avez tout juste ! Qu'importe ce qu'en disent les végétariens AOP.

Sur les forums divers et variés, sur les réseaux sociaux et ça et là dans quelques textes, on peut rencontrer toutes sortes de gens très intelligents qui intellectualisent à peu près tout. Le jour où ils s'intéresseront à la manière d'uriner, nous n'oserons plus pisser de peur de le faire stupidement. À l'écoute de certains, on peut être amené à croire qu'être antispéciste ou abolitionniste nécessite de longues méditations philosophiques. Il ne faut pas se laisser impressionner. Laissons-les réfléchir tranquillement dans leur coin. Je n'irais pas jusqu'à dire que ces gens-là sont des boulets, car... hein ? Ah, je viens de le dire ! Oui, c'est vrai, mais je n'avais pas fini. Je disais donc que je n'irais pas jusqu'à dire que ce sont des boulets, car il se dégage de temps à autre quelques idées de leurs méditations transcendantes, mais le problème qu'ils causent est que beaucoup de nouveaux et nouvelles végétariens n'osent plus argumenter de peur de dire des conneries et de sentir des sourcils froncés se pointer vers eux.

Du haut de mon estrade d'apprenti végétarien, je dis aux nouveaux végétariens qui se laisseraient impressionner :

Si vous admettez que tous les êtres ont droit à une égale considération des intérêts propres à leur espèce, autrement dit, si vous pensez que les aspirations de tous les animaux doivent être

considérées, sans aucune discrimination liée à leur espèce, alors vous êtes antispéciste. Et, si vous êtes décidé à ne participer à aucune forme d'exploitation animale, alors vous êtes abolitionniste.

Si vous le sentez comme ça, n'ayez pas peur de vous exprimer. Vous avez toute la légitimité pour le faire, car le cœur parle bien mieux que les soporifiques arguties.

Que me sens-je donc ?

Bon, et moi, qu'est-ce que je suis ? Vais-je le garder pour moi ? Utilitariste ou déontologiste ? Welfariste, néo-welfariste ou abolitionniste ?

Ce n'est pas pour me défilier, mais je rappelle que je ne suis qu'un apprenti végétarien. Je veux dire par là que je risque de changer. Tous ces adjectifs sont plus pertinents pour qualifier des idées, des tendances, des courants, que des personnes. Car en fait, on peut se situer quelque part entre ces mots. Que me sens-je donc ? (Je sais que cette formulation est rare, mais j'adore faire l'intéressant.) Où me sens-je donc ? disais-je. Disons résolument abolitionniste, mais ne crachant pas sur une avancée welfariste. Néo-welfariste alors, me dira-t-on. Euh... oui, si vous voulez, mais alors néo-welfariste avec gros penchant abolitionniste. Ce qui veut dire que je suis à fond pour l'abolition, mais je me réjouis de chaque avancée welfariste.

Utilitariste ou déontologiste ? Comme je l'ai déjà dit plus haut, selon l'exemple choisi, je serai l'un ou l'autre. Vous voulez des exemples ?

- Vous avez un vieil oncle très riche et vous êtes le seul héritier. Pour rester en vie, cet oncle doit prendre un médicament tous les jours. Heureusement pour lui que vous êtes là pour le lui donner tous les matins, car il perd un peu la tête. Avec la fortune dont vous hériteriez, s'il venait à mourir, vous pourriez faire le bien autour de vous, faire des dons à des hôpitaux et des associations caritatives, financer des recherches médicales... bref, sauver et améliorer un grand nombre de vies. En pensant uniquement à cela et nullement à vous-même, vous mettez sur les plateaux de votre balance mentale d'un côté la vie d'un vieil homme, de l'autre les vies que vous

pourriez sauver. Vous pouvez même vous dire qu'en gardant votre oncle en vie, vous laissez mourir des gens que vous auriez pu sauver. L'utilitarisme, préconisant le choix qui aboutit à la somme maximum de bien-être, nous soufflerait à l'oreille qu'il serait préférable d'oublier de donner le médicament ; alors que le déontologisme dit que, dans tous les cas, quelle qu'en soit la raison, il est mal de laisser volontairement mourir un homme.

- Un violeur est à la poursuite d'une jeune femme que vous connaissez. Vous savez où elle habite et le violeur sait que vous le savez. Il s'arrête près de vous et vous demande de lui donner cette information. Vous savez qu'il veut la violer. Vous n'avez personnellement aucune raison d'avoir peur de lui. L'utilitariste estimera qu'il ne faut pas lui dire où elle réside, car la souffrance de la jeune femme si on la violait serait un bien plus grand malheur que la frustration du violeur s'il ne parvenait pas à son objectif. La somme du bien-être total serait donc négative. Alors qu'un déontologiste dira que, dans tous les cas, et quelle qu'en soit la raison, il est mal de mentir. Il faudra donc répondre que oui, on sait où est la jeune femme et si le violeur demande où il peut la trouver, il faudra le lui avouer.

J'ai pris volontairement ces deux exemples extrêmes parce que ce sont des expériences de pensée de cet acabit que certains utilitaristes et déontologistes se lancent mutuellement sur la tête dans leurs affrontements philosophiques. Ces chamailleries intellectuelles n'ont, selon moi, que le mérite de montrer qu'en choisissant soigneusement un exemple précis on peut mettre l'une ou l'autre de ces philosophies éthiques en échec.

Cela vous explique pourquoi je dis que, selon les cas, je suis plus ou moins l'un ou l'autre.

RÉACTION DE L'ENTOURAGE

Nul n'est prophète en son pays

Après avoir soudainement pris conscience que j'avais participé toute ma vie au plus grand holocauste de tous les temps, je n'ai pas pu m'empêcher de lire tout ce que je trouvais sur le sujet et de regarder avec effroi vidéos et photos. J'ai très mal dormi au moins durant le premier mois.

Il n'a pas été facile de parler avec mon entourage proche de ce que je ressentais. Personne n'a rien vu venir, hormis ma compagne qui me voit tous les jours et qui a donc un petit peu anticipé (pas vraiment, me dit-elle). Un tout petit peu, donc. Je me souviens du moment où je lui appris ce que je venais moi-même de réaliser une heure auparavant : que j'étais devenu végane. Revenant du travail, elle entra et me vit sur le canapé dans lequel j'étais flasquifié. Je venais de voir une vidéo¹⁰⁰ : un type chargeait des veaux dans sa camionnette. Les mères vaches couraient le long d'une barrière suivant le véhicule. L'homme déchargeait les enfants bovins loin de là en les jetant à terre près d'une colline de petits corps entassés. Puis il descendait de la camionnette pour assommer, en toute hâte, quelques veaux à coups de masse. Le tas de bébés était animé çà et là par des pattes ou des têtes qui bougeaient encore. Ça se passait en Nouvelle-Zélande, mais il y a tout aussi bien chez nous.

Elle vit que j'étais étrange et me demanda ce qui n'allait pas. C'est là que je lui appris que j'avais décidé de ne plus jamais consommer un seul produit d'origine animale. Le mieux serait qu'elle vous l'explique elle-même :

Bref, je lui cède le clavier

Il y a un an jour pour jour, je franchis la porte de mon domicile après une bonne journée de travail. Il était là, roulé en boule sur le canapé, l'air triste. Je n'avais pas encore posé mon sac à main sur la table. J'avais encore mes clefs dans la main. J'ai pensé que quelque chose de grave s'était passé. Il m'a dit qu'il ne voulait plus jamais

manger de viande. Plus jamais ! Qu'il avait vu des vidéos trop horribles qui le hantaient désormais. Que je faisais évidemment comme je le voulais, moi. Mais que lui ne toucherait plus jamais à un morceau de viande ! Sur le coup, je n'ai pas compris. Je me demandais vraiment ce qu'il se passait... c'était assez surréaliste, tant je ne m'attendais pas à ça ! Voyant son émotion, je lui ai dit qu'il ne s'inquiète pas, que nous allions manger autre chose ce soir.

Quoi ? Je ne savais pas encore... mais pas des patates, car cela faisait plusieurs jours que ces tubercules, aussi formidables soient-ils, avaient déclenché une ferveur inattendue suite à sa lecture de Seul sur Mars; ils étaient depuis présents à tous les repas.

J'ai alors vu une collection assez impressionnante de boîtes de tofu et de galettes végétales empilées sur le plan de travail de la cuisine. Il était allé faire des courses et avait visiblement dévalisé certains rayons. Bon, j'avoue que je n'ai pas trop réalisé ce qui se passait ce soir-là. Je n'étais absolument pas consciente qu'un tel changement d'alimentation et de vie se préparait. Je pensais que c'était passager. Qu'il avait été traumatisé par un documentaire, mais que ça lui passerait sous peu, comme on l'est parfois après avoir regardé un film d'horreur un soir de pluie... Allez, qui, dans ce cas, n'a jamais vérifié le contenu de son placard avant d'aller se coucher ?! Bref, je n'y étais pas du tout. Goûter de nouveaux aliments auxquels je n'avais pas du tout prêté attention jusqu'à maintenant, comme le tofu par exemple, était assez plaisant et puis ça lui faisait plaisir... ça n'allait pas plus loin.

Ce soir-là, j'allai donc dans la cuisine pour préparer quelque chose à manger pendant qu'il se remettait de ses émotions. Je fis réchauffer une galette végétale et l'accompagnai de quelques pâtes. Nous passâmes ensuite à table et c'est là que je découvris que je n'étais pas au bout de mes surprises. Mon compagnon m'annonça alors ne plus vouloir consommer non plus de lait ni de produits laitiers. Alors là, j'avoue que je ne comprenais pas. Deuxième « gifle » dans mes habitudes alimentaires. Je n'avais pas eu le temps de me remettre de la première annonce brutale concernant l'arrêt de la consommation de viande que survenait un deuxième tsunami gastronomique

concernant l'arrêt des produits laitiers. Mais pourquoi ? Je comprenais encore moins quel était le problème avec le lait... ! Mais la soirée avait été assez riche comme ça, nous en discuterions plus tard et en attendant, je consommerais toute seule, à ma pause déjeuner, les produits laitiers contenus dans notre réfrigérateur.

Les jours s'écoulant, j'ai compris que ça ne lui passerait pas. Plusieurs jours d'affilée, en rentrant du travail, je le retrouvai en position fœtale, la larme à l'œil. Je m'inquiétais, voyant que ça ne semblait finalement pas s'améliorer. Il me disait qu'il avait visionné de nouvelles vidéos, que c'était encore plus horrible que ce qu'il pensait la veille et l'avant-veille... Il ne s'en remettait pas.

Il me disait toujours que, moi, je pouvais continuer à manger de la viande... j'avoue que j'adorais ça, la viande ! On en mangeait souvent. Une fois, voire deux fois par jour, je pense. En général, c'était soit poisson soit viande pour les protéines. On mangeait surtout du bœuf, un peu de porc et de la dinde. J'adorais un bon steak cuit à point ! Et des chipolatas grillées ! À ce moment-là, on avait pas mal de viande au congélateur d'ailleurs, ça nous évitait de faire les courses trop souvent. Et là, je me retrouvais dans une situation assez inconfortable... je mangeais de la viande à midi, car j'emportais mon repas pour le boulot. Et puis, nous n'allions pas jeter toute cette nourriture qui représentait tout de même une certaine somme ! Mais le soir, je n'avais plus envie d'en manger, alors qu'il semblait si touché et décidé... Donc, pendant quelque temps, assez brefs, les choses se passèrent ainsi. J'étais la seule à consommer de la viande et à faire baisser le niveau de remplissage du congélateur. Ah, si ! Il y a un soir où je lui ai demandé, au téléphone, s'il pouvait me décongeler une chipolata pour le repas du soir ! Il l'a fait, mais j'ai changé d'avis sur le trajet et en arrivant je me suis précipitée sur la chipo en espérant qu'elle n'était pas encore dégelée ! Non, elle ne l'était pas ! Je l'ai donc renvoyée d'où elle venait, fissa. Ça me dérangeait que l'on ne mange pas la même chose ! Bref, une fois la saucisse retournée au pays du froid, nous mangeâmes du tofu avec des légumes.

Cela devait faire une semaine que les choses avaient changé. Une vraie discussion s'imposait. Je ne pouvais pas le retrouver

recroquevillé, la larme à l'œil, tous les soirs, je ne voulais pas lui imposer la vue et l'odeur de la viande, je ne voulais pas qu'on mange un repas différent... mais je n'étais pas non plus convaincue que j'allais me passer de viande moi-même... Cela devenait compliqué. Comment allions-nous faire ?

Nous avons beaucoup discuté, donc. Et j'ai découvert beaucoup de choses horribles que je ne soupçonnais pas. Mais alors pas un brin ! Bien sûr je savais que les bêtes étaient tuées pour qu'on les mange... mais voilà tout ce que je savais, en fait. Je pensais (et cela me semble excessivement naïf et ridicule aujourd'hui, mais c'était pourtant bien le cas et cela a duré de nombreuses années !) que les bœufs, les cochons, les poules que l'on retrouve dans nos assiettes étaient élevés en plein air et jouissaient d'une vie assez « normale » avant d'être tués. Alors, certes, on les tuait ! Mais pour moi, on était obligés de manger des protéines animales pour être en bonne santé, nous n'avions donc pas d'autre solution ! J'avais bien entendu parler de quelques rares personnes qui avaient fait le choix de ne pas en manger, mais je trouvais cette décision excentrique. Je pensais que c'était une histoire de mode, une envie de faire l'original... et je me disais qu'ils se mettaient en danger en faisant n'importe quoi. L'idée que l'on puisse manger autre chose et trouver tout ce qu'il nous faut dans le règne végétal ne m'avait pas effleuré l'esprit un centième de seconde ! Bref, de toute façon, ce n'était pas si terrible que ça pour moi puisque je pensais que l'animal avait une vraie vie, à l'air libre, s'adonnant aux occupations propres à son espèce toute la journée, entouré de ses congénères. On lui fournissait gîte et couvert, il avait une vie sociale... bref, il vivait. Et puis un jour, bien obligé, on l'amenait à l'abattoir et tout était terminé rapidement. Bon, ce n'était pas génial, mais c'était tellement loin de l'atroce vérité ! Quand j'ai découvert les réelles conditions d'élevage et d'abattage de ces pauvres bêtes, je ne m'en suis que difficilement remise. Un nouveau monde, d'horreur celui-là, se présentait à moi : enfermement concentrationnaire, surpopulation, agressivité, saleté, privations, absence de vie sociale et de vie tout court, infinie tristesse... J'ai été touchée par cette abomination que je n'avais pas su voir. Je me suis

documentée à mon tour : vidéos et images sur internet, enquêtes de l'association L214... J'y étais ! Je commençais à comprendre la position fœtale et la larme à l'œil ! Je n'ai plus voulu manger de viande non plus. Je n'ai pas terminé celle qui était au congélateur, je l'ai donnée à des membres de ma famille. C'était décidé, nous ne mangerions plus de viande. Ni porc, ni bœuf, ni dinde... plus aucune. Il était devenu hors de question de cautionner toutes ces atrocités pour un plaisir gustatif éphémère. Bref, la prise de conscience débutait.

J'avais compris pour la viande. Mais quel était donc le problème avec le lait ? Quoi encore ?! La vache produisait du lait, on lui en prenait un peu quelques fois par jour. Je pensais même que ça lui rendait service, car sinon elle risquait d'avoir mal au pis s'il était trop tendu... bref, une fois de plus le pays des Bisounours ! Les discussions ont continué et les recherches aussi : visionnage de nouvelles vidéos, lecture de différents livres dont *Eat* de Gilles Lartigot et *L'égalité animale expliquée aux humain-es* de Peter Singer. Nouvelles découvertes atroces : inséminations artificielles répétées, enlèvement du veau à la naissance, tristesse infinie de la maman bovine... une horreur ! Donc, plus de produits laitiers non plus ! Je découvris également la réalité des élevages de poules en batterie, qui me toucha particulièrement, je ne saurais expliquer pourquoi. Peut-être qu'une image diffusée par L214 sur les réseaux sociaux n'y est pas pour rien. On y voyait cette petite tête avec une crête toute molle qui se penchait pour regarder tristement ce qu'il pouvait bien y avoir d'autre derrière ces épais barreaux... et sur la gauche de l'image, figurait un extrait du poème *Liberté* de Victor Hugo. J'ai été très touchée par ce texte criant de vérité écrit il y a pourtant longtemps ! Poème que j'ai depuis lu dans son intégralité et qui est tout aussi poignant du début à la fin. J'ai aussi visionné bien des images d'élevages en batterie depuis, et ça me touche toujours autant... toutes ces petites têtes... autant d'êtres différents... qui ne demandent qu'à vivre !

Bref, vous l'aurez deviné, plus d'œufs non plus !

J'ai été tellement touchée par le sort des poules de batterie que, quelque temps plus tard, la décision d'en sauver deux s'imposa à moi. J'avais bien conscience que deux poules sur des milliers entassées dans un hangar représentaient vraiment une goutte d'eau dans la mer, mais nous n'avions pas assez de place pour en adopter davantage. Ce serait une petite goutte d'eau effectivement, mais peu importe, ce serait ma goutte d'eau. C'est difficile à expliquer, je sentais que cela s'imposait à moi, qu'il fallait que je le fasse. C'était ma très maigre contribution, en quelque sorte. L'idée d'éviter ainsi la mort de deux individus et de leur offrir la vie qu'ils auraient toujours dû avoir me semblait évidente. C'était comme si j'avais la possibilité de réparer une injustice, à laquelle j'avais participé qui plus est, et je n'avais aucune excuse pour ne pas le faire. Je ne savais pas si mon compagnon serait d'accord. J'étais embêtée, car je sentais que la décision devait être approuvée, on ne décide pas tout seul d'adopter des animaux dont il faut s'occuper tous les jours y compris à certaines périodes où je serais au travail. Mais j'espérais tellement qu'il serait également convaincu par la nécessité d'agir ainsi ! Je lui exposai donc mon idée. J'ai dû avoir une grande conviction dans la voix, car il accepta immédiatement. Bref, c'est très rapidement que nous avons tout préparé pour nos nouvelles amies et que nous les avons adoptées.

J'étais satisfaite de mes prises de conscience, même si elles étaient très tardives, mais cette fois, la question de ce que nous allions manger me tourmentait vivement. Ça voulait dire plus de lait de vache ni d'œufs dans les plats cuisinés, plus de yaourts, plus de fromages blancs, plus d'omelettes... c'était un changement considérable, une petite révolution même ! Je ne savais réellement pas s'il était possible de s'alimenter comme ça. Pouvait-on échapper aux carences en supprimant tous ces aliments ? L'inquiétude nous fit nous renseigner. Nous découvrîmes la nécessité de nous compléter en vitamine B12, puis nous apprîmes où se trouvaient les différents nutriments dans le règne végétal, nous nous mîmes à cuisiner davantage et à acheter quelques produits bios et véganes en supermarché.

Bref, nous avons changé de vie. Non pas que d'alimentation, de vie ! Car au fil des découvertes et apprentissages, je me rendais compte que tout était lié. Qu'arrêter l'exploitation animale sous toutes ses formes était avant tout un choix éthique, mais qu'il y avait également une dimension écologique et des raisons concernant la santé. Tout concordait. Même si la dimension éthique demeurerait une marche plus haut sur le podium, je tiens à le préciser. Le changement de considération des animaux a été le point de départ, la prise de conscience suprême. Passer de la tranche de viande impersonnelle du supermarché à la considération d'un être vivant doué de sensibilité et d'émotions. Un être « sentient ». Dès lors, plus question d'en manger. C'est ensuite que se sont ajoutées d'autres prises de conscience concernant la santé, l'environnement, mais aussi les humains. Et non, un végétarien n'est pas un extrémiste qui se moque du devenir des enfants africains qui meurent de faim ! Au contraire, en changeant ses habitudes alimentaires il s'en préoccupe souvent davantage que ceux qui lui en font la remontrance ! Bref, c'est un autre débat.

J'ai également pris conscience de notre responsabilité individuelle. Ces animaux que l'on mangeait sans sourciller depuis des années souffraient le martyre à cause de nous. Nous les Hommes. Mais aussi nous, tout un chacun. Moi. Car en achetant ces « produits », j'envoyais clairement un message aux industries agroalimentaires : continuez. Je me suis rendu compte de l'immense pouvoir du consommateur. Que chaque achat est un choix politique. Que c'est à nous de guider la société vers ce que l'on souhaite qu'elle devienne. C'est le consommateur qui a le pouvoir ! Cela se confirme aujourd'hui : je vois de plus en plus de produits végétariens et végétariens dans les rayons des supermarchés et magasins bios, je vois des publicités à la télévision qui mettent en avant les aliments végétaux, je vois de plus en plus d'organisation d'événements de type « Vegan place », « Veggie world », « atelier de cuisine végétale », diffusion de documentaires comme Terriens, conférences, happening, qui font découvrir l'alimentation végétale et qui sensibilisent l'opinion aux conditions d'élevage et d'abattage des

animaux. Je vois aussi de nombreuses associations qui militent, un parti animaliste qui se forme... C'est indéniablement un changement de société qui est en train de se produire. Qui prendra du temps, c'est certain, mais les grands changements ne se sont jamais faits en un jour.



Bref, je reprends le clavier

À part elle donc, personne n'a rien vu venir.

L'adage « Nul n'est prophète en son pays » a commencé à flotter dans mon esprit en lettres lumineuses. Il y est toujours. Parfois même, il clignote.

Je me souviens en avoir touché deux mots à un pote que j'aime beaucoup. Un mec authentique et droit qui a bon cœur. Il m'a vu venir parce qu'il avait remarqué mon changement sur les réseaux sociaux. Quand, au téléphone, j'ai abordé la cruauté du gavage, il m'a presque coupé la parole pour me dire que les requins tuaient des surfeurs en Australie. Il était visiblement impatient et je le gonflais grave ! J'avoue que j'ai été stupéfait par l'association de ces deux

informations pour justifier la torture des palmipèdes. Notre conversation a pris fin ainsi sans réponse de ma part.

Une semaine plus tard, je lui ai envoyé un mail avec un lien sur le film Terriens¹⁰¹ avec le commentaire laconique : « Regarde ça. On en reparlera. »

Quelques jours après, il m'appela pour me dire qu'il l'avait vu et que ça ne lui faisait aucun effet (ce que je ne crois pas aujourd'hui). Dans la foulée, il ajouta :

— Moi, si j'ai envie de manger de la viande, j'en mange et puis c'est tout ! Chacun fait ce qu'il veut. Tu dois respecter les autres. Vous, les véganes, vous ne respectez pas la liberté des autres. Et puis tu sais, les fruits et les légumes aussi ont droit au respect ! Ils ne veulent pas être mangés, eux non plus.

Je sais que c'est un type super écolo qui ne supporte pas le comportement irresponsable des pollueurs. Ma réponse fut :

— Moi, si j'ai envie de jeter mes déchets dans la mer, je le fais et puis c'est tout ! Chacun fait ce qu'il veut. Tu dois respecter les autres. Vous, les écolos, vous ne respectez pas la liberté des autres. Et puis tu sais, les poubelles aussi ont droit au respect ! Elles ne veulent pas être polluées non plus.

Silence quelques jours, puis il a rappelé et on s'est marrés ensemble. Plus enclin à en parler, il a même dit qu'il allait se renseigner au sujet du véganisme.

Dans l'ordre naturel des choses, ce changement de paradigme éthique appartient plutôt à la jeunesse. Pas seulement bien sûr, mais le mouvement végane est en effet surtout représenté par la jeunesse, comme tout ce qui est avant-gardiste en général d'ailleurs.

Parmi mes connaissances, outre le pote dont j'ai déjà parlé, j'ai eu droit à moult « Le lion mange la gazelle », force « L'homme est omnivore, c'est comme ça ! », des « Tu vas être carencé » à profusion... en fait tous les classiques en veux-tu en voilà ! Exactement ceux que j'eusse moi-même servis à un copain qui m'aurait devancé dans cette démarche quatre mois auparavant. J'avais l'impression de m'entendre. Croyez-moi, il n'y a rien de pire que de se faire adresser les conneries¹⁰² que vous faisiez vôtres une

poignée de semaines auparavant ! En tout cas, cela muscle l'humilité et étiole l'ego. Environ un mois après ma prise de conscience et mon adoption des valeurs véganes, un maçon vint effectuer quelques travaux chez moi, un jeune mec, honnête et bosseur. Les fêtes de fin d'année étant proches, je ne pus m'empêcher de lui parler du foie gras. Tandis qu'il déchargeait son outillage dans mon garage et que des images d'oiseaux agonisants me suppliciaient la mémoire, j'essayai :

— Vous allez manger du foie gras pour les fêtes ?

— Oui... certainement. Pourquoi ?

— Ben... Vous savez ce que subissent les canards pour le produire ?

— Oui, j'ai vu des vidéos... Mais, c'est tellement bon !

Je n'ai pas eu la force de continuer. Il m'a posé des questions sur le travail qu'il y avait à faire. J'ai répondu.

✱

Quelque temps plus tard, nous avons mangé chez un couple d'amis, Martine et Marc. Ce dernier avait le plus de mal à comprendre. Il croyait qu'il s'agissait encore d'un problème de malbouffe.

— Mais, un bon fromage, insistait-il ce soir-là. Si tu connais le producteur. Un producteur bio.

Pendant qu'il parlait, je revoyais les enfants bovins séparés de leur mère afin que le lait de celle-ci soit disponible pour l'espèce humaine. Me revenaient en mémoire plusieurs témoignages d'éleveurs qui disent tous que les vaches appellent leur enfant des jours et des jours durant, ces veaux qui sont souvent enfermés dans l'obscurité dans un box de moins de 2 m². J'avais du mal à lui faire comprendre que je me foutais éperdument de la qualité du fromage ou de la viande, que les non-humains ne sont pas des ressources à notre disposition, mais des personnes bovines qui souffrent, comme nous souffririons à leur place.

Mais comment dire à quelqu'un qui n'en a pas encore pris conscience que les vaches, les porcs, les poules... sont des personnes sans passer à ses yeux pour un extrémiste ? Vous voyez bien dans son regard surpris qu'il se demande comment vous vous êtes radicalisé

en si peu de temps. Ben, oui ! Parce que le véganisme a ceci de particulier : c'est le seul cas où l'extrémiste est celui qui s'oppose à la mort et celui qui n'est pas extrémiste est celui qui trouve normal, et même obligatoire au risque d'être ridicule, qu'on tue. Dans tous les autres cas, c'est l'inverse. Jugez du côté insolite de cette étrange exception :

*

Chers téléspectateurs, nous nous sommes rendus sur place. Nous donnons l'antenne à Super Journaliste.

— Oui ! Ici, Super Journaliste. Je suis en présence d'une connaissance de l'extrémiste. Alors, Madame, il paraît que vous le connaissiez bien...

— Oui, je le connaissais bien. Il s'est si soudainement radicalisé ! Personne ne s'en est aperçu.

— Ah, bon ! Vraiment ?

— Non, non... Je vous assure, c'était un type très sympathique... Toujours poli... Il disait bonjour. Toujours propre sur lui, tout ça... On ne l'a pas vu changer. Ça s'est passé tellement vite ! Du jour au lendemain, il n'a plus voulu manger de bébés morts.

— Incroyable !

— Il ne voulait même pas qu'on kidnappe des enfants bovins ou ovins à leur mère ! C'est ouf !

— Même pas ça ! Incroyable, en effet ! Avez-vous essayé de le raisonner ?

— Oui, bien sûr ! Je lui ai demandé, mais comment ferons-nous alors pour téter les vaches et les chèvres ? Il a répondu qu'il ne voulait plus faire ça.

— Non ! Vraiment ? Il était vraiment extrémiste, déjà !

— Pourtant, je vous jure que personne n'a rien vu venir. Je pense que c'est sur internet qu'il s'est fait véganiser !

— Comme quoi, la lutte contre le terrorisme¹⁰³ végane promet des jours difficiles. Sur ce témoignage édifiant, je vous rends l'antenne.

— Oui, merci Super Journaliste. Le Premier ministre a annoncé un plan de dévéganisation...

*

Accoudé sur la table, je sortis brusquement de mes réflexions. Marc me disait :

— Je sais pas, moi... Mais tout de même... si tu connais un éleveur bio... Tu sais qu'elle a été bien élevée la bête ! Si tu sais qu'elle a été tuée avec respect, qu'elle n'a pas souffert. C'est bon l'agneau !

Je ne sais que répondre ; je suis fatigué. Comment lui en vouloir ? J'étais comme lui, il y a trois mois à peine. Je repars dans mes pensées :

*

Ça doit être trop bien de mourir bio !

— *Coucou, mon petit enfant ovine ! Comment ça va ? Je suis la fée Mortbio.*

— *BÉÉÉ béeééh !*

— *Oui, qu'il est mignon ! Je t'amène un aimable trépas bio ! Es-tu content ?*

— *Béeééh, béeÉÉÉÉ ?*

— *Oh, c'est simple ! Tu vas mourir, bien sûr ! Mais bio.*

— *BhéÉÉÉhéé ?*

— *Quoi ? Tu es jeune, tu n'as pas encore vécu et tu vas manquer à ta maman... Mais nooon ! Ta maman a l'habitude ! On lui fait souvent le coup, ne t'inquiète pas pour elle, va ! Et puis quand elle sera fatiguée de faire des bébés et du lait, elle aura une mort bio, elle aussi. Vous êtes des privilégiés, dans la famille, hein ! Des petits veinards ! Ah ah ah ! Je suis d'humeur enjouée aujourd'hui. Tu ne veux pas me tenir la faux cinq minutes, pendant que je l'affûte ?*

— *Béeé béeééééé !*

— *Comment ça, tu voudrais bien vivre et grandir ?... Petit ingrat, va ! Jamais content ! Monstre, que tu es ! Tu fais le jeu des extrémistes véganes à te plaindre comme ça ! Tu devrais être si content de finir dans l'estomac de l'espèce supérieure ! La seule qui ait une âme ! La seule qui ait une conscience ! La seule qui sache distinguer le bien du mal. Tu sais, avec tous les problèmes qu'il y a dans le monde, c'est plutôt indécent de ne penser qu'à ta petite vie, et puis... le lion mange la gazelle, tout ça...*

*

Marc me sortit à nouveau de mes rêveries :

— Oui, mais tu ne trouves pas que c'est un peu radical, le véganisme, tout de même ?

— Sans doute, sans doute... Être contre le meurtre et l'esclavage c'est forcément radical. On ne peut pas dire à quelqu'un : je veux que tu sois mon esclave, mais pas trop. Ou : je vais te tuer, mais juste un peu. Esclavagiser ou tuer avec modération n'a aucun sens.

*

Lorsque ce qui suit est arrivé, ma compagne et moi n'étions véganes que depuis deux mois environ. Ce soir-là, nous étions de sortie au restaurant avec des amis, un jeune couple. Dès que nous avons pris place sur nos chaises, l'amie nous a gentiment demandé :

— Ça ne vous dérange pas qu'on mange de la viande ?

Ils venaient d'apprendre notre récent changement de régime alimentaire, en ayant une idée extrêmement vague des raisons qui nous avaient conduits à l'adopter.

— Oh, quand même ! s'est exclamé son compagnon (dans le genre, « il ne manquerait plus que ça ! »).

Nous les avons rassurés. Je me suis fendu d'un classique :

— Non ! Bien sûr !

Mais j'avoue l'avoir lâché à contrecœur. J'avais du mal à chasser de mon esprit les images du film Terriens, bien d'autres vidéos et tout ce que j'avais lu. C'était trop frais. (En fait je dis « chasser de mon esprit », mais ce n'est pas le bon terme, car je n'avais pas envie d'oublier. « Vivre avec » serait plus approprié.) Le serveur est venu s'enquérir de ce que nous voulions. Il y avait heureusement un plat végétarien. Nous lui avons demandé s'il pouvait le rendre végétalien en oubliant d'ajouter un de ses ingrédients : le fromage. Il nous a très aimablement répondu qu'il pouvait faire ça sans problème.

En mangeant, nous avons parlé de choses et d'autres, mais j'avais le plus grand mal à rester dans la conversation. J'essayais de ne pas voir le morceau de bébé mort dans l'assiette de mon voisin ni dans celle de sa compagne de l'autre côté de la table. Le « Ça ne vous dérange pas qu'on mange de la viande ? » et le « Oh ! Quand même ! » restaient dans mon esprit.

« Ça ne vous dérange pas qu'on mange un bout d'enfant qui a tremblé de terreur dans le couloir de la mort ? » « Oh ! Quand même ! » « Non ! Bien sûr ! »

Le plus surréaliste était que j'avais très clairement à l'esprit que j'étais exactement comme eux. Quelque cinquante jours avant, leurs paroles eussent été les miennes. Et là, j'étais comme une sorte d'illuminé qui doit rester discret avec ce qui se passe en lui pour ne pas déranger, pour ne pas récolter les froncements de sourcils perplexes qu'on adresse aux fanatiques exaltés. Ce jour-là, j'ai appris qu'il me faudrait apprendre. Apprendre à vivre avec cette nouvelle personne que j'étais soudainement devenue le 27/11/2015, jour de ma brutale mutation. Je n'avais jamais reçu une telle leçon d'humilité. Et aussi une si grande leçon de tolérance. Ma prise de conscience était si récente et elle avait été si soudaine que le souvenir de celui que je n'étais plus était encore clairement en moi. Les deux moi se côtoyaient en moi.

*

Un proche m'a demandé deux fois, à plusieurs semaines d'intervalle, pourquoi c'était si important pour moi.

— Il faudrait que tu te demandes pourquoi c'est si important pour toi. Qu'est-ce qui te touche tant ?

À chaque fois, je n'ai pas su quoi répondre. Après une rapide introspection, je me suis senti obligé de confier que j'ai toujours été profondément affecté par la souffrance qu'un être inflige à un autre être, la torture en fait. Je regrette cette réponse, car ce fut celle de quelqu'un qui se justifie d'une sensiblerie. Je sais maintenant ce que j'aurais dû lui répondre :

— Il faudrait que tu te demandes pourquoi ce n'est pas important pour toi. Qu'est-ce qui fait que ça ne te touche pas plus que ça ?

Quand je repense à cet échange que je n'ai pas su gérer, je réalise que notre société spéciste banalise à tel point l'exploitation des non-humains que c'est celui qui s'en sent accablé qui doit se justifier, que c'est lui qui paraît avoir une sensibilité anormalement exacerbée. Je suppose que ceux qui étaient affligés par ce que subissaient les esclaves devaient aussi être vus ainsi.



Ayant beaucoup de mal à comprendre mon étrange radicalisation, qui datait de trois mois environ, une connaissance me demanda :

— Imagine que tu sois seul sur une île avec du gibier et une arme. Par exemple, il y aurait des lapins et tu aurais un fusil. Pour survivre, tu n'aurais pas d'autre choix que de manger ces animaux. En mangerais-tu ou te laisserais-tu mourir de faim ?

Je ne réfléchis pas longtemps avant de répondre :

— Oui. Je pense que j'en mangerais. Je choisirais de rester en vie.

— Ah, quand même ! fit-elle, rassurée.

— Je peux te poser une question à mon tour ?

— Vas-y.

— Imagine que tu vives sur une planète, appelée Terre, par exemple. Tu ferais partie de l'espèce dominante, qui compterait sept milliards d'individus. Ils se nommeraient les humains, toujours par exemple. Imagine que vous ayez la possibilité de vivre, en parfaite santé, sans manger ni exploiter de quelque manière que ce soit, les autres espèces. Imagine que l'exploitation de ces autres espèces leur causerait de terribles souffrances. Te compterais-tu parmi ceux qui les mangent et les exploitent, ou parmi ceux qui refusent d'être des bourreaux ?

— Ouhaaa, c'est facile !

Ce fut la seule réponse qu'elle m'a donnée.

Pourquoi je ne mange pas les œufs de mes poules ?

Une amie qui savait que j'avais deux poules s'en étonnait. Je lui avais confié que je préférais les donner aux voisins en me disant que c'était toujours ça qu'ils n'achèteraient pas. Ses questions m'avaient aussi amené à lui parler des moutons mérinos devenus dépendants de la tonte, parce qu'ils étaient génétiquement sélectionnés pour avoir le plus de laine possible.

— Pourquoi ne veux-tu pas en manger toi-même, des œufs de tes propres poules ? s'étonnait-elle. C'est comme la laine des derniers moutons. Tu me disais que si on arrêta de faire naître de nouveaux moutons-monstres, comme tu les appelles, il ne faudrait même pas

utiliser la laine de ceux qui sont encore là. Pourquoi, puisqu'il faudrait les tondre ? Alors, pourquoi jeter la laine ? Des gens ont froid, l'hiver. C'est extrémiste ces positions radicales ! Il n'y a aucune explication logique.

— L'éthique n'est pas forcément logique. L'utilitarisme sans doute, mais pas le déontologisme.

— Oui, ben... moi je serais plutôt utilitariste, alors... tandis que toi...

— Moi, je suis l'un ou l'autre selon les cas. Comme toi.

— Non, pas comme moi. Moi, je serais plutôt utilitariste, puisque je supporte mal ce qui n'est pas logique.

— Si, si... je t'assure que tu es les deux. Je peux te le prouver.

— Vas-y, dit-elle intriguée.

— Imagine que je mette un cadavre humain dans ton congélateur et que je te dise : « C'est un accidenté de la route. Il est tout frais. Aucune famille ne cherchera son corps, il vivait seul. Tu peux en manger. » En mangerais-tu ? C'est de la viande. Des gens ont faim dans le monde. Quoi qu'il en soit, la viande est déjà là. Pourquoi la gaspiller ? Pourquoi la jeter ? Pourtant, tu n'en mangerais pas parce que, pour toi, on ne mange pas de chair humaine, point barre ! Tu mets ta logique de côté.

*

Plusieurs personnes se sont étonnées que je ne mange pas les œufs de Co et Ga. Cette question revient souvent. Un autre ami m'a interrogé : « Une poule pond comme une femme produit des ovules, lesquels non fécondés sont évacués. Que faire de ces œufs sinon les manger ? Est-ce mal ? »

Je comprends bien ce questionnement basé sur de la pure « logique ». Mais si l'éthique était forcément et seulement logique, nous n'aurions aucune gêne à :

Manger la viande humaine des morts par accident. Boire le lait de sa chienne. Déchausser un mort pour porter ses chaussures ; il est mort, il n'en fera rien. Utiliser du cuir humain. S'ils sont morts... leur peau ne leur sera plus d'aucun usage ! Pourquoi ne pas l'utiliser ? Est-ce mal ? Manger les chiens euthanasiés par la fourrière qui

seront incinérés ; ne pas les manger serait un gaspillage de viande disponible.

Ce n'est pas la logique qui nous fait refuser tout cela, c'est une déontologie. Je pense que nous devons agir de même pour tout ce qui est issu des autres animaux. Il doit y avoir un principe déontologique qui l'interdise. Ce n'est qu'à ce prix que nous libérerons réellement les non-humains. Lorsque nous considérerons que, en aucun cas, quoi que ce soit venant de leur corps n'est une ressource. De même que nous ne voudrions pas d'un objet en cuir humain, même si cet humain était mort accidentellement.

Si l'éthique était pure logique, un logiciel suffirait à rendre la justice.

Nous suivons tous un grand nombre de règles non logiques. Est-ce beaucoup plus extrémiste de ne plus vouloir manger les œufs de ses poules que de refuser de boire le lait de sa chienne ?

La deuxième raison pour laquelle je ne mange pas les œufs de mes poules est que je voulais être une des preuves, pour moi-même et pour les autres, qu'on peut vivre sans AUCUNE ressource d'origine animale.

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

En 1963, j'avais dix ans. Je me souviens qu'il y avait une ambiance raciste bon enfant, si j'ose dire. À l'école, entre autres insultes, on se lançait ce qui était pour nous une épithète péjorative : « Ho, Arabe ! » Puis on ricanait bêtement. Si un camarade avait du mal à partager ses bonbons, on lui disait : « Tu manges en juif ! » Je pense qu'aucun d'entre nous n'était vraiment raciste au fond de lui. Nous étions encore trop jeunes pour être imprégnés de cette tare jusqu'à la moelle, mais...

Un jour, ma mère m'a donné une pièce en me confiant la mission d'aller chercher du pain. En chemin, je me mis à jouer en lançant le petit disque de métal au-dessus de moi d'une main pour le rattraper dans l'autre. À force de faire le con, évidemment je finis par perdre l'argent. À ce moment, je me trouvais sur un trottoir entre le grillage d'une propriété et une route sur laquelle des ouvriers creusaient une tranchée. Mon père était très sévère. La perspective de devoir lui avouer que j'avais perdu la pièce me terrorisait. Cette dernière avait dû tomber dans l'herbe de l'autre côté du grillage. Je ne la retrouvais pas. J'ai dû pleurer, car je me souviens qu'un ouvrier est venu me voir et m'a demandé :

— Pourquoi tu pleures, petit ?

Je lui fis part de mon infortune par le menu : maman, pain, pièce perdue, papa panpan cucul... tout ça. Après m'avoir écouté, l'homme m'a souri et m'a donné une pièce. C'était un Arabe. Je l'ai vu comme un sauveur. Si j'ai encore pleuré un peu c'était par reconnaissance. Cette expérience que j'ai eu la grande chance de vivre m'a tellement marqué, que je vous la raconte aujourd'hui, 53 ans après l'avoir vécue.

À cette époque, il y avait aussi une ambiance homophobe tout aussi bon enfant. Dans le quartier, deux femmes étaient source de rumeurs qui animaient des conversations aussi bêtes que méchantes. Mes copains et moi répétions des grossièretés graveleuses que nous

avons entendues sans vraiment les comprendre. Plus tard, vers mes 18 ans, j'ai entendu des types se vanter de « casser la gueule à des pédés ». J'ai tout de suite désapprouvé ces actions violentes, idiotes et cruelles. Mais, j'avoue que j'étais pourtant tout de même imprégné par l'air du temps. Je n'irais pas jusqu'à dire que les homosexuels me répugnaient, comme c'était le cas pour quelques-unes de mes connaissances, mais je considérais qu'ils étaient malades, ou un truc du genre. Pas normaux, quoi. Beaucoup de gens à cette époque étaient plus ou moins racistes et homophobes, sans pourtant être de mauvaises personnes. Tout le monde était plus ou moins raciste et homophobe parce que tout le monde était plus ou moins raciste et homophobe.

Aujourd'hui, heureusement depuis longtemps déjà, le racisme et l'homophobie me révoltent tout autant l'un que l'autre. J'aimerais beaucoup revoir mes connaissances des années 60/70. Je suis certain que beaucoup ont aussi évolué dans ce sens, car je le répète, ce n'étaient pas de mauvaises personnes.

Quand je me souviens de mon état d'esprit de cette époque, des questions me viennent en tête : qu'est-ce qui en toi aujourd'hui serait l'équivalent du racisme ou de l'homophobie ? Que n'as-tu pas remis en question ? Qu'est-ce qui fait partie de tes habitudes et qui te ferait horreur si tu vivais 40 ans de plus ? De quoi l'air du temps actuel t'imprègne-t-il à ton insu ?

*

Je me souviens d'un soir où je campais avec des amis sur une longue plage déserte de Nouvelle-Calédonie. Nous avons fait un feu, non pas parce qu'il faisait froid, ce pays ne sachant pas vraiment ce que ce mot veut dire, juste pour l'ambiance de la clarté des flammes. Nous discussions de choses et d'autres quand, je ne sais comment, nous en vîmes au sujet de l'allaitement maternel. Quelqu'un parla des nourrices wallisiennes. Wallis est une petite île mélanésienne à côté de la Nouvelle-Calédonie. Certaines femmes wallisiennes proposaient ce service de nourrices. C'était connu. Quelqu'un donc parla de cela en disant que c'était une bonne chose pour les bébés quand une mère ne pouvait pas allaiter. C'est alors qu'une jeune

femme s'exclama avec une profonde expression de dégoût sur les lèvres :

— Quoi ! Téter une Wallisienne ! Oh ! Quelle horreur ! Baaaah ! Je risque pas de donner du lait de Wallisienne à mon enfant !

Quelques-uns d'entre nous ont ri, lui faisant observer que le lait de Wallisienne est du lait humain. Le souvenir du profond dégoût qu'exprimait son visage est encore très clair en moi. Je sais que cette jeune femme était d'une grande qualité morale. C'est avec la plus grande candeur qu'elle avait exprimé son gentil racisme. Oui, je dis gentil parce qu'elle n'aurait, je suis certain, jamais voulu que les Wallisiens fussent victimes de ségrégations ou de violences, mais... tout de même, donner du lait de Wallisienne à son enfant !

Ce serait une mauvaise idée de critiquer cette personne. Ce n'est pas ce que je fais. Je ne sais pas comment elle avait été éduquée. Je ne sais pas non plus comment elle a évolué. Ce souvenir fait partie des expériences qui me confortent dans l'idée que nous sommes vraiment tous très peu de chose d'autre que de l'éducation et de la culture, la culture étant l'éducation générale d'un peuple. En effet que sommes-nous à part ce qu'on nous a appris à être ? Sans se plonger dans de grandes méditations ontologiques, il est important de se poser la question le plus souvent possible.

Ne jamais rien remettre en question fait qu'on peut trouver choquant de donner du lait de Wallisienne à son enfant et tout à fait normal de lui donner du lait de vache. Comme s'il y avait plus d'écart entre deux humains de couleurs différentes qu'entre deux espèces.

Oui, notre éducation et notre culture façonnent celle ou celui que nous sommes ; autant qu'il est vrai que ce que nous sommes est ce que nous pensons et faisons. Je vais quitter la pente savonneuse d'une loquacité ontologique, je n'en ai ni la capacité ni la réelle envie, mais je dois reconnaître que depuis que j'ai apporté tout un pan de mon formatage à la déchèterie, je me sens différent au point de me sentir autre.

En effet, je ne suis plus du tout celui qui, quelque dix ans avant, était entré dans cette boutique :

Ma tante tenait à me faire un cadeau. Elle m'avait amené dans un petit commerce qui fabriquait des vêtements en cuir sur mesure. Je me souviens de toutes ces peaux qui pendaient sur des présentoirs. Il y en avait de force couleurs et moult textures. Peaux de veau, de vachette, de chèvre... Je devais en choisir une pour me faire faire un blouson. Alors, j'ai regardé, j'ai touché, j'ai goûté le velouté entre mon pouce et mon index, j'ai saisi à pleine main. J'ai le souvenir très net qu'à aucun moment je n'ai pensé que je touchais des peaux de cadavres. Pour moi, c'était du cuir. Comme du cuivre, du carton, du plastique. C'était une matière. C'est tout. J'ai choisi un cuir, donc. Une peau de veau. Puis le commerçant m'a proposé différents modèles en me montrant des exemples dans sa boutique. Quelques jours plus tard, je suis allé chercher mon blouson et je l'ai porté tous les hivers durant dix ans. Jamais une seule fois je n'ai pensé à la personne non-humaine qui était avant moi, bien plus légitimement, sous cette peau ; c'était un enfant bovin, donc. Mais, dès que je suis devenu un extrémiste végane, je ne pouvais plus le regarder sans me demander quelle avait été sa vie avant d'être mon blouson. À quel âge l'avait-on arraché à sa mère ? L'avait-on volontairement anémié dans l'obscurité, confiné dans 1,7 m² ? Avait-il souffert durant le transport vers l'abattoir, de peur, de soif, de faim, d'extrême lassitude ? L'avait-on brutalisé pour le faire monter puis descendre du camion ? Combien de temps avait-il attendu dans la salle de stabulation ? Avait-il senti ce qui l'attendait dans le couloir de la mort ? Combien de décharges électriques lui avait-on infligées pour le faire avancer vers le box de contention malgré sa terreur ? Avait-il essayé de s'en échapper ? Avait-il été étourdi ou l'avait-on égorgé conscient ? Combien de temps s'était-il débattu après l'égorgement, pendu par une patte arrière, les poumons envahis par son sang ?

J'ai jeté le blouson et tout ce qui était en cuir. Aujourd'hui, je suis un extrémiste végane, je ne peux plus toucher du cuir et sa simple vue sur les autres me met mal à l'aise. Je suis mal à l'aise parce que, simultanément, je réalise combien c'est primitif et me souviens que j'étais si content de mon blouson.

Notre éducation peut nous faire penser que nous sommes conçus pour téter des vaches et des chèvres, même à l'âge adulte. À plus de soixante ans, j'ai enfin réalisé, et ceci grâce à d'autres qui me l'ont fait observer, que je n'étais ni un veau ni un chevreau. Notre éducation nous ankylose l'esprit au point de trouver normal de bâtir des industries productrices de barquettes de bébés morts prêtes à manger. Elle nous susurre que nous sommes d'orgueilleux prédateurs là où nous ne sommes que de bien tristes nécrophages. Dans les coulisses sordides, si bien dissimulées à nos regards, de nos industries zootechniques, nous engendrons de nouvelles créatures monstrueusement difformes qui ne peuvent « vivre » sans une dose massive de médicaments et ailleurs que dans nos environnements artificiels concentrationnaires. Nous avons créé des lieux d'abominables souffrances, indignes de ce que nous prétendons être ; nous y torturons sans cesse, tous les jours, les centaines de millions d'esclaves que nous avons façonnés pour mieux nous servir. Si vous n'entendez pas les hurlements de douleur et de désespoir de tous ces êtres à notre merci, c'est parce qu'on vous les cache, mais ils existent. Les terribles épreuves que nous leur faisons endurer ont une finalité si futile, si cruelle et si primitive : ingérer leur chair, leur lait, se vêtir de leur peau... C'est de la souffrance que nous produisons, c'est avec de la souffrance que nous nous nourrissons, c'est avec de la souffrance que nous nous habillons... L'orgueilleuse créature que nous clamons être, celle qui prétend distinguer le bien du mal, n'est qu'une grande spécialiste en création de souffrance.

Dans notre immense majorité, nous ne sommes pas cruels, nous pensons sincèrement aimer les animaux. Nous avons de la compassion. Le problème est que nous ne savons pas ou ne réalisons pas ce que nous leur faisons subir. Parfois aussi, il faut bien le reconnaître, certains ne veulent pas savoir. C'est ainsi plus facile pour eux de continuer à être du côté des bourreaux. Mais ceux-là sont minoritaires. La libération animale est déjà dans le cœur de la majorité des humains. Quand ils apprennent ce qu'on leur cache, ils remettent en question des décennies d'éducation basée sur l'exploitation de ces compagnons qui partagent avec les humains ce

monde qui a déjà beaucoup trop saigné. La libération animale est inéluctable, car elle est le prochain grand pas éthique que va accomplir l'humanité. Non, l'espèce humaine n'est pas une espèce plus mauvaise que les autres, ce serait du spécisme de le penser. Seulement, il faut d'urgence qu'elle assume ses responsabilités éthiques. Celles qui sont spécifiquement les siennes parce qu'elle est du côté du plus fort. Oui, comparativement à nos amis des autres espèces, avec lesquels nous partageons l'aventure de la vie dans ce monde, nous avons acquis de grands pouvoirs. De grands pouvoirs qui nous permettent de les dominer facilement. Mais, ces grands pouvoirs nous donnent des responsabilités morales à leur échelle. À nous de montrer que nous méritons cette place sur le podium de l'évolution. Nous prétendons discerner le bien et le mal, alors, hissons notre cœur au même niveau que notre force. Protéger, plutôt que soumettre, nous grandira bien plus, car quelle gloire y a-t-il à dominer ceux qui sont à notre merci. Nous viendrait-il à l'idée de profiter de notre force physique pour brutaliser et asservir un petit enfant ? Non, bien sûr ! C'est pourtant ce que nous faisons collectivement avec les non-humains, qui sont en quelque sorte comme des enfants par rapport à nous. Car la seule chose qui autorise notre comportement envers eux, c'est que la force fait loi.

Tuer pour vivre n'est pas une nécessité, bien au contraire même, puisque nous avons vu que nos pauvres victimes consomment bien plus de nourriture que leur cadavre ne nous en fournit. (Pourtant, dans notre entêtement, l'argent de nos impôts est dilapidé pour soutenir l'élevage et la pêche.)

Or, dès lors que tuer pour vivre n'est pas une nécessité, le faire est criminel. N'est-ce pas ? Car :

Si vous avez accepté l'axiome posé au début de ce livre : « Produire de la souffrance sans nécessité absolue est mal. »

Et si vous reconnaissez que nous produisons de la souffrance sans la moindre nécessité en exploitant les non-humains.

Vous devez convenir qu'exploiter les non-humains est mal.

Notre science nous a permis d'avoir au moins une petite idée de notre place dans l'Univers. Ce dernier expérimente sans cesse dans son laboratoire infini. Il ne tient qu'à nous de ne pas être une de ces expériences ratées. Sans valeurs morales capables de contrôler nos moyens, nous disparaîtrions nous aussi. Et, si un jour, venant des abysses omnidirectionnels de l'espace, arrivaient nos maîtres, nous regretterions de n'avoir rien fait pour ne pas avoir honte de nous.

Je suis fasciné par notre évolution, par notre science, par notre capacité à domestiquer les lois de la nature pour en faire usage. Emporté par cette passion, il m'arrive de penser au petit animal craintif que nous fûmes. Comme outils, nous n'avions au mieux que des bouts de bois et des pierres. Dans tout notre monde, il n'y avait rien d'autre que la croûte terrestre, de l'eau, des végétaux et d'autres animaux. Sans aide extérieure, nous avons su extraire du sol de la planète tout ce qu'il fallait pour assembler un vaisseau capable de nous porter sur la Lune. Nous avons fait cela tout seuls à partir de ce que vous voyez autour de vous quand vous êtes dans une zone de nature vierge. Il n'y avait en effet pas de tournevis qui traînait, ni de hache ou de scie, rien de tout cela. Nous n'avions que nos mains. L'exploit est considérable. Il n'y a aucune raison pour que nous cessions d'évoluer. Nous allons nous élancer de plus en plus loin dans l'espace et nous multiplierons sans cesse les capacités de notre corps grâce à nos techniques transhumanistes. Je suis pour le progrès des sciences et des technologies. Je suis transhumaniste. Mais, je pense que cette passionnante aventure évolutive, celle de la rationalité, doit être accompagnée d'une évolution de notre éthique.

Imaginez un vaisseau spatial futuriste, propulsé par des moteurs ioniques, dirigé par une informatique quantique et dont l'équipage serait constitué d'humains augmentés. Le voyez-vous dans votre esprit ? Même en laissant l'aspect moral un instant de côté, ne serait-il pas anachronique d'imaginer ces voyageurs de l'espace habillés de peaux de bêtes et avec des morceaux de cadavres dans leur estomac ? Pourquoi pas un gourdin sur l'épaule aussi !

Victor Hugo disait que nous avons des tyrans parce que nous en sommes.

Moi, j'interroge ceux de mes congénères qui pensent être des humains moraux, ceux qui étaient d'accord avec l'axiome que j'ai posé au début de cet ouvrage : « Produire de la souffrance sans nécessité absolue est mal ». À ceux-là, je pose ces questions :

- Aux esprits rationnels, ceux qui accordent plus de crédit à la raison qu'aux croyances, je demande : dès lors que suffisamment d'expériences scientifiques démontrent que les humains et les non-humains font partie du même continuum vivant, que les non-humains sont des êtres sentients, n'est-ce pas un déni de réalité d'ignorer ces faits ?

- Aux esprits qui sont plus portés vers la foi que vers la science, à tous les croyants en quête de la miséricorde de Dieu, je demande : comment oser demander en haut ce que nous refusons si cruellement d'accorder ici-bas ?

Il est indéniable que l'humanité progresse inéluctablement. La ligne de cette progression sur le graphique est en dents de scie. Il est vrai que si on la regarde de très près, par endroits elle descend, mais si on prend du recul, nul ne peut nier que, dans l'ensemble, elle monte sans cesse. Malgré quelques retours en arrière, malgré le communautarisme qui se renforce en ce moment, malgré les actes barbares que les humains infligent encore aux humains, des progrès incontestables ont été accomplis par nos ancêtres qui se sont battus pour des causes nobles. Il est agréable de penser au travail qu'ils ont accompli, car cela nous permet d'une part d'être fiers d'eux, d'autre part cela nous donne aussi envie d'œuvrer dans le même sens afin de poursuivre leur œuvre et que nos descendants soient également fiers de nous. Ainsi, je pense qu'il est temps d'étendre le rayon de notre cercle de compassion au-delà de notre seule espèce. Ceci étant d'autant plus vrai que, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit nullement de faire le bien, mais seulement de ne plus faire le mal, car nous sommes les bourreaux des autres créatures qui peuplent notre monde. Nous devons cesser cette cruelle tyrannie.

L'idée de la libération animale fait toujours sourire certains, ils pensent que les défenseurs des non-humains sont des hurluberlus faisant preuve de sensiblerie. On se dit ici ou là qu'il ne s'agit que d'une mode pour se donner un genre. Quelques-uns s'emportent même dans une agressive végéphobie.

Cela ne peut que nous rappeler la pensée d'Arthur Schopenhauer : « Toute vérité franchit trois étapes. D'abord, elle est ridiculisée. Ensuite, elle subit une forte opposition. Puis, elle est considérée comme ayant été une évidence. »

Des indices portent à penser que nous sommes en phase 2 :

- Déclaration de Martin Balluch après sa libération¹⁰⁴.
- Octobre 2016 en France : « Des sénateurs vont demander une commission d'enquête sur le mouvement animaliste » « Je demanderai, avec de nombreux autres sénateurs, qu'une commission d'enquête parlementaire soit mise en place pour étudier la réalité de ce phénomène inquiétant dont les ramifications et le financement s'étendent dans le monde entier », a indiqué M. Carrère¹⁰⁵.
- La propagande de la chair s'invite dans les écoles. Du 3 octobre et jusqu'au 3 février 2017, l'association interprofessionnelle en charge de la promotion de la viande et du bétail (Interbev) interviendra dans 1 500 écoles primaires françaises¹⁰⁶.
- Octobre 2016. L'Europe débloque quinze millions pour faire la pub de la viande¹⁰⁷.

Et cela nous rappelle aussi un autre moment de notre histoire :

Comme l'explique l'historien Adam Hochschild dans son livre *Bury the Chains - Prophets and Rebels in the Fight to Free an Empire's Slaves* :

À Londres, en ce début d'année 1787, si vous disiez à un coin de rue que l'esclavage était moralement condamnable et qu'il devait être rendu illégal, neuf personnes sur dix se seraient esclaffées en vous prenant pour un hurluberlu. La dixième aurait peut-être été d'accord avec vous sur le principe, mais elle

vous aurait assuré que mettre fin à l'esclavage était totalement impossible.

C'était un pays dans lequel la grande majorité des gens, des paysans aux évêques, acceptait l'esclavage comme complètement normal. [...]

Ce monde de servitude semblait d'autant plus normal que quiconque regardait dans le passé ne voyait guère autre chose que d'autres systèmes esclavagistes. Les Grecs et les Romains avaient des esclaves ; les Incas et les Aztèques avaient des esclaves ; les textes sacrés de la plupart des grandes religions présentaient l'esclavage comme allant de soi. L'esclavage existait déjà avant l'apparition de la monnaie et de la loi écrite. C'est ainsi qu'était le monde – notre monde – il y a seulement deux siècles, et pour la plupart des gens de cette époque il était impensable qu'il puisse en être autrement.

Il y avait bien des personnes prônant la fin de l'esclavage, mais elles étaient rares et dispersées.

Certes, un sentiment de malaise latent était dans l'air. Mais ressentir un vague trouble, à peine conscient, est une chose ; c'en est une autre que de croire qu'on puisse un jour changer cet état de fait. Le parlementaire Edmund Burke, par exemple, était opposé à l'esclavage mais pensait que l'idée même de mettre fin au commerce d'esclaves transatlantique (sans parler de l'esclavage lui-même) était « chimérique ». Malgré le malaise que des Anglais de la fin du 18^e siècle pouvaient ressentir au sujet de l'esclavage, l'idée d'y mettre un terme semblait un rêve ridicule.

Quand les douze hommes du comité abolitionniste se sont réunis pour la première fois en mai 1787, la poignée de gens qui demandaient ouvertement la fin de l'esclavage ou du

commerce esclavagiste étaient regardés comme des farfelus, ou au mieux comme d'incurables idéalistes. La tâche qu'ils entreprirent était si monumentale qu'elle paraissait impossible à n'importe qui d'autre.

Ces hommes, eux, considéraient non seulement que l'esclavage était une atrocité, mais aussi que c'était quelque chose de soluble. Ils pensaient que puisque les humains ont cette capacité de se préoccuper des souffrances des autres, le fait d'exposer au grand jour la vérité inciterait les gens à agir.

En quelques années, la question de l'esclavage est venue au centre de la vie politique britannique. Il y avait un comité pour l'abolition dans chaque ville et commune d'importance. Plus de 300 000 britanniques refusaient de manger du sucre produit par des esclaves. Les pétitions d'abolition inondaient le Parlement de bien plus de signatures qu'il n'en avait jamais reçu sur aucun autre sujet.

Il y a quelque chose de mystérieux au sujet de l'empathie humaine et de ce qui fait que nous la ressentons dans certains cas et pas dans d'autres. Son jaillissement soudain, à ce moment particulier, a pris tout le monde par surprise. Des esclaves et des personnes asservies s'étaient continuellement rebellées au cours de l'histoire, mais la campagne en Angleterre était quelque chose de jamais vu auparavant : c'était la première fois qu'un grand nombre de personnes se sont mobilisées, et le sont restées pendant de nombreuses années, pour les droits d'autres gens. Plus étonnant encore : c'était pour le droit de personnes d'une autre couleur de peau, sur un autre continent. Personne n'était plus surpris de cela que Stephen Fuller, le représentant à Londres des planteurs de Jamaïque, un propriétaire de plantations lui-même et une figure centrale du lobby pro-esclavage. Alors que des dizaines de milliers de

personnes protestaient contre l'esclavage en signant des pétitions, Fuller était sidéré qu'ils ne « mentionnaient aucune injustice ou préjudice d'aucune sorte qui les affectaient eux-mêmes. »

Les abolitionnistes ont réussi parce qu'ils ont relevé un défi auquel est confronté quiconque se préoccupe de justice sociale : rendre visibles les liens entre le proche et le lointain. Souvent, nous ne savons pas d'où viennent les choses que nous utilisons, nous ignorons les conditions de vie de ceux qui les fabriquent. Le premier travail des abolitionnistes était de faire prendre conscience aux britanniques ce qu'il y avait derrière le sucre qu'ils mangeaient, le tabac qu'ils fumaient, le café qu'ils buvaient.¹⁰⁸

Le texte ci-dessus a été traduit par Antoine Comiti, qui précise :

Ce livre raconte l'histoire de la campagne d'abolition de l'esclavage en Grande-Bretagne aux 18 et 19^e siècles. Je le conseille vivement à toute personne (lisant l'anglais) qui souhaite comprendre comment une minorité d'abolitionnistes a gagné à elle une majorité de l'opinion — initialement indifférente, parfois même hostile — à cet objectif qui semblait pourtant totalement chimérique à leurs contemporains.¹⁰⁹

Pour Aristote (384-322 av. J.C), il existait des humains esclaves par nature, car destinés à être commandés. Heureusement que cette idée nous semble aujourd'hui injuste, mais né à l'époque d'Aristote, je l'aurais très probablement épousée. Si ce n'est pas le cas, si cette pensée détestable n'habite pas mon esprit, ce n'est pas grâce à moi, mais à ceux qui ont su nous faire tous évoluer. Nous leur devons de ne plus penser ainsi. Moi, je n'y suis pour rien. Je ne suis pas oint d'une pommade magique qui rend les esprits avant-gardistes. Comme je l'ai dit dès le début de ce livre, je ne revendique même pas

ma dernière prise de conscience. Je la dois à d'autres qui ont vu plus clair que moi, avant moi.

Aujourd'hui, pour nous, il existe des êtres esclaves par nature, car destinés à nous servir. Gravissons une nouvelle marche de notre évolution pour qu'au plus tôt cette idée devienne à son tour détestable.

Oui, le véganisme est une belle idéologie, car elle est en totale rupture avec celle qui prône qu'une cause ne mérite d'être défendue que si elle sert les intérêts humains. Cette vision anthropocentrique du monde a assez vécu. Elle veut s'appeler humanisme, mais elle n'est qu'égoïsme. Or, l'humanisme devrait, tout au contraire, nous pousser, par fierté de ce que nous sommes, à nous grandir en développant des vertus comme la compassion. Mais, alors que nous avons les moyens de voler haut, nous rampons dans la fange éthique de notre cruauté et de notre arrogance envers les non-humains. Alors qu'il est de notre devoir de les prendre sous notre protection, nous avons créé leur enfer ; nous nous repaissons de la souffrance et de la terreur que nous répandons sur eux. Nous avons fait de nos peuples frères les damnés de la Terre.

Je vais répéter dans cet épilogue ce que j'ai dit dans l'introduction parce que là est la raison pour laquelle j'ai écrit ce livre.

La libération animale sera un progrès éthique considérable, bien plus grand que ne l'a été l'abolition (officielle) de l'esclavage. Un progrès dont l'humanité pourra être encore beaucoup plus fière. Non pas que les non-humains comptent plus que les humains, bien sûr ! Prétendre cela n'aurait aucun sens ! Ce n'est pas du tout pour cette raison. C'est parce que, pour la première fois, les victimes de l'oppression et de l'exploitation ne pourront pas participer à la lutte ; elles ne pourront même pas demander leur libération. Il faudra que les libérateurs le fassent pour elles, qu'ils se passent de leur aide et qu'ils ne comptent même pas sur la reconnaissance explicite des opprimés quand ils seront libérés par leurs efforts. Les affranchisseurs n'auront comme seule récompense que le bien-être

en leur for intérieur de savoir qu'ils ont fait ce qui était juste. Or, des gens qui se contentent de cette récompense sont des gens grands. Très grands ! C'est pour cette raison-là que cette étape sur la voie du progrès moral sera la plus grande de toutes.

En tant qu'auteur et amateur de science-fiction, je vous propose une dernière citation, un extrait de l'œuvre du grand H.G. Wells intitulée A Modern Utopia. Souhaitons que sa vision du futur se réalise bientôt :

H. G. Wells

Écrivain de science-fiction,

né le 21 septembre 1866, mort le 13 août 1946.

On ne trouve aucune viande dans toute l'Utopie, ce qui n'était pas le cas jadis. Mais aujourd'hui, on ne peut supporter l'idée des abattoirs. Dans une population instruite, où tous jouissent d'un même niveau de raffinement physique, il est presque impossible de trouver quelqu'un qui découpe un bœuf ou un porc mort... Je me souviens encore des réjouissances qu'occasionna la fermeture du dernier abattoir.

P.-S. Je finis la dernière révision de ce livre le 6/7/2017. Il y a donc plus d'un an et demi que je n'ai consommé aucun produit d'origine animale et je ne suis pas mort. En effet, pensant toujours je suis encore. Et, mieux... je me sens mieux !

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Antoine Comiti

Pour m'avoir permis de citer sa [traduction](#) d'un extrait du livre Bury the Chains - Prophets and Rebels in the Fight to Free an Empire's Slaves de l'historien Adam Hochschild.

Jean-Luc Daub

Pour m'avoir aimablement autorisé à citer les extraits de son livre : Ces bêtes qu'on abat, journal d'un enquêteur dans les abattoirs français de 1993 à 2008.

[Estiva Reus](#)

Pour avoir apporté des réponses à mes nombreuses interrogations concernant la philosophie éthique avec une infinie patience et une grande disponibilité. J'avoue l'avoir harcelée de questions auxquelles elle a répondu avec une endurance de marathonnienne.

Paul Arthur Théorêt

Pour sa traduction exclusive d'un texte de Richard Ryder et pour ses observations.

[Stéphanie Valentin](#)

Pour ses conseils éclairés qui nous ont permis de prendre soin de Co et Ga, notamment pour les débarrasser des poux qui les infestaient.

[Serge Bertorello](#)

Lotta Bonde

Nathalie Fleuret

Joëlle Moraux

Jean-Pierre Moutereau

Diwezha Picaud

Pour leurs relectures efficaces, leurs conseils avisés et leur œil acéré.

Versions numériques de ce livre gratuites à :

ilsera.com/veg

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

Pour approfondir ce sujet, je conseille un excellent article d'Estiva Reus :
<http://www.cahiers-antispecistes.org/sentience/>

OceanofPDF.com

[← 2]

Peter Singer *La Libération animale*. Editions Payot & Rivages, 2012. Note 5, p 429.

OceanofPDF.com

[← 3]

<http://www.cahiers-antispecistes.org/>

OceanofPDF.com

[← 4]

Le transhumaniste que je suis a failli dire « augmenté ».

OceanofPDF.com

[← 5]

<http://www.parismatch.com/Actu/International/Mary-Bale-enemie-numero-1-des-chats-152608>

OceanofPDF.com

[← 6]

Voir le test de Draize dans le chapitre consacré à la vivisection.

OceanofPDF.com

[← 7]

Nous verrons dans le chapitre « Spécisme » que les humains sont aussi des animaux.

OceanofPDF.com

[← 8]

<http://www.cahiers-antispecistes.org/declaration-de-cambridge-sur-la-conscience/>

OceanofPDF.com

[← 9]

Formulation peu courante, mais j'adore faire l'intéressant.

OceanofPDF.com

[← 10]

<http://www.alimentation-responsable.com/position-de-lapsares>

OceanofPDF.com

[← 11]

Ceci n'est qu'un court extrait. Lire le texte complet ici :

<https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pubmed/19562864>

Traduction en français ici :

http://www.alimentation-responsable.com/sites/alimentation-responsable.com/files/Position_VG_ADA2009_VF1.00.pdf

OceanofPDF.com

[← 12]

<http://www.nhs.uk/Livewell/Vegetarianhealth/Pages/Vegandiets.aspx#>

[OceanofPDF.com](http://www.oceanofpdf.com)

[← 13]

<http://www.dietitians.ca/Your-Health/Nutrition-A-Z/Vegetarian-Diets/Eating-Guidelines-for-Vegans.aspx>

OceanofPDF.com

[← 14]

http://www.health.gov.il/French/Topics/pregnancy/Childbirth/feeding/Pages/veg_babies.aspx

OceanofPDF.com

[← 15]

Pour vérifier cette information, il suffit de chercher par exemple : « Entre 150 et 220 kg 1,7 m² » dans n'importe quel moteur de recherche.

Source officielle concernant l'arrêté du 08/12/1997 :

<https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000569779&categorieLien=cid>

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

[← 16]

Les sources sur ce sujet sont nombreuses. On en parle par exemple là :

<http://www.ifip.asso.fr/sites/default/files/pdf-documentations/tp1schwobo7.pdf>

OceanofPDF.com

[← 17]

Faut-il manger les animaux ? (Eating animals en version originale) de Jonathan Safran Foer. Éditions de l'Olivier. Parution 06 janvier 2011. L'auteur a enquêté trois ans pour écrire ce livre.

OceanofPDF.com

[← 18]

National Hog Farmer, mars 1978, p. 27. Cité par Peter Singer dans *La Libération animale*.

OceanofPDF.com

[← 19]

Des preuves en vidéo sont trouvables sur internet.

OceanofPDF.com

[← 20]

<https://france-amerique.com/fr/hollande-defend-le-foie-gras-francais-face-aux-lobbys-anglosaxons-anti-gavage/>

OceanofPDF.com

[← 21]

Source : <https://www.oaba.fr/pdf/PETITION%20FOIE%20GRAS%20TOP%20CHEF.pdf>

OceanofPDF.com

[← 22]

<http://www.senat.fr/questions/base/2007/qSEQ07110114S.html>

Autre source à consulter au sujet du foie gras :

<http://www.l214.com/canards-foie-gras-gavage>

OceanofPDF.com

[← 23]

[Vidéo de l'exploitation du GAEC du Perrat](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

[← 24]

source :

<http://welfarm.fr/nos-campagnes/poules-pondeuses.html>

OceanofPDF.com

[← 25]

<http://www.l214.com/enquetes/2016/05/oeuf-poules-pondeuses/?play>

OceanofPDF.com

[← 26]

Groupeement Agricole d'Exploitation en Commun

OceanofPDF.com

[← 27]

<http://www.lafermededoudou.com/>

OceanofPDF.com

[← 28]

http://www.lemonde.fr/planete/article/2017/05/30/nouveau-scandale-sanitaire-dans-un-elevage-de-160-000-poules-pondeuses_5135716_3244.html

OceanofPDF.com

[← 29]

http://mobile.francetvinfo.fr/animaux/bien-etre-animal/vendee-les-autorites-n-ont-trouve-aucune-non-conformite-dans-l-elevage-mis-en-cause-par-l214_2220053.html

OceanofPDF.com

[← 30]

<http://www.l214.com/vaches/elevage-vaches-laitieres>

OceanofPDF.com

[← 31]

[https://www.google.com/search?](https://www.google.com/search?q=vaches+%C3%A0+hublot&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=oahUKEwjavYbYounPAhWDJhoKHRYeCa8Q_AUICCgB&biw=1365&bih=777)

[q=vaches+%C3%A0+hublot&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=oahUKEwjavYbYounPAhWDJhoKHRYeCa8Q_AUICCgB&biw=1365&bih=777](https://www.google.com/search?q=vaches+%C3%A0+hublot&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=oahUKEwjavYbYounPAhWDJhoKHRYeCa8Q_AUICCgB&biw=1365&bih=777)

[OceanofPDF.com](https://www.google.com/search?q=vaches+%C3%A0+hublot&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=oahUKEwjavYbYounPAhWDJhoKHRYeCa8Q_AUICCgB&biw=1365&bih=777)

[← 32]

<http://www.lunion.fr/819509/article/2016-10-12/rethel-le-boeuf-blesse-et-abandonne-a-ete-euthanasie>

OceanofPDF.com

[← 33]

Pour lire l'article complet :

<http://pmaf.org/nos-campagnes/transport.html>

OceanofPDF.com

[← 34]

Article complet sur le site de l'association One Voice :
<http://one-voice.fr/fr/blog/la-mort-de-jo.html>

OceanofPDF.com

[← 35]

Vidéo d'un bovin terrifié qui tente de faire demi-tour pour échapper à la mort :

<https://www.facebook.com/l214.animaux/videos/10153584978739757/>

OceanofPDF.com

[← 36]

<http://www2.assemblee-nationale.fr/14/autres-commissions/commissions-d-enquete/conditions-d-abattage-des-animaux-de-boucherie-dans-les-abattoirs-francais/a-la-une/adoption-du-rapport-d-enquete>

OceanofPDF.com

[← 37]

« Faut-il manger les animaux ? » (« Eating animals » en version originale) de Jonathan Safran Foer. Éditions de l'Olivier. Parution 06 janvier 2011.

OceanofPDF.com

[← 38]

Ce terrible témoignage complet est visible ici :

<https://blog.l214.com/2016/02/26/ex-inspecteur-veterinaire-abattoir-temoignage-accablant>

OceanofPDF.com

[← 39]

Les Cahiers antispécistes > Cahiers antispécistes n°23 > Dans le crâne d'un tueur.

<http://www.cahiers-antispecistes.org/dans-le-crane-dun-tueur/>

OceanofPDF.com

[← 40]

<http://www.20minutes.fr/monde/1789527-20160218-argentine-bebe-dauphin-meurt-deshydrate-cause-trop-nombreux-selfies>

OceanofPDF.com

[← 41]

<http://www.cahiers-antispecistes.org/que-savons-nous-de-la-vie-mentale-des-animaux/#nh96-3>

(2.2.2. Exemples de croyances, de concepts et d'apprentissage chez les animaux)

OceanofPDF.com

[← 42]

<http://wwz.ifremer.fr/peche/Le-monde-de-la-peche/La-peche/comment/Les-engins/Sennes>

OceanofPDF.com

[← 43]

<https://en.wikipedia.org/wiki/Bycatch>

OceanofPDF.com

[← 44]

<http://pmaf.org/s-informer/nos-campagnes/poissons.html>

OceanofPDF.com

[← 45]

Terriens (*Earthlings* en anglais) est un documentaire américain de Shaun Monson sorti en 2005. Sa réalisation a nécessité cinq années d'investigations.

https://www.youtube.com/watch?v=FM_wAN2id58

OceanofPDF.com

[← 46]

<https://vimeo.com/181180649>

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

[← 47]

Le rapport entier est téléchargeable en pdf ici :

<http://stop-angora.fr/angora/rapport.pdf>

Voir aussi : <http://stop-angora.fr/>

OceanofPDF.com

[← 48]

Comité Radicalement Anti Corrida

<http://www.anticorrída.com/crac-europe/>

OceanofPDF.com

[← 50]

<http://www.traffic.org/>

OceanofPDF.com

[← 51]

World Wildlife Fund (Fonds mondial pour la nature).

OceanofPDF.com

[← 52]

Union internationale pour la conservation de la nature.

OceanofPDF.com

[← 53]

Convention on International Trade of Endangered Species (Convention sur le commerce international des espèces menacées d'extinction).

OceanofPDF.com

[← 54]

« Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident », Eric Baratay et Elisabeth Hardouin-Fugier, éd. La Découverte.

OceanofPDF.com

[← 55]

http://www.wwf.fr/vous_informer/rapport_planete_vivante_2016/

OceanofPDF.com

[← 56]

traduit de l'anglais par Anne Renon

<http://www.cahiers-antispecistes.org/the-lives-of-animals/#nh124-2>

OceanofPDF.com

[← 57]

<https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/8/82/Slaveshipposter.jpg>

OceanofPDF.com

[← 58]

<https://blogs.mediapart.fr/elisa13/blog/101016/la-propagande-de-la-viande-sinvite-dans-les-ecoles>

OceanofPDF.com

[← 59]

Dans son ouvrage « The Gourmet Cooking School Cookbook », la cuisinière Dione Lucas, qui cuisinait pour Hitler, parle de son goût pour le pigeon farci.

OceanofPDF.com

[← 60]

Nous avons vu au début de ce livre qu'un veau de plus de 220 kg dispose de 1,8 m².

OceanofPDF.com

[← 61]

Jocelyne Porcher, « Histoire contemporaine d'un cochon sans histoire », Revue du MAUSS
1/2004 (no 23) , p. 397-407

OceanofPDF.com

[← 62]

<https://www.google.com/webhp?sourceid=chrome-instant&ion=1&espv=2&ie=UTF-8#q=prot%C3%A9ine+b%C5%93uf>

OceanofPDF.com

[← 63]

<https://www.google.com/webhp?sourceid=chrome-instant&ion=1&espv=2&ie=UTF-8#q=prot%C3%A9ine+seitan>

OceanofPDF.com

[← 64]

<http://www.irbms.com/fiches-aliments-haricots-blancs-lingots>

OceanofPDF.com

[← 65]

Source : Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-5214
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5408980k/texteBrut>

OceanofPDF.com

[← 66]

Voir la « Déclaration de cambridge sur la conscience » dans l'INTRODUCTION.

OceanofPDF.com

[← 67]

https://www.youtube.com/watch?v=5_mQj6Vm9k4

[OceanofPDF.com](https://www.oceanofpdf.com)

[← 68]

Darwin « La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle », ch. III, tr. Barbier, 1891

OceanofPDF.com

[← 69]

Un peu avant le milieu de cet article :

<http://www.cahiers-antispecistes.org/luc-ferryou-le-retablissement-de-lordre/>

OceanofPDF.com

[← 70]

<http://www.peta.org/blog/nbc-nixes-familyfriendly-thanksgiving-day-parade-ad/>
http://www.huffingtonpost.com/2011/11/15/peta-turkey-dog_n_1094870.html

OceanofPDF.com

[← 71]

Lequel a dit : « Le jour viendra où les personnes comme moi regarderont le meurtre des *animaux* comme ils regardent aujourd'hui le meurtre des êtres humains »

OceanofPDF.com

[← 72]

<http://www.l214.com/pourquoi-L214>.

OceanofPDF.com

[← 73]

<http://www.lafranceagricole.fr/actualites/elevage/sommet-de-lelevage-bruxelles-debourse-15millions-deuros-pour-la-promotion-de-la-viande-1,0,2869660469.html>

OceanofPDF.com

[← 74]

<http://www.senat.fr/questions/base/2007/qSEQ07110114S.html>

OceanofPDF.com

[← 75]

<http://www.viande.info/elevage-viande-subsventions-aides-europeennes>

OceanofPDF.com

[← 76]

Pour la seule région Auvergne Rhône-Alpes : une subvention de 3 millions d'euros pour les chasseurs, promise par Laurent Wauquiez a été votée. Le jeudi 22 septembre 2016, le Conseil régional a donc acté le partenariat avec la fédération régionale des chasseurs. En ce qui concerne les aides européennes pour l'élevage, voir ce lien :

<http://www.viande.info/elevage-viande-subsventions-aides-europeennes>

OceanofPDF.com

[← 77]

<http://www.alimentation-responsable.com/impact-des-modes-alimentaires-sur-lenvironnement-et-la-disponibilit%C3%A9-alimentaire-mondiale>

OceanofPDF.com

[← 78]

On peut voir plus de détails ici :

<http://www.who.int/mediacentre/news/releases/2015/cancer-red-meat/fr/>

OceanofPDF.com

[← 79]

Téléchargeable ici :

<http://www.civ-viande.org/document/usages-des-antibiotiques-en-elevage-et-filières-viandes/>

OceanofPDF.com

[← 80]

Notamment ici :

<http://www.ciwf.fr/actualites/2013/06/g8-et-antibioresistance>

OceanofPDF.com

[← 81]

<http://www.fao.org/news/story/fr/item/198099/icode/>

OceanofPDF.com

[← 82]

<http://www.worldwatch.org/node/6294>.

OceanofPDF.com

[← 84]

<http://www.bape.gouv.qc.ca/sections/mandats/prod-porcine/documents/SANTE48.pdf>

OceanofPDF.com

[← 85]

http://www.wwf.fr/vous_informer/rapport_planete_vivante_2016/

OceanofPDF.com

[← 87]

Les deux versions de ce texte sont visibles ici :

http://www.gutenberg.org/files/49168/49168-h/49168-h.htm#new_ch1

Le texte original est aussi ici :

[https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Montaigne -
Essais, %C3%89d de Bordeaux, 2.djvu/110](https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Montaigne_-_Essais,_%C3%89d_de_Bordeaux,_2.djvu/110)

OceanofPDF.com

[← 88]

Pour lire le texte entier :

<http://www.cahiers-antispecistes.org/pour-les-droits-des-animaux/>

OceanofPDF.com

[← 89]

<http://www.vivelab12.fr/vegamine-b12/#2>

OceanofPDF.com

[← 90]

J'ai pris l'habitude d'employer préférentiellement le terme « assembler », plutôt qu'un autre mot, en lisant *Les engins créateurs*, le livre d'Eric Drexler. Ce génial précurseur des nanotechnologies y décrit des machines qui assemblent des molécules et qu'il appelle des assembleurs moléculaires. Son œuvre faisait référence au ribosome en expliquant qu'il est un assembleur moléculaire naturel. En biologie, toutefois, on dit synthétiser.

OceanofPDF.com

[← 91]

Biologie cellulaire et moléculaire, par Gerald Karp. Édition De Boeck Université. ISBN 978-2-8041-6011-1. 3e édition. P52.

Voir aussi : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Titine_\(prot%C3%A9ine\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Titine_(prot%C3%A9ine))

OceanofPDF.com

[← 92]

FAO : <http://www.fao.org/quinoa-2013/what-is-quinoa/nutritional-value/fr/>

OceanofPDF.com

[← 93]

<http://www.ihfn.de/>

OceanofPDF.com

[← 94]

Les couleurs ne peuvent bien sûr se voir que sur les versions numériques de ce livre.

OceanofPDF.com

[← 95]

Hormis le miel, le pollen et la cire d'abeille. Voir explication sur le site de l'association.

OceanofPDF.com

[← 96]

<http://one-voice.fr/fr/agir-ensemble/les-labels-one-voice.html>

OceanofPDF.com

[← 97]

<http://one-voice.fr/fr/agir-ensemble/les-labels-one-voice/decouvrez-les-produits-labellises.html>

OceanofPDF.com

[← 98]

<http://www.peta.org/living/beauty/beauty-without-bunnies/>

OceanofPDF.com

[← 99]

Formulation peu courante, mais j'aime faire l'intéressant.

OceanofPDF.com

[← 100]

The Dark Side of the New Zealand Dairy Industry.

OceanofPDF.com

[← 101]

Terriens (*Earthlings* en anglais) est un documentaire américain de Shaun Monson sorti en 2005. Sa réalisation a nécessité cinq années d'investigations.

https://www.youtube.com/watch?v=FM_wAN2id58

OceanofPDF.com

[← 102]

Notez que j'ai failli dire les « âneries ». Mais cette expression spéciste est condamnable, car les ânes sont très intelligents. Comme ils sont également fiers, ils n'obéissent pas facilement à leurs exploiters qui leur demandent souvent de faire des trucs chiants et pénibles. Ce qui a conduit les esclavagistes à conclure qu'ils sont stupides et têtus.

OceanofPDF.com

[← 103]

« Terrorisme » est le mot utilisé par le maire d'Alès au sujet de l'association L214 à laquelle il reprochait d'avoir volé des images montrant ce qui se passait dans l'abattoir de sa ville. Il a employé ce terme lors de l'audition du jeudi 28 avril 2016 de l'enquête parlementaire sur les abattoirs obtenue par L214, à la suite des nombreuses vidéos qui ont révélé que les actes de cruauté manifeste sont très loin d'être des faits exceptionnels. Toutes les auditions peuvent être vues ici :

<http://videos.assemblee-nationale.fr/commissions.abattoirs-francais-ce>

OceanofPDF.com

[← 104]

<http://www.cahiers-antispecistes.org/declaration-de-martin-balluch-apres-sa-liberation/>

OceanofPDF.com

[← 105]

http://www.liberation.fr/france/2016/10/05/des-senateurs-vont-demander-une-commission-d-enquete-sur-le-mouvement-animaliste_1520080

OceanofPDF.com

[← 106]

<https://blogs.mediapart.fr/elisa13/blog/101016/la-propagande-de-la-viande-sinvite-dans-les-ecoles>

OceanofPDF.com

[← 107]

<http://www.7sur7.be/7s7/fr/1505/Monde/article/detail/2901252/2016/10/05/L-Europe-debloque-quinze-millions-pour-faire-la-pub-de-la-viande.dhtml>

OceanofPDF.com

[← 108]

Au moment où je consulte le site de l'ONG « Walk Free » (le 15/11/2016), l'organisation recense encore 45,8 millions d'esclaves dans le monde. En France, il a été officiellement interdit en 1848 et en 1865 pour l'ensemble des États-Unis.

OceanofPDF.com

[← 109]

Texte complet d'Antoine Comiti :

<http://abolitionblog.blogspot.fr/2005/08/quand-labolition-de-lesclavage.html>

OceanofPDF.com